



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

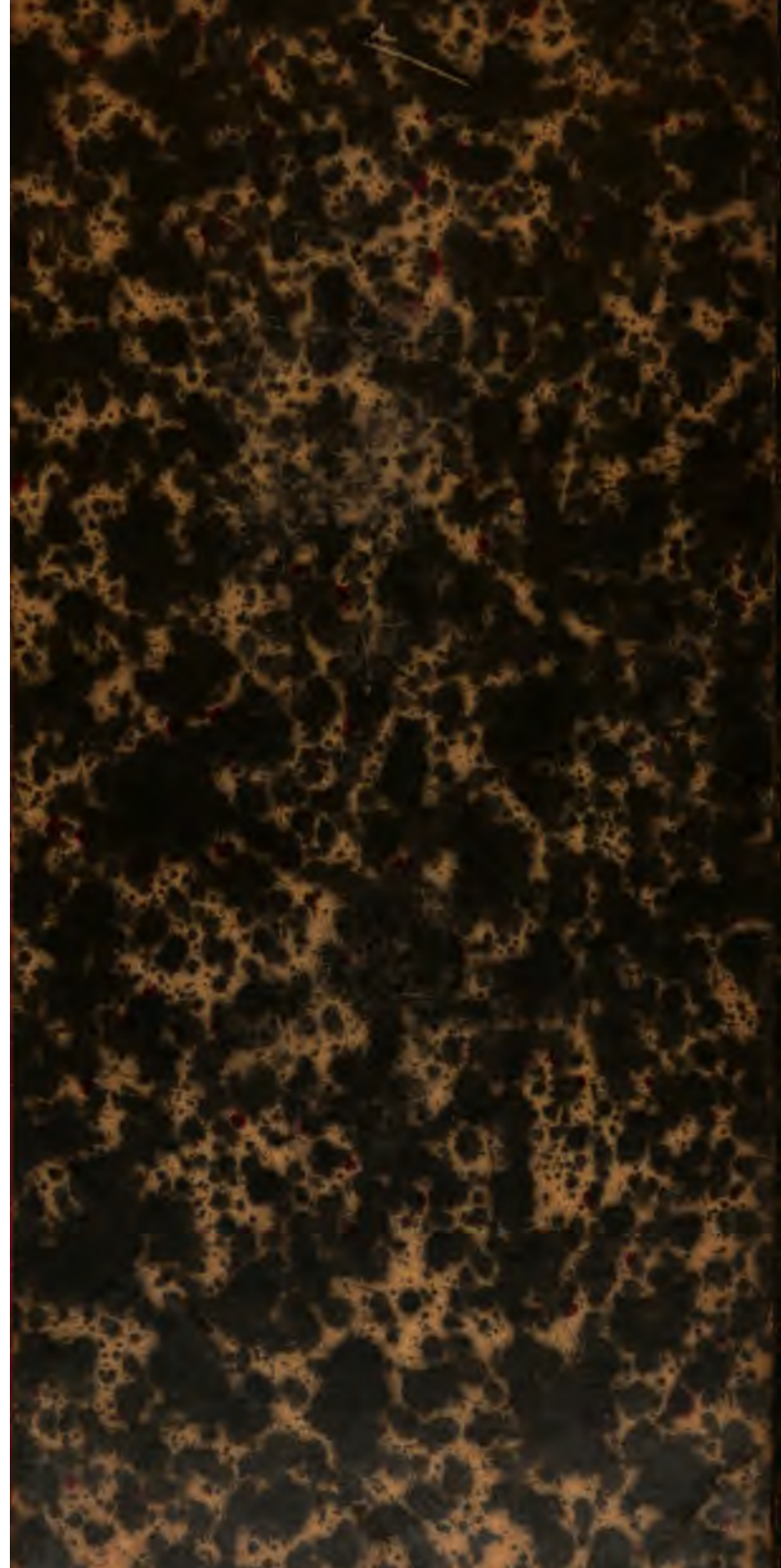
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



Fr 28.4.2

Harvard College Library



FROM THE GIFT OF

ARCHIBALD CARY COOLIDGE

(Class of 1887)

PROFESSOR OF HISTORY

FOR BOOKS ON FRENCH HISTORY









BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE

DE BREST

TROISIÈME SÉRIE — TOME IV

Session

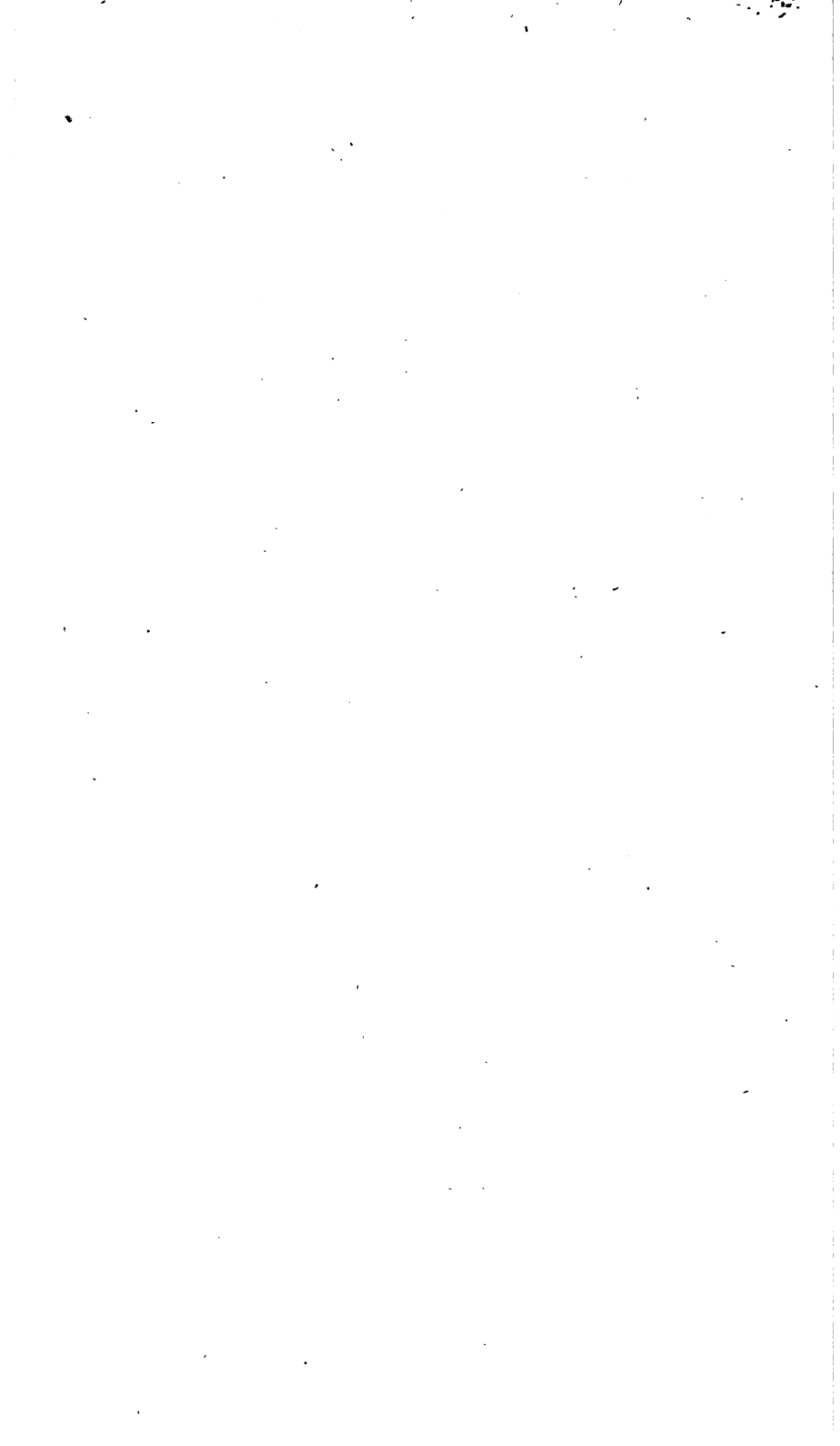
1876—1877

BREST

IMPRIMERIE F. HALÉGOUET, RUE KLÉBER, 11

1878





BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE

DE BREST



BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE
DE BREST

TROISIÈME SÉRIE — TOME IV

1876—1877

BREST
IMPRIMERIE F. HALÉGOUET, RUE KLÉBER, 11.

1878

Dr 28.4.2.

Harvard College Library

NOV 20 1911

Gift of

Prof. A. C. Coolidge

RAPPORT

SUR

LES TRAVAUX DE LA SOCIÉTÉ

PENDANT L'ANNÉE 1876-77



MESSIEURS,

L'année 1878 marquera douloureusement dans nos annales. Celui qui nous aidait à naître, il y a bientôt vingt ans, celui qui inspirait nos résolutions et présidait à nos travaux, celui qui nous invitait par ses conseils et ses exemples à ne laisser point se ralentir notre zèle, cet homme aimé et regretté de tous, M. Prosper Levot, nous adressait, il y a quinze jours à peine, le suprême adieu.

Je laisse à ceux qui l'ont approché de plus près que moi l'honneur et le bonheur de nous redire quel fut l'homme dont le souvenir remplit nos pensées. Déjà M. le Maire de Brest, déjà notre vice-président M. Pradère, ont salué sa dépouille mortelle (1) de ces éloges qu'il est beau de mériter, car ils s'adressent non pas à l'esprit seul, mais encore à la volonté forte, à l'énergie de l'âme « maîtresse du corps qu'elle anime », capable, quand elle veut, je ne dis point de tuer le mal, mais de le tromper,

(1) Voir ces deux discours à la fin du rapport.

de le laisser, de l'arrêter dans sa course rapide. Si M. Levot s'est éteint à soixante-seize ans, après cinquante années de maladie, c'est qu'il fut rebelle à l'aiguillon de la douleur, c'est qu'il ne voulut pas laisser à la mort le temps de venir plus tôt.

Je ne sais, Messieurs, quelle impression laisse sur l'âme de nos aînés une carrière aussi noblement et aussi modestement parcourue, mais je puis affirmer que nous, les jeunes, nous portons envie à ceux qui nous donnent de tels exemples. Quand on marche encore sur le versant oriental de la vie, on se demande avec une curiosité inquiète de quel pas on descendra le versant opposé, et l'on aime à se rappeler que d'autres l'ont simplement et fermement descendu. Il est beau d'avancer en âge et de ne point vieillir.

Je ne quitterai pas M. Levot sans vous dire qu'on l'appréciait ailleurs qu'à Brest. M. Egger, notre savant helléniste de la Sorbonne et de l'Institut, avait jeté les yeux sur l'*Histoire de la Ville et du Port de Brest*, et il jugeait ce grand travail un des meilleurs que l'on ait faits dans ce genre. Ce témoignage, sorti de la bouche d'un érudit illustre, me fut précieux à recueillir. C'est qu'en effet M. Levot savait beaucoup et savait bien ; et sa vaste connaissance des menus faits de notre histoire locale ne lui était pas un lourd fardeau. La chose est aisée à comprendre si l'on a remarqué combien notre savant compatriote excellait à s'orienter dans ses recherches, si l'on se rappelle à quel degré il possédait ce flair et cet instinct de divination capables de faire reconnaître à l'archéologue, comme de vieilles connaissances, les manuscrits et les textes qui pour la première fois lui tombent sous les yeux.

Peut-être, Messieurs, ne trouverez-vous pas que j'en aie assez dit. Non, certes, je n'en aurais pas assez dit si

j'avais la mission de vous parler de M. Levot, mais c'est de vous-mêmes et de vos travaux que je veux vous entretenir. Toutefois, avant d'aborder cet inventaire annuel, je veux saluer deux tombes récemment ouvertes et qui ont reçu deux autres de nos confrères : le commandant Lemonnier et M. Duseigneur. L'année dernière, à pareille époque, je vous ai raconté M. Lemonnier ; à la séance du mois d'avril, les travaux de M. Duseigneur vous étaient remis en la mémoire par les soins de celui-là même dont nous commençons à porter le deuil. M. Duseigneur méritait bien d'être loué par Levot, car lui aussi serait compté parmi nos bienfaiteurs..., si M. de Fourtou n'en avait décidé autrement. Notre confrère, avant de mourir, légua à la Société académique une somme importante. Par malheur, nous avons oublié de nous faire déclarer d'utilité publique et pour le demander, le moment n'était peut-être pas très-bien choisi. M. le Ministre de l'Intérieur avait autre chose à faire.

Malgré cette déconvenue, la Société académique n'a point cessé de travailler et de bien travailler. Depuis le mois de novembre 1876, elle a produit plus de vingt-cinq mémoires. Au nombre de ces mémoires, qui constituent ce que, faute d'un terme meilleur, j'appellerai notre revenu littéraire et scientifique, quatre sont l'œuvre de notre regretté président.

Au mois de novembre et de décembre 1876, il a fait passer sous nos yeux les projets qui s'agitaient autour du roi Louis XVI, et qui ne tendaient à rien moins qu'à porter la guerre sur le sol de la Grande-Bretagne. Mais un Dieu protégeait nos rivaux d'alors. Louis XV avait échoué ; Louis XVI devait échouer plus complètement peut-être que son prédécesseur, si l'on tient compte des mesures prises et des conditions relativement moins

désastreuses dans lesquelles l'attaque semblait devoir s'engager.

Le lundi, 7 mai 1877, M. Levot nous apportait un article biographique consacré à la mémoire d'un ancien officier de marine, né en Bretagne, et dont la carrière, souvent traversée par de cruelles épreuves, se terminait à Morlaix au mois de septembre 1875. Notre compatriote COREIÈRE servit dans la marine sous l'empereur Napoléon 1^{er}. En 1815, il n'a pas encore quitté l'épaulette. Nous le retrouvons en 1825, non plus officier cette fois, mais journaliste et défenseur passionné des doctrines qui, sous la Restauration, subirent en haut lieu de longues années d'éclipse. Entouré d'ennemis et sur le point d'être traduit devant les tribunaux, notre jeune écrivain quitte la plume pour reprendre le gouvernail et fait le service de capitaine au long cours entre le Havre et les Antilles. J'en ai assez dit, Messieurs, pour réveiller en vous le souvenir de cette intéressante étude.

Le mois suivant, M. Levot nous parlait de notre malheureux confrère Duseigneur et rendait hommage à ses qualités d'érudit. Enfin, au mois d'octobre, M. Levot encore, inaugurerait la séance de rentrée par une troisième étude biographique, dans laquelle il racontait la vie d'un Breton bien connu et dont le nom restera désormais célèbre. Je veux parler du savant professeur de musique vocale, Emile Chevé.

Après M. Levot, à qui donnerai-je la seconde place ? Si j'ai égard au nombre des travaux, je citerai M. Riou ; si je consulte leur importance, il me sera difficile de ne point nommer M. Saillet.

M. Saillet nous avait déjà raconté les premières expéditions des Scandinaves dans les régions boréales. Au commencement de l'année dernière, il nous adressa une

étude en trois parties : 1° *La Poésie chez les Peuples Scandinaves* ; 2° *Les Sagas* ; 3° *Les Runes*. M. Saillet raconte en érudit, mais non pas en érudit indifférent.

Son histoire est un plaidoyer et une protestation contre les chroniqueurs du moyen-âge. Les peuples de la Scandinavie des barbares ! Mais ils ont une langue, ils ont une littérature, ils ont des chants nationaux ! En le remerciant de nous avoir mis en garde contre l'ignorance ou la partialité des historiens d'autrefois, je me permettrai de signaler à M. Saillet une lacune qu'il comblera mieux que personne. Jamais il ne nous indique les sources auxquelles il puise, ni les auteurs auxquels il emprunte. Avec des renvois et des indications en marge, il aurait bientôt satisfait notre juste curiosité.

J'arrive à M. Riou, l'un des plus actifs parmi nos collaborateurs et à coup sûr l'un des plus désintéressés. Il sait, d'ailleurs, prendre plaisir à toute sorte de lecture, et après qu'il a lu, ce ne lui est point une fatigue de prendre la plume pour noter ses souvenirs et impressions. Grâce à cette excellente habitude et que chacun devrait se souhaiter à soi-même, M. Riou a détaché d'un livre de M. le comte de Vogüé un fragment sur les *Fresques de l'Athos*, étude d'art et d'archéologie. C'est lui, encore, qui a bien voulu mettre à la portée des gens qui n'ont point le temps de lire, une œuvre remarquable d'un savant compatriote, M. le professeur Coutance. *L'Histoire de l'Olivier* ne pouvait manquer de séduire un esprit aussi curieux et aussi chercheur que l'est M. Riou. M. Riou l'analysa par le menu, et, grâce à lui, notre Bulletin gardera quelque chose du beau travail de notre vice-président.

Ce n'est point tout encore. Au mois de juillet, un savant ingénieur des Ponts et Chaussées, M. René Kerviller, demandait à être des nôtres, et pour légitimer sa de-

mande, nous adressait un mémoire important sous ce titre : *l'Age de bronze et les Gallo-Romains*. Là se trouvent mentionnés un grand nombre de découvertes, résultats de travaux entrepris et dirigés dans les environs de Saint-Nazaire par notre honorable correspondant. M. Riou emporta le mémoire et nous le rendit résumé.

Si notre confrère aime à lire et à retenir, il aime aussi à voir et à bien voir par lui-même. Vous en savez quelque chose, Messieurs, vous qui avez lu le récit des promenades de M. Riou dans la presqu'île de Crozon. Vous lirez bientôt un autre épisode de ces voyages, et vous ferez connaissance avec un des coins les plus pittoresques de l'arrondissement de Morlaix, le pays de Saint-Thégonnec.

Ce qu'est aujourd'hui la province de Bretagne, nul ne le sait mieux que M. Riou. Ce qu'elle était à l'époque de sa réunion à la France, bien peu le savent comme M. Dupuy. M. Dupuy nous a donné trois mémoires. L'un d'eux porte ce titre : *Le Déal de Piré, une Commune rurale de Bretagne au XVI^e siècle*. A cette époque, *commune* et *paroisse* se confondaient : Vouliez-vous savoir ce qu'avait dépensé la commune ? Il fallait entrer à la sacristie et consulter le trésorier de la fabrique.

Le second mémoire de M. Dupuy est une étude sur *Les Finances de Bretagne au XV^e siècle, et les derniers Budgets de Pierre Landais*. Je le recommande aux méditations de ceux qui se figurent qu'il suffit au pouvoir exécutif de tirer l'épée du fourreau pour faire sortir l'argent des poches des contribuables. Même en Bretagne et au XV^e siècle, les dépenses devaient être fixées par une commission et soumises au vote des *Etats*. Ce budget atteignait en moyenne le chiffre de 400,000 livres. M. Dupuy profite de l'occasion pour nous apprendre

comment se recrutèrent à cette époque les armées de terre et de mer et quelle était leur organisation.

Le troisième mémoire de M. Dupuy a trait à l'histoire ancienne. Là, il nous est parlé des *Etudiants romains, en Grèce*, et de la manière dont les jeunes beaux de Rome faisaient leur philosophie à l'Université d'Athènes. Ils la faisaient comme aujourd'hui plus d'un parmi nos cadets fait son droit ou sa médecine. Eh bien ! cela console de savoir que si la jeunesse du XIX^e siècle n'a pas encore trouvé la méthode pour bien employer son temps, ce n'est pas elle non plus qui inventa l'art de le perdre.

C'est encore M. Dupuy qui s'est chargé de lire pour nous en rendre compte, les *Portraits militaires*, de M. le colonel de la Barre du Parcq, en la personne de qui la Société académique est heureuse de saluer un nouveau représentant.

M. de la Barre du Parcq a beaucoup écrit sur la guerre, sur l'histoire, sur la littérature, et nous lui sommes redevables d'une étude sur Monsieur, M^{lle} et M^{me} Scudéry. Peu de gens ne connaissent aujourd'hui l'histoire de ces œuvres littéraires trop souvent oubliées qui préparèrent l'avènement du grand siècle ou même contribuèrent à l'illustrer. Scudéry écrivait mal et rimait lourdement, mais il se prenait pour un grand homme, et, sur ce point, tout le monde n'était pas du sentiment de Boileau. M. de la Barre du Parcq a bien fait de nous retenir quelques instants en présence de M^{me} de Scudéry. On se repose, avec elle, de ces phrases traînantes, ampoulées et presque toujours banales qui dénotent une imagination pauvre, un cœur sec, un esprit étroit. M^{me} de Scudéry ne cherche point la gloire et ne travaille guère pour la postérité. Point d'admirateurs autour d'elle, point de courtisans ; aussi, ses contemporains l'ignorent. Au reste,

durant sa médiocre existence, on dirait qu'elle prend plaisir à ne compter pour rien. Existence médiocre, s'il en fut jamais ! car la famille de Scudéry est pauvre, et Madame ne cache point cette pauvreté. Bien au contraire, elle l'avoue simplement, ingénument, et quand elle en parle, c'est merveille de voir comme elle trouve, sans les chercher, le mot exact et l'expression juste.

Je voudrais parler avec détails du travail de M. Duseigneur sur l'*Oppidum de Plougastel*, mais je ne suis pas archéologue et je ne sais pas résumer les mémoires d'archéologie. Pour une raison analogue, je demande à M. Mauriès la permission de ne faire que mentionner sa très-intéressante étude sur *Hoël, évêque du Mans, de 1086 à 1097*, un homme très-ferme, très-brave, et qui plus est, un brave homme. Je ne toucherai point non plus à la *Légende des rochers de Plougastel* que M. Halégouët nous a contée et que nous eûmes plaisir à entendre ; j'agirai de même et sans plus de façon avec M. Pradère, dont l'aimable *Causerie sur le jour de l'an* perdrait toute sa saveur si j'en essayais l'analyse.

J'adresse vite de votre part, Messieurs, un remerciement à ces trois aimables confrères. Je remercie, en passant, mon cousin Jules d'Auriac de son étude sur *Colbert*, et j'arrive à M. Coutance.

M. Coutance, dont je vous parlais tout à l'heure, occupe un des fauteuils de la vice-présidence, depuis le départ de M. Jardin. Nous lui sommes redevables d'une analyse tout à la fois physiologique et psychologique dont le sujet n'est point l'homme, mais... le pavot. M. Coutance observe une tête de pavot, étudie de très-près les circonstances qui accompagnent son redressement et distingue entre deux ordres de mouvements, dont les uns semblent pouvoir

se ramener au mécanisme, dont les autres, au contraire exigent ou du moins paraissent exiger l'intervention d'une spontanéité supérieure aux lois du mécanisme.

A la dernière réunion, M. Coutance nous communiquait une analyse du récent ouvrage de Darwin sur les *Effets de la fécondation croisée et de la fécondation directe dans le règne végétal*. Ce dernier travail n'est pas un simple compte-rendu. On y trouve l'exposé exact des doctrines du maître. L'exposé est écrit d'une main légère, dans une langue coquette et toujours artistement parée, dans une prose presque poétique. Hâtons-nous de dire que l'idée ne disparaît jamais derrière le mot qui la recouvre, que l'image, loin de l'altérer, lui donne plus de relief, et qu'enfin, presque partout les comparaisons ajoutent aux raisons.

Au nombre des mémoires scientifiques, je citerai encore les études de climatologie de M. le docteur Borius. L'année dernière il nous a parlé de la pluie et du beau temps à Brest, surtout de la pluie. Cette année, il nous a communiqué le résultat de ses recherches sur la température et la pression atmosphérique.

Il ne me reste plus qu'à remercier M. Ortolan des détails qu'il nous a donnés sur le vaisseau cuirassé le *Colbert* et sur la transformation de nos bâtiments de combat, en expliquant les tâtonnements, les contradictions qui sont fatalement la conséquence du progrès de l'art naval. Cela fait, j'inviterai ceux de nos confrères qui attendent encore le moment favorable pour se mettre à l'œuvre à ne point trop tarder. Qu'ils ne l'oublient point : la Société académique a perdu le plus dévoué de ses protecteurs, le plus éclairé de ses représentants, le plus actif de ses membres. Maintenant que M. Levot n'est plus,

j'en sais plus d'un qui se demande quel sera notre avenir. A ceux-là je répondrai d'un mot : Les destinées de la Société académique sont entre vos mains ; elle deviendra ce que vous contribuerez à la faire, et, que chacun de vous se le dise : il n'en sera de l'avenir que ce que vous voudrez.

L. DAURIAC.

Voici le discours prononcé par M. Penquer aux obsèques de l'honorable président de la Société :

MESSIEURS,

Le Maire de Brest a le devoir de rendre un hommage public de reconnaissance à l'écrivain consciencieux qui consacra sa longue carrière à l'étude de notre Bretagne, et particulièrement à l'histoire de notre grande ville maritime.

Prosper Levot a commencé ses recherches très-jeune ; il les a continuées jusque dans sa vieillesse ; il y a sacrifié sa fortune et sa vie. Le travail de l'esprit lui faisait oublier les souffrances du corps ; il profitait des insomnies de la douleur pour écrire, toutes les nuits, le résultat de ses études de tous les jours. La maladie, au lieu d'éteindre son intelligence, semblait raviver sa pensée. C'est parce qu'il a souffert longtemps qu'il a pu produire tant d'œuvres importantes.

Je ne veux pas vous parler ici de tout ce qu'il a fait ; un autre, plus autorisé que moi, parlera mieux de cet homme de bien qui, lui-même, a publié tant de biographies et

qui fut, pour ses contemporains, une encyclopédie vivante. Sa *Biographie bretonne* est un monument historique ; c'est le Panthéon qui conservera la gloire des ancêtres. En outre de ces deux beaux volumes, notre compatriote a écrit la vie de nos marins célèbres, il a collaboré à la publication des *Batailles navales*, recueil précieux, œuvre d'un officier distingué, qui porte un des noms les plus honorables de la marine ; le commandant Troude me pardonnera, malgré notre tristesse, d'associer ici son nom à notre reconnaissance.

P. Levot a fouillé toutes nos archives ; un grand nombre de ses notices ont été publiées par la Société académique dont il était le fondateur et le président ; il appartiendra à l'un des membres de cette compagnie de faire un résumé de tous ces travaux qui l'honorent. Mais l'œuvre de prédilection de notre concitoyen, c'est son *Histoire de Brest*. Nous puiserons longtemps à cette source abondante les documents intéressants de notre histoire locale.

Bibliothécaire de la marine depuis plus de 40 ans, il trouvait le moyen de se dévouer aussi aux affaires publiques et occupa pendant bien des années une place distinguée au Conseil municipal, où ses procès-verbaux de secrétaire et ses rapports resteront des modèles.

Permettez-moi de vous dire, en finissant, Messieurs, que j'étais son ami, que j'ai pu apprécier ses rares qualités, son noble caractère, ses relations sympathiques et bienveillantes qui ne lui permettaient pas d'avoir un ennemi, son travail infatigable, qui n'avait d'autre ambition que de s'instruire.

Membre correspondant du ministère, chevalier de la Légion d'honneur, officier de l'Instruction publique, il attachait peu d'importance aux honneurs, et vivait entouré de ses livres et de ses amis.

P. Levot était un bénédictin philosophe. Sa prière, c'était l'étude qui élève l'âme à Dieu par la contemplation de ses œuvres, par l'admiration des beaux exemples, par l'observation de l'humanité, dont le but ne peut pas être le néant. Les âmes privilégiées et honnêtes, en quittant la terre, regardent toujours le ciel !!

Après M. Penquer, M. Pradère, premier vice-président de la Société académique, a pris la parole en ces termes :

MESSIEURS,

Je dois aux relations d'amitié qui m'unissaient depuis de longues années à M. Levot, ainsi qu'au titre de vice-président de la Société académique de Brest, que j'ai l'honneur de tenir de vous, d'exprimer en votre nom, les regrets que sa mort nous fait sentir et de payer en même temps un juste hommage à la mémoire de notre cher et regretté président, l'un des plus ardents fondateurs de notre Société académique.

Né à Brest en 1801, Levot (Prosper-Jean), après avoir été pendant quelques années professeur particulier et employé dans les bureaux de l'administration de la marine, fut nommé conservateur de la Bibliothèque du port de Brest, où il a constamment, depuis, exercé cette fonction jusqu'à sa mort, c'est-à-dire pendant près de cinquante années.

Ceux qui fréquentaient assidûment cet établissement, peuvent témoigner du zèle avec lequel il remplissait les devoirs qui lui étaient imposés, et de la sollicitude qui lui faisait rechercher avec empressement toutes les occasions de se montrer utile aux pionniers de la science.

Appelé à Paris M. Levot, fut chargé de dresser le catalogue général des bibliothèques dépendant du ministère de la marine.

De retour dans sa ville natale, il concentra tous ses soins, tous ses efforts à la création de la Société académique, qui n'était pas un fait nouveau pour Brest, car cette ville avait déjà possédé, au XVIII^e siècle, une Académie de marine qui s'est honorée par de nombreux et de sérieux travaux.

Littérateur et travailleur infatigable, on peut dire que M. Levot a dépensé sa vie entière dans les recherches historiques et archéologiques de tous genres. Laborieux et modeste comme un bénédictin, il eût été le digne collaborateur des historiens bretons dom Taillandier, dom Morice et dom Lobineau.

Il me faudrait des pages entières pour rappeler ici toutes les œuvres de M. Levot. Permettez-moi cependant, Messieurs, de vous citer rapidement, au moment où, sur sa tombe, nous allons lui dire un éternel adieu, le titre de quelques-uns de ses nombreux ouvrages :

Il débuta par ses *Essais de Biographie maritime*; puis, vinrent successivement : les *Biographies bretonnes*, comprenant environ 900 notices; l'*Histoire de la Ville et du Port de Brest*; ses *Récits et Naufrages*; ses *Gloires de la France maritime*.

Nos bulletins académiques sont en partie composés d'articles intéressants et variés, échappés de sa plume féconde, ce sont : *La Marine française sous Richelieu et Mazarin*; *la Maison de l'espion à Laninon*; *les divers droits de coutume de Brest avant 1789*; *les Ambassadeurs de Tippou-Saheb, en 1788*; *la participation du 2^e arrondissement maritime à la guerre de 1870-1871*; *le vaisseau le Vétéran, à*

Concarneau ; les incendies du port de Brest ; Daoulas et son abbaye. Je n'en finirais si je citais toutes ses œuvres.

Sa présence assidue à toutes nos réunions témoignait de l'intérêt qu'il portait à tout ce qui se rattachait au progrès des sciences et des arts ; il y a marqué sa place par de nombreuses et intéressantes lectures, et la part active qu'il prenait à nos divers travaux.

A tous il savait donner l'exemple d'un travail opiniâtre, d'une assiduité persévérante, en même temps que celui d'une aménité de caractère qui ne s'est jamais démentie.

Sa mémoire vivra donc dans le cœur de tous ceux qui l'ont connu ; elle vivra surtout dans notre Société académique qu'il fréquentait encore alors même que ses forces lui faisaient déjà défaut.

Historiographe et historien fidèle et consciencieux de la ville et du port de Brest, le nom de Levot sera connu de nos arrière-neveux ; acquis désormais à la postérité , il est inséparable du nom de la grande cité maritime dont il a écrit l'histoire ; l'un de ces noms ne survivra pas à l'autre.

M. Levot était chevalier de la Légion d'honneur, officier de l'Instruction publique et correspondant du ministère pour les travaux historiques. Retenu chez lui depuis plusieurs mois par une longue et cruelle maladie, cloué sur un lit de souffrances, en proie à des douleurs intolérables, pas une fois son énergie ne s'est démentie, pas une fois sa force de caractère ne lui a fait défaut. Un moment, sa santé avait paru devoir se rétablir ; je m'étais flatté de l'espoir de n'avoir pas à user du douloureux privilège qui m'incombe aujourd'hui de lui adresser les derniers adieux des membres d'une Société qu'il affectionnait ; la mort en a décidé autrement.

Tel était son amour de l'ordre et de la régularité, telle était son ardeur au travail, que la veille encore, avant de mourir, le lit sur lequel il souffrait étendu, était couvert de notes éparses, de papiers de toutes sortes, d'épreuves à moitié corrigées, et comme je lui en faisais la remarque : — *Je m'occupe d'un ouvrage sur le voyageur Le Jean dont je possède un grand nombre de lettres. Je ne travaille pas comme je le voudrais, — ajouta-t-il, — aussi, comme je m'ennuie !*

Oui, le travail était sa vie, et du jour où il n'a pu s'y livrer avec l'ardeur qu'il savait y mettre, il est mort, mort au champ d'honneur ; comme le soldat qui rend le dernier soupir les yeux fixés sur son drapeau, l'écrivain, l'historien Levot est mort les yeux fixés sur ses manuscrits inachevés qui nous promettaient tant de choses encore.

Adieu, cher et digne président, les regrets de tous vous suivent dans la tombe.

A ceux qui avaient bien mérité pendant leur vie, les anciens disaient : *sit tibi terra levis*. A vous, dont la carrière littéraire a été si bien remplie, tous vos amis réunis sont là pour vous dire par ma bouche : dormez, dormez en paix et que la terre vous soit légère.





NOTES ARCHÉOLOGIQUES

SUA

LE DÉPARTEMENT DU FINISTÈRE⁽¹⁾

Argol. — Eglise : clocher 1585, arc-de-triomphe du cimetière 1659. — Près du chemin du Faou, au sud de Kerdary, dolmen dans une garenne nommée *Carneillou-Huella*, section B, n° 892 du cadastre. — Dolmen, dans Ménez-Liavéan, section G, n° 12, à 50 mètres au nord de la route de Quimper, vis-à-vis la borne hectométrique

(1) Ce travail, auquel son auteur a donné modestement le titre de *Notes*, est le résultat de celles que l'exercice de sa profession lui a fourni des occasions de recueillir, pour la presque totalité, de visu. La partie concernant l'époque romaine avait déjà été insérée dans le *Bulletin de la Société archéologique du Finistère*, t. II, pp. 122-147. Quimper, Alph. Caen, 1875, in-8°. Le comité de publication de la Société académique a pensé que la fusion de ce travail avec celui que M. Flagelle lui avait soumis à elle-même sur l'époque celtique, ajouterait à l'intérêt de l'ensemble et fournirait ainsi le commencement, sur des bases certaines, d'un *Répertoire archéologique du département du Finistère*.

89,600. — Dolmen, un peu au nord de celui de Kerdary. — Enceinte avec retranchements et douves, près de Goarem-an-Abat. — Dolmen au S.-S.-E. du bourg, sur le sommet de la montagne ; la table a 5 pieds de long sur 6 de large et 2 d'épaisseur ; hauteur 3 pieds ; autre dolmen renversé, aussi sur le sommet, à 2 kilomètres environ du précédent, au sud d'un nouveau village entouré de pins. — Menhir peu élevé sur le versant nord de la même montagne, au sud du bourg.

Arzano. — Manoir de l'Age, construction du *xv^e* siècle. — Camp de Saint-Adrien, au bord de l'Ellé. — Camp ou motte du Roc'h, sur le bord du Scorff ; autre motte, non loin de celle-ci. — Deux tumulus entre Ménez-Ber et Saint Adrien, à droite du chemin qui joint ces deux villages. — Anciennes substructions au village de Penher, dans Parc-ar-Vur, et autre champ au nord des habitations. — Sur la route de Quimperlé, vis-à-vis la propriété de M. de Keroualan, se voit une pierre à peu près sphérique d'environ 1 mètre 50 de diamètre, percée de plusieurs excavations circulaires ; un vase contenant des cendres a été trouvé sous son assise.

Audierne. — Substructions et tuiles près de l'embranchement de la vieille et de la nouvelle route de la Pointe-du-Raz.

Bannalec. — Très-vieux château de Quimerc'h établi sur une butte conique en terre, de 100 mètres de circonférence et 10 mètres d'élévation, avec double retranchement, section G, n° 39. — Camp retranché au nord de Kerguilherm, sur le sommet d'une colline, à 600 mètres environ au S.-E. du vieux château de Quimerc'h, dont il est séparé par un vallon nommé *Roz-ar-C'hastel*, section G, n° 412 ; autre camp retranché à Raquériou, à 400 mètres

sud du vieux château de Quimerc'h et à 300 mètres ouest du camp de Kerguilherm, section G, n° 57 et 58. — Motte avec double enceinte au manoir du Quilio, nommée *Coat-ar-Vouden*, section L, n° 605. — Galerie de dolmens en ruines, au midi de l'Eglise-Blanche, section L, n° 483. — Camp à Prat-Ler, à 200 mètres au S.-O. du village. — Dolmen dans un courtil nommé *Liors-Hourigant*, à Cosqueriou-d'an-Traon, section H, n° 153. — Dolmen dans Parc-Corrigan, section M, n° 743, à 150 mètres au nord de Kermaout, contre un petit chemin. — Substructions au milieu d'un petit bosquet, dans un champ de terre labouvable dépendant de Kerantrévoux, à 300 mètres S.-S.-E. de Coz-Ilis. La tradition rapporte qu'il s'y trouvait une église dont la tour était plus élevée que celle du bourg ; à 8 mètres à l'est de ce que l'on pourrait considérer comme le chevet de l'église, se trouve un puits comblé, duquel on a retiré, à 1 mètre 50 de profondeur, un lec'h cannelé de 1 mètre 20 de long et deux fragments de lec'hs coniques de 30 centimètres et 40 centimètres de long, fendus dans la longueur, mais d'une autre nature de pierre que celle du lec'h cannelé.

Beuzec-Cap-Sizun. — Tumulus dans un bois de pins à 100 mètres au nord du chemin vicinal de Poullan, au S.-E. de Kerc'hent, ayant 20 mètres de diamètre et 1 mètre 50 de hauteur. — Galerie ouverte composée de dolmens, à 300 mètres nord de Kerbanalec, ayant 12 mètres de long, 1 mètre 50 à 1 mètre 60 de largeur et 80 centimètres de hauteur. — Dolmen en partie détruit à 20 mètres ouest de la galerie. — Traces d'habitations vis-à-vis ce dolmen. — Tumulus à 50 mètres nord de la galerie. — Tumulus très-écrasé en quittant le chemin de Poullan, à droite du chemin de Kerbanalec. — Petit retranchement sur une pointe, entre le Castel-Beuzec et Luguéné, à 100 mètres au

sud de la pointe. — Enceinte à 400 mètres nord de Luguéné. — Menhir de 3 mètres 50 et pierres cylindriques de 90 centimètres de longueur, à 200 mètres nord de Luguéné. — Beau tumulus à 100 mètres ouest de Kerzoal, près la limite de Goulien. — Traces d'un camp avec habitations sur le sommet de la montagne, au sud de Pors-Péron. — Menhir sur le bord de la mer, à l'ouest de Castel-Beuzec, près le poste des douanes. — A 300 mètres nord de Kerudoret, retranchements et traces d'habitations sur le sommet de la montagne. — A 50 mètres sud de Kerlavarec, lech conique de 2 mètres 10. — A 400 mètres N.-E. du moulin à vent de Castel, au sud d'une maison neuve dans Goarem-ar-C'hastel, traces de retranchements et d'habitations. — Menhir renversé, de 1 mètre 85, à 20 mètres de la galerie de Kerbanalec. — Tumulus fouillé et presque détruit, à 250 mètres de ladite galerie, toujours dans la même lande.

Tuiles à 300 mètres est de Kerudoret, contre le sentier de Kerlavarec au bourg; autres fragments de tuiles à 100 mètres à l'ouest, à droite du même sentier.

Beuzec-Conn. — Butte conique près l'ancienne route de Concarneau à Quimper, au-dessus du fond de l'anse de Saint-Laurent. — Menhir de 4 mètres de hauteur, sur le bord du chemin de Lesnevar, entre le manoir de Kergoat et Keroulin. — Tuiles et deux menhirs, à l'est de la baie de la Forêt. — Objets en bronze et en or trouvés dans un courtil à la ferme du Rhun.

Urnes cinéraires trouvées dans un tumulus à Kerampennou (nouveau village créé par M. Balestrier). — Des tuiles à rebord ont été remarquées par M. Flagelle dans cette commune sur les terres d'un village dont il ne se rappelle pas le nom.

Bodilis. — Substructions et tuiles dans le placître le

plus à l'est du village de Moustier-Paul. — Substruction et tuiles au sud du village de R...., et à environ 2 kilomètres du bourg.

Botsorhel. — Deux tumulus dans le même champ, sur le bord du chemin de grande communication n° 42, près d'une maison neuve, à 2 kilomètres S.-E. de Guerlesquin. — Camp carré de 40 mètres de côté avec double retranchement au sud, au village de Kergariou. — Menhirs (aujourd'hui détruits), à Creac'h-Peulven.

Bourg-Blanc. — Motte quadrangulaire entourée de douves, à 100 mètres ouest de Coativy-Bian. — Au même village, dans Parc-ar-Chapel, section A, n° 926, quelques fragments de tuiles.

Brasparts. — Menhir élevé entre Saint-Rioual et Saint-Michel. — Motte près de la rivière, au village de La Motte.

Brest. — Une partie du château est de construction romaine. On y a trouvé en 1597, d'après le chanoine Moreau, auteur d'une histoire de la Ligue en Bretagne, une médaille à l'effigie de Jules César. On a aussi découvert en 1762, d'après Caylus, dans les environs de Brest, des vases en terre, renfermant trente mille deniers d'argent, comprenant la suite des empereurs d'Alexandre Sévère à Postume. (*Introduction à l'Histoire de la Ville et du Port de Brest*, par P. Levot, t. 1^{er}, pp. xxvii-xxxvii.)

Briec. — A la Châtaigneraie, butte conique entourée de diverses douves profondes, dite *Ar-C'hastel*, section F, n° 590. Au centre de la butte, édifice en terre ayant 8 mètres de longueur sur 6 mètres de largeur, porte au midi. Seconde enceinte en pierres à 6 mètres en dehors de la première. — Motte avec retranchements, dite *Ar-Hastellie*, à Keroualen. — Dolmen à Pen-ar-Hoat. — Menhir, au vil-

lage de Menhir, près la route de Quimper. — Tumulus de 35 mètres de diamètre et 5 mètres de hauteur, à 600 mètres S.-O. de Kerbernès, dans Goarem-an-Dachen, entre le village et la Madeleine. — Camp rectangulaire de 32 mètres sur 27 mètres, à 300 mètres S.-E. de Kerdrain.

Tuiles dans un chemin creux, à 2 kilomètres S.-E. du Penity sur la voie passant à Coat-Bily, pour se rendre à Pleyben, près la route actuelle de Pleyben, et au nord de cette route. — Au manoir de Quinijon, au sud de Saint-Vennec, courtil élevé, entouré de retranchements. — Fragments de tuiles.

Camaret. — Chapelle de Roz-Madou : on lit au-dessous du clocher, *l'an MV⁶⁰ fut fondée cette chapelle.* — Monument composé de menhirs alignés et dolmens, à la pointe du Toulinguet, à l'ouest de Lagat-Yar.

Carantec. — On remarque à Carantec une croix processionnelle en vermeil, ornée de statuettes.

Cast. — Mur en pierres sèches, dit *Mur-du-Diable*, venant de Gouérec et Briec, passant à Mesdoun, près l'étang du Duc, Pors-al-Lenn, Hissiouarn, Pen-ar-Hars, Kernaou, Perteriat, le Cast, Cleun-Meur, Coz-Veil et Guillispars. — A l'ouest de Mesdoun, ancien chemin nommé *Foss-Doubl* ou *Foss-Aës*. — A l'ouest de Marc'haussy, où se trouvent un vieux castel et une chaussée d'étang, on voit une butte de 40 mètres de diamètre, dite *Ar-Vouden*, près du village de Quilvit. — Menhir à Lelsac'h, près la vieille route de Quimper. — Lec'h ou menhir, à la chapelle de Sainte-Génite. — Butte, dite *An-Dorguen*, à Pen-ar-Ménez. — Butte, dite *Ar-C'hastel*, à Pen-Bodennic. — Motte avec douves, indiquée à 100 mètres à droite du chemin de Châteaulin à Cast, à 4 kilomètres de Châteaulin.

Châteauneuf-du-Faou. — Camp rectangulaire de 75 mè-

tres N.-S. et 60 mètres E.-O., à 150 mètres à l'ouest du village de Lesneven ; le retranchement à l'extérieur a environ 6 mètres au-dessus de la douve et 4 mètres à l'intérieur. — Tumulus fouillé, sur le chemin de Plounévez-du-Faou, à 40 mètres à l'ouest de la borne 4,100. — Buttes à Kergastel.

Cléden-Cap-Sizun. — Statuette en bronze, trouvée sur la voie de Carhaix, à la Pointe-du-Raz. — Bulletin archéologique de l'Association bretonne. (Congrès de Quimper.)

Cléden-Poher. — Camp avec deux mottes aux extrémités, au Roch, près de la rivière.

Cléder. — Tuiles près de la ferme de Cléguer-Meur, à 2,600 mètres au nord du bourg.

Clohars-Carnoët. — Menhir incliné, de 1 mètre 50 de hauteur, dans le cimetière.

Clohars-Fouesnant. — Tumulus à droite de la route de Quimper à Bénodet, vis-à-vis les terres de Bodinio, à 4 ou 5 kilomètres de Bénodet. — Trois autres tumulus de pierre contenant de la cendre, non loin du premier. — Motte près de la mairie, à.... — Tuiles à Kerancoët, bord de la route de Quimper à Bénodet ; à droite de la même route, vis-à-vis la barrière de l'avenue de Bodinio, tumulus allongé, de 15 mètres de longueur, 5 mètres de largeur et 1 mètre 50 de hauteur, orienté S.-S.-E. et N.-N.-O. — Lec'h à base ovale de 1 mètre de hauteur sur l'emplacement de la chapelle Saint-Jean, à l'embranchement du chemin de Bénodet et du deuxième chemin de Clohars-Fouesnant en venant de Quimper, entailles des deux côtés se réunissant vers le sud et séparées vers le nord de 20 centimètres.

Cloître-Pleyben (Le). — Cimetière, avec reliquaire à arcades en plein cintre, 1657. — Sacristie : vieille porte

en chêne bardée de fer, anciennes ferrures. — Motte de 30 mètres de diamètre et 4 mètres au-dessus du sol, à 500 mètres à l'est de Kerouant, 700 mètres au nord de la voie de Carhaix à Crozon, 800 mètres à l'ouest du pont.

Coat-Méal. — A 200 mètres à l'est du bourg, motte défendue par un étang et un fossé circulaire, nommée *Castel-Huel*.

Collorec. — Motte de 15 mètres de diamètre et 3 mètres de hauteur, à Ster-ar-Parc, près du village, au midi.

Combrit. — Lec'h dans un champ nommé *Mesnel-Stavenec*. On dit que lorsque ce monolithe fut renversé, il y a déjà bien longtemps, on trouva sous sa base un vieux pot et des ossements. La fontaine de la Clarté qui n'est qu'à 200 mètres au sud du lec'h, est de temps immémorial en grande vénération pour les maux d'yeux et la fièvre. (Du Châtelier.) — Retranchement à Keriell. — Un menhir de 2 mètres de hauteur à Treustel, au bas du marais.

Camp retranché de forme rectangulaire, dans lequel est construite la chapelle de Saint-Vial, dimensions 56 mètres sur 37.

Commana — Galerie de dolmens de 13 mètres de longueur et de 1 mètre 60 de hauteur intérieure, au Mougou d'en bas, nommée *La Chapelle*, à 1 kilomètre au sud de la route nationale n° 164. — Lec'h arrondi de 2 mètres 25 de hauteur avec une entaille creusée près du sommet, surmonté d'une croix, contre la place au bétail, au bourg. — A 200 mètres de la place de Quilidiec, dans le fossé bordant le chemin allant à Saint-Sauveur, menhir de 5 mètres de hauteur, 1 mètre 70 de largeur et 1 mètre d'épaisseur. — A 300 mètres N.-E. de Kervandel, dans une garenne au-dessus du moulin de Kervez, galerie souterraine formée de rochers, ayant environ 8 mètres de longueur, 1 mètre

de largeur et 2 mètres de hauteur. Cette galerie porte le nom de *Camprie-ar-Fers*.

Coray. — Motte dite *Ar-Vouden*, à l'est de Castel-Huérou, dans un taillis, section C, 5^e division, n° 6, à 500 mètres au nord de Kerdavid. — Petite motte à Kerdavid, transformée en courtil, nommé *Liors-ar-Vouden*, section G, 1^{re} division, n° 62. — Motte élevée, à Treinvel, nommée *Ar-Vouden*, section B, 5^e division, n° 54. — Petite motte de 12 mètres de diamètre et de 3 à 4 mètres d'élévation, sur le bord sud du chemin menant au manoir de Kersalaun, à 300 mètres N.-E. de Kervrec'h, section D, 2^e division, n° 12. — 12 blocs de quartz au ras de terre, disposés en alignement, dans Parc-an-Ilis de Keresquen, section H, 1^{re} division, n° 11. — Briques épaisses et courbées, mais non à crochets, dans Parc-ar-Chapel, à Trévenily, section H, 1^{re} division, n° 76. On dit qu'il a existé, dans un temps très-éloigné, une chapelle dans ce champ ; il s'y trouve aussi une fontaine. — Souterrain ayant son ouverture dans la cave de la maison de René Mahé, au bourg. vis-à-vis la gendarmerie, se prolongeant vers le cimetière et dans d'autres directions. — Grande motte entourée de douves profondes, à l'ouest du Salou et transformée en courtils, nommés *Liors-ar-Vouden*, section E, 5^e division, nos 24, 25, 26 et 27.

Crozon. — Voir les *Antiquités du Finistère*, par M. de Fréminville, etc., pour divers monuments non indiqués ici. — Ruines de dolmens et menhirs, dans la lande, entre Kergoff-Pors-Salud et Poraon. — A 100 mètres nord de Kerstobel, monticule formé de galets arrondis, nommé *Run-Bily*, longueur N.-S. 20 mètres, 3 à 4 mètres de largeur et 1 mètre 50 de hauteur. Ce monticule passe dans le pays pour être le tombeau du fils du roi Gradlon et avoir été formé par les galets que chaque assistant à l'enterrement avait apportés de la grève. — A 300 mètres ouest du Run-

Bily et à 300 mètres est du moulin à vent, tumulus nommé *Run-Justiçou*, ayant environ 4 mètres de hauteur et 40 mètres de diamètre. — A 3 ou 400 mètres N.-O. de Run-Justiçou et près la grande route, pierres brutes, nommées *Mein-Potanç*. — A 1000 mètres environ au sud de la chapelle de Saint-Hernot, tumulus de 15 mètres de diamètre et 3 mètres de hauteur, entouré d'un petit retranchement elliptique de 80 mètres est et ouest et 40 mètres nord et sud. — A 300 mètres à l'ouest de Lost-Marc'h, groupe de menhirs dont le plus élevé a 5 mètres de hauteur. — Nombreux dolmens au nord du chemin du Faou à Tal-ar-Groas, entre le moulin à vent du Sénéchal et celui de Keruzoret. — Camp à Botsantec. — De la petite descente après Tal-ar-Groas, en allant vers Crozon, on aperçoit au sommet de la montagne, au sud, un menhir. — A 130 mètres à l'est de Kerdreux, dolmens renversés. — A 1 kilomètre sud de Poulmic et à 1 kilomètre ouest de Luginiac, sur le sommet de la montagne, camp rectangulaire et dolmen conservé. — Plusieurs anciens retranchements à 2 ou 300 mètres à l'est de Hircars, dans le bois. — Restes de constructions entre Poulmic et Hircars, au sommet du bois, nommées *Crinec* ou *Ty-Raz*.

Substructions, poteries et tuiles au village du Buzit ou la Boixière.

Daoulas. — Eglise, cloître et fontaine à visiter. — Motte au bas du bourg, à l'ouest de la route nationale n° 170 et du manoir de Kerisit, ayant 30 mètres de diamètre à la base et 8 mètres de hauteur. Le château de Daoulas, dont il existait encore en 1840 les restes d'une tour ronde, était situé à environ 50 mètres au sud de la motte.

Dineault. — Souterrain à Kérédan, dans une lande nommée *Goarem-Menhir* ; le menhir y est encore auprès du souterrain, le tout compris dans une vaste enceinte qui

parafit celtique. • Le souterrain se compose de deux grottes réunies par une galerie que la charrue a couverte. Sur le bord de l'Aulne, au-dessous de Kérédan, dans les terres de *Lan-Yian*, est un castel adossé à un énorme rocher. Il existait un autre souterrain à Ty-ar-Gall, il a été comblé. (Halléguen. — *Les Celtes*, etc.) • — Dolmens, à gauche du chemin allant à Menez-Hom. — Menhir au village du Stanc, à 100 mètres nord du n° 369, section A.

Dirinon — Lec'h, à base carrée entaillée dans son milieu, renversé, ayant 2 mètres 50 de longueur, 55 centimètres à la base et 30 centimètres au sommet, avec un trou rond de 7 centimètres au sommet, situé dans une montagne, au bourg, à 50 mètres au nord de la maison d'école. — Camp retranché de forme irrégulière, dans Goarem-ar-C'hastel, section D, n° 119, à 400 mètres à l'est du manoir de Lesquivit, sur le bord de l'ancienne voie de Landerneau au Faou. — Petit castel à 100 mètres S.-E. de Brénor, nommé *Ar-C'hastellie*, section D, n° 88, à 600 mètres ouest du camp précédent dont il est séparé par le vallon. — Tumulus de 25 mètres de diamètre et 1 mètre 50 de hauteur dans un taillis nommé *Quistillic*, dépendant de Trébéolin, au nord de l'ancien chemin de Daoulas à Brest, vis-à-vis d'une croix en pierre.

Enceinte retranchée dans le taillis du Rouazle, au sud du village de Kernoter, sur le bord de la route de Pencrau à Dirinon.

Drennec. — Chapelle de Landouzan en forme de croix latine, sans bas-côtés, patron saint Urgan. — Dans le cimetière de la chapelle, lec'h octogone de 80 centimètres de hauteur entaillé jusqu'à la moitié de son épaisseur. On prétend que saint Urgan s'étant emparé d'un dragon qui désolait la contrée, l'attacha au lec'h, mais le dragon en se débattant, coupa la pierre sur la moitié de son épais-

seur. — Autre lec'h renversé, dans le même cimetière. — Lec'h carré de 1 mètre 70 de hauteur au midi de la place du bourg, percé d'un trou carré au sommet. — En 1849, en creusant les fondations d'un pignon de grange, à Lestanet, chez le maire, on découvrit trois puits sans maçonneries de 80 centimètres de diamètre, séparés par un espace de même dimension ; à la profondeur de 5 à 6 pieds on trouva une galerie joignant les trois puits, l'un d'eux fut creusé jusqu'à 5 mètres où l'on rencontra des débris de vases en terre et des ossements. Cette trouvaille déconcerta les travailleurs qui s'attendaient sans doute à y trouver un trésor, et les puits furent comblés. — Croix du Ruat, sur le chemin vicinal de Saint-Jean-Balanan à Lanarvily ; à 25 mètres de la Croix du Ruat, dans le chemin au nord, lec'h renversé à base rectangulaire de 1 mètre de longueur.

Édern. — A 600 mètres à l'ouest de la chapelle de Landivigen, tumulus de 12 mètres de diamètre dans une lande. — Dans le cimetière de la chapelle, menhir en schiste de 2 mètres de hauteur. — A 50 mètres est de la chapelle, restes de dolmen avec table inclinée. — A 60 mètres nord de la chapelle, restes de retranchement affectant la forme de deux tumulus. — Traces d'habitations près du sommet de la montagne sur le versant sud, au-dessous d'un gros rocher, à 800 mètres N.-E. de Landivigen. — Motte détruite, à Ty-Flean, près de la bifurcation de plusieurs anciens chemins. La motte se nomme *Ar-Santinellou* et la lande auprès porte le nom de *Goarem-ar-Santinellou*. — Au sud de la cour de Coquil, à Ty-Flean, se voit une cave voûtée en four de 2 mètres de diamètre et 2 mètres d'élévation ; une autre cave semblable se trouve dans la maison.

Tuiles nombreuses au village du Buzit ou la Boixière.

Elliant. — Substructions dans une lande nommée

Goarem-ar-veil-Aël, section I, n° 610, au nord et sur le bord de l'ancien chemin de Quimper à Elliant. — Sur le bord de l'ancien chemin de Tourc'h, au levant de Kerandreign, ancien camp. — Substructions et motte détruite, à la chapelle du Moustoir; autres substructions dans un courtil du village, au midi de la maison. — A 500 mètres environ au N.-E. du Moustoir, sur l'ancienne voie de Roudouallec à Quimper, suivant les bords de l'Odet, substructions en forme d'édifices. — Camp avec retranchements en pierres sèches emmulonnées, de forme quadrangulaire, de 2 à 5 mètres de hauteur, avec une tour à l'angle S.-O. et trois demi-tours dans les côtés. Ce camp se trouve dans le bois d'Elliant, à 1,200 mètres N.-N.-O. du bourg. — Deux tumulus dans une lande, en descendant de Tréanna vers la rivière, où il y a de grandes pierres. — Hache en bronze trouvée dans une carrière, à l'ouest de Kerho.

Esquibien. — Chambre ou four à Kerioual, diamètre 2 mètres, hauteur 1 mètre 30, contenant des poteries, ayant un passage couvert assez large pour laisser passer un homme en se baissant. — Lec'h carré pyramidal, près la chapelle de Saint-Evet. — Galgal et dolmens détruits, à la pointe de Lervily. — Dolmens détruits dont il reste encore quelques pierres, à 200 mètres S.-E. du manoir de Lézon-gar. — Lec'h vers la fontaine Saint-Onneau. — Lec'h à Trez-Goarem. — Débris romains, sarcophages en pierres et urnes gauloises, etc., à Trez-Goarem. — Au sud de la route de Pont-Croix à Audierne, vis-à-vis la borne 93,100 et en face la propriété de M. Rivet, camp avec retranchements, briques, ardoises, poteries, etc., (1).

(1) Une grande partie des renseignements sur Esquibien, m'ont été fournis par M. Grenot. Je lui dois aussi plusieurs indications sur d'autres communes, et je le prie de vouloir bien en recevoir ici mes remerciements.

Feuillée (La). — Menhir de 2 mètres de hauteur au nord et près la route de Carhaix, vis-à-vis la borne 27,200.

Tuiles près de la chapelle, à l'ouest du bourg.

Folgoët (Le). — Eglise et fontaine à visiter. — A Lannurien, entre Guicquelleau et Lesneven, tombeau de Salaunar-Fol, indiqué par des pierres arrondies à chaque angle. — Manoir de Guicquelleau, édifice du ^{xv}^e ou ^{xvi}^e siècle, près de la chapelle de même nom, ancien chef-lieu de la commune.

Nombreuses tuiles et substructions à Kergolestroc, à 2 kilomètres N.-O. du bourg. Kergolestroc passe pour avoir été l'ancien chef-lieu de la paroisse, avant Guicquelleau.

Forêt (La) Brest). — Ruines de l'ancien château de la Joyeuse-Garde.

Tuiles près de l'ancien château de la Joyeuse-Garde (voie de Landerneau à Brest, etc.).

Fouesnant. — Camp avec de nombreuses substructions à Kerhuel, au nord de la commune. — Tumulus au village de Vergez-Huella, à 100 mètres S.-E. du bourg. — Menhir de 8 mètres près du sémaphore de Bec-Meil. — A 3 ou 400 mètres du commencement du contournement de la côte de Saint-Laurent et venant de Quimper, à la quatrième barrière, portion d'un camp avec retranchements.

Garlan. — Quelques pierres brisées, notamment des peulvens, dans le voisinage de Kertanguy. — Au même terroir et dans le chemin même de Morlaix à Plouégat-Guérand (ancien tracé), dans la descente de Ty-Névez, six petites tombelles rangées sur deux files. (*Bulletin archéologique*, t. III, p. 62.)

Gouesnac'h. — Pointe de terre fortifiée à Saint-Cadou, vis-à-vis la pointe de Lanros. — Tuiles sur les bords de la

route de Quimper à Gouesnac'h, entre Kerambréguer et Guily-Voan. — Tuiles à Notre-Dame de Bon-Secours, sur le placître. — Tumulus avec dolmen presque détruit à 300 mètres ouest du bourg. — Haches et bracelets en bronze à Lanhuron. — Tuiles à Kergillès. (Grenot.)

Gouesnou. — Sur la route de Gouesnou à Saint-Renan, vis-à-vis la borne 13,300 (avant que cette route partît de Kerhuon), pierre à base rectangulaire à angles abattus, avec cinq lignes d'inscription apparente, dans le sens de la longueur, ayant 1 mètre 60 de hauteur, enchâssée dans l'angle d'une maison. On y lit : HOMO. VIR..... etc.

Gouézec. — Galerie de dolmens de 16 mètres de longueur, en partie détruite, au bout ouest du taillis de Kerriou, près du canal vis-à-vis de Marros, en Pleyben, nommée *Guélé-ar-Ronfl*, ou lit de l'Ogre. Vers 1868 ou 1869, M. de Limur, fouillant la partie ouest du dolmen, y trouva deux haches en pierres polies. — Motte derrière un cabaret, au Pont-Coblant.

Goulien. — Castel-ar-Roc'h, au nord du bourg, sur un rocher s'avancant dans la mer ; lec'h octogone de 2 mètres 45 de largeur, à l'est de la chapelle Saint-Laurent. — Calvaire à base triangulaire, avec trois niches, en partie détruit, près de la même chapelle. — Tumulus de 12 mètres de diamètre et 2 mètres 50 de hauteur, fouillé à 60 centimètres de profondeur, à 400 mètres E.-N.-E. de ladite chapelle, et à 200 mètres S.-S.-O. de Kerlan, dans Menez-ar-Run, lande. — Dans une excavation faite en 1871 dans un champ de lande nommé *Douar-du-bian*, au N.-O. des courtils de Kerguerriec, on trouva une fusaiolle et de la poterie brune. — A 150 mètres N.-E. du même village, un menhir de 1 mètre 80 de hauteur. — Motte ou camp arrondi de 32 mètres de diamètre intérieur, avec retranchement en terre de 3 mètres de largeur, trois

mètres 50 de hauteur extérieure et 2 mètres 50 à l'intérieur, au bourg, à l'ouest de l'église. — Lec'h pyramidal rectangulaire avec angles abattus et deux rainures sur chaque face, à 100 mètres à l'est du bourg, contre la cour d'une ferme. — Autre lec'h carré de 1 mètre de hauteur, enchâssé dans un mur, à 20 mètres nord du précédent. — Très-beau lec'h cannelé de 2 mètres 20 de hauteur, placé sur une base de croix élevée de trois marches, au sud du cimetière. — Dolmen au Cosquer.

Goulven. — Dolmen au midi du village du Cosquer, sur le sommet de la montagne.

Guengat. — On remarque à Guengat des vases sacrés et une croix processionnelle en vermeil, donnés par M. Alain de Guengat, capitaine de Brest en 1527. — Dans le cimetière, pierre tombale d'Hervé de Saint-Alouarn et de sa femme, vivant en 1426. — Anciennes substructions à l'est du manoir de Saint-Alouarn.

Guerlesquin. — Menhir de 6 mètres de hauteur à gauche du chemin qui mène à Plouégat-Moysan, servant de base trigonométrique à la carte de l'état-major. — Camp nommé *Camp-de-Charuel*, à 300 mètres à l'ouest de Prathélou, village nouveau qui a remplacé, dit-on, celui de Charuel. Ce camp est situé à l'est, vis-à-vis le château de Keraël, en Botsorhiel, et domine le vallon. — Près des halles, au bourg, pierre carrée d'un mètre de côté, ayant deux excavations qui ont servi dit-on de mesures; cette pierre porte le nom de *Men-Gaour*.

Guiclan. — Tuiles, au bourg. — Grotte de Mentoul, décrite par le docteur Lahir, de Morlaix; cette grotte est située à 90 mètres N.-N.-O. du moulin de Luzec, en Saint-Thégonnec, sur les terres de Kerougay-Izella et à 2 kilomètres N.-E. de Guimiliau. — Tumulus de 23 mètres

dediamètre et 1 mètre 50 de hauteur dans Goarem-Bian-ar-Castel, section E, n° 709, à 110 mètres à l'est du chemin de Guiclan à Guimiliau et 500 mètres E.-N.-E. du Fagot.

Guilers (Brest). — Tuiles romaines à Castel-Men. — Monnaies romaines, poteries et deux petites meules de moulin trouvées à Kerroualle.

Guilers (Quimper). — Tuiles, substructions, restes de retranchements et cailloux roulés, à Lann-Saludo, à 1 kilomètre à l'est du bourg. (Grenot.) — Fragments de tuiles dans le cimetière.

Guimaëc. — Au village de Mez-ar-Bez, près et au sud de la chapelle du Christ, monument druidique de forme ovale formé de 11 pierres en place et de deux autres servant à marquer l'extrémité sud, mais séparées des premières par l'emplacement de 3 ou 4 autres pierres. Ce monument porte le nom de *Bez-an-Inkinérez* (tombeau de la fileuse), passe maintenant pour le lit du bienheureux saint Jean-Baptiste, et en cette qualité reçoit chaque jour les marques de la vénération des fidèles. Les pèlerins qui se rendent de Locquirec et des Côtes-du-Nord à Saint-Jean-du-Doigt, entrent dans le monument et se frottent le dos à la pierre, un peu plus élevée que les autres, qui en termine l'extrémité nord. Cette friction, disent-ils, doit les préserver des douleurs rhumatismales. — A 72 pas plus avant, dans le chemin qui conduit à Saint-Jean-du-Doigt, se trouve un cromlec'h ou cercle druidique; composé de dix pierres encore sur les lieux et presque sans dérangement. On en remarque encore un autre à 8 ou 10 pas de celui-ci, au nord, dans la garenne voisine. (G. Lejean.) — Lec'h de 8 pieds de haut dans le mur du cimetière. — Près de Tréléver, sur les coteaux voisins du Douron, un cimetière druidique (?) dans le genre du Vénéven de Lanmeur. (*Bulletin archéologique*, t. III, p. 61.)

Guimiliau. — Eglise, baptistère et calvaire à visiter. — Motte à Kerrun, section C, n^{os} 90 et 91.

Tuiles à l'ouest au village de Kerrun, à égale distance de cette localité et de la route de Lândivisiau à Saint-Sauveur. — Tuiles au village de Créac'h-at-Bléiz, à l'endroit où la voie de Carhaix à Plouguerneau traverse un fuisseau. On a découvert dans ces ruines deux monnaies d'or d'Antonin-le-Pieux et d'autres monnaies romaines.

Guipavas. — Deux lec'hs aujourd'hui renversés dans un taillis au S.-O. de Pen-ar-Créac'h (St-Divy). — Lec'h couché, contre le mur du cimetière. — Motte où camp, vis-à-vis l'ancien relais de poste sur la route de Landerneau. — Tumulus avec dolmen, à 400 mètres à l'ouest de Keromen, fouillé en 1873. On y a trouvé des fragments de glaives en fer, et des ossements, etc. — Deux fortifications : l'une nommée *Brézéhan* ; l'autre à l'ouest, *Castel-Cox* ou *Cox-Castel*.

Tuiles et poteries au village du Cloître. — Tuiles entre les villages de Cosquerou et celui du Kervéleugan.

Guistény. — Bracelets, boucles d'oreilles, anneaux, haches, spatule, trouvés par M. du Plessis, dans un pot, à Kervolant. — Tombeau gallo-romain en pierres sèches, contenant une urne, trouvé par M. du Plessis à Kerilis.

Hanvec. — Camp rectangulaire sur un point culminant, à gauche du chemin du bourg au Cranou, avant Toul-ar-Boudou. — Dans le bois du Cranou se trouve une petite fontaine, ou plutôt une source qui a la propriété de guérir toute espèce de douleurs lorsqu'on boit de son eau. Une grande quantité de petites croix en bois, plantées autour de la fontaine attestent, sinon la guérison des impotents, du moins le grand nombre de croyants qui viennent y chercher remède. Cette source se nomme *Lec'h-Ouarn*. — A peu

de distance de cette source, on rencontre l'ancienne chapelle de Saint-Conval, évêque, près de laquelle la fontaine du saint avec sa statue en pierre. Les habitants jettent de l'eau à la tête du saint pour obtenir de la pluie ; plusieurs petites croix en bois se remarquent aussi près de cette fontaine. — Moules de haches et de lances trouvées lors des travaux du chemin de fer, à 100 mètres de Kervézenec. — Camp rectangulaire dominant le vallon à l'est du chemin du Faou, à 180 mètres au nord de la vieille route, n° 170 et à 120, mètres à l'est du chemin de grande communication, section F, n° 23, dans Goarem-ar-C'hastel. — Tumulus aplati au sommet de la montagne, à 900 mètres au nord du bois du Cranou et de Labou.

Henwic. — A l'embouchure de la rivière de Pensez, on trouve un dolmen précédé d'un menhir dans un champ nommé *Parc-ar-Groac'h*, près de la ferme de Men-Goz, (*Bulletin archéologique*. t. III, p. 64.)

Hôpital-Camfrout. — Substructions et tuiles au manoir de Keroulé.

Huelgoat. — Au sommet de la montagne, à 1,200 mètres N.-N.-E. du bourg, se trouve un camp quadrangulaire nommé le *Camp d'Artus* ; à l'une de ses extrémités, une butte factice en forme de cône tronqué, sur laquelle l'on voit au centre les restes d'un puits. — Au midi du camp et à 800 mètres à l'est de Huelgoat, sur le bord du ruisseau de la mine, une ancienne fortification nommée *Castel-Guibel*. — Enorme pierre branlante au N.-E. du bourg. — Menhir de 6 mètres de hauteur à 150 mètres au nord de la route nationale n° 164, vis-à-vis la borne 23,500, dans Parc-ar-Peulven, section A, n° 275.

Monnaies en la possession de M. Penguern et trouvées, dit-on, au camp d'Artus.

Irvillac. — Tumulus et motte à Kerioual, non loin du chemin de fer et près la limite de Saint-Eloy. — Entre Irvillac et le Faou, écrit M. de Fréminville, sont les ruines presque effacées du château-fort de Lavadur; quelques mouvements de terrain indiquent seuls la place où s'élevaient ses remparts. C'était, dit-on, un des chefs-lieux de la haute justice seigneuriale des vicomtes de Léon, et le fief de Lavadur avait droit de butte et fourches; en 1871 il ne restait aucuns vestiges du château de Lavadur. — Elévation de terre à 3 ou 400 mètres nord du bourg.

Tuiles dans plusieurs champs à environ 400 mètres de l'ancien château de Lavadur.

Ile-de-Batz. — La fontaine de Saint-Pol se couvre à chaque marée de 4 à 5 pieds d'eau, et quand la mer se retire, elle fournit une eau douce sans aucune trace de salure. — L'église de Saint-Pol, située sur la partie est de l'île, est presque entièrement ensablée et le bourg se trouve aujourd'hui vers le sud de l'île. — Sur une éminence en face du cimetière de l'église ensablée, s'élève une croix entée sur la table d'un dolmen qui repose à terre, et près de lui sont les piliers qui en formaient les supports. On dit que c'était là le séjour d'un druide, que saint Pol chassa de l'île. On voit dans l'église actuelle une très-ancienne étoile qu'on assure avoir appartenu à saint Pol.

Ile-de-Sein. — Dolmen sur la pointe de Méneil — Pierre de l'autel au lieu de Carrigan, baignée par la mer. — Menhir à Ménéhiau. — Deux menhirs près de la Délivrande. — Trois menhirs à l'E.-N.-E. de la Délivrande, probablement les mêmes que les précédents. (Grenot.)

Ile-d'Ouessant. — Les ruines de son ancien château, qui se trouvaient sur la pointe de Pen-ar-Lan au levant de l'île, servirent en 1520 à rebâtir celui de Trémazan.

Kerfeunteun. — Sous le porche de l'église paroissiale a

été enterré le peintre Valentin, né à Guingamp le 10 avril 1738, mort à Quimper le 21 septembre 1805; une tablette de marbre y signale sa sépulture. — Le manoir de Kergouïec a été, dit-on, une possession de Templiers. — Près de la chapelle de la Mère-de-Dieu on voit les restes d'un cromlec'h ou cercle druidique composé de pierres brutes formant une ellipse de 24 mètres de périmètre. A 30 ou 40 pas du cromlec'h on voit les débris d'un dolmen. — Manoir de Coat-Bily, édifice du ^{xvi}^e siècle. — Enceinte au N.-O. de Lez-Steir, à 5 kilomètres N.-O. du bourg. — Elévation de terre à Ster-ar-Hoat, à 1 kilomètre sud de Pont-Quéau.

Kergloff. — M. de Cillart a trouvé, dans le bois de Keryvon, un monument celtique qu'il regarde comme un dolmen et qui peut avoir en longueur 4 mètres sur une largeur de 2 mètres 50.

Kerlouan. — Sur une colline rocailleuse, à peu de distance du vieux manoir de Kerisquillien, au N.-N.-O. du bourg, près de la mer, on voit deux menhirs de 15 à 20 pieds de hauteur; au bas de la colline, une pierre vacillante posée dans un surprenant équilibre et pointe contre pointe sur un rocher tenant au sol. Autour de cette pierre vacillante on croit reconnaître la disposition circulaire d'un cromlec'h, et à quelques mètres au sud, un menhir à sommet terminé en pointe, de 6 pieds 1/2 de hauteur. (De Fréminville.) — Menhir au village de Kermarguel, section A, n° 735. — Ancien castel dont il ne reste presque plus de traces, au couchant du village de Saint-Sauveur, dans une lande nommée *Castel-Bras*, section F, n° 1021. Ce dernier est probablement l'ancien corps-de-garde d'observation signalé dans le mémoire de l'ingénieur Besnard. — Au village du Ménéec, près de la mer, au nord du bourg, dolmen nommé *Roc'h-Quéguéliou*

(la roche des quenouilles). (De Courcy.) — Au nord de Kermarguel, deux ou trois dolmens dont il ne reste plus que les supports, dans Méchou-Gréis, section A, n° 695. — Entre Kermarguel, Kerliver et Tromelin, nombreux petits fragments de tuiles, sur une étendue de 100 hectares. — A Lanmeur on a trouvé haches en silex et porphyre. — Caveaux. — Trouvé à Menez-Ham, creusets en terre et lames en bronze. — Menhir de 2 mètres 5 de hauteur au milieu de Méchou-ar-Menhir, à 20 mètres est de Kervizouarn. — A la chapelle du Croazou, deux lec'h's enchâssés dans les murs de l'église, un troisième à terre, chacun d'environ 2 mètres de hauteur, un quatrième de 1 mètre de hauteur, près de la chapelle. — Lec'h octogone de 90 centimètres dans le cimetière de la chapelle de Saint-Egarrec. On y voyait le monastère de Kerbaul fondé par saint Pol et détruit par les Normands, et un autre monastère, bâti au havre de Poullaouen, par saint Sezni.

Tuiles à 100 mètres N.-O. de Kervizouarn.

Kernevel. — Près la chapelle du Moustoir, qu'on dit avoir appartenu aux Templiers, ancienne butte ou fortification nommée *Castel-ar-Menec'h-Ruz* (château des moines rouges). — Près du moulin du Goël, sur le bord de l'Aven, butte conique nommée *Castel-Golc'h*, et en face, dans la commune de Melgven, galerie de dolmens. — Très-belle motte à Goarlôt. — Cercueil en pierre dans le champ au S.-E. du Porzou.

Kernilis. — Ruine de l'ancien château de Carman, au sud de la route du Folgoët à Lannilis, à 1 kilomètre ouest de Kernilis.

Tuiles au village de Tréverroc. — Tuiles et substructions en pierres de petit appareil, au midi de Kerbrat-Huella, dans plusieurs champs nommés *Parc-Muriaou*,

section A, n° 537 à 544; dans un autre champ plus à l'ouest, nommé *Parc-Rabine*, on a trouvé parmi les subtractions et sur un emplacement rempli de cendre, deux céuclles en poterie grossière qui ont été brisées.

Kernouës. — Camp rectangulaire, avec douves profondes remplies d'eau, contre le manoir de Keraméal, au nord du chemin de Guissény. — Très-vaste motte à l'est du moulin du Roudous-Hir, sur la route nationale n° 170. — Au sud de la même route, un peu à l'ouest de la borne 90, trois buttes élevées très-rapprochées et placées en triangle.

Kersaint-Plabennec. — Tumulus dans Goarem-an-Dorguen, section C, n° 700, au nord de Kerdalaun, au levant du chemin vicinal de Guipavas à Kersaint, près la limite de Saint-Divy. — Menhir sur la montagne, à l'est de Keranguéven, dans Goarem-ar-Menhir, section A, n° 310.

Tuiles près la chapelle de Saint-Elven.

Lambézellec. — Tuiles au village de Prat-Podic, à 500 mètres est du bourg (voie de Landerneau au Conquet et Ploumoguer). — Urnes cinéraires, trouvées il y a deux ans dans le bourg. — Tuiles au village de Penarc'hleus.

Lampaul-Guimiliau. — Eglise, tour 1573. — Arc-de-triomphe 1665. Le principal bénitier de l'église s'élève sur un socle de granit. Au-dessus de la cuve qui renferme l'eau sanctifiée, l'apôtre saint Jean verse sur la tête du Christ le sceau de l'alliance nouvelle. Deux démons, en partie hors du bénitier, se contournent dans des positions bizarres; l'un de leurs pieds semble repousser un obstacle qu'ils ne peuvent vaincre, tandis que l'autre, plongé dans le bénitier, est entortillé dans les replis du serpent tentateur qui tapisse le fond de l'urne sacrée. (J.-F. Brousmiche.)

Tuiles au bourg. — Tuiles près la croix de Traon-Vilin, non loin du pont de Lezérazien, limite de Guiclan. — Monnaies romaines, trouvées en 1860, à Toul-Crogou, près du moulin de Pont-Croac'h, limite de Landivisiau, par suite des travaux du chemin de fer.

Lampaul-Plouarzel. — Armes et ustensiles celtiques découverts dans la commune en 1861. (*Bulletin de la Société académique de Brest*, t. III, p. 125.)

Lampaul-Ploudalmézeau. — Dans les dunes qui bordent les terres du Riblé, au nord de cette commune, on rencontre un dolmen précédé d'une longue allée de pierres, et les sables aujourd'hui amoncelés sur les bords de la mer dans ces parages, recouvrent une ancienne forêt de chêne dont on aperçoit des vestiges dans les grandes marées d'équinoxes. (De Courcy : *Itinéraire*.)

Landéda. — L'abbaye des Anges, à l'Aberwrac'h, transformée aujourd'hui en hôtellerie, fut fondée en 1507 par Tanguy du Châtel et Marie du Juch son épouse, mariés en 1501. — Chapelle de Tromenec, dans laquelle se trouve le tombeau de François, juveigneur de Kermavan, tué en duel en 1600, par Guillaume Simon de Tromenec.

Landeleau. — Entre Huelgoat et Landeleau, à environ 3 kilomètres de ce dernier bourg, est un dolmen bien conservé; la table presque circulaire est fort épaisse et peut avoir de 3 mètres à 3 mètres 50 de diamètre; quatre pierres la supportent à 1 mètre au dessus du sol; l'on pénètre sous ce dolmen et les enfants s'y réfugient pendant les orages. Ce monument druidique, qui n'a point été indiqué jusqu'à ce jour, porte dans le pays le nom de maison de Saint-Théleau (*Ty-Sant-Theleau*), et la lande dans laquelle il se trouve porte le nom de *Men-Glass*. (Ogée, 2^e édition.) — Il existe à Landeleau, un cercueil en pierre en

forme d'auge, il passe pour le lit de saint Théleau. (De Courcy.) — Au midi du village de Gars-Fos, se voit une portion d'ancien chemin nommé *Fos-Aës*, n° 110, section A, 3^e division. — Menhir indiqué présentant des cannelures (lec'h), à 200 mètres à l'est du bourg. (Grenot.) — Deux lec'hs avec écussons, dans le cimetière, formant autel. — Camp rectangulaire de 80 mètres de côté avec douves profondes et vestiges d'une tour à l'angle S.-E., et autres retranchements près la limite de Collorec. Ce camp renfermait autrefois le château du Granec, très-riche pour cette époque, lequel fut surpris par La Fontenelle en 1593 et incendié plus tard par le duc de Mercœur. Il ne reste du vieux château de Granec qu'un fort beau puits qui avait été comblé et dont la margelle est sculptée. Les matériaux du château ont servi à l'érection d'une ferme construite dans le camp. Un autre puits entièrement comblé existe, dit-on, à quelques mètres à l'ouest de celui qui a été déblayé.

Landerneau. — Cette ville bâtie sur l'emplacement d'un établissement romain considérable, dont on retrouve les traces dans l'intérieur et aux environs, devint le chef-lieu de la vicomté de Léon. Il ne reste de son ancienne splendeur que quelques anciennes maisons et le moulin seigneurial situé sur le pont et dont il a fallu il y a quelques années abattre le premier étage par mesure de sûreté. — Au-dessus de la porte du moulin se trouvait une inscription placée aujourd'hui dans une maison à côté et où on lit : « LAN MIL V^e X (1510) hault et puissant Jehan II, vicomte de Rohan, comte de Porhoët, seigneur de Léon, de la Garnache, de Beauvoir sur mer et de Blaing, fist faire ses (sic) ponts et moulins au devis de... Saget, P^r (procureur) et Jehan Le Guriec, R^r (receveur) de ceste ville. » (A. L. B.

Mélanges historiques, t. 1, p. 88.) — Camp à 200 mètres à l'ouest de Kermalvézan, occupant la croupe de la montagne avec un fort retranchement à l'est, contenant 4 hectares 61 ares 60 centiares et comprenant 4 champs nommés *Goarem-ar-C'hastel*, section E, n^{os} 7 à 11. — Trois bornes censives existaient il y a une dizaine d'années : l'une a été détruite ; il en reste encore deux aux armes des Rohan (*un lion morné de sable*) ; l'une se trouve placée contre la barrière d'une prairie à l'est du champ de foire aux porcs, l'autre à 5 ou 600 mètres de la ville, sur le bord du chemin vicinal de Plouédern.

Fours, substructions, poteries rouges, meule de moulin à bras, trouvés sur la rive droite de la rivière Elorn, au-dessus de la ville. — Tuiles sur la rive gauche, au nord du champ de foire. — Substructions, monnaies et tuiles au village de Goré-Buzit. (La Boixière.) — Tuiles aux villages de Kermorvan, Henguer et le Roudous.

Landévennec. — Restes de l'Abbaye. — Les armes de Jean Briant, abbé de Landévennec, se voient sur l'un des piliers de la grille d'entrée du manoir du Pénity et sur trois reliquaires d'un excellent travail, lamés de feuilles d'or et d'argent, possédés par l'église paroissiale. (De Courcy : *Itinéraire de Nantes à Brest*, p. 321.)

Landivision. — A 150 mètres au sud de la route nationale n^o 12, vis-à-vis la borne 39,999, sur le sommet d'un mamelon, camp à peu près rectangulaire d'environ 60 mètres de côté, à 200 mètres de la limite de Guiclan. — A 300 mètres au couchant de ce camp, mais séparé par un petit vallon, motte ovale de 30 et 20 mètres de diamètre, ayant 2 mètres 50 à 3 mètres d'élévation au-dessus du sol ; la douve a été comblée par la culture et ne paraît qu'au nord. On prétend qu'on trouve des débris de tuiles

dans le champ, je n'en ai pas rencontré. Cette motte se trouve à l'est du chemin menant de la grande route à Pennanros qui paraît avoir coupé la motte, du moins il semble s'en trouver une partie de l'autre côté du chemin. — A 120 mètres au nord de la route nationale n° 12, et à 150 mètres à l'ouest de Kervoasclé, dans un champ de terre labourable nommé *Parc-an-Dossen*, section B, n° 166, se voit un tumulus très-aplati par la culture. — Haches en bronze trouvées au Cosquer en 1839. (Grenot.) — Loc'h arrondi de 1 mètre 70, renversé, sur la route de Saint-Pol, à 100 mètres avant la borne 6. — Camp avec petit retranchement au nord, contre les prairies, à 200 mètres à l'ouest de Kerrioual. — Camp avec une belle motte et retranchements, au bois de Coat-Meur, près la petite maison du gardien.

Chambres ou souterrain avec tuiles, ossements, découverts il y a quelques années près de Kerlouët, à l'ouest du chemin vicinal de Plougourvest, au bout d'un chemin nommé *Stréat-Glas*. — Tuiles dans Parc-ar-Pont-Bren, section B, n° 206, bornant à l'ouest un chemin allant vers le nord à 300 mètres N.-O. de Kervoasclé; on trouve d'autres tuiles plus au midi dans le même chemin.

Landudec. — Retranchement à peu près rectangulaire, plus large au sud, sur le placître de Kergumah, près Ty-Varlen. — Nombreuses traces de substructions avec retranchement au sud, à 200 mètres sud du bourg. Ces substructions paraissent avoir subi un incendie, elles dominent le camp romain de Kerhascoët.

Tuiles près la motte de Ty-Varlen, construction de forme rectangulaire, ayant 34 mètres du nord au sud et 32 mètres de l'est à l'ouest avec de nombreuses traces de substructions. — Retranchements avec douves à 100 mè-

tres est de la motte de Ty-Varlen; tuiles dans l'intérieur.
— Près la ferme de Kerhascoët, tuiles et substructions d'un village considérable postérieur à l'occupation romaine de Quimper, appelé le *Vieux-Presbytère* et la *Vieille-Eglise*, à peu de distance au sud du bourg et de la route d'Audierne.

Landunvez. — Château de Trémazan, construit par Bernard, sire du Chastel, époux de Constance de Léon, à son retour de la croisade en 1248.

Tuiles au N.-O. du château de Trémazan, près la mer.
— Muretin en briques à la grève de Penfoul. (Renseignement à vérifier.)

Langolen. — Ancienne motte transformée en courtil, dit *Liors-Montagne*, au midi du cimetière du bourg. — Motte avec substructions au village de la Motte. — Motte élevée contre le moulin de la Motte, au nord du village du même nom et au sud du nouveau chemin de Quimper à Trégourez.

Lanhouarneau. — Monnaies gauloises trouvées à Lanhouarneau. (De Courson : *Bretagne arm.*, p. 415.) — Lec'h octogone renversé, de 1 mètre 20 de longueur, contre le mur du cimetière.

Tuiles à Kermorvan, dans un champ au sud du n° 493, section E. — Tuiles dans le chemin vicinal allant à Plougar, près du village de la Villeneuve. — Tuiles dans le jardin du village de Coat-Merret.

Lanmeur. — Eglise de Kernitron (*romane*). — Eglise paroissiale avec crypte contenant une fontaine. — Menhir à Ru-Peulven et à Kermerchou. — A Vénéven il y a un terrain inculte parsemé de grosses pierres quartzeuses et qui passe pour un cimetière druidique. Les traditions

relatives au sabbat et surtout aux lutins, gardiens de trésors, florissent dans cet endroit. Les petits paysans courent au milieu des pierres, cité microscopique des lutins (kernandoned), en criant à tue-tête :

*Ranna, pe ganna,
Leuskel ar goad da tenn !*

Partageons, ou battons-nous, et versons le sang pour qu'il refroidisse !

C'est l'invocation cabalistique qui provoque les nains au combat. (*Bulletin archéologique*, t. III, p. 63.)

Tumulus nommé *Tossen-ar-C'honiflet*, à 2,500 mètres sud du bourg et à 500 mètres N.-E. de Kerigou dont il dépend : 40 mètres de diamètre, 5 mètres d'élévation. — G. Lejean, *Histoire de Morlaix*, p. 8, dit que des fouilles faites dans un tumulus vers Plouigneau, dit *Tossen-ar-Goniflet*, ont donné des armes, des cendres, des urnes funéraires. — Camp avec doubles retranchements et nombreuses tuiles dans les environs, à 1 kilomètre ouest du bourg, entre le village de Ru-Marc'h au nord et celui de Ru-Peulven au sud.

Lannédern. — Tumulus entre le bourg de Lannédern et celui de Loqueffret, sur le bord de la route. (Grenot.) — A 500 mètres au sud du bourg, chapelle en ruines de N.-D. du Bois-de-la-Roche ; dans le bas-côté de cette chapelle se trouve une fontaine creusée dans le roc.

Lanneufret. — Vis-à-vis le manoir de Kerandraon, dans une garenne bordant la vieille route n° 12, menhir de forme pyramidale triangulaire, tronquée, ayant 1 mètre de côté à la base et 30 centimètres au sommet. (Ce doit être en Plounéventer.)

Lannilis. — Tombeau remarquable de François du Coum, seigneur de Kerangars, vivant en 1534 ; sur ce tombeau

placé dans le cimetière est couchée la statue dans l'attitude ordinaire, c'est-à-dire les mains jointes.

Lanriec. — Allée couverte à droite de la voie de Concarneau à Bannalec, à 3 kilomètres de l'anse du Roudouic. (Grenot.) — Motte près du pont de Moros, contre la rivière. — Cromlec'h, fermé de neuf blocs de pierres brutes disposées en ellipse, près de Kervichard.

Lanrivouaré. — Cimetière des 7777 saints ou plutôt 7847, comme le dit la légende suivante :

*Seix mil, seix kant, seix ugent ha seix sant,
Ha zo diskennet he Kersant,
Hag oll int eet da Lanrivouaré,
Nemet ar paourkec'h sant André hag ha oa ham,
Hag ha choumas a Sant-Jan.*

Sept mille sept cent sept vingt et sept saints,
Débarquèrent à Kersaint,
Et tous allèrent à Lanrivouaré,
Moins le pauvre saint André qui était boiteux
Et qui resta à Saint-Jean.

Dans ce petit cimetière des saints, compris dans l'enceinte du cimetière du bourg, se trouvent sept grosses pierres rondes ; ce sont, dit-on, sept pains de la fournée d'un boulanger, qui ayant durement refusé l'aumône à saint Hervé, vit tous ses pains changés en pierres ; les pèlerins n'entrent dans ce petit cimetière, qui est pavé de dalles, qu'en se déchaussant. — Le camp moderne du Renabl fut établi sur le bord de la route de St-Renan à Ploudalmézeau, à la limite des communes de Lanrivouaré et de Milizac. (*Histoire de la Ville et du Port de Brest sous le Directoire*, par P. Levot, pp. 427-434.)

Larret. — Lec'h à base rectangulaire, de 1 mètre 60 de hauteur, surmonté d'une croix, dans le cimetière.

Laz. — Camp à Tu-Duval, 4 kilomètres ouest.

Lezenn. — Un Antonin en or, trouvé en 186., à Kerrañ, près du chemin nommé *Hent-Meur*.

Lesneven. — Château de Lesneven, dont les douves sont aujourd'hui transformées en jardin et en prairie.

Tuiles dans un champ, à droite de la route de St-Pol, n° 605, section B. — Tuiles nombreuses au village de la Salle, à 100 mètres au sud du mur de l'hospice.

Leuhan. — Manoir de Kersalaun, érigé en marquisat en faveur du seigneur de Kersalaun, en 1775. — Chapelle de St-Thibon ou St-Dyhoïn, martyr, au village de Goelet-Leuhan. — Deux tumulus à l'est de la chapelle de St-Jean, de chaque côté du chemin de grande communication de Quimper à Gourin : l'un à droite, vis-à-vis la borne 27,400; l'autre, à gauche du même chemin, vis-à-vis la borne 27,200. — Plusieurs menhirs dans la même grande lande, à environ 800 mètres au sud du premier tumulus.

Loc-Eguiner (Brest). — La maison seigneuriale du lieu et le château de Rosnvinen, qui appartenait, en 1300, à Geoffroy de Rosnvinen. (Ogée, 1^{re} et 2^e éd.) Il ne reste aucune trace du château de Rosnvinen.

Loc-Eguiner (Morlaix). — Tuiles sans caractères, près la fontaine, derrière l'église (voie de Carhaix à Plouguerneau).

Locmaria-Berrien. — Camp nommé *Castel-ar-Valy*, dépendant du moulin Ar-C'han, ayant son donjon à l'angle S.-E., situé sur un point élevé, à l'angle formé par le ruisseau du Huelgoat et la rivière d'Aulne.

Loc-Mélard. — Retranchement nord d'un camp, à 250

mètres à l'est de Coat-Loc-Mélard, dans un petit taillis, section A, n° 446. — Butte paraissant naturelle, au sud de Kergoat. On dit qu'elle portait le nom de Ruel et qu'elle était autrefois surmontée de constructions; à sa base, vers l'est, on remarque encore des substructions, portant aussi le nom de Ruel, section A, n° 705.

Locquirec. — Une vieille clochette, dans le genre de celle de St-Pol, trouvée dans le presbytère de la paroisse, fait partie de la collection de M. de Penguern. (*Bulletin de l'Association Bretonne*, t. VI, p. 249.)

À la pointe de Bec-ar-C'hastel, on a trouvé des urnes cinéraires et des médailles romaines du III^e siècle. Un grand nombre de briques à crochets sont entrées comme matériaux dans la construction moderne du bourg de Locquirec. (*Bulletin archéologique*, t. I, p. 121.) — Des briques romaines, des morceaux de ciment à profusion; diverses sépultures découvertes, il y a peu d'années, à la Palue, avec deux squelettes, quelques armes, un rouleau de monnaies antiques. — (G. L. J. Collection de pièces inédites... par Ch. Le Maout, t. I, p. 201.)

Locronan. — Camp dit du *Salou*, au sud du chemin de grande communication de Douarnenez à Châteaulin, vis-à-vis la borne 13,400. — Motte de 25 mètres de diamètre au sud du même chemin, tout contre le bois du Duc, en Quéménéven. — Presque en face, au nord du même chemin, menhir de 1 mètre de hauteur, et dans le petit vague contre le chemin, un tas de scories de 1 mètre 50 de hauteur, vis-à-vis la borne 12,500. — Eglise à visiter.

Loctudy. — Lec'h conique, strié, surmonté d'une croix, à l'entrée du cimetière, 3 mètres de hauteur. — Eglise romane à visiter. On remarque à Loctudy une patène en argent, curieusement sculptée, de la fin du XVI^e ou du

xvii^e siècle. (*Bulletin archéologique*, t. 1, p. 139.) — Lec'h conique, dans un champ à Kerogan. — Apparence de deux grands tumulus à l'est de Lesconil.

Logenna-Daoulas. — Sur la place de l'église se voient deux lec'hs, dont l'un surmonté d'une croix. — Dans l'église, restes de vitraux coloriés de 1637 ; au-dessous de l'autel se trouve une petite chapelle souterraine, à laquelle on descend du cimetière par un escalier de 8 marches. — Près du village de Rungleo se trouve un menhir (ou lec'h), sur une des faces duquel sont sculptées trois arcatures en plein cintre, superposées, et dont chacune contient quatre arcades où figurent en bas-relief les douze apôtres avec leurs attributs distinctifs. L'intervalle entre la ligne supérieure de ces arcades et le sommet du menhir est rempli par une niche aussi en plein cintre, mais beaucoup plus grande, qui offre l'image du Christ bénissant d'une main et portant de l'autre le globe terrestre. Ce monument est surmonté d'une croix. (De Courcy : *Bulletin archéologique*.)

Lopérec. — Motte au-dessus de la poudrerie du Pont-de-Buis. — Grande quantité de scories au Dreuil.

Loperhet. — Menhir d'environ 4 mètres dans le champ de terre labourable à l'ouest du Carn. — Petit tumulus à 250 mètres sud de la route de Landerneau à Plougastel, et à 200 mètres est du chemin de cette route au bourg de Loperhet. — Restes de retranchements et substructions sur la montagne au N.-E. du Carn. — Tumulus de 15 à 18 mètres de diamètre et 2 mètres de hauteur à 400 mètres au nord des substructions ci-dessus, à 150 mètres sud de la route de Landerneau à Plougastel et à 50 mètres à l'ouest d'un pin isolé. — Menhirs à Linglaz. — Motte de 44 mètres de diamètre et 10 mètres de hauteur, dans Goa-

rem-ar-C'hastel, section C, n° 150, dépendant de Roc'helou, au sud du moulin de Parlavant.

Loqueffret. — Cascade de Saint-Herbot. — Château du Rusquec. — Tumulus. au sortir du bourg, à 500 mètres N.-E. à gauche de la route de Huelgoat. — Cinq autres tumulus un peu plus loin, au sud de la même route, après le chemin de Brennilis. — Quatre tumulus, dont celui au S.-O. détruit, sur les terres du village de Ploénez, près et au sud du chemin allant de la route nationale n° 164 à Brennilis; ce chemin forme limite entre Loqueffret et La Feuillée. — Chapelle de Grâce ou de la Croix, qui semble construite dans l'enceinte d'une motte elliptique entourée de douves, à la porte sud de la chapelle, inscription : MILL V^e XXII. — Croix du cimetière avec personnalités : 1536. — Motte, dite de *Saint-Nicolas*, à 500 mètres S.-S.-E. du manoir des Tourelles. Cette motte, de forme elliptique, offre pour diamètres 32 mètres et 45 mètres, les retranchements ont 3 mètres au-dessus du sol intérieur et 8 mètres au-dessus de la douve, qui est remplie d'eau. On remarque dans l'intérieur de la motte une construction, aujourd'hui démolie, ayant 8 mètres de longueur sur 5 mètres de largeur, entourée elle-même d'un reste de mur de clôture; le champ de terre labourable situé au nord de la motte porte le nom de *Parc-ar-Chapel*.

Tuiles dans un chemin au sud du même village. — Urne avec cendres, trouvée en 1869, à Pen-ar-Hars, dans un champ, près des habitations, section C, n° 613.

Mahalon. — Motte dans le bois du Morvan, à 800 mètres environ à l'est du bourg. Cette motte, de forme ovale, est élevée de 8 mètres au-dessus de la douve; elle contient au S.-E. un donjon plus élevé. — A 60 mètres au nord de

la motte se voit une butte ou tumulus de 8 mètres de diamètre et 2 mètres de hauteur. — Motte presque ovale de 32 mètres de grand axe au nord de Caré-Voyen, et au sud et près la rivière du Goyen. Cette motte est élevée d'environ 3 mètres au-dessus de la pâture marécageuse où elle est située. — Cercueil en pierre au bas de l'église. — 1869. Deux menhirs dans un pré entre le moulin de Lanaon et Kerétret, détruits il y a 6 ou 7 ans. — Trouvé à Lanaon il y a une dizaine d'années 5 ou 6 cercueils en pierres hermétiquement fermés. — Ruines de château et motte, contre le moulin de Poulquidou, à 100 mètres S.-E. du moulin. — Petit vase trouvé à côté de la motte.

Souterrain, substructions et tuiles au nord de Lézivy. — Urne trouvée à 400 mètres S.-O. de Lézivy. — Tuiles au nord de Lézivy, à gauche du chemin, avant le ruisseau.

Martyre (la). — Eglise du xvi^e siècle. On y conserve un reliquaire en argent en forme de petite église gothique et un ancien calice dû à la munificence des seigneurs de Bréal, dont les armes y sont gravées. (*Bulletin archéologique*, t. I, p. 134.) — Motte ronde avec douves, de 47 mètres de diamètre à la base, 5 mètres de hauteur extérieure et 2 mètres intérieure, sur le bord sud de la vieille route nationale n° 164, dans un bois dépendant de Kerlavarec, nommé *Menez-ar-C'hastel-Douar*, section A, n° 626. — Motte ronde avec douves aussi de 47 mètres de diamètre, 5 mètres de hauteur extérieure et 2 mètres intérieure, à 150 mètres à l'est du village de l'Hyvon, section C, n° 847, nommée *Ar-C'hastel*.

Meillars. — Lec'h de 2 mètres 20 de hauteur, surmonté d'une croix dans le cimetière. — Tumulus avec dolmen, à 200 mètres N.-E. de Pengilly, avec débris d'un vase de terre noire, fouillé en 1869 par M. Grenot. — Camp avec tui-

les et poteries à l'angle S.-O., à 500 mètres est de Lestreux.

Camp avec retranchements, tuiles et poteries à 400 mètres S.-E. du bourg, au-dessus du moulin de Lesvoven.

— Poteries et tuiles au bourg de Meilars. — Tuiles à Tro-meillou, chemin de confort au camp de Castélien.

Melgven — Vieux château de Coat-Canton, à un quart de lieue S.-O. de Rosporden. — Dolmen et menhir près de la chapelle Saint-Antoine. — *Maner-Ruz*, vieille construction en ruines, dans une position très-forte contre la rivière l'Aven, à peu de distance de Rosporden, dans un taillis dépendant de Coat-Canton, nommé *Coat-ar-Veil*. — Motte avec travaux avancés au village de la Motte. — Tumulus fouillé de 6 mètres de diamètre et 1 mètre 50 de hauteur, à Keroué. — A Kerouzic, au-dessus de la rivière, butte avec traces d'édifices. — Dans l'angle S.-E. d'un taillis dépendant de Lannournec, contre les prairies et à la limite des communes de Melgven, Nizon et Kernével, une galerie de dolmens de 15 mètres de longueur, près du moulin du Goël, en Kernével. Ce dolmen a été fouillé depuis peu, par MM. Le Men et Montifault.

Tuiles et monnaies romaines à Parc-ar-Broch. — Camp, substructions de tours, tuiles, au manoir de Kergoat, section E, n^{os} 56, 59 et 35.

Mellac. — A Kernault, dans la futaie au nord du château et de la prairie, section D, n^o 436, un castel rectangulaire de 28 mètres sur 14 mètres, avec revêtement en pierres, de 1 mètre 50 de hauteur, entouré d'une douve. — Emplacement d'un ancien camp avec sa douve, dans Parc-Castellou, section A, n^o 386.

Milizac. — Très-belle motte au village de la Motte; près du chemin vicinal de Lambézellec à Lannilis.

Moëlan. — Allée couverte à Kergoustanc — Autre allée couverte, à Kermeur-Bian, dominant la rivière de Belon. — A l'est du bourg, de chaque côté de la route de Quimperlé : menhir, lande, section E, n° 636 ; dolmen dans Lannoc-Loge-ar-C'horriquet, section C, n° 1370. — Menhir, à 500 mètres S.-O. du bourg, contre le chemin de Clohars-Carnoët, où l'on a trouvé beaucoup de haches ou coins en bronze. — Dolmen d'une très-grande dimension au S.-E. de Kercontorrec. — Menhir à Kerseller. — Plusieurs autres dolmens et menhirs.

Substructions et tuiles au village de la Petite-Salle. — Substructions et tuiles au village de Kergoustanc.

Morlaix. — Ancien château, au-dessus de la place du Dossen. (Voir l'*Histoire de Morlaix*, par G. Lejean.)

Motreff. — Motte au nord de Kergorlay, près la voie de Carhaix à Hennebont. — Dolmen dans une prairie, près du ruisseau formant limite avec les Côtes-du-Nord, à 7 ou 800 mètres au sud du canal de Nantes à Brest.

Névez. — Vieux châteaux du Hénan et de Poulguen, sur la rive droite de la rivière l'Aven. — Entre le Hénan et le Poulguen se voit un dolmen transformé en forge. (Ogée, 2^e édition.) — Dolmen bien conservé dans un bois de pins dépendant de Kerlan, nommé *Parc-ar-Creyer*, section A, n° 451. — Plusieurs autres dolmens et menhirs dans la commune. — Lec'h octogone de 1 mètre 50, au bourg.

Fragment de tuile à rebords dans le Méchou, au S.-O. de Kerancan-Bian, au-dessus du ruisseau faisant limite avec Trégunc.

Nizon. — Ruines de l'ancien château de Rustéphan. — Motte de 35 mètres de diamètre à la base et de 7 mètres de hauteur, au village de Luzuen, au nord de la voie de Concarneau vers Bannalec, nommée *An-Dulhen-Bras*.

Sur le sommet de cette motte on remarque les fondations d'une construction carrée. — A 5 ou 600 mètres à l'est de cette motte, deux beaux dolmens séparés par un intervalle de 3 mètres; les tables de ces deux dolmens ont 6 mètres et 4 mètres de longueur. — Au midi de ces deux dolmens et du chemin, un dolmen dans le taillis. — Dolmen entre Bossulon et Kercaudan, sur les terres de ce dernier village. — Menhir de 7 mètres de hauteur, sur les terres de Kengosquer près la limite de Névez, sur le bord du chemin vicinal de Pont-Aven à Névez, nommé *Pierre-du-Coq*. — A 150 mètres au N.-N.-O., autre menhir de 3 mètres 40 de hauteur. Ces deux menhirs sont rapprochés à l'est du dolmen de Kerlan, en Névez, situé dans un bois de pins. — 1868. Dolmen détruit il y a une dizaine d'années dans Parc-an-Abat, de Kermarc'h, à 600 mètres N.-E. de la chapelle de Saint-Maudez. — A 500 mètres au N.-O. de Saint-Maudez, dans Parc-ar-Garek, de Kermarc'h, autre dolmen bien conservé. — A 3 ou 400 mètres au sud de ce dernier dolmen, à droite du sentier qui conduit au bourg, se voit un cercle de pierres d'environ 6 à 7 mètres de diamètre sur un petit tertre de 50 centimètres d'élévation; à un champ plus loin et sur le même sentier, contre un chemin allant de l'est à l'ouest, restes de dolmen. — Près de la lisière du bois de Luzuen, dans un petit champ, nommé *Kerambruno*, se trouve un autre dolmen; sa table supérieure formée d'une seule pierre a 3 mètres 96 sur 2 mètres 31. Quoique supportée sur quatre piliers, cette table est fortement inclinée. (De Fréminville.) — Sur une hauteur, au pied de laquelle serpente l'Aven, et près du hameau de Kerroc'h (le lieu des pierres), est un autre dolmen long de 16 mètres 50, mais mutilé; son intérieur était divisé en deux chambres. (De Fréminville.)

Tuiles au village de Kervez, au bord du chemin qui

conduit du bourg au village de Luzuen, où se trouve une grande motte féodale.

Penhars. — Camp de Keradennec, dominant le vallon à l'ouest, en face de celui de Stang-Rohan, en Pluguffant

Pencran. — Motte ovale, près du moulin de Kerhamon. Lande couverte de tuiles aux villages de Botcarel et de Lesmonalc'h.

Penmarc'h. — Commune remarquable par son grand nombre d'églises et ses nombreux monuments de pierres brutes. — Tumulus, surmonté d'une croix à Poulguen, et recouvrant une galerie de dolmens. — Deux lec'hs, dont un cannelé à la ferme de Gouesnac'h. — Grande butte dite *Koguel-ar-Vern*, dans le marais à l'est de Kérity. — Colmen incliné, deux menhirs de 1 mètre 50 et 70 centimètres de hauteur, et autres pierres près de la chapelle de Saint-Tromeur, en Plomeur. Ce monument a dû être sous un koguel ou tumulus; il est situé au sud de Kersidal. — En suivant la même direction, à partir de la chapelle pour se rendre au moulin à vent de Poulguen, sur le bord du chemin, pierre plate fichée en terre, ayant 1 mètre de hauteur et 60 centimètres de largeur. — Au levant de cette pierre fichée, substructions de 17 mètres de longueur et 5 mètres de largeur, avec fragments de poteries brunes. — Le koguel ou tumulus de Poulguen, indiqué ci-dessus, a environ 40 mètres de diamètre et 8 mètres de hauteur; il est surmonté d'un massif de maçonnerie cubique de 4 mètres de côté. Sous ce koguel, on a découvert une galerie de dolmens, partant du levant, et ayant 15 mètres de longueur; 6 mètres sont aujourd'hui découverts et 9 mètres couverts. Le fond de la galerie, vers l'ouest, correspond au-dessous du massif de maçonnerie. — Dans la galerie couverte un homme peut se tenir debout, mais l'ouvertu-

re à l'est, n'a que 60 centimètres de hauteur et de largeur, tandis que la largeur intérieure de la galerie est de 2 mètres. — Lec'h arrondi de 2 mètres 15 de hauteur, entaillé vers le haut sur le placitre du village de Gouesnac'h. — Lec'h cannelé de 1 mètre 70 de hauteur dans le fossé couchant dudit placitre. — 3^e lec'h rectangulaire, de 1 mètre 20 de hauteur, avec angles abattus, dans l'aire au couchant de Gouesnac'h-du-Laé. — Sur le bord du chemin allant de Gouesnac'h vers l'est, pierre plate en forme de menhir dans un fossé qu'elle dépasse de 60 centimètres. — En suivant la direction de l'est, menhir de 2 mètres 60 de hauteur et 2 mètres 35 de largeur, dans un pré dépendant de Lestriguyou, à l'ouest de Kerven, en Plomeur. — Chapelle de la Madeleine, avec sa fontaine près de la porte de l'ouest. — Lec'h rectangulaire à la base et arrondi par le haut, de 1 mètre de hauteur, à l'est de la chapelle. — Menhir de 1 mètre 50 de hauteur, 2 mètres de largeur et 60 centimètres d'épaisseur à 300 mètres à l'ouest du moulin à vent de la Madeleine et à 40 mètres à l'est d'une croix restaurée, de 1618. — Lec'h contre le chemin, à l'est du cimetière de Penmarc'h. — Menhir de 8 mètres de hauteur à 100 mètres N.-E. de Kerscaven, près de la grande route. — A 200 mètres à l'E.-N.-E., autre menhir de 4 mètres de hauteur, dans les prairies.

Peumeurit. — Église avec vitraux de 1539. — Motte au nord de Coat-PengUILly, dans un taillis bordant la voie de Penmarc'h à Douarnenez. — Camp à Ménez-ar-C'hastel, à Portz-Gall, à 1 kilomètre au nord du bourg.

Plabennec. — Motte ayant 115 mètres de circonférence à la base et 10 mètres de hauteur, près de la chapelle en ruines de Lesquélen. — Motte nommée *Ar-C'hastel*, à 150 mètres au sud du village de la Motte. — Vieux manoir de

la Motte, bâti en 1580. — Dans la cour du manoir, puits par lequel, en descendant de quelques mètres, on entre dans une salle circulaire voûtée en pierres de 10 à 12 mètres de diamètre. Cette salle passe pour être l'entrée d'un souterrain se rendant à la Motte ; l'on raconte que, lors d'une noce à la Motte, un joueur de biniou entra dans le souterrain en faisant de la musique, mais qu'au bout d'un certain temps on n'entendit plus le son de l'instrument et que le sonneur ne reparut plus.

Tuiles au village de Moguérou.

Pleuven. — Menhir de 3 mètres 20 de hauteur au Moulin-du-Pont, sur le bord du chemin de Quimper à Bénodet. — Camp avec retranchements à 200 mètres au sud du chemin vicinal de Fouesnant à Pleuven, au bout d'un chemin vert ; une petite maison a été construite dans l'enceinte, en face de Kerco, qui se trouve au nord du chemin vicinal. — Camp dans le bourg.

Pleyben. — Calvaire de 1650, avec nombreux personnages, fait par Ozanne. — Vitraux de l'église, de 1564. — M. Bizien-du-Léard a découvert dans sa propriété de la Bouexière et sur une petite colline qui domine le cours de l'Aulne, un dépôt présentant tous les caractères de l'époque druidique : des celtes, des lames d'épées, des fers de lances, etc. Ce dépôt était enfoncé en terre de 30 centimètres, et l'on ne connaît dans les environs aucun monument druidique rapproché de ce point de moins de 2,000 mètres. (Ogée, 2^e édition.) — A Bourguel, à 4,000 mètres S.-E. du bourg, camp rectangulaire. — Tumulus de 50 mètres de diamètre et 2 mètres 50 de hauteur à 500 mètres N.-E. du bourg, fouillé en 1875. — Chapelle de Lannellec, près de la voie de Carhaix à Crozon, par Châteaulin. Cette chapelle paraît avoir été édiflée dans un camp.

Pleyber-Christ. — Fragments de tuiles dans le chemin, au nord de Gorré-Bloué.

Ploaré. — Motte de 30 mètres de diamètre et de 3 mètres de hauteur sur les terres de Kerloc'h, à 400 mètres au sud de la borne 72,200, route de Quimper à Douarnenez.

Au village de Trougouzel, tuiles, poteries rouges et substructions dans un castrum construit en partie en pierres de petit appareil, qui commande la voie de Carhaix à la Pointe du Raz. Ces ruines sont situées à l'embranchement de la route de Douarnenez avec l'ancienne, vis-à-vis de la borne 74, à gauche. — Ruines d'habitation à Coz-Maner, dépendant du village de Kerru. (Renseignement à vérifier.)

Plobannaletz. — Tumulus allongé, de 50 mètres sur 12 mètres, avec dolmens, à 300 mètres à l'est de Quélarn, fouillé par M. du Châtellier. — Pierre plate à rez-de-sol, de 4 mètres 20 sur 2 mètres 50, à 250 mètres sud du tumulus, paraissant être une table de dolmen. — Traces de retranchements au midi de la pierre plate. — A 500 mètres au sud du tumulus de Quélarn, dans Goarem-ar-Menhir, de Trouvel, un menhir de 3 mètres 50. A 300 mètres au S.-O. de ce menhir, une garenne, touchant à l'ouest un bois de pins de Lestriagat et renfermant un monument druidique en partie détruit. Il s'y trouve une trentaine de pierres provenant probablement de dolmens ; un dolmen dont la table, de 3 mètres sur 2 mètres 50, repose sur trois piliers ; un menhir de 2 mètres 30 de hauteur. — A environ 300 mètres au sud du menhir de Goarem-ar-Menhir, ci-dessus, dans un champ de terre labourable dépendant de Trouvel et à 300 mètres à l'ouest du village, autre menhir de 3-mètres 50 de hauteur. — A quelques mètres au nord et dans l'angle du même champ, deux dolmens inclinés.

— Au midi du champ ci-dessus , traces de trois dolmens , dans le placître de Trouvel. — A Penquer-Bloas, deux meules en granit, plates et rondes, ayant 1 mètre 07 de diamètre et 15 centimètres d'épaisseur, percées au milieu d'un trou rond de 14 centimètres. — A 400 mètres au sud de Penquer-Bloas, koguel ou tumulus de 40 mètres de diamètre et 4 mètres d'élévation, sous lequel, par suite de fouilles, on a découvert un dolmen, dont la table a 3 mètres sur 2 mètres 70, et 50 centimètres d'épaisseur. — Au sud du koguel, menhir triangulaire brisé en deux, ayant de longueur totale 4 mètres et un mètre de côté. Ce menhir offre sur une de ses faces quelques cannelures transversales. — Plusieurs traces d'autres koguels, fouillés, dans la même lande. — Petit koguel de 8 mètres de diamètre et 1 mètre 50 d'élévation au nord de Prat-an-Ilis, près la chapelle de St-Tromeur. — Lec'h rond de 50 centimètres de hauteur. — Autre lec'h rond de 75 centimètres; tous deux dans le cimetière de la chapelle de Saint-Tromeur. — Lec'h, dans un champ à Lestouarn, nommé *Tréméden*. — Tumulus et restes de dolmens dans Goarem-ar-Ros, de Kerandraon, entre ce village et Kervadol. — Tumulus de 40 mètres sur 20 mètres, avec dolmens et restes de dolmens, à 300 mètres S.-E. de Kervadol et 300 mètres sud du précédent, dans Miné-Kervadol. — Tumulus arrondi, comprenant deux dolmens dans Goarem-Vras, de Kervadol, à 180 mètres S.-E. du précédent. — Tumulus à 250 mètres sud du précédent, avec dolmen et dolmens détruits, dans Goarem... de Kervignon, ayant 35 mètres sur 23 mètres, sur le bord d'un chemin allant de l'est à l'ouest. — Autre tumulus avec restes de dolmens, de forme rectangulaire, ayant 16 mètres sur 5 mètres dans Goarem-Bras-Kervignon, dépendant du Moustoir, à 300 mètres à l'ouest du précédent et au bout du même chemin. — Au S.-O. du précédent

restes de dolmens à 200 mètres nord de Kervignon, dans Parc-ar-Groas, du Moustoir, près la croix de Kervignon, avec une pierre carrée de 1 mètre de hauteur, en forme de lec'h. — A 60 mètres au nord, près du ruisseau et du chemin allant au Moustoir, menhir plat et triangulaire, planté sur un de ses côtés. — Superbe monument, composé de tumulus, de dolmens, d'allées couvertes, tuiles, urnes, etc., à 400 mètres à l'est de Lesconil et près de la fontaine. — Menhir de 5 mètres de hauteur sur un petit flot, à l'est du port de Lesconil. — Menhir de 6 mètres de hauteur dans Méchou-Men-Hir, de Kerloc'h, entre ce village et Pennanrun. — Très-gros tronc de lec'h ou fût de croix cannelé de 1 mètre de haut, surmonté d'une croix brisée, à 50 mètres S.-O. de la chapelle en ruines de Saint-Alour.

A Penquer-Bloas, deux meules en granit, plates et rondes, ayant 1 mètre 7 de diamètre et 15 centimètres d'épaisseur, percées au milieu d'un trou de 14 centimètres de diamètre ; un des côtés des meules est très-usé.

Ploéven. — Menhir ou lec'h cannelé, nommé *Quenouille de Ste-Barbe*. — Motte à Coat-Meur. — Motte à 100 mètres à l'est de Barvédel, sur le bord du chemin de Cast à Ploéven.

Plogastel-St-Germain. — Outre les camps qui se trouvent au N.-O. du bourg, on en remarque encore un autre à 300 mètres au sud du village du Quiliou, coupé par le chemin de Peumeurit et Pouldreuzic à Plogastel, et aussi un autre contre les courtils du Quiliou.

Plogoff. — Retranchements et traces d'habitation à la pointe du Raz, à l'ouest du phare. — Près de la chapelle de St-Colloden, à Lescoff, tronc de lec'h cannelé et entaillé de 50 centimètres de hauteur. — Au sud de Lescoff et de

la route, menhir plat de 3 mètres 20 de hauteur. — Traces d'habitations dans un petit vague, à 200 mètres au sud du moulin à vent de Kerhuret. — A 300 mètres plus au sud, dans le même chemin, à l'entrée de la montagne, tumulus fouillé, dans lequel on n'a rien trouvé. — A 150 mètres au S.-E. du tumulus, nombreuses traces d'habitations et de retranchements, dans la montagne nommée *Menez-Cornic*, de Kergonneau. — A 400 mètres au S.-E. du Treff, au milieu des terres labourables, tumulus nommé Turumel. — A 100 mètres plus au nord, fragments de poterie onctueuse. — A 200 mètres au sud du Turumel ci-dessus, un tumulus fouillé par les propriétaires pour en extraire des pierres. — A 800 mètres au S.-S.-E. de Pennanéac'h, sur la montagne au N.-O. de Pen-Loubous-Bras, tumulus fouillé pour en extraire de la pierre. On y a trouvé un vase en terre (écuelle ?) On remarque dans la partie fouillée de très-beaux piliers de dolmens et un menhir cassé contre le tumulus. — A 700 mètres au sud de la chapelle de N.-D. du Bon-Voyage, table de dolmen de 3 mètres 20 sur 2 mètres 30 au rez du sol, dans la montagne. — A 200 mètres plus au nord et à 300 mètres de Tor-ar-Vur, très-vaste tumulus (galgal) détruit ; il s'y trouvait de nombreux dolmens. — A Tor-ar-Vur, placître du village, nommé *Ar-Vur*, et paraissant avoir été une motte élevée, ou le soubassement d'un castel. -- Village détruit au S.-E. de Pendreff, lors de la peste jaune, en 1600. — Lec'h conique de 1 mètre 10 de hauteur dans l'emplacement de la chapelle St-Guénolé, à Laoual. — Chemin dit *Hent-Meur*, venant de la chaussée de galets de la baie des Trépassés, passant à Laoual et se rendant près de la grande route, en un petit vallon. Direction : N.-E. S.-O. — L'ancienne chapelle de St-Michel, convertie en corps de garde, a été édifiée contre un tumulus ou galgal, où se

voient plusieurs dolmens à fleur de sol. — Au milieu du village de Lescoff, au nord de la route, menhir de 1 mètre 80 formant clôture.

Plogonnec. — A 200 mètres à l'est du manoir de Bonescat, motte avec retranchements, nommée *An-Douffès* (les Douves). — Motte de 50 mètres de diamètre et 6 mètres d'élévation, dans une prairie touchant la maison de garde du chemin de fer n° 523, contre la limite de Briec, et près du moulin du Château ; au moulin du Château se trouve la voie de Carhaix à Douarnenez.

Plomelin. — Deux menhirs debout et d'autres renversés à 200 mètres nord du bourg.

Tuiles dans un champ dépendant du village de Kérral-Bihan et bordant la route de Quimper à Pont-l'Abbé, vis-à-vis la borne n° 7.

Plomeur. — Dolmen, dans un courtil, à Lestriguyou, au sud de la route de Pont-l'Abbé à Penmarc'h. — Au nord de la même route, vis-à-vis une maison construite il y a quelques années, un dolmen, situé dans un petit terrain triangulaire. — En 1870, ce petit terrain fut défriché ; on trouva, à l'est du dolmen, un puits de 1 mètre de profondeur, recouvert par une pierre carrée de 1 mètre de côté. On n'a rien trouvé dans le puits. — A 1 mètre au sud du dolmen, se trouvait une meule ronde en pierre, percée au centre. — Tumulus à Palud, à la Torche, Rosmeur et Kerboulon, peudistants les uns des autres, et aussi à Poulguen, destumulus. (Du Châtellier.) — Il y a près de la chapelle de la Madeleine, en Penmarc'h, et du village de Lestriguyou en Plomeur, un monument dans le genre de celui de Carnac. Il est formé de 4 rangées de pierres formant 3 allées, dont celle du milieu mesure 12 mètres et les deux

autres de 8 à 9 mètres. La longueur du monument est de près de 1000 mètres, les pierres ont de 50 centimètres à 3 mètres de hauteur; deux fontaines vénérées se trouvent près du monument et une troisième à la Madeleine. — Un peu à l'est du dolmen de Lestriguyou, les restes d'un dolmen et d'un tumulus fouillé, à gauche de la route. Enfin à quelque distance au nord, un menhir de 3 mètres 50 de hauteur et 4 mètres 50 de largeur. Dans le rayon de 2 ou 3 kilomètres, on en peut trouver encore 15 à 20 autres. — A quelques pas de là, à 300 mètres environ, s'élève une autre masse un peu moins haute, mais plus lourde, puisque sur 6 mètres de hauteur, elle mesure jusqu'à 6 mètres 30 de large, sur une épaisseur constante de 1 mètre 20 à 1 mètre 50. (Du Châtellier.) — Monuments de Lestriguyou. Sur le chemin de la Torche à Plomeur, au sud de Lézinaudou, M. du Châtellier a trouvé, enfoncé dans le sable, un lec'h octogone dont le sommet affleurerait à peu près le sol. Ce lec'h a été déchaussé d'environ 1 mètre 50, mais au moyen d'une sonde on a pu constater que sa longueur était de 2 mètres 25. (Du Châtellier.) — Au S.-O. de ce lec'h, à environ 500 mètres, on voit, sur une des clôtures établies dans la palue, un menhir de 3 à 4 mètres. — Sur la limite de Plomeur et de Penmarc'h, à 330 mètres à l'est de la mer, tumulus fouillé par M. du Châtellier, et nommé *Koguel-ar-Gloanec*. — Lec'h cannelé, renversé, de 3 mètres 30 de hauteur, dans la cimetière de la chapelle de Bouzec. — Autre lec'h arrondi, surmonté d'une croix avec Christ, ayant 3 mètres 50 de hauteur, à 300 mètres à l'est de la chapelle, dans le chemin. — Fragment de lec'h octogone sur le même chemin, plus près de la Ville-Neuve. — Menhir de 4 mètres 50, à 300 mètres ouest de Bouzec, et à 500 mètres sud de Lanvénaël. — Fontaine en forme de dolmen, menhir renversé, etc., dans un pré à droite de la

route de Pont-l'Abbé à Penmarc'h, au tournant, avant Lestriguyou, formant à peu près la tête est de l'alignement de la Madeleine. — Tumulus fouillé, avec dolmen, à Kerugou, section A, n° 200, nommé *Durumel-Bras*. — Menhir renversé, de 4 mètres à la Ville-Neuve, dans Goarem-ar-Men-Hir, section D, n° 599.

Meule de moulin à bras trouvée près d'un dolmen, avec des poteries diverses dans un petit vague à droite et sur le bord de la route de Pont-l'Abbé à Penmarc'h.

Plomodiern. — Dolmen à 500 mètres au S.-O. de la chapelle Sainte-Marie, sur le bord d'un sentier où se trouvent encore des restes d'un dolmen et d'un cercle de pierres. Ce dolmen est entouré d'une petite enceinte en pierres de 1 mètre de largeur, faisant un peu saillie au-dessus du sol. — Sur le sommet de la montagne au-levant de celle où se trouve le point trigonométrique, on remarque un mur en pierres sèches dont la direction est Est et Ouest. — A gauche du chemin allant de Sainte-Marie à Trégervan, dans le dernier champ, avant la montagne du Signal, se voit un dolmen renversé.

Plonéis. — Tuiles et restes de retranchements dans Menz-Groas-Ruz, à côté d'un cabaret, à droite de la route de Quimper à Douarnenez et à 500 mètres à l'ouest du bourg.

Plonéour-Lanvern. — Lec'h cannelé de 3 mètres 50 au bourg. — Cromlec'h formé de deux cercles de pierres, séparés par un intervalle de 3 mètres, ayant 30 mètres de diamètre avec un menhir de 1 mètre de hauteur, au midi du chemin de grande communication de Plonéour à Pont-Croix, dans Miné-Clochédic, section F, n°s 93 et 94. — Dolmen incliné à l'ouest, à 200 mètres au nord du bourg; table de 4 mètres 50 sur 2 mètres 60; hauteur des piliers

1 mètre 30. — Camp formant un grand champ, avec vestiges de substructions, au midi des édifices de Kerc'hastel ; on parvient dans le camp par un chemin au levant de 8 mètres de largeur sur 200 mètres de longueur, avec un pavé bien conservé de 3 mètres de largeur, dans le milieu du chemin. — 200 monnaies gauloises, dont 30 de grand module et le reste d'un petit module, trouvées à Plounéour en 1835. (De Courson : *Bretagne Armorique*, p. 415.) — Un peu au levant de Kerfélest, au sud du chemin de Saint-Jean à ce village, lec'h rectangulaire de 1 mètre 20 de hauteur. — A Coat-Guéguen, au nord de Lanvern, une auge en pierre de 1 mètre 50 de longueur, formée d'un lec'h cannelé.

Plonévez-Porzay. — Camp rectangulaire avec substructions en petit appareil et ciment, ayant 60 mètres est et ouest, et 40 mètres nord et sud, contre la mer, à Trez-Malaouen, avec une aire en ciment. — Un peu plus au nord dans la falaise, substructions en petit appareil et ciment, tuiles, poteries ornées, petit bronze de Constantin, bien conservé. — Un peu plus à l'est que le camp, d'autres retranchements.

Plouarzel. — Ruines du château de Pont-ar-C'hastel, sur la limite des communes de Plouarzel et Plouzané, bâti sur un flot. Ces ruines laissent encore reconnaître une enceinte carrée ayant quatre tours dans ses angles, deux rondes et deux carrées. — Près du chemin qui mène de Plouarzel à St-Renan, on rencontre sur le point le plus élevé, non loin du village de Kerloas, le plus beau menhir du département; il a 11 mètres 05 de hauteur; sur deux de ses faces on voit en regard deux barres rondes taillées de main d'homme. — Lec'h carré de 1 mètre de hauteur sur le chemin de Brélès à Plouarzel, à l'embranchement de

celui de Lampaul-Plouarzel, près de trois croix en pierre placées contre le fossé. — Dans le même chemin, à la limite de Plouarzel et de Ploumoguier, lec'h octogone de 80 centimètres de hauteur. — A 1000 mètres environ au sud de ce dernier lec'h, un lec'h carré de 1 mètre, surmonté d'une croix. — Autre lec'h octogone de 2 mètres de hauteur, surmonté d'une croix, dans le cimetière de Plouarzel.

Ploudalmézeau. — Un tumulus se voit au Cruguel de Kerlozrec, au milieu de pièces de terre nommées *Parcou-Carn*; il est jonché de débris de tuiles à crochet, qui annonceraient l'emplacement d'une habitation gallo-romaine. Un autre s'élève au N.-O. de Coat-Huella; au Prat-Léac'h, on rencontre un menhir et des amas de briques; et à Mesmean, dans le commun de Mezou-ar-C'hruguel, des pierres brutes qui paraissent des débris d'un cromlec'h. Un monument de ce genre et un dolmen existent encore au village de Guilliguy; une rangée de pierres nommée *Streat-ar-Rankat-Vein*, au S.-E. de Kerhoannec - Vian, s'étend l'espace de 7 à 800 mètres, et tout auprès, dans le Mezou-Kerdialaez, on trouve un menhir. On nous a fait voir une quarantaine d'anneaux de diverses grandeurs, coulés en potin ou mauvais bronze (?) les uns unis, les autres striés ou cannelés extérieurement, et découverts sous deux blocs de pierre à Stang-an-Eol. — A l'entrée du bourg, à l'est, gisent dans un champ nommé *Parc-ar-Justiçou*, vis-à-vis l'avenue de Kerlec'h, les poteaux ou fourches patibulaires de cette seigneurie. (De Courcy. *Itinéraire de Saint-Pol à Brest.*) — Camp avec motte à l'angle S.-E., à 500 mètres S.-E. du moulin de Castel-Gaoter, contre le ruisseau.

Ploudaniel. — Lec'h surmonté d'une croix, dans le cime-

tière. — Camp et motte près du moulin de Landifern. — Camp de forme irrégulière au manoir de Lam-ar-Marc'h, contre la route de Landerneau à Lesneven, en face du chemin venant de Plabennec (ancienne voie de Plabennec à Kerilien). — Motte dans un taillis entre Kergoziant et le moulin de Kerouant. — Motte transformée en courtil, nommé *Parc-ar-Vouden*, à Penfrat-Vian, section E, n° 108. — Motte à Quilimadec-Coz.

Tuiles et poteries rouges au village de Keravezan. — Substructions et tuiles au village de Keramezec. — Tuiles dans un champ, au S.-O. de Kergongar, n° 131, section C. — Tuiles et urnes trouvées dans la propriété de M. de L'Hôpital (Langazel), au sud de Langouroux, section C, n° 472. — Tuiles au village de Gouézou. — Tuiles dans Parc-ar-Vouden (ancienne Motte), à Penfrat, section E, n° 108. — Tuiles dans un camp de forme irrégulière, au manoir de Lam-ar-Marc'h, près du bourg, à l'embranchement de la route de Landerneau à Lesneven et de la voie de Plabennec à Kerilien. — Nombreuses tuiles à Kervennoc; bloc de béton au même lieu, près du ruisseau au nord; au même lieu, petit bronze de Crispus (au Musée de Quimper).

Plouédern. — Trois mottes élevées, dans un taillis, entre Penhoat-ar-Yar et les Granges; les deux plus au levant sont très-rapprochées et se touchent par leur base. — Tuiles dans Goarem-an-Dorguen, de Keriléoc, section B, n° 70, à 500 mètres est du village. — Trois tumulus dans la garenne, à l'est, section B, n° 69.

Tuiles, à Vézen-Doul. — Souterrain découvert en 1873 et recouvert, dans l'aire à battre de Pennanrun. — Tuiles au village de Kerdilez et Kerandidu, dans trois champs contigus, section D, n° 238, 287 et 305. — Tuiles au haut

de la côte du Moulin-Neuf, sur l'ancienne route de Plouédern à Plounéventer. — Tuiles au village de Penanrun.

Plouégat-Guérand. — Tumulus à Plouégat-Guérand. (G. Lejean, *Histoire de Morlaix*, p. 8.) — Camp, nommé le *Cimetière*, à 400 mètres à l'est de Coat-Coazer.

Plouénan. — On remarque une croix processionnelle en vermeil, ornée de statuettes. — Motte près de Kerafel, à 600 mètres N.-E. du bourg. — Une autre près de Kera-méal, à 2,400 mètres S.-E. du bourg. — Deux tumulus rapprochés au sud de la chapelle de Kerhellon. — Motte à Lopréden, à 2,500 mètres du bourg.

Plouescat. — Au nord, entre le bourg et le rivage de la mer, on trouve deux menhirs : l'un de 14 pieds et demi de haut, près du hameau de Lannerien ; le second, au bord de la route et près la métairie de Kerouara, a 21 pieds de haut. On y remarque deux grands trous ronds qui semblent avoir été creusés de main d'homme, sans qu'on puisse présumer dans quelle intention, et que les habitants prétendent avoir été percés par deux boulets d'un navire anglais. — Près de ce menhir se trouvent les restes d'un cromlec'h, comprenant dans son enceinte, un vieux corps de garde. — A 400 mètres O.-S.-O. du corps de garde de Saint-Eden, on voit sur le bord de la mer, un rocher percé d'une grande excavation dans laquelle, dit-on, l'eau ne manque jamais, et de vingt-quatre autres excavations plus petites, le tout nommé *Feunteun-ar-Vir*. L'eau de cette fontaine ou plutôt de cette excavation est employée contre les douleurs humaines et contre les maladies du bétail ; il y a assemblée nombreuse, le dimanche de la Trinité, et chaque pèlerin rapporte chez lui un peu de l'eau miraculeuse. — Au nord du bourg, sur le chemin vicinal de

la grève de St-Eden, une jolie croix en pierre à Paradozic.

— A 80 mètres plus au nord, dans le fossé gauche du même chemin, un lec'h de 2 mètres, surmonté d'une croix.

— Au sud du bourg, près d'un village nommé *Pen-ar-Porz*, se trouve un menhir de 5 mètres.

Plouézoc'h. — Au lieu de Bar-Nénez-ar-Sant, deux tumulus en pierres sèches de très-grandes dimensions ; ils sont situés à 100 mètres l'un de l'autre, du nord au sud. Lors des travaux entrepris à quelque distance de ces monuments, au lieu de Pérohen, pour obtenir un bloc de porphyre vert, destiné au tombeau de l'empereur, on découvrit dans un fossé une assez grande quantité de haches druidiques, d'anneaux en cuivre, mais brisés, et un fer de lance aussi en cuivre, aujourd'hui aux mains de M. de Kersauson. — Camp nommé *Castel-ar-Roc'h*, à 400 mètres E.-N.-E. de la Noë-Verte, section A, n^{os} 653, 654 et 655.

Plougasnou. — Tumulus surmonté de nombreux fragments de dolmens, nommé *Run-ar-Vugale*, sur le bord du chemin vicinal du bourg à Saint-Samson, à 400 mètres nord du Run. — D'autres *runs*, ou tumulus, à la chapelle Sainte-Barbe et aux environs du bourg. — Lec'h rectangulaire de 1 mètre de hauteur, à la chapelle de Kermouster. — Au levant et près du bourg, en allant vers Saint-Jean-du-Doigt, on rencontre un petit édifice que l'on nomme l'*Oratoire*, où les jeunes filles qui veulent se marier dans l'année, viennent suspendre leur chevelure, qu'elles offrent à la Vierge. — Plusieurs menhirs et dolmens, que l'on remarquait autrefois dans les environs de la pointe de Primel, ont disparu.

Plougastel-Daoulas. — Calvaire de 1602, avec de nombreux personnages, dans le cimetière. — Menhir de 3 mètres 50

à 400 mètres S.-E. de Difrout. — Autre menhir de 1 mètre 50, près du précédent. — Troisième menhir de 1 mètre 75, à 30 mètres au sud du premier, dont il est séparé par un petit taillis. — Deux menhirs distants de 3 mètres l'un de l'autre, hauteur 3 mètres 80 et 3 mètres, à 100 mètres au nord de Lesquivit et 50 mètres sud du chemin vicinal de Landerneau, presque vis-à-vis une croix en bois, dans le champ nommé *Parc-Menhir*. — D'autres pierres renversées, dans le même champ.

Plougonvelin. — Vieux château de Bertheaume. — Ruines de l'abbaye de Saint-Mathieu. — Deux lec'hs surmontés de croix, à l'est de l'abbaye de Saint-Mathieu.

Plougouven. — Calvaire du xvi^e siècle, avec personnages, dans le cimetière. — Sur le sommet de la montagne, au midi de Cosquer-Dolzic, section H, n^o 126, se trouve un beau dolmen renversé. — De ce sommet, on aperçoit, au levant, sur les terres de Kerklas, trois menhirs placés de l'est à l'ouest, à environ 80 mètres de distance l'un de l'autre.

Plougoulm. — On trouve un dolmen sur le théven de Kernaeret, à la pointe de terre qui sépare l'embouchure des ruisseaux de l'Horne et de Guilliec. (De Courcy, *Itinéraire*.) — Traces d'un ancien château, dit de *Conan Mériadec*, à l'embouchure du Guilliec. (G. Lejean, *Histoire de Morlaix*, p. 12.) — M. Thépaut du Breignon a découvert, en défrichant les bois du Dourduff, plusieurs haches celtiques. (Ogée, 2^e édit.)

Plougourvest. — Tuiles et poteries rouges, à l'embranchement de la voie qui mène de Pen-ar-Parc, en Landivisiau, à Roscoff, avec le chemin de traverse de Plouvorn à Plougourvest. — Tuiles, à Kerçabut. — En 1864, on

trouva un bracelet en or, à Spernen, voie de Landivisiau à Roscoff.

Plouguer. — Nombreux débris romains. — Il existe, dans le porche de l'église, un cercueil en pierre, en forme d'auge,

Plouguerneau. — Hache en pierre polie, de 23 centimètres de longueur, trouvée sous un rocher, près du bourg. — Hache en bronze, à allerons, trouvée près de Tréménac'h. — A l'Elia, au nord du chemin vicinal du bourg à l'Armorique, dolmen dont la table est renversée, et un autre dolmen dont il ne reste plus que les piliers. — Chapelle de la Martyre, rebâtie en 1863 en place de l'ancienne église, qui avait remplacé celle de Tréménac'h, ensablée, dit-on, en 1680(?) — Fontaine contre le mur nord du cimetière de la Martyre, tronçon de colonne octogone de 1 mètre de longueur, fichée dans la fontaine. — Dans la prairie, au sud de Prat-Ménan, neuf pierres fichées en terre et paraissant avoir servi de supports de dolmens — Menhir de 4 mètres de hauteur, à 80 mètres à l'ouest du village de Guélérans. — Butte de 5 mètres d'élévation, au levant du pigeonnier du manoir de Kelven. — Trois tumulus en ligne droite, est et ouest, à 100 mètres au nord de la chapelle Saint-Michel, avec apparences de dolmens. — Retranchement depuis le tumulus le plus à l'est jusqu'à la mer. — Camp avec retranchements, ensablé, nommé *Maner-Ménan*. — A 200 mètres, à l'ouest de Maner-Ménan, ruines de village et deux puits maçonnés, découverts sous les sables qui engloutirent, dit-on, dans une nuit, une grande partie de l'ancienne paroisse de Tréménac'h. — Menhir de 2 mètres 50, dans le chemin au sud d'Enez-Sang. — Chapelle Saint-Antoine, en ruines, arcades en plein cintre. — Souterrain dans la maison qui se trouve dans la cour close

et qui paraissait se diriger vers l'église et le cloître qui se trouvait contigu. On prétend que les moines abandonnèrent leur couvent, pour aller fonder, en face, l'abbaye des Anges. — Lec'h octogone de 2 mètres 70, au Groanec-Coz. — Tumulus sur l'île Vénan.

Un morceau de tuile à crochet, trouvé en 1872 dans le chemin au sud de la chapelle de Saint-Cava, entre cette chapelle et Kerrun-Bras. C'est tout près de cette chapelle, à la pointe de Castel-Ac'h, que M. Le Men a fixé, en 1873, l'emplacement de Vorganium, capitale des Osismi.

Plouguin. — A l'entrée de l'avenue de Kerozal, on remarque un chêne séculaire très-vénéré, dans lequel on a creusé une niche ornée de la statue de la Vierge; restes du culte des arbres, proscrit par le Concile de Nantes, auquel souscrivit saint Gouesnou, en 658. (De Courcy, *Itinéraire de Saint-Pol à Brest*, p. 45.) — Tumulus, dans un champ dit *Goarem-ar-Cruguel*, à Kervignen-Bian. — Un vieux pont à deux arches, relié à une chaussée pavée qui conduit de Plouguin au manoir de Kerozal. Ce pont est défendu par un retranchement cerné de douves, appelé *Cos-Castel*, qui a probablement précédé le manoir actuel de Kerozal. La chapelle de Kerozal, dédiée à Notre-Dame de Pitié, avait été fondée en expiation du meurtre commis sur sa mère, par un seigneur de Kerozal. (De Courcy, *Itinéraire de Saint-Pol à Brest*, p. 46.) — Un tumulus ou motte féodale entre les villages de Cruguel et de Castel-Gaöter, près des ruines de la chapelle St-Julien. (De Courcy, *Itinéraire*, etc., p. 46.) — Collier ou cordelière en or, trouvé en juin 1845 en nettoyant un lavoir à Kerdrein, à 1,000 mètres au nord du bourg. (De Courcy, *Revue de Bretagne et de Vendée*, t. v, p. 452.) — Un groupe de quatre menhirs de 8 à 10 mètres de hauteur, près du village de Kermabiou. (De Courcy, *Itinéraire*, etc., p. 46.) — Conduits formés de tuyaux de terre cuite, condui-

sant, dit-on, les eaux de la fontaine Saint-Hilliou, au manoir de Kernaot, distant de 3 kilomètres.

Plouhinec. — Beau dolmen et autres monuments de pierres, au Soc'h. (Décrits par Grenot, de Courcy, de Fréminville, Vallin, etc.) — Grand tumulus fouillé, près du bois de Lescongar, à 2 kilomètres nord du bourg. — Tumulus de 20 mètres de diamètre sur 3 mètres de hauteur, à 500 mètres au nord de Kergoglay, sur le chemin du bourg au Soc'h; autres tumulus dans les environs de celui-ci. — A 300 mètres ouest du chemin vicinal de Plozévet à Mahalon, au sud du chemin menant à Keribrou, dans le premier champ de terre labourable, tumulus aujourd'hui cultivé; à l'angle S.-O. du même champ, on a trouvé un petit tombeau. — A 200 mètres N.-O. autre tumulus, dans une lande nommée *Ar-C'hastel-Goarem*, section D, n° 616. — Tumulus à Lesvoualc'h, à 200 mètres N.-O. du bout de la chaussée au sud de l'étang de Poulguidou, au bord du chemin de Keribrou au bourg. — Dans un bois de pins, bordant à l'ouest le chemin vicinal de Plozévet à Pont-Croix, entre les deux barrières du manoir de Lescongar, se voient de nombreux retranchements et des substructions; j'y ai trouvé une meule en pierre, aujourd'hui au musée de Quimper. — A l'ouest du même chemin vicinal, vis-à-vis la barrière sud de Lescongar, d'autres traces de substructions. — D'autres tumulus, en quantité, dans la commune.

Plouider. — La statuette de saint Didier, patron de la paroisse, a été conservée. Au dire de Cambry, c'est un singulier morceau d'orfèvrerie. Le buste et la chape sont d'argent doré couvert de pierreries; celle-ci porte les figures des apôtres, couronnées en filigrane d'or. Les cheveux du saint, dont la figure hideuse et plate annonce

l'enfance de l'art, sont en or et frisés à l'extrémité. L'Annonciation est gravée sur le derrière de la chape, et la Vierge y est représentée vêtue de lourds habits d'évêque. (Ogée, 2^e édition.)—A gauche du chemin vicinal de Plouider à Kerlouan, après avoir passé la route nationale n° 176, se voit un beau dolmen, bien conservé, et un autre renversé, placés dans le fossé nord de Goarem-an-Dol, section A, n° 9. — A 100 mètres à l'ouest du dolmen, un tumulus en partie fouillé; on y aperçoit des pierres de dolmen. — Motte à Pont-ar-C'halvez, à 120 mètres à l'ouest du village et à 180 mètres au nord de la route de Lesneven à Saint-Pol-de-Léon, 140 mètres de circonférence et 5 mètres de hauteur. — Restes d'un camp au Pont-da-Châtel, sur le chemin de Lesneven à Plouescat, à 150 mètres à l'est de la chapelle. — Lec'h octogone de 80 centimètres de hauteur au bout de la chaussée du moulin de Lescoat, route de Lesneven à Saint-Pol. — Motte ovale, à 80 mètres au sud du Moulin de la Flèche.

Tuiles trouvées en 1874, à...

Plouigneau. — Enceinte ou camp romain à l'extrémité de Plouigneau, appelé *Castel-Dinam* (château invincible). (G. Lejean, *Histoire de Morlaix*, p. 8.) — Un peulven ou menhir, au midi de la commune, au village nommé *Tachen-ar-Peulven* (*Bulletin Archéologique*, t. 3, p. 63).

Ploumoguier.—Restes d'un cromlec'h et de deux dolmens sur l'île de Béniguet. (De Fréminville). — Menhirs, dolmens, tumulus et cromlec'h, sur la presqu'île de Kermorvan. — Lec'h octogone de 60 centimètres dans le cimetière. — Motte ovale de 10 à 12 mètres d'élévation près de l'église de Lambert, à 100 mètres à l'est. — Monnaie gauloise, en or, au Musée de Quimper, trouvée à K..... entre le bourg et Porsmoguier.

Plounéour-Ménez. — Ancienne abbaye du Reloc. — Entre le village de Langoat et la chapelle de Loe-Eguiner, aujourd'hui commune, se voit une motte de 120 mètres de circonférence à la base, entourée de douves profondes, ayant une douzaine de mètres de hauteur. Cette motte, sur le sommet de laquelle on aperçoit plusieurs excavations, passe dans le pays, pour renfermer le trésor de sept paroisses. — Pierre branlante sur le sommet d'une montagne dépendant de Kerleyou, entre ce village et celui de Kervingant, presque vis-à-vis le Campric-ar-Fers, en Commana.

Plounéour-Trez. — Près du bourg est un dolmen composé d'une seule table de pierre très-massive et de forme à peu près carrée, supportée par trois pierres verticales; la largeur de la table est de 14 pieds, sa largeur de 7, son épaisseur de 2 1/2 et sa hauteur de 7 pieds; en avant sont trois autres pierres plantées. En se dirigeant vers la mer, on trouve un autre dolmen très-beau et bien conservé. Cet autel druidique a 20 pieds de longueur totale, 12 de large et 5 de hauteur. — A Pontusval se trouve un menhir de 30 pieds de haut; cette longue aiguille a presque la forme d'un obélisque et se termine en pointe. On a placé à son sommet une petite croix de pierre. — Dans le voisinage du chemin de Kerlouan, à Plounéour, près d'un hameau nommé *Keroc'h* (lieu des roches) est un dolmen des plus gigantesques, ayant 34 pieds de long sur 15 de large et divisé intérieurement en deux chambres. Les pierres de la plate-forme ont été enlevées. — En revenant vers Plounéour, on trouve un autre menhir, étonnant par sa masse et singulier par la forme d'une de ses faces, à laquelle le hasard a donné la figure d'un triangle isocèle presque régulier. Ce menhir a 25 pieds de haut et 14 de large à la base. (De Fréminville.) — Galerie composée de deux

dolmens debout et plusieurs pierres plantées et renversées au village de Pen-ar-Créach. — Autre galerie n'ayant plus qu'un dolmen, avec pierres plantées à chaque extrémité, entre les villages de Quéran et Diévès, dans le Méchou-Boulan, près des n^{os} 685 et 687 de la section D. — Menhir de 8 mètres à Men-Hougnon. — Galerie, dont il ne reste plus que le dolmen central, soutenu par 5 piliers et recouvert par une table de 4 mètres sur 2 mètres, à 400 mètres N.-E. du bourg, à 100 mètres N.-O. d'un rocher culminant, contenant une grotte.

Tuiles au village de Noblessa.

Plouneventer. — Très-vaste établissement romain, dont les traces existent entre les villages de Loc-Mélard, Cafor, Kergroas, Croas-Hir, Kerilien, Croas-Pen et Prat-an-Guip, où M. de Kerdanet plaçait sa ville d'Occismor, traversée par la voie de Carhaix à Plouguerneau, sur une partie de laquelle on aperçoit encore des vestiges de l'ancien pavé. — Menhir triangulaire de 1 mètre de côté et 2 mètres de hauteur dans Goarem-ar-Men-Hir, de Kerioual, à 100 mètres au nord de l'ancienne route de Morlaix, en montant la côte de la Roche, et à 300 mètres S.-E. de Kerhéré. — Restes d'un beau monument de pierres, détruit, au sommet de la même côte, à 100 mètres au nord de l'ancienne route et à 300 mètres à l'est du menhir. Ces deux monuments se voient de la route. — Restes de dolmens avec un menhir de 1 mètre 60, à 300 mètres à l'est de Kerdonnars, un peu plus loin que le sommet de la côte, au sud de la vieille route et sur le bord d'une très-ancienne voie, section F, n^o 172. — Camp avec motte et retranchement sur un point très-élevé en face et au sud du manoir de Morizur, en Plouider. — Mézarnou. (Voir la brochure de M. Le Men sur le pillage de ce château, en 1594.)

Tuiles à Locmélar, au N.-E. de la chapelle, à la croix près du Bourry, chemin de Landivisiau.

Plounévez-Lochrist. — Ancien château de Maillé, jadis dit de *Seiz-Ploué* (de sept paroisses, savoir : Plounévez, Lanhouarneau, Saint-Vougay, Plouzévéde, Trézélidé, Cléder et Sibiril). La terre de Maillé fut érigée en comté en 1626. — Chapelle refaite de Lochrist, dont la tour est très-ancienne. Il se trouve, dans le cimetière de cette chapelle, un cercueil en pierre, percé au fond d'un petit trou. — Tuiles romaines au village de Kermorvan, dans un champ au midi du n° 493, section E. — Près de Lochrist, sur le chemin du bourg, un lec'h carré de 1 mètre 39, ayant une cannelure en long sur le milieu de chaque face. — Autre lec'h arrondi de 1 mètre à Lochrist. — Lec'h octogone de 1 mètre 20, à 1,000 mètres au sud du bourg, chemin vicinal de Lanhouarneau, à gauche. — A droite du même chemin, sur le placître de Pen-ar-Groas-Frédé, lec'h octogone de 2 mètres. On a trouvé, dit-on, dans ce placître, plusieurs objets romains. — A Goarillac'h, chez les frères Morvan, objets romains et gaulois. — Entre le bourg et Plouescat, un dolmen renversé et un lec'h avec croix. — Belle motte au S.-O. du moulin de Tournus. — Dans la cour de l'ancien presbytère de Lochrist, un lec'h octogone renversé de 3 mètres de longueur. — Presqu'en face, deux lec'hs servant de poteaux de barrière. — Motte avec double retranchement au sud, dans le bois de Maillé, à 500 mètres S.-O. du château et à 200 mètres est de Kerveur.

Plourin-Morlaix. — Tumulus ou motte à Quélern, près la route de Carhaix; on y a trouvé des monnaies et objets gaulois; le tumulus, surmonté d'un taillis, se trouve dans le village. — Motte au N.-E. de Coat-ar-Scour, section E.

n° 687. — Motte dans un pré, au sud du chemin de Boucant au Moulin-Neuf, section G, n° 566.

Plourin-Brest. — A gauche de la route de Saint-Renan à Ploudalmézeau se voient les ruines du château de Kergroadès, bâti en 1613. — Eglise dont l'intérieur date du xii^e siècle. — Dans le cimetière, deux anciennes tombes : l'une de Robert de Kergroadès, décédé l'an mcccxv, et de sa compagne Bénone; l'autre de Jeanne du Chastel, décédée l'an mccc. — A Kergadiou, menhir de 10 mètres de hauteur, indiqué à la carte de France de l'état-major, au sud du bourg de Larret, et autre menhir incliné à côté, de 8 à 10 mètres de longueur. — Menhir à Kerenneur. (Fleury.) — Relique de saint Budoc, patron de la paroisse, enchâssée dans un bras d'argent de grandeur naturelle, et sous le poignet est une statuette du saint, crossé et mitré, que l'on fait baiser aux fidèles.

Plouvien. — Dans une chapelle, sur le chemin du Bourg-Blanc, se trouve le tombeau de saint Jaoua, entouré d'une grille en fer et portant la date de 1646. — Suivant une ancienne tradition, saint Jaoua, chassé de son monastère de Daoulas par les habitants de cette ville ingrate, aurait trouvé un refuge à Brest et prédit que dorénavant Daoulas irait toujours en diminuant et Brest en augmentant. (De Courcy, *Itin. de St-Pol à Brest*, p. 67.) — La chapelle de Balaznant, dédiée à saint Jean-Baptiste, était une ancienne possession des chevaliers hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem, ainsi qu'il résulte de la réformation des foudges de la paroisse de Plouvien, 1443. Perrot du Dresnay en était alors gouverneur. (De Courcy, *Itin. de St-Pol à Brest*, p. 39.)

Tuiles et beaucoup de pierres de petit appareil au village de Kerlouzern, près de Saint-Jean-Balaznant.

Plouvorn. — La chapelle de Lambader, ayant appartenu aux Templiers, a été édifiée contre la fontaine sacrée ; elle renferme un jubé en bois d'une sculpture remarquable. Son clocher qui était fort beau a été démoli ; on va le rétablir et réparer l'église. — M. le comte de la Fruglaye fit exécuter il y a 20 ans une fouille près de Plouvorn, et découvrit un tombeau qui, parmi des cendres et des charbons, contenait plusieurs armes, entre autres une pointe de flèche en silex, barbelée et à bords tranchants. (Ogée, 2^e édit.) — Souterrain gaulois (?) découvert par M. de Kerdrel, au village de Rugéré, et renfermant des fragments de vases, de briques, etc. — Tumulus de grande dimension, au nord du chemin de grande communication se rendant à Berven, près d'une voie venant du midi et se rendant à Saint-Pol ; j'y ai trouvé des fragments de tuiles.

Plouyé. — Tumulus à 500 ou 600 mètres à l'ouest du bourg, nommé *Tachen-ar-Run*. — Autre tumulus, à 400 ou 500 mètres de Tachen-ar-Run, entre Lézalé et Kerjean, nommé *Toul-ar-Broc'het*.

Plouzané. — Fontaine de la chapelle de la Trinité, où trois sources s'épanchent dans le même bassin. — Contre le bassin de la fontaine : un lec'h cannelé de 1 mètre 70, renversé ; deux pierres arrondies et blocs de quartz. — Deux lec'hs octogones de 1 mètre 50 de hauteur, de chaque côté de la porte du cimetière de la même chapelle. — Deux lec'hs octogones de 2 mètres sur le chemin vicinal du Conquet, à l'embranchement de celui du Minou. — Un lec'h rond, de 1 mètre 70, sur le même chemin vicinal, à l'embranchement de celui de Loc-Maria.

Plouzévédé. — La jolie chapelle de Berven, construite en 1575, a un charmant clocher de 1576, composé de plusieurs dômes superposés. (De Courcy, *Itin.*, p. 13). — Au midi du

chemin de grande communication de Morlaix à Lesneven, à 300 ou 400 mètres après le pont Pérès, ferme de Castel, au-dessus de laquelle se trouve le Castel-Coat-ar-Gars, construction ancienne en pierres, flanquée de 4 tours aux angles, douves profondes, murs d'une épaisseur de 4 mètres 50 et de 3 à 4 mètres de hauteur.

Plovan. — La chapelle de Languido est en ruines; on y remarque des arcades en plein-cintre, des piliers en colonnades et une jolie rosace en granit. — Tumulus à 4,000 mètres N.-N.-O. du bourg et 400 mètres N.-O. de Penquer. — Tumulus à 2,000 mètres du bourg et à 200 mètres S.-O. de Crugou. — Tumulus à 400 mètres N.-O. du manoir de Renongar. — Tumulus avec restes de dolmens, à 800 mètres ouest du bourg et à 200 mètres sud de Guélen, dans une lande bordant la mer à l'ouest, et les terres labourables à l'est. — Le lieu de Croas-Pillo passe pour avoir été habité par les Templiers. — Monuments druidiques indiqués par M. du Châtellier. (*Bulletin arch. de l'Ass. Bret.*, t. III, p. 52.)

Plozévet. — De chaque côté du porche de l'église se trouve une fontaine à chacune desquelles on accède par un escalier de plusieurs marches. — A 400 mètres ouest de Lézunus, près de la mer et non loin de l'étang de Cantébras, menhir de 4 mètres 80 de hauteur, aujourd'hui renversé, sur lequel se lit l'inscription suivante :

« Autour de cette pierre druidique sont inhumés
» environ six cents naufragés du vaisseau les *Droits de*
» *l'Homme*, brisé par la tempête, le 14 janvier 1797. —
» Le major Pipon, de Jersey, miraculeusement échappé
» à ce désastre, est revenu sur cette plage le 24 juillet
» 1840, et dûment autorisé il a fait graver sur la pierre ce
» double témoignage de sa reconnaissance : A DEO VITA,

• SPES IN DEO. • — Menhir de 3 mètres dans une prairie, près du bourg, au sud de la route. — Tumulus et nombreux blocs de quartz en ligne, dans une lande entourée de méchoux de terres labourables, à 400 mètres E.-N.-E. de Kerongar-Divisquin. — Portion d'un lec'h octogone contre le mur du cimetière de la chapelle de Saint-Dévet ou Saint-Dénet. — Sur le bord du chemin de grande communication de Pouldreuzic, à l'entrée de la cour du moulin de Brénizellec, deux lec'hs de 1 mètre 30, l'un cannelé, l'autre octogone. — Un peu plus loin, à 50 mètres à droite du même chemin de grande communication, près du ruisseau formant la limite de la commune, menhir de 2 mètres 50.

Pluguffan. — Motte avec retranchement à Stang-Rohan, en face et à l'ouest du camp de Kercaradec, en Penhars. — Motte au village du Porz, dont le centre sert de courtil, section B, n° 177. — Tumulus de 30 mètres de diamètre, dans un chemin au nord du Porz, section B, n° 34, à 200 mètres au sud de la borne 2 kilomètres 100, sur le chemin de grande communication de Quimper à Audierne. — Dolmen, dans un bois de pins dépendant de Coat-Forn, nommé *Lan-Liavéan*. — Tumulus de 35 mètres de diamètre, dans un champ de Kerhuret, à 400 mètres nord de la route de Quimper à Pont-l'Abbé, à gauche du chemin vicinal de cette route au bourg de Pluguffan. — Deux autres tumulus à l'ouest de celui-ci. — Dolmen près de la croix, entre Pluguffan et Plonéis.

Pont-Aven. — On voit dans la rivière, en face du quai, un énorme rocher ayant la forme d'un soulier ; aussi l'appelle-t-on dans le pays : *la Roche-Forme* ou *Forme du Soulier de Gargantua*. — Avant la confection du nouveau quai, on remarquait, presque en face de la *Roche-Forme*, un volumi-

neux rocher arrondi, percé à son sommet d'un trou rond d'environ 1 mètre de diamètre et autant de profondeur, auquel on donnait le nom de *Bain de pied de Gargantua*. — La rivière Aven, très-encaissée, offre des sites très-pittoresques, ce qui attire à Pont-Aven de nombreux peintres, qui y séjournent toute l'année. — L'Aven fait mouvoir un grand nombre de moulins, d'où ce dicton :

Pont-Aven, ville de renom,

Quatorze moulins et quinze maisons.

Pont-Croix. — Belle église du *xv^e* siècle, avec tour élevée et jolie rosace. — Vitraux coloriés portant la date de 1554. — A l'est de Kervenennec, en creusant les fondations d'un moulin à vent, on découvrit un dolmen contenant des vases en terre.

A 150 mètres S -O. de Kervenennec, camp avec tuiles, ciment, poteries, monnaies. Ce camp est traversé par l'ancienne route d'Audierne.

Pont-l'Abbé. — Château. — Couvent et église des Carmes. — Église de Lambour. — Dans le cimetière de Lambour, le c'h cannelé, autrefois surmonté d'une croix. — A 100 mètres au sud du chemin vicinal, et à moitié route de Pont-l'Abbé à la chapelle de Tréminou, se trouve un menhir. — Dans la commune de Pont-l'Abbé, et surtout vers le nord, on rencontre de nombreuses traces de retranchements et d'habitations. — Fabrique de poteries romaines, à Kernuz. (Halléguen, *Les Celtes*, etc., p. 15.) — M. du Châtellier, propriétaire de Kernuz, y possède un joli musée, composé surtout d'objets anciens trouvés dans sa propriété ou dans les environs.

Porspoder. — Près de la chapelle de Saint-Ourzal, un beau menhir de 4 mètres 50 de hauteur. — A environ 300 mètres

au nord de la chapelle, une ligne de trois menhirs, distants d'environ 50 mètres. — A l'île Melon, un menhir de 4 à 5 mètres, un dolmen et une enceinte druidique. (Fleury, *Excursion*, etc). — Deux menhirs distants de 18 mètres, et ayant 3 mètres 50 de hauteur, à l'ouest du chemin vicinal de Porspoder à Larret, dans un champ dépendant de Saint-Dennec, en Larret. — Menhir d'environ 9 mètres de hauteur, à 200 mètres S.-E. du moulin de Kerenneur.

Pouldergat. — Grotte en forme de dolmen, dont le sommet est au rez du sol, ayant de profondeur 1 mètre 50, formée de quatre pierres dressées sur leurs joints, dans un courtil, au village de Kerlivit. Cette grotte, ou dolmen, est surmontée d'un tumulus. Vers 1850, le propriétaire, Yves Le Moigne, en déracinant un chêne d'environ 2 mètres de circonférence, découvrit deux pierres qu'il fit enlever, et sous lesquelles on trouva la grotte, parfaitement nette et contenant 6 poignards à deux tranchants, en bronze, de 25 à 30 centimètres de long; une hache, aussi en bronze, emmanchée comme une tranche, et trois ou quatre pierres grossièrement arrondies. La grotte, à l'intérieur, a 2 mètres de longueur sur 1 mètre 50 de largeur.

Tuiles au midi des villages de Kerromen et Kerdulaër. — Urne cinéraire, en terre grise, remplie de cendres, trouvée à Kerampape, chez M. Gouzil. — Camp avec tuiles à 300 mètres S.-E. de Trézent.

Pouldreuzic. — Menhir, dans une prairie près du bourg, au sud de la route de grande communication.

Tuiles et fragments de poterie onctueuse près de la chapelle de Pen-Hors.

Poullan. — Au nord du village de Poullan et du chemin de Plonéis à Pont-Croix, sur le sommet de la montagne,

un dolmen bien conservé. — Dolmen et menhir de 4 mètres 20 de hauteur, dans le deuxième champ au nord du manoir de Kerdanet, bordant le chemin de la chapelle de Kerinec à Lézaff. — Menhir au village de Kermenhir, à 200 mètres au nord du bourg. — A 200 mètres N.-O. du village de Lesconil, une allée couverte, nord et sud, de 12 mètres de longueur, formée de deux rangées de pierres longues inclinées, éloignées de 1 mètre 20 à l'intérieur, et se réunissant au sommet pour former toit. Cette allée porte le nom de *Ty-ar-C'houriquet*; de chaque côté de l'allée et à 1 mètre de distance se trouve une ligne de petits menhirs très-rapprochés, mais beaucoup plus courts que les pierres formant l'allée principale. — Cinq menhirs, dont deux debout et trois couchés ou cassés, entre Tréota et Kerhiéré, dans deux landes contiguës. — Menhir de 5 mètres 20 de hauteur à 350 mètres ouest de Kerdréal. — Menhir de 4 mètres, à 100 mètres ouest de Kerlabin; cercle de pierres autour. — Petit dolmen, dans un bois entre Tréota et Lesconil. — Dolmen à 100 mètres est de Kerbastiou. — Plusieurs menhirs, dont un debout, dans une lande, à 300 mètres N.-E. de Lézaouréguen. — Deux tumulus, à 300 mètres S.-E. de Lézaouréguen. (Renseignements fournis par M. Grenot.)

Substructions et tuiles au couchant du village de Poullan, au-dessus du ruisseau formant la limite de Mahalon, et paraissant se rattacher aux substructions et tuiles de Lezivy en cette dernière commune. — Tuiles entre le Buzit et Cos-Feunteun. — Au village de Kerandunic, à 300 mètres au nord de la voie de Carhaix à la pointe du Raz, et tout près au village du Buzit ou La Boixière, on a découvert en 1865 un four construit en pierres et en tuiles. — Au village de Kermaburon, un camp retranché de forme rectangulaire.

Poullaouen. — Camp à Rosquijean, à l'ouest et près la route de Carhaix à Morlaix.

Forteresse dans la forêt du Freau, au couchant d'une voie romaine, pavée en partie.

Primelin. — Motte sur le bord de la mer, à 1,000 mètres sud de Kerhas, nommée le *Vieux-Corps-de-Garde*. — Retranchement sur le bord de la mer, au sud du village de Kerhas ; entre la motte et Kerhas, traces de retranchements et d'habitations. — A la pointe du Castel, 500 mètres S.-O. du village de ce nom, retranchement d'une mer à l'autre, nommé *Castel-Romanet*. — A la pointe, plus à l'ouest, située à 800 mètres ouest du Paradis, en tournant vers le Loc'h, emplacements arrondis, de 10 à 15 mètres de diamètre, semblant avoir été des tumulus, avec quelques pierres paraissant avoir été des soutiens de dolmens, entourés de quelques clôtures en pierres à fleur de sol. — Lec'h cannelé de 1 mètre 90 de hauteur, surmonté d'une croix, à 40 mètr. à l'ouest d'une maison bâtie dans la dune, au S.-S.-O. de Kermalezo. — A 3 ou 400 mètres à l'ouest du *Vieux-Corps-de-Garde*, une élévation de terre en forme de tumulus aplati, ayant à son sommet plusieurs pierres pouvant avoir servi de soutiens de dolmen. — Hache en silex, trouvée dans une clôture au nord de Groas-Denis. — Dolmen, bien conservé à 40 mètres ouest de la chapelle de Saint-Théodore, à 300 mètres au sud de la borne 37,400, sur la route de la pointe du Raz. Ce dolmen, sous lequel M. de Fréminville croit avoir vu une fontaine, se trouve sur un point élevé ; les fiévreux viennent s'y étendre pour obtenir leur guérison. — A quelque distance à l'est de Saint-Théodore, se voit la belle chapelle de Saint-Tugean. Au milieu de l'église se trouve le tombeau d'un des derniers seigneurs du Ménez-Lezurec. — A l'époque du

pardon de Saint-Tugean, on fabrique une énorme quantité de petits pains, que l'on pique avec la clef du saint, conservée précieusement dans un double reliquaire en vermeil, monté sur un pied comme un calice. Les pains ainsi piqués, ne peuvent plus moisir et un seul morceau jeté à un chien enragé le met en fuite. Les habitants des environs portent une petite clef brodée sur leurs habits, aussi les appelle-t-on *Paotret-an-Alc'houez* (les garçons de la clef). (P. de Courcy.)

Quéménéven. — Chapelle du Kergoat renfermant de beaux vitraux et deux tableaux de Valentin. — Camp quadrangulaire avec angles arrondis, ayant 60 mètres du nord au sud et 40 mètres de l'est à l'ouest, avec retranchements et douves. Ce camp est situé dans le côté nord du Bois-du-Duc, à l'est de Bruguennec. — A 500 mètres au S.-E. du camp, il se trouve aussi des retranchements.

Quimerch. — Contre le chemin de grande communication du Faou à Brasparts, à gauche, entre la route nationale n° 170 et le camp du Muriou, on voit trois tertres, connus dans le pays sous le nom de *Tombeau des Anglais*.

Quimper. — Pour ce qui concerne Quimper, voir les travaux de MM. de Blois, Le Men, etc.

Quimperlé. — Dolmen dans un champ, entre les routes de Pont-Scorf et de Lorient. — Tumulus dans la forêt de Carnoët. (Voir la Notice de M. Le Men sur les fouilles de ce tumulus.)

• Tuiles à l'entrée de la forêt de Carnoët.

Rédéné. — Chapelle du manoir de Rosgrand, célèbre par son jubé en bois artistement sculpté. — Très-belle motte, transformée en jardin, à Burluet. — A quelques centaines

de mètres, sur les terres de Locmaria, en Guidel, un camp en forme de fer à cheval, dont les deux branches touchent la Laita.

Riec. — Butte détruite au Castel, au sud de la route de Pont-Aven à Quimperlé. — Autre butte nommée *Castellou*, à Pennancoat, section H, n° 484. — Autre butte nommée *Castel-Kervern*, à Kerbourg-St-Jean, section C, n° 932. — Dolmen à Loyan, près et à droite du chemin de grande communication de Pont-Aven à Bannalec, dans le champ avant la prairie. — Restes de nombreux dolmens dans une lande plantée, à l'embranchement du nouveau chemin vicinal de Moëlan et de celui passant par la cour du manoir de la Porte-Neuve. — Rivière de Bélon, renommée pour ses excellentes huîtres.

Allée couverte de 13 mètres de long, E.-O., à 150 mètres E.-S.-E. de Kerléon, dans un champ de terre labourable, touchant au sud la lande Julien. — Substructions romaines à la Porte-Neuve sur une pointe contre la fontaine, près la rivière de Bélon. — Tuiles près du moulin de Penanrun.

Roche-Maurice (La). — Ruines de l'ancien château, dominant la rivière et la route de Paris. — Eglise avec un jubé en bois sculpté, et vitraux de couleur, de 1539. — Dans le cimetière, l'ancien charnier ou reliquaire, sur le soubassement duquel sont représentés les principaux personnages de la danse macabre, ayant en tête, sous la forme d'un squelette, la mort tenant un dard dans les mains. On lit au-dessous : *Je vous tue tous*. — Chapelle de Pont-Christ, contre la rivière, en face du château et du moulin de Brézal, ayant à son chevet une inscription gothique sur pierre, indiquant que cette chapelle fut fondée en 1510 (?). — Une autre inscription sur bois, dans l'intérieur de la chapelle,

fait connaître qu'elle fut dédiée à la gloire de Dieu et de N.-D. de Lorette, par le Révérend Père en Dieu Rolland de Neufville, évêque, comte de Léon, le neuvième jour de mai 1581.

Substructions et tuiles au village de Vally-Cloître, sur le bord de la voie passant à la Martyre et allant à Kerilien, section A, n° 761.

Roscanvel. — Entre les lignes de fortifications de Kélern et le bourg, un menhir de 4 mètres 25 de hauteur.

Roscoff. — Au levant du Vénec, dans un champ nommé *Parc-an-Dolmen*, bordant le chemin formant limite avec Saint-Pol, section C, feuille 3°, n° ..., se voit une galerie couverte de 20 mètres de longueur est et ouest. Cette galerie est située à 300 mètres à l'ouest de la nouvelle croix de Kerfissiec, qui se trouve sur la grand'route de Roscoff à Saint-Pol. — Divers débris de dolmens se remarquent dans un champ entouré de chemins, à 300 mètres N.-O. de la galerie. — Dolmen sur le théven de Kernaëret, à la pointe de terre qui sépare l'embouchure des ruisseaux de l'Horne et du Guilliec. (De Courcy, *Itinéraire.*) — Lec'h carré de 1 mètre de hauteur, au midi de la ville de Roscoff, nommé *Roscoff-Goz* (le vieux Roscoff). — Le couvent des Capucins fut fondé en 1621 ; on remarque dans son enclos un figuier énorme faisant l'admiration des visiteurs. — On conserve dans l'église de Roscoff un bas-relief en albâtre du xiv^e siècle, représentant le supplice et la résurrection de Jésus-Christ.

Rosnoën. — Tuiles à rebord dans une enceinte retranchée de forme rectangulaire, flanquée de tours rondes en terre, au manoir du Parc.

Rosporden. — Ancien château de Rosporden, entre le champ de foire, derrière l'église, et le pont sur le chemin

de Tourc'h, baigné par les eaux de l'étang. J'y ai trouvé, en 1868, une tuile à rebord, section B, n° 59. — A 3 ou 400 mètres à l'ouest de la chapelle de Saint-Eloi, au nord du chemin de Loc-Maria-an-Hent, substructions et plusieurs petits tumulus, section B, n° 356. — Borne en pierre, au bout du pont, sur la grand'route, avec cette inscription en relief P:E P: LDM: DVC DAIGVILLON: C. G. D. L. 1762.

Ancien château entre le champ de foire, derrière l'église, et le pont sur la route de Tourc'h, baigné par les eaux de l'étang. J'y ai trouvé, en 1868, une tuile à rebord, section B, n° 59.

Saint-Divy. — Camp avec substructions et tuiles dans Goarem-Kerintin ou Goarem-ar-Sant, dépendant du village de Poulfanq, section A, numéro 132, sur le bord du chemin vicinal de Saint-Divy à Guipavas. On y a trouvé, m'a-t-on dit, une statuette en bronze, vendue à Brest.

Saint-Éloy. — L'église possède deux beaux calices en vermeil, dont la coupe est entourée de niches gothiques renfermant les statues des apôtres. (*Bulletin archéologique*, t. I, p. 135.) Tumulus à Forsquily. — Quatre tumulus à 200 mètres N.-E. de Kerivoal. (Grenot.)

Saint-Évarzec. — A mi-chemin de Concarneau à Quimper, on trouve la commanderie du Moustoir. La maison principale, construite dans le style gothique de la fin du XIII^e siècle, est environnée d'un rempart carré, bordé d'un parapet à machicoulis, et qui a, dans un de ses angles, une tourelle à cul-de-lampe ou nid d'hirondelle. (De Fréminville.) — Motte ovale ayant 30 mètres de grand axe, à 400 mètres est de la chapelle du Dréo. — Motte ou tumulus dans un bas-fond à Créac'h-Quetta. — Tronçon de lec'h cannelé, près la porte du presbytère. — Dans le cimetière, un

tombeau en pierre avec statue d'évêque; un tombeau de chevalier, mutilé. — Allée couverte, dont il ne reste plus qu'un dolmen incliné et trois piliers ou soutiens, au nord, dans une lande bordant au sud la route de Rosporden à Quimper, vis-à-vis la borne 45,700. — Au moulin du Mur, vieux château, avec restes de murs et douves.

Saint-Frégant. — Vieux château de Penmarc'h. — A Lancelin, tombeau gallo-romain en pierres sèches, ayant été fouillé. — Tuiles romaines à 400 mètres S.-O. du manoir de Lesvern-Bras.

Saint-Goazec. — Dans un champ, dit *Parc-ar-Roc'h*, à dix minutes du chemin au sud du bourg, se trouve un monument druidique, composé de 5 dolmens contigus et rangés, les uns près des autres, sur une ligne d'environ 26 mètres de longueur. Trois des tables sont encore assises sur leurs supports; deux ont été renversées. Ces supports forment une rangée de 14 à 15 pierres, dont la hauteur varie de 75 centimètres à 1 mètre. Plus loin, 2 menhirs de faible grandeur gisent à terre. Dans l'espace laissé libre primitivement, entre une des pierres renversées et son support, s'élève un chêne centenaire qui donne à tous égards à ce monument un aspect pittoresque. (Alph. de Cillart. *Dict. d'Ogée*, 2^e édition). — Camp, dit *Castel-Rufel*, de forme arrondie, au sommet de la montagne entre le bourg et Rou-douallec (Morbihan), avec retranchements en pierres sèches. — Au bas de l'éminence de Castel-Rufel, j'ai vu un monument celtique composé de huit pierres plates dans le sol, et inclinées de manière à se toucher à leur extrémité. Une neuvième se trouvait renversée. Ces pierres forment ainsi une espèce de voûte ou galerie. Ces blocs ont en général 10 pieds de haut, sur 6 ou 7 de largeur. — On voit aussi deux dolmens et trois menhirs à Groas-an-

Teurec, sur la lisière de la grande lande de Roudouallec ; ils sont dans la même garenne, à l'exception d'un menhir. Près du bois du Ruiner, au village de Tri-Min, j'ai encore trouvé trois menhirs debout et un autre renversé. La plus considérable de ces pierres a 15 pieds de haut sur 7 de large. Près Roudouallec, deux autres menhirs. (Alph. de Cillart, Ogée, 2^e édition.) — Allée couverte à 50 mètres ouest de Castel-Rufel, à 600 mètres au S.-O. de Castel-Rufel, petit camp dans la ferme de Coat-Plin-Coat.

Saint-Jean-du-Doigt. — L'église fut dédiée par l'évêque de Tréguier, le 18 novembre 1513. — On remarque à Saint-Jean-du-Doigt : 1^o un étui en or, argent et émail, qui renferme le doigt de saint Jean-Baptiste, étui exécuté en 1429, suivant le compte de Jean Mauléon, trésorier de Bretagne, qui y employa deux marcs d'argent ; 2^o une croix en vermeil, ornée de statuettes ; 3^o un ciboire, orné de médaillons émaillés, représentant les apôtres ; 4^o un grand calice en vermeil, dont la coupe est entourée de niches de la Renaissance renfermant les apôtres, au milieu d'arabesques, d'anges et de dauphins. La patène du même calice a au milieu un émail représentant la Nativité. On attribue le don de ce calice à la duchesse Anne et celui de la patène à François I^{er}, dont l'effigie y est sculptée. (*Bulletin arch. de l'Assoc. bret.*, t. 1, p. 135.) — Peulven, près de Kerprigent. (*Idem*, t. 3, p. 61.)

Saint-Jean-Trolimon. — Deux lec'h's placés contre la porte du cimetière : l'un arrondi, de 2 mètres 30 de hauteur ; l'autre cannelé, de 3 mètres de hauteur. — Lec'h arrondi, à l'ouest des ruines de la chapelle de Kerdévot, dans le bourg. — Autre lec'h arrondi, de 4 mètres de hauteur, surmonté d'une croix, au midi du bourg. — Dans la cour de Kerambludou : 1^o lec'h octogone, renversé, de 1 mètre de longueur ; 2^o lec'h octogone, dont on a fait une auge de

1 mètre 40 de longueur; 3° autre lec'h carré et cannelé, servant aussi d'auge, de 1 mètre 50 de longueur. — A Kerveltré, fontaine et emplacement d'une chapelle dédiée à saint Berrier(?)— Deux lec'hs, nord et sud, séparés par un intervalle d'un mètre; celui du nord cannelé, avec une entaille transversale, ayant 1 mètre 10 de hauteur; celui du sud, octogone, de 1 mètre 20 de hauteur. — A 1,200 mètres au sud de Kerveltré, tumulus nommé *Koguel-ar-Menhir*, avec fragments de tuiles. En 1873, on a trouvé dans ce tumulus deux urnes avec cendres et ossements, et trois bracelets en or (?) (J'ai appris, en 1876, de M. du Châtelier, que ces prétendus bracelets étaient des lingots.) — Au sud du tumulus, lec'h cannelé, de 2 mètres, brisé en quatre morceaux. — A 500 mètres au sud-est du même village, on trouva, vers 1855, un squelette dont la tête reposait sur un parallépipède en bronze, en forme de gueuse. Il portait au bras un bracelet ovale en bronze, dont les axes ont 75 millimètres et 60 millimètres. Ce bracelet, aujourd'hui cassé en deux morceaux, est aux mains d'un propriétaire du village, qui habite sur les lieux.

Tuiles, pierres brûlées et fragments de poterie aux environs de la chapelle de Tronoan. — A 120 mètres au sud de Kerveltré, tumulus nommé *Koguel-ar-Menhir*, avec fragments de tuiles au sud du Koguel.

Saint-Martin-des-Champs. — Le monastère de Cuburien, situé sur la rive gauche de la rivière, et à environ 2,000 mètres au-dessous de la ville de Morlaix, avait été fondé, en 1445 ou 1458, par Alain IX, vicomte de Rohan et de Léon, sur les ruines de son château de Cuburien, contigu à la forêt de ce nom qui, jadis, venait toucher Morlaix. Cuburien était le plus beau des couvents que possédaient en Bretagne les Cordeliers, et les supérieurs, comme les provinciaux, y résidaient généralement. L'église est dans le

style ogival du *xv^e* siècle; c'est toujours celle de la première fondation. (Ogée, 2^e édit)

Saint-Méen. — Commune traversée de l'est à l'ouest, par la voie romaine de Carhaix à Plouguerneau.

Tuiles dans un champ au sud de Goarivin-Bian, section A, n^o 285. Tuiles au N.-O. du bourg, près d'un village, dans un chemin creux.

Saint-Nic. — Entre Pentrer et la chapelle Saint-Côme, on voit au milieu d'un méchou d'excellentes terres, un menhir d'environ 2 mètres 50 de hauteur. — Dolmen, ouvert à l'ouest, ayant une table de 3 mètres 50 sur le bord du chemin de Saint-Nic à Ménez-Hom, avant la rencontre de la route de Crozon à Châteaulin. — Deux menhirs entre Saint-Nic et la lieue de grève. — Menhir au Guerzit, nommé *Fuseau de Sainte-Barbe*. — Menhir de 1 mètre 50 à 100 mètres au sud du chemin de Châteaulin à Crozon, vis-à-vis la borne 17,800. — Autre menhir de 1 mètre à 200 mètres au sud du même chemin, vis-à-vis la borne 18,800. — Plusieurs tumulus, fouillés, dans la montagne, au S.-E. du dolmen ci-dessus.

Saint-Pol-de-Léon. — La clochette dont il est question dans la vie de saint Pol, se conserve encore dans la cathédrale; elle est d'une très-haute antiquité et d'une figure singulière, ayant la forme d'une pyramide quadrangulaire (tronquée); ses côtés ne sont point égaux, il y en a deux grands et deux petits. A sa partie supérieure est adaptée une anse, soit pour la suspendre, soit pour la tenir à la main. Ses dimensions ne sont pas considérables; elle a neuf pouces de hauteur, six de largeur sur un de ses grands côtés et quatre pouces sur le petit côté. Elle n'a point été fondue ou moulée, elle a été battue au marteau. Le métal qui la compose est de cuivre rouge mêlé de

beaucoup d'argent. (De Fréminville.) Au côté méridional de la cathédrale, se voit une rosace digne d'être remarquée par son travail délicat et la grandeur de ses dimensions. — On voit une triple tête ou figure à trois faces, peinte près du cul-de-lampe d'une voûte du bas côté, vis-à-vis le chœur et du côté de l'épître, à l'entrée d'une chapelle particulière fondée par la famille du Dresnay. Cette figure est entourée d'un cartouche, où on lit en caractères gothiques : *Ma Douez*. (De Fréminville.) — (*Consulter les travaux de M. Pol de Courcy, sur Saint-Pol.*) — Allée couverte, formée de trois dolmens, entre la ferme de Tréguintin, au midi, et le manoir de Kerangouez au nord, dans un champ contre un carrefour. — Menhir au midi de Kerhom. — A l'ouest de la ville, dans un champ nommé *Parc-Moan*, voisin de Créac'h-Mikeal, on trouve un dolmen au-dessus duquel passe un fossé; il en existe un second dans la partie est du parc du château de la Ville-Neuve, en face de la mer. (*Bulletin archéologique de l'Association bretonne*, t. III, p. 64.) — Plusieurs menhirs se voient au village de Roc'higou, à droite de la route de Lesneven. (*Idem*, p. 65.)

Saint-Ségal. — Hache en bronze, trouvée dans les tranchées du chemin de fer, près du viaduc de Port-Launay.

Saint-Servais. — Tuiles à Keruzoret, dans un champ de terre labourable, au couchant du village et au nord du chemin.

Saint-Thégonnec. — On voit, à l'extrémité nord de la commune, les ruines de l'ancien château de Penhoat, dominant le vallon de la Pensez. — La maison de Penhoat était une des quatre premières de l'évêché de Léon, suivant l'ancien proverbe, qui les a ainsi classées : « Antiquité de Penhoat, vaillance du Chastel, richesse de Carman, chevalerie de Kergournadec'h ». (De Kerdanet.) — La construction du château de Penhoat, démantelé par les ligueurs,

doit remonter à 1249, époque où Guillaume, sire de Penhoat, accompagna Pierre de Dreux à la croisade. (De Courcy.) — A Kerfeulz, motte entourée d'une douve profonde, nommée *Ar-Doufex*, contenant 11 ares, section A, n° 428.

Saint-Thois. — Ruines du château de la Roche, sur un rocher, à l'ouest de la chapelle de ce nom. Il s'y trouve un puits très-profond où, dit-on, un homme se fit descendre à l'aide d'une corde et où il trouva des lutins chantant et buvant dans des coupes d'or. Il en enleva une et se sauva à l'aide de sa corde, avant d'être atteint par les lutins; et comme il avait promis de donner à N.-D. de La Roche ce qu'il pourrait rapporter du puits, il remit sa coupe à l'église, où elle sert de calice.

Saint-Thonan. — Il existe dans le chemin, contre le cimetière, une pierre grossièrement taillée offrant une ébauche d'un buste de femme.

Tuiles à Kerprigent.

Saint-Thurien. — Butte nommée *Ar-C'hastel*, au nord de Ty-Viguennou, sur le point culminant, section A, n° 248.

Saint-Urbain. — Motte élevée nommée *Torguen-ar-Sall*, à Créac'h-Balbé.

Saint-Vougay. — Le château de Kerjean-Coat-an-Seours, construit avec magnificence, vers 1560, sous le règne de Louis XIII, est fortifié comme une place de guerre, quoiqu'alors ce fût une précaution inutile. Tout autour est un rempart assez élevé et dont le plan est carré; il a 15 pas de largeur, est revêtu en pierres de taille et percé de plusieurs casemates pour mettre de l'artillerie. A chaque angle est une tour carrée garnie de meurtrières et de machicoulis. Le portail et le guichet qui l'accompagne sont pratiqués dans une tour carrée. Le tout est environné d'un fossé à fond de cuve. En place du château actuel,

bâti en 1560, dont une aile a été incendiée dans le siècle dernier (en 1618), existait un château-fort qui fut démoli en 1600. (De Fréminville.) — L'église de Saint-Vougay renfermait la tombe de Jean Barbier, seigneur de Kerjean, mort en 1538. Ce tombeau est aujourd'hui dans le cimetière. (De Courcy.) — Au nord de la commune et non loin du château de Kergournadec'h, se trouvent les ruines de la chapelle de Saint-Jean-Kerhan. Dans un petit caveau de cette chapelle, on voit, au milieu de touffes de fougères, le tombeau d'un chevalier (de Kergournadec'h) avec sa statue qui le représente armé de toutes pièces à l'exception de sa tête qui est nue et ornée d'une épaisse chevelure bouclée. La coiffure et l'armure de cette statue indiquent l'époque de Louis XIII. Du reste, ce monument ne porte ni date ni inscription. — La chapelle ruinée de Lanven est un exemple frappant de la sanctification du culte druidique des fontaines par un monument chrétien. Elle est bâtie sur la fontaine sacrée elle-même; ses eaux, en traversant le sanctuaire, coulent par-dessous le chœur et en sortent par une arcade ouverte extérieurement pour s'aller rendre dans un bassin de pierres creusé tout auprès. (De Fréminville.) — On conserve dans l'église de Saint-Vougay, un missel manuscrit qui servait, dit-on, à saint Vougay. M. de Blois, qui l'a vu, dit : « Le saint vivait du v^e » au vi^e siècle; or, ce manuscrit est du xi^e ou xii^e siècle et » ne pourrait, tout au plus, être qu'une copie du missel de » saint Vougay. Il paraît appartenir cependant au rit galli- » can, et contient une liste curieuse des saints du pays, à » l'époque reculée où il dut être écrit. Il est à regretter » qu'il y manque beaucoup de feuillets, et que d'autres » soient devenus illisibles par vétusté. » — Les Le Barbier étaient héritiers d'un abbé qui, selon l'abbé Manet, avait bâti le magnifique château de Kerjean et cumulé un si grand nombre de bénéfices, qu'à son décès il y eut plus de

40 vacances et que le pape (Jules III) demanda si tous les abbés de Bretagne étaient morts le même jour. (Ogée, 2^e édit.). — Près du château de Kerjean, sur le bord du chemin du bourg à Bodilis, se voient trois piliers renversés des justices de Kerjean. — Motte de 30 mètres de diamètre et 3 mètres de hauteur, entourée d'une douve, située à 80 mètres au nord de Kermadec-Bras, sur le bord du chemin vicinal du bourg à la route départementale de Saint-Pol, section B, n^o 430.

Saint-Fui. — Sur l'ancienne voie de Quimperlé à Quimper, la chapelle de Loc-Maria-an-Hent, que l'on dit avoir appartenu aux Templiers, mérite d'être visitée. — Motte contre le placitre de Hil-Bars, au levant du village. — Tumulus à Mené-Lan-Bleiz, dépendant du Bourg-Neuf, au midi du chemin de Loc-Maria à Rosporden. — Camp ovale avec retranchements en pierres sèches revêtues de terre à l'extérieur, sur le point culminant de la montagne, à 5 ou 600 mètres au nord de Créac'h-Mikeal. — Tumulus et nombreuses substructions à gauche de la voie de Quimper à Quimperlé, vis-à-vis Kereonnet, dans une lande dont les fossés sont garnis de pins.

Dans le bois de Pleuven, près du chemin qui mène à la maison d'habitation, camp romain de forme rectangulaire, défendu par de forts retranchements et par des tours rondes. A l'intérieur, tuiles et fragments de poterie samienne ornée de dessins.

Scaër. — On trouve, dans les environs de la chapelle de Coadrix, les pierres de croix ou *staurotides*. Les paysans de la paroisse et des environs attribuent à ces pierres des vertus miraculeuses. — L'eau de la belle fontaine de Sainte-Candide guérit la fièvre, le mal d'yeux, dénoue les enfants; une maladie de langueur, nommée *barat*, résultat d'un sort jeté, qui conduit infailliblement à la mort, ne

peut être détruite que par elle. Il n'est pas d'enfant que l'on ne trempe dans la fontaine de Sainte-Candide quelques jours après sa naissance : il vivra s'il étend les pieds ; il meurt s'il les retire. (Ogée, 2^e édition.) — Menhir d'environ 7 mètres de hauteur, près la chapelle de Saint-Jean. — A 400 mètres S.-E. du menhir, restes de dolmen sur une éminence. — A l'est du village de la Boissière, dans un champ nommé *Parc-ar-Menhir*, trois menhirs aplatis très-rapprochés et en ligne N.-S., ayant 4 mètres de hauteur, les deux extrêmes debout, celui du milieu à terre, section F, au nord du n° 1130. — Motte ovale, entourée de fossés à Trévalot, non loin de la fontaine de Coadrix. — Motte à Kerzéré, dans *Parc-ar-Vouden*, section E, n° 720. — Autre à Leign-ar-Véon, dans *Parc-ar-Vouden*, section M, n° 720. — Enceinte non fermée avec retranchements à Kerandréo, section M, n° 563. — Motte à Coat-Scaër-Bras, section E, n° 134. — Motte à la loge de La Motte, transformée en courtil nommé *Liors-ar-Vouden*, section E, n° 118. — Mottes à Keriquel et à Cosquer-Bian. — Deux tumulus au sud de Kerandreo, de chaque côté de la vieille voie allant à Châteauneuf, vis-à-vis l'un de l'autre ; l'un de 3 mètres de diamètre et d'un mètre de hauteur, dans *Parc-Kerdrénou-Bras*, de Kerandréo, section D, n° 687 ; l'autre de 40 mètres de diamètre et 2 mètres de hauteur dans *Ar-Souliger-Mar*, de Leign-ar-Vaon, section M, n° 623. — Motte avec double enceinte à 120 mètres au nord de la borne n° 28, sur le chemin de grande communication de Scaër à Coadrix, dans *Parc-ar-Vouden*, section M, n° 699. — Tumulus indiqué au milieu de la forêt de Coat-Loc'h, dans une clairière. — Motte au village de La Motte. — Au milieu de la forêt de Coat-Loc'h sont les ruines du vieux château avec les débris d'un ancien mur de clôture qui environnait cette forêt au sud et à l'est ; l'un des bras

de la rivière d'Aven la cernait de l'autre côté. Il y a apparence qu'elle servait de parc au château, puisqu'elle était entourée de murs, et que les ducs y faisaient quelquefois leur séjour. (Ogée, 1^{re} édition.) — La forêt de Coat-Loc'h, dont parle Ogée, était, dit-on, un rendez-vous de chasse de la duchesse Anne. Ce qu'il y a de certain, c'est que cette petite forêt, qui a 312 hectares 47 ares 57 centiares, était entourée en partie par un mur aujourd'hui appelé *Mur-du-Duc*, dont on voit encore les ruines.

Tuiles à 50 mètres au nord de l'église, dans un champ appelé *Parc-pen-ar-Pavé*, bordant une voie allant au nord. — Vers 1839, M. Le Dez, propriétaire de Parc-Lostec, section E, n° 52, situé à 400 mètres ouest du bourg, fit démolir un tumulus qui se trouvait à l'angle N.-E. de ce champ. On trouva au fond un cercle de pierres quartzeuses de 3 mètres de diamètre, au centre duquel se trouvait placée une urne de terre grossière de la dimension et de la forme des plus grands pots à lait du pays. Cette urne était entourée de 4 autres plus petites, de forme arrondie, avec un long col, mais d'une terre plus fine. Toutes les urnes étaient en terre grise tirant sur le rouge. Le flanc de chacune des petites urnes était orné de 4 médaillons ronds également espacés et du diamètre d'une ancienne pièce de six livres. — Le Parc-Lostec à 200 mètres à l'ouest de Parc-ar-Justiçou. — Enceinte retranchée appelée Parc-ar-C'hastellou, au village de Coatcourant.

Sibiril. — L'église de Sibiril renferme le tombeau de Jean de Kerouzéré, chevalier banneret, qui vivait dans le x^{ve} siècle. — Ce monument est un sarcophage en kersanton. La statue de Jean de Kerouzéré, fort bien sculptée pour l'époque, est couchée sur ce tombeau et fait voir la représentation exacte de l'équipement militaire du x^{ve}

siècle. (De Fréminville.) — Non loin du bourg se trouve le château de Kerouzéré, édifice de forme carrée, flanqué de trois tours rondes à créneaux et machicoulis. Ses murailles, toutes en pierres de taille, ont treize pieds d'épaisseur; la chapelle est pratiquée dans le massif de ces murs. Du reste, le style presque entier de son architecture annonce la fin du xvi^e siècle, époque à laquelle il fut presque totalement rebâti. Le derrière de l'édifice annonce des constructions plus anciennes, ainsi qu'on en peut juger. Le château de Kerouzéré existait dès 1360. Il fut assiégé en 1590, par le marquis de Goulaine, pour le duc de Mercœur; on capitula, mais Kerandraon, qui défendait la place, fut massacré par les paysans. Après le couronnement de Henri IV, Boiséon obtint de ce monarque une somme de 35,000 écus, qu'il employa à réédifier Kerouzéré tel qu'on le voit aujourd'hui. (De Fréminville.) — Restes d'ancienne construction, au bas de la tour, à l'est de Kerouzéré. — Lec'h rectangulaire à angles abattus renversé près de la mairie.

Nombreuses tuiles au village de Moguéric.

Sizun. — Au nord de la partie du bois de Lestrémélar, nouvellement défriché, et où l'on a trouvé une tête de femme en terre blanche et une petite bague en verre bleuâtre, déposée au musée de Quimper, se voit une motte ovale bien conservée. — Cinq tumulus dans une lande au-dessus du moulin de Can-an-Naot, à environ 6,000 mètres au sud du bourg. — Enceinte indiquée à l'ouest de Castel-Doun. (Grenot.)

A Castel-Doun, camp romain de très-grande dimension, autrefois défendu par des tours. On y a trouvé un petit fragment de tuile. — Substructions et tuiles à 50 mètres à l'ouest du Falzou.

Spézet. — Chapelle du Cran, près du bourg, célèbre par ses beaux vitraux, les mieux conservés du Finistère et portant la date de MIL V^{XXVII} (1548). — Près du village de Kervéno, on voit deux dolmens. A Kerbasquet (au nord du bourg) est un ensemble de trois dolmens assez élevés et de trois plus petits; le tout en assez mauvais état de conservation. Près du village du Castel, on voit une fortification située sur une éminence et qui, selon toute apparence, est œuvre romaine. (Ogée, 2^e édition.)

Camp à 200 mètres au nord de Trévily Izela, sur le point culminant, dominant l'Aulne. Ce camp avec retranchements en terre de 2 mètres de hauteur, a environ 150 à 180 mètres de l'est à l'ouest et 100 mètres du nord au sud, il est divisé en deux parties par un retranchement et l'on remarque dans l'intérieur des traces de substructions.

Telgruc. — Motte de 75 mètres de circonférence à la base et de 8 mètres de hauteur, dans un taillis à 500 mètres S.-O. de Rosmadec et 150 mètres est du moulin à vent. — Il ne reste plus de vestiges de l'ancien château de Rosmadec. — Restes d'une galerie couverte, sur le versant sud de Menez-Luz, en face de Bévern, divisée en deux par une pierre debout; il ne reste qu'une seule table en place. — Dolmen dans un courtil nommé *Liors-Liavéan*, au nord des édifices de Pen-an-Run. — Dolmens, etc., détruits, au-dessus de la fontaine de Saint-Divy. — Sarcophage en pierre recevant les eaux qui sortent de la même fontaine.

Substructions d'habitation et de thermes au village de Lazuoc. — Tuiles à la pointe de Pen-ar-C'haon et à Beg-Bihan-ar-C'hall. — Tuiles à la pointe de l'Aber. — Petit poste d'observation en pierre de petit appareil et ciment, sur le bord de la mer, un peu à l'est du ruisseau du Caon. — Tuiles vis-à-vis, parmi le sable de la grève.

Tourc'h. — Castel indiqué entre Gorre-Coat et Guélet-Coat, au nord de Coat-Fonn.

Trefflagat. — Menhir de 2 mètres de hauteur, au-dessus de l'eau, dans l'étang de Kerloc'h, au sud de Léhan. — A 600 mètres au nord de la chapelle de Saint-Fiacre, menhir à peu près rond, de 1 mètre 50 de hauteur et de 1 mètre de diamètre. — Fontaine sous le maître-autel de la chapelle de Saint-Fiacre. — Au midi du placitre du Rhun, et à 600 mètres à l'est de la chapelle de Saint-Fiacre, menhir de 6 mètres de hauteur et 2 mètres 50 de largeur. — A 100 mètres à l'est de ce menhir, restes de dolmens et de tumulus. — Tronc de lec'h cannelé d'un mètre de longueur, renversé, contre le mur du cimetière, au bourg. Lec'h sur le placitre de la chapelle Saint-Jacques. — Menhir dans Parc-ar-Peuliou, à 200 mètres sud de Penhars, section A, n° 633. — Au nord de la commune, dans une lande nommée *Goarem-an-tri-Men*, trois menhirs de 5 mètres de hauteur, alignés du nord au sud; celui du nord est renversé (1869). Dans l'est de la même garenne, un menhir de 3 mètres de longueur, renversé, et, à côté du menhir, quatre autres pierres qui, avec ce menhir, sont disposées en cercle. Je ne suis pas certain si le *Goarem-ar-Men-hir* est dans la commune de Trefflagat ou dans celle de Plomeur.

Trefflaouénan. — Le château de Kermilin consiste en un corps de logis flanqué de deux grosses tours et en avant duquel est une cour environnée d'un rempart demi-circulaire construit en pierres de taille. Tout le long du côté extérieur de l'édifice règne, à sa partie supérieure, une galerie couverte, munie de machicoulis et de créneaux. Sous la tour, du côté gauche, sont des souterrains qui servaient de prisons. A droite, dans le couloir, on voit une ouverture de deux pieds carrés; elle sert d'entrée à un cachot qui n'a que 6 pieds en tous sens, pratiqué dans le massif des fondations de la tour. On ne voit plus aujourd'hui que les ruines de ces fortifications. Le fief de Ker-

milin était une annexe de celui de Coatmeur. (De Fréminville.) Le château de Kermilin fut saccagé sous la ligue, en même temps que celui de Kerouzéré. (De Fréminville.) — L'église de Trefflaouénan contenait le tombeau d'Alain de Tournemine, seigneur de Kermilin. Ce tombeau a été exhumé de l'église il y a quelques années. (De Courcy, *Itin.*) Quatre ou cinq petits fortins ou éminences de terre de la hauteur des fossés placés à peu près en ligne droite et éloignés de 40 à 80 mètres l'un de l'autre, existent à l'angle des champs, au S.-O. de Kerhuel. Le fermier de ce village a entendu dire que ces petits fortins servaient à la défense du vieux château de Kermilin, situé à 600 mètres environ de Kerhuel.

Trefflez. — Motte et dolmen à Kervrer, près Lochrist.

Trégarantec. — Selon M. de Kerdanet « l'évêché d'Illy, qui n'était pas très-étendu, se trouvait en grande partie dans cette paroisse; il renfermait en tout vingt ménages, encore même comptait-on pour deux celui du saint prélat (Arneq) :

- « *Er barez bras Trégaranteg*
- » *E xéo mad-anavezet*
- » *Trivac'h oxac'h a trivac'h greg,*
- » *Plac'h an escop d'an uguenvet.* »

Relativement à ce dernier vers, M. de Kerdanet fait remarquer « que c'est une petite malignité contre les servantes des curés, et même contre celles des évêques (mais des évêques d'Illy, seulement), lesquelles ont toujours eu la réputation de vouloir gouverner et le pasteur et les ouailles. » (Kerdanet, *Vie des Saints de Bretagne*, p. 221.)

Fragments de tuiles au sud du moulin de Dour-Guen

— Tuiles à 300 mètres au sud du bourg, sur les terres de Kergoual. — Tuiles dans le chemin à Kerhuel. — Tuiles à Ty-Névez, chemin du bourg à la chapelle Jésus.

Trégarvan. — Menhir indiqué entre le bourg et le Menez-Hom. (Grenot.)

Tuiles indiquées dans une anse, à 1 kilomètre est du bourg.

Trégourez. — Motte, à Kerfarô. — Autre motte, au village de La Motte.

Tréguennec. — Restes d'un camp, avec tuiles, à Castel-Péron. — Une partie des reliques de saint Vouga est conservée dans l'église de Saint-Vio, bâtie dans la palue.

Trégunc. — Dolmen à 300 mètres ouest de Kermadoué. — Menhir dans un bois de pins, à 500 mètres au sud de la borne 27, sur la route départementale de Pont-Aven à Concarneau. — Lec'h de 13 pieds de longueur dans le chemin au sud de Kerlogoden. — Lec'h sur le placître de Kernallec. Dans une lande au N.-E. du bourg et à l'est de Kerangallou, une pierre branlante et plusieurs menhirs, dont un, le plus à l'ouest, est surmonté d'une croix. Il a de 8 à 9 mètres d'élévation. — Lec'h sur le placître de Saint-Philibert. — Cromlec'h au levant de Lannénos, dans une lande nommée *Roziou*, section H, n° 102. — Autre cromlec'h, à la pointe de Kerjean, près de la mer. — Motte au Castel. — Autre au moulin de Kergunus, au-dessus de l'étang, à droite du chemin du bourg à Melgven. — Motte à Kériquel. — Espèce de soucoupe en granit, de 25 centimètres de diamètre, trouvée sous un gros rocher, dans un champ à M. Prouhet, au bourg, et donnée par ce propriétaire au musée de Quimper. — Une table de dolmen, au nord de la commune sur la voie de Concarneau à Bannalec, à 400 mètres N.-O. de Kerstrat. — Dolmen dans le chemin qui

va de cette table au Fresque. (Ce dernier est dans la commune de Melgven.) — Roche branlante à 150 mètres à l'ouest du village de Kerouel, à droite de la route de Pont-Aven à Concarneau. — Un peu plus loin, à gauche de la même route, vis-à-vis la borne 32, des roches paraissant naturellement placées et figurant un dolmen de grande dimension. — Menhir à 600 mètres nord de Keraoret et à la même distance de Parc-Chiminal et du chemin vicinal du bourg à Trévignon.

Substructions et tuiles dans l'anse de Péhuren au sud de la pointe de Trévignon.

Tuiles nombreuses dans un champ, à l'ouest du village de Trémol (parcelle n° 223, section G du cadastre). — Autres tuiles au même village dans une grande pièce de terre, sur une petite éminence factice, à 200 mètres à droite de la route de Trégunc à la pointe de Trévignon (parcelle n° 67, section G du cadastre).

Au village de Kergunus, enceinte retranchée de 60 mètres de diamètre, flanquée, dans les angles à l'est et à l'ouest d'une tour ronde. Elle porte le nom de Castellie.

Substructions avec tuiles et poteries à Kervagner, près Keritrat, contre une maison neuve bordant la voie de Concarneau à Bannalec, etc., limite de Melgven.

Tréhou (Le). — Motte à l'angle S.-O. du bois de Quillé-vénec, contre le placître du village, près le chemin vicinal du bourg à Treflévénez. — Lec'h rond, entaillé, de 1 mètre 50 de hauteur, dans le cimetière de la chapelle de Tréveur. — Ancienne voie de Landerneau à Pleyben, etc., à l'ouest du Tréhou, et formant limites entre plusieurs communes.

Camp triangulaire sans douves apparentes, avec substructions et tuiles, retranchements de 2 mètres 50 de hau-

teur sur le bord nord du chemin de Pont-Meur à Sizun, à 860 mètres à l'est de Bréhoat, sur les terres de Keranlec'h — section A, n° 43 — 50 ares.

Trémaouézan. — Tuiles nombreuses dans les champs autour du village de Keroualic.

Trévoux (Le). — Motte à Runial.

Trézéliné. — Grotte de Saint-Péran. — Monuments druidiques, indiqués par M. du Châtellier, dans sa *Statistique du Finistère*.

FLAGELLE.

ÉTUDES

SUR

QUELQUES POÈTES ÉTRANGERS

ET TRADUCTIONS

DE QUELQUES-UNES DE LEURS ŒUVRES

GEIJER (Erik-Gustave)

POÈTE SUÉDOIS

Geijer est né dans la province de Waermland en 1783. Doué comme poète d'une intelligence qui lui permit d'aborder divers genres, il se distingua dans tous ceux qu'il traita. Nommé, en 1817, professeur de l'Université d'Upsal, il devint le créateur de l'école gothique, école qui a produit dans la suite les plus grands poètes de la Suède. Comme historien et comme poète, Geijer doit être mis au premier rang des génies suédois. Son vers est vigoureux et rempli d'énergie. On sent que, fidèle à ses doctrines, son but est de faire revivre dans ses poèmes les hommes de l'ancienne Scandinavie. Son ode de Viking

est un des tableaux les plus saisissants de ces aventureux pirates du Nord, dont la vie se passait à errer sur les mers, à piller les côtes étrangères. Le *Roi de la Mer*, le *Dernier Skalde*, sont autant de poèmes remplis d'images émouvantes et grandioses, pages éloquentes qui vous reportent vers le passé, et qui vous associent au vieil esprit de la Suède. Geijer a rajeuni toutes les traditions scandinaves. Comme musicien, il a donné plusieurs mélodies qui sont restées populaires. Les poésies de Geijer éveillent dans la pensée des sentiments austères et tristes. Les sombres forêts de sapins de la Norwège exhalant des senteurs fortifiantes, ses rochers inaccessibles, sans cesse battus par des flots furieux ; les lacs de la Suède, les glaces des solitudes polaires, le sifflement du vent dans les bouleaux, tout est chez le poète l'expression d'un rythme savant et concis. Avec le *Petit Charbonnier*, de Geijer, dont je vais essayer de donner la traduction, pénétrons sous les voûtes sombres et majestueuses de ces grands bois de la Suède.

LE PETIT CHARBONNIER

(TRADUIT DU SUÉDOIS)

La nuit vient à grands pas et le jour disparaît,
Tout est sombre déjà là-bas dans la forêt.

Mon père dans les bois, près de son four qui fume,
Est resté travaillant à faire du charbon.
Ma mère tristement file en notre maison,
Seule auprès du foyer dont le feu se consume.

La nuit vient à grands pas et le jour disparaît,
Tout est sombre là-bas au loin dans la forêt.

J'ai quitté ce matin notre pauvre cabane.
Tout va bien quand le jour a chassé le sommeil ;
Tout va bien tant qu'aux cieux resplendit le soleil,
Et qu'on voit dans les airs l'oiseau qui vole et plane.

La nuit vient à grands pas et le jour disparaît,
Tout est sombre là-bas au loin dans la forêt.

Bien qu'ils soient devenus solitaires et sombres,
Pourtant je n'ai pas peur de suivre les sentiers,
Mais c'est l'heure où bientôt rôdent les loups-cerviers,
Et les grands sapins noirs jettent de grandes ombres.

La nuit vient à grands pas et le jour disparaît,
Tout est sombre déjà là-bas dans la forêt.

Tra la la ! soyons gai comme l'oiseau qui vole.
Je veux chanter, danser... mais j'entends des bruits sourds ;
Les mots de ma chanson me paraissent bien lourds,
Et près de moi j'entends qu'on dit une parole...

La nuit vient à grands pas et le jour disparaît,
Tout est sombre là-bas au loin dans la forêt.

Que ne suis-je à présent auprès de mon vieux père !
J'entends l'ours... de le fuir aurai-je le moyen ?...
On me l'a dit souvent : jamais n'épargne rien
L'ours affamé qui sort la nuit de sa tanière.

Il fait noir, et le jour à grands pas disparaît,
Tout est sombre là-bas au loin dans la forêt.

Sur le chemin désert, et comme un manteau sombre
S'étend la froide nuit. J'entends de faibles voix
Gémir et chuchoter derrière les grands bois...
Si c'étaient des lutins qui parlent là dans l'ombre?...

Il fait nuit, et le jour à mes yeux disparaît,
Tout est sombre là-bas au loin dans la forêt.

Pauvre enfant ! J'en vois un tout près qui me regarde
Et darde fixement sur moi ses grands yeux verts.
Sans doute, ils sont nombreux dans les chemins couverts.
Allons ! il faut courir... Que le bon Dieu me garde !

Il fait nuit et le jour à mes yeux disparaît
Tout est sombre là-bas au loin dans la forêt.

Le petit charbonnier, le cœur tremblant, arrive
Après de son vieux père, et tombe devant lui :
« J'ai vu, j'ai vu, dit-il, des trolles (1), et j'ai fui,
» Jusqu'ici j'ai couru. Ma frayeur est bien vive ! »

Il fait nuit, et le jour s'efface, disparaît,
Tout est sombre là-bas au loin dans la forêt.

LE CHARBONNIER

« Dans ces bois j'ai vécu pendant bien des années ;
» Avec l'aide de Dieu, je m'y suis trouvé bien,
» Mon fils, en le priant, jamais on ne craint rien
» Des trolles, des lutins, ni des âmes damnées,
» Quand bien même la nuit tout ici couvrirait,
» Et quand tout serait sombre au loin dans la forêt. »

Chez Geijer, on le voit, comme chez tous les Suédois, le sentiment religieux est profond ; la nature grande et triste qui l'entoure ramène insensiblement sa pensée vers Dieu.

Geijer est mort en 1848, âgé par conséquent de 65 ans.

(1) *Trolles*, lutins ou démons de la mythologie du Nord.

Ferdinand FREILIGRATH

POÈTE ALLEMAND

Lorsque Ferdinand Freiligrath, jeune poète, commença à se faire connaître en Allemagne, les merveilles et les splendeurs de l'Orient apparurent dans ses vers sous les couleurs les plus vives et avec les descriptions les plus brillantes. Dans ses premières poésies, ce que Freiligrath aime par-dessus tout, c'est d'errer, de vagabonder au milieu des contrées les plus lointaines. Après avoir décrit toutes les splendeurs, toutes les magnificences du monde asiatique, il pénètre avec sa muse au centre des plus profonds déserts de l'Afrique, et là, dans la solitude, assiste au coucher du soleil, tout en écoutant les rugissements sauvages des tigres, des léopards et des panthères. Avec Freiligrath, a dit un de ses biographes, on va visiter le hottentot endormi dans sa hutte, à l'heure où la gazelle et la girafe vont boire aux eaux du fleuve ; avec lui, on va de la Nouvelle-Hollande au Golfe Persique ; on quitte Bagdad pour aller à Madagascar.

Sa belle ballade *Le Prince Maure*, est celle peut-être qui mit le plus en relief le talent de Freiligrath. La scène en effet est pleine de lumière et de mouvement. Là, encore, le ciel brûlant de l'Afrique ; du sein des eaux tièdes du Niger, le crocodile sort la tête comme pour chercher un

peu de fraîcheur ; le lion affamé se dresse, des troupes d'éléphants s'agitent dans les bois, la girafe cherche un gîte pour se reposer.

L'auteur écrivit ensuite quelques ballades dans lesquelles il parut abandonner la nature orientale.

La Vengeance des Fleurs est une des charmantes créations de ce genre, mais n'y pourrait-on pas même encore, si l'on voulait bien s'y arrêter un peu, retrouver un mélange de l'imagination persane ? Puisque je viens de citer le nom de cette ballade, laissez-moi encore tenter de faire passer dans notre langue, en la traduisant, la charmante poésie de Freiligrath :

LA VENGEANCE DES FLEURS

La jeune fille sommeille
Dans sa couche aux blancs rideaux,
Tout près d'elle, en sa corbeille,
Sont deux bouquets frais et beaux,
Du sein des jasmins, des roses,
S'échappe un parfum brûlant,
Car les fenêtres sont closes,
L'air est chaud, lourd, accablant.

Semblables à des nuages,
Se dégagent, en flottant,
De vaporeuses images,
Qui s'en vont toujours montant.
De la rose au frais calice
Sort un beau sylphe naissant ;
De son voisin, le narcisse,
Sort un bel adolescent.

Sous la forme d'une fée,
Vers le lit, tout doucement,
Le pavot vient, et Morphée
Répand son enchantement.
Enfin, tous ils se dirigent
Et s'avancent sans effort,
Tous s'agitent et voltigent
Autour de l'enfant qui dort.
Tous, comme un léger murmure,
Viennent, en la caressant,
Embaumer sa chevelure,
Et chanter en la berçant :

« Jeune fille, jeune fille,
» Vois, nous allons nous flétrir,
» Rose, narcisse ou jonquille,
» C'est toi qui nous fais mourir.
» Ah ! qu'au sein de notre mère
» Nous vivions heureusement !
» Pleines de sève, en la terre,
» Notre sort était charmant.
» Aujourd'hui, point d'indulgence
» Pour toi qui nous fais souffrir,
» Redoute notre vengeance,
» Enfant, qui nous fais mourir ! »

.....
.....

Alors, sur le frais visage
De la blonde enfant qui dort,
Ils soufflent tous, au passage,
Le chaud poison de la mort.
Aussi, quand de pourpre et d'ambre,
Pour la voir en son sommeil,
Vient se glisser dans sa chambre
Un gai rayon de soleil,

Pâle, elle est là qui repose
Sur son lit, sans mouvement,
Sous l'haleine d'une rose
Morte, hélas ! en s'endormant !

Les émanations des plantes, on le sait, produisent sur nous des effets physiologiques fort dignes d'être étudiés. Par trop concentrées, elles donnent lieu aux plus graves indispositions, à des convulsions, à des spasmes, et parfois même, elles déterminent la mort. La pauvre jeune fille que Freiligrath nous représente dormant d'un sommeil si paisible, dans sa couche aux blancs rideaux, n'en a été que la trop malheureuse victime. — Les fleurs exhalent de l'acide carbonique, mais ce n'est pas tant cependant, paraît-il, à ses vapeurs léthifères qu'on doit attribuer les accidents, qu'aux exhalaisons odorantes des fleurs, qui agissent, ainsi que le dit Orfila, à l'instar de poisons relatifs, car elles frappent fatalement certains individus, tandis qu'elles épargnent absolument les autres.

Indépendamment de ses inspirations personnelles, Ferdinand Freiligrath a traduit dans sa langue et avec habileté, plusieurs pièces de poètes anglais et de poètes français. Comme un jeu qui plaisait à sa muse, il a traduit les plus sveltes pièces de Musset, en même temps que quelques-uns des poèmes de Coleridge, de Lamb et de Southey.

Dans son poème intitulé *Le Braconnier*, Freiligrath a plaidé la cause du peuple avec des paroles éloquentes. Laissez-moi vous dire encore *Le Pauvre vieux Braconnier* du poète allemand :

Matin silencieux !... Les gouttes de la pluie,
En tombant lourdement, rident l'eau du marais.
Contre le tronc d'un arbre une femme s'appuie
Et cherche un peu d'abri sous son feuillage épais.

Près du pont du torrent, un cerf se désaltère,
Puis court par les sillons tous frais ensemencés.
Ses petits, comme lui, fouillent du pied la terre.
Deux hommes sont assis derrière les fossés.
C'est le père et l'enfant. Ils sont là, dans l'attente,
Depuis le point du jour, sur ce terrain mouillé :
A toi ce coup, garçon ! — Presse bien la détente,
Dit le père en passant son vieux fusil rouillé.
Le cerf tombe. Bravo ! Morbleu, mon jeune drôle,
C'est bien visé cela ! Quel habile tireur !
Vois donc quel coup de maître, ici, juste à l'épaule.
Allons, réjouis-toi, garçon, c'est du bonheur,
Dieu bénit notre champ ! — Dans nos blés, dans nos orges,
Le cerf ne viendra plus désormais s'engraisser,
A notre détriment ne fera plus ses orges.
Enfant, c'est notre pain. — Allons, viens m'embrasser.
Touche donc : il est mort, va ! — presque froid, regarde.
Les petits sont allés vers le clos de genêt....
Chut !... vite, cachons-nous. Là-bas je vois le garde
Qui nous cherche en courant, qui sort de la forêt.

.....

Ils jettent le fusil loin d'eux dans les broussailles,
Se dressent aussitôt sur leurs jarrets nerveux.
Le garde, sur leurs pas, crie : Arrêtez, canailles !
Ce n'est pas le fusil, c'est vous, vous que je veux !...
Alors, contre sa joue, il met son arme et vise
Froidement et longtemps. Ciel ! sur qui vise-t-il ?
Sur des hommes !... Eh bien ! n'est-ce pas bonne prise ?
On ne fait pas toujours ce métier sans péril.
Fou ! c'est là du bonheur ! Le braconnier s'arrête,
Et le garde sourit parce qu'il l'a touché.
La balle a fracassé sa pauvre vieille tête :
Il tombe sur le sol, il y reste couché.

Son sang rouge et fumant arrose la semence,
Coule vers le sillon que sa main a creusé.
Le garde siffle, lui. — Que lui fait la démence,
La douleur de l'enfant, dont le cœur est brisé ?
Le sang du pauvre vieux s'infiltré sous la motte
Où reposait encor l'alonette en son nid :
Soudain, elle s'éveille, et sa joyeuse note
Exalte la bonté du Dieu qu'elle bénit.
Elle agite son aile, et la terre arrosée
Se rougit sous les pieds de l'enfant trébuchant.
O bénédiction ! précieuse rosée !
Le sang de ce vieillard fécondera ce champ.
Va-t'en, garçon, va-t'en ! — Pourquoi toutes ces larmes ?
Laisse là ce vieux corps qui déjà se raidit.
Fuis loin d'ici, crois-moi, n'attends pas les gendarmes,
Car nul n'aura pitié de toi, pauvre petit.
Les invités, demain, du cerf feront ripaille.
Ton père, on l'oubliera : ce vieux était de trop.
Un jour, le garde aura la croix et la médaille.
Toi, l'on te jettera dans quelque noir cachot,
Où, grelottant de froid et couvert de guenilles,
Tu n'auras qu'un pain dur, qu'un peu d'eau pour boisson.
Et bientôt, en effet, collé contre les grilles,
L'enfant écoute, au loin, du passant la chanson.
Tout son corps en frémit. Il songe à sa misère :
« Vive tout, — dit la voix qui chante avec gaité, —
» Vive tout ce qui croît fier et libre sur terre !
» La chasse et le chasseur ! — Vive la liberté ! »

Dans un article intitulé : *De la littérature politique en Allemagne*, voici comment s'exprime au sujet du vieux braconnier du poète Freiligrath un excellent juge en cette matière, M. Saint-René-Taillandier : — « C'est là un tableau vif et net, une touchante plaidoirie, une pétition

éloquente. Les choses parlent d'elles-mêmes. On a vu la joie naïve du paysan, le cerf qui tombe, puis tout à coup le forestier qui paraît, nos gens qui prennent la fuite, et ce fusil du garde, longtemps et froidement ajusté : sur qui ? Grand Dieu ! — C'est la seule réflexion que se permette le poète, c'est le seul instant où il entre en scène, — sur un homme désarmé qui se sauve ; et enfin la mort du vieillard, son fils éperdu, et le garde qui s'en va en sifflant. — N'aimez-vous pas aussi ce dernier trait pour achever le drame, cette moralité, cette protestation jetée innocemment, le joueur d'orgue arrêté devant la porte de la prison et chantant la liberté de la plaine et de la forêt, et la chasse et le chasseur ! »

Mais ce n'est pas seulement en Allemagne que les braconniers sont l'objet des poursuites acharnées des gardes ; pendant longtemps, en Angleterre, la législation contre eux a été un véritable code draconien, et même encore aujourd'hui, malgré les adoucissements apportés dans ce code par le Parlement, le braconnage y est encore un métier dangereux.

Il y a quelques années, le comté de Lincoln fut témoin d'un incident tragique qui se termina fatalement. Un paysan, appelé Fieldsend, braconnait une certaine nuit, en compagnie de plusieurs autres, lorsqu'il fut surpris, arrêté, désarmé et garrotté. Les gardes l'avaient laissé au pied d'un arbre pendant qu'on poursuivait les autres. Il parvint à se débarrasser des liens qui le tenaient par les jambes, et se traîna jusqu'à la forge d'un maréchal, qu'il fit lever et força à briser ses menottes de fer. Il arriva chez lui dans un piteux état, la tête ensanglantée par un coup qu'il avait reçu des gardes, et se mit au lit. Mais un mandat d'amener ayant été lancé contre lui, la police le chercha pour le conduire en prison. On fit venir un chi-

chirurgien qui déclara qu'il pouvait être transporté, si on le faisait avec les précautions convenables. Malheureusement, les hommes de la police, se figurant que Fieldsend feignait d'être plus malade qu'il ne l'était réellement, le mirent dans une charrette découverte, et, après une heure de trajet sur une route raboteuse, lorsqu'ils arrivèrent à la prison de Lincoln, le braconnier avait cessé de vivre. Le geôlier refusa de recevoir un cadavre.

Il y a loin de là à l'anecdote suivante, qu'une poésie légitimiste de 1828 nous fait connaître :

Un jour, au fond du bois d'Vincenne,
Pour trois lapins, un braconnier fut pris ;
Devant Charles Dix on le mène,
L'écho retentit de ses cris !
« Adoucissez notre misère,
» Més six enfants n'ont pas de pain !
» — Quoi ? six enfants, malheureux père !...
» Qu'on lui donne encore un lapin ! »

ANDERSEN (Hans-Christian)

POÈTE DANOIS

Pour placer sous les yeux du lecteur les principales phases de la vie d'Andersen, pour lui présenter le poète Danois, je ne saurais mieux faire que de lui retracer ce qu'il a si bien dit lui-même avec une touchante naïveté. Andersen a retracé en détail, en deux petits volumes qui composent sa biographie, toute l'histoire de sa jeunesse et de son enfance. Pour décrire les principales scènes de la vie du poète, l'auteur anglais, M. Howit, dans son journal (*Howit's Journal*) n'a pas eu de longues recherches à faire. Il n'a eu qu'à traduire Andersen. Dans sa notice intitulée : *Une Vie de Poète*, et qui forme l'un des chapitres de son très-intéressant ouvrage *De l'Est à l'Ouest, Voyages et Littérature*, M. Xavier Marmier a reproduit, avec le talent remarquable qu'on lui connaît, les péripéties de la vie inquiète du poète. C'est à ce traducteur de la biographie d'Andersen que j'emprunte les détails nécessaires pour présenter à mes lecteurs l'écrivain danois :

« En l'année 1804, un jeune cordonnier épousait à Odensée, en Fionie, une brave et bonne fille qui ne lui apportait en dot que ses qualités de cœur. Le mariage, comme on peut le croire, se célébra fort modestement ; les époux n'avaient pour toutes ressources que le fruit de leur labour journalier. Le mari façonna lui-même son lit de noces avec des planches achetées à l'encan et qui

avaient servi au catafalque d'un gentilhomme du pays. Ce fut sur cette couche funèbre, transformée en couche nuptiale, que, le 2 avril 1805, naquit Jean-Christian Andersen. Le jeune couple n'avait pour demeure qu'une chambre obscure, mais l'ingénieux cordonnier avait tapissé les murailles de cette chambre d'une quantité d'images recueillies par hasard çà et là. Puis il aimait les livres, et il était parvenu à se composer une petite bibliothèque. Il avait eu dans son enfance l'espoir de faire ses études, des malheurs de famille l'obligèrent à entrer comme apprenti dans un atelier, et jamais il ne se consola de n'avoir pu suivre ses projets.

Un jour, — dit Andersen, — j'étais avec mon père sur le seuil de notre porte ; il vit un étudiant qui, ses livres sous le bras, s'en allait au gymnase. Il murmura en essuyant une larme dans ses yeux : « Je devais aussi aller au gymnase. » Mais il avait une intelligence au-dessus de son état et une imagination qui se complaisait aux fictions du poète. Le soir, pour se reposer du travail de la journée, il lisait à haute voix les comédies de Holberg ou les *Contes des Mille et une Nuits*. Le dimanche, il façonnait pour son fils des marionnettes ; il lui érigeait sur une table un théâtre où l'enfant faisait manœuvrer les figurines en bois qui, pour lui, représentaient les principaux personnages du comique Holberg, ou les califes de Bagdad et les sultanes de l'Orient.

Tels furent les premiers éléments d'éducation de celui qui devait un jour aussi créer ses personnages, et porter sur le théâtre royal de Copenhague ses conceptions dramatiques. En été, le jeune artisan s'en allait les jours de été hors des murs de la ville, et se promenait rêveur et silencieux à travers champs, tandis que son fils courait gaiement le long des sentiers et que sa femme cueillait dans les haies les branches vertes dont elle décorait leur

modeste asile. En 1814, le passage d'un régiment danois qui s'avancait vers le Holstein pour se joindre aux troupes françaises, éveilla tout à coup dans le cœur inquiet de l'ouvrier une ardeur irrésistible. Il adorait Napoléon, il voulait combattre pour lui, se signaler par son courage, rentrer à Odensée avec l'épaulette d'officier. Ni les supplications, ni les terreurs de sa femme ne purent le retenir. Il partit et revint peu de temps après. La paix avait mis fin à cette expédition guerrière. Mais à peine de retour dans sa demeure, il tomba malade et mourut. Christian resta seul avec sa mère, et une vieille grand'mère qui de temps à autre venait le voir et lui disait des contes de sorciers. La pauvre veuve n'avait plus de ressource que dans son propre travail. Elle passait une partie de la journée tantôt dans une maison, et tantôt dans une autre, chez des gens qui l'employaient à laver leur linge. Pendant ce temps, Christian demeurait au logis, disposant ses marionnettes, lisant et relisant les quelques livres que lui avait laissés son père. On le fit entrer à l'école élémentaire gratuite, mais il était d'une nature timide qui l'empêchait de s'associer à ses condisciples. Il devint l'objet de leurs plaisanteries, quelquefois de leurs mauvais traitements. Dès que l'heure de la classe était finie, il se hâtait de fuir la troupe turbulente et se retirait comme un oiseau effarouché dans son gîte. Cependant il arrivait à l'âge où il devait aussi songer à gagner sa vie. Sa mère le voyant constamment occupé à habiller des marionnettes, jugea qu'il avait une vocation décidée pour le métier de tailleur, et voulut le mettre en apprentissage. Mais ses lectures romanesques lui avaient donné d'autres idées. Il ne voulait point exercer l'obscur profession d'artisan, il voulait devenir un homme célèbre. Souvent le soir, dans les longues veillées d'hiver, il avait chanté devant sa mère, son aïeule et quel-

ques voisines, des refrains populaires, et les bonnes femmes vantaient la douceur de sa voix claire et fraîche comme celle d'une jeune fille. Souvent aussi, il avait déclamé devant le même auditoire des scènes de comédie, et l'on admirait son accent solennel, son geste pompeux. De temps à autre une troupe d'acteurs ambulants s'arrêtaient à Odensée ; Christian avait gagné les bonnes grâces d'un des gardiens du théâtre qui lui donnait des billets gratis. Quand il voyait ces rois et ces reines revêtus de leur robe de pourpre, portant si fièrement le manteau sur l'épaule et la couronne de clinquant sur la tête, il se disait que nulle existence au monde ne valait celle de l'acteur ; puis quand il se rappelait les succès obtenus sous le toit maternel par son chant, par sa déclamation, il se disait que la nature l'avait formé exprès pour porter aussi sur la scène l'épée du chevalier ou le diadème royal, pour recueillir ces applaudissements qui faisaient palpiter son cœur. Être acteur, c'était là son ambition suprême, son rêve idéal. Sa mère n'avait aucune prévention contre une telle carrière, seulement elle s'effrayait de voir son fils porter sa pensée si haut, lui qu'elle s'était toujours figuré assis sur un banc de tailleur, des ciseaux à la main, exerçant son intelligence dans la façon d'une redingote et les ornements d'un gilet. Bien des raisons furent employées par la sollicitude maternelle pour détourner l'enfant aventureux de ses projets gigantesques ; mais il persistait dans sa résolution, et, pour l'accomplir, il amassait pièce par pièce, toute la menue monnaie que des personnes charitables lui donnaient, tantôt comme une aumône et tantôt pour le remercier d'un de ses chants. Déjà il avait, dans sa jeune audace, dépassé la gloire des acteurs d'Odensée, il aspirait à l'éclat d'un théâtre plus grand, du théâtre royal de Copenhague. Un jour, en comptant ses richesses, il se trouva possesseur

d'une somme de treize rigsdalers (environ 35 francs). Treize rigsdalers ! Avec une pareille somme que ne pouvait-on pas entreprendre ? Si loin qu'on allât, verrait-on jamais la fin d'un si large trésor ? L'innocent Andersen ne pouvait le supposer ; mais il ne voulut point se laisser éblouir par la fortune, et, pour le moment, il se bornait modestement à s'en aller s'établir dans la capitale du royaume. Avant de lui donner la permission de partir, sa mère voulut encore tenter une épreuve ; elle fit venir chez elle une vieille femme qui lisait dans l'avenir et rendait des oracles infaillibles. La sibylle danoise, après avoir humé lentement une tasse de café, prit la main du jeune Christian, en observa les lignes d'un œil expérimenté, et déclara qu'un jour, en l'honneur de cet enfant, les rues d'Odensée seraient illuminées. Une telle sentence mettait fin à toute sollicitude. La bonne veuve, rassurée par cette parole qui lui inspirait la plus parfaite confiance, dit adieu à son fils, non toutefois sans pleurer, et Christian partit. C'était par une belle journée d'été. La diligence qui l'emportait vers Copenhague roulait rapidement sur une route de sable entre les champs féconds, les riantes prairies, les vertes forêts de la Fionie et l'enfant s'en allait contemplant d'un regard avide ce vaste espace ouvert pour la première fois devant lui, heureux comme on l'est à quinze ans, lorsqu'on s'élance dans la vie avec la plénitude de ses illusions et qu'on tient le monde dans ses rêves ; rêves trompeurs, folles chimères ! Le candide voyageur ne devait pas tarder à sentir toute l'amertume de la destinée du pauvre et à regretter son obscure demeure d'Odensée.

En arrivant à Copenhague, il alla se loger dans une auberge comme un homme qui n'est point en peine de sa fortune. Quelques jours après, sa bourse, cette fameuse bourse qui ne renfermait pas moins de treize beaux écus,

était épuisée. La diligence en avait pris un tiers, le compte de l'hôtelier avait bien vite absorbé le reste. Il fallait de toute nécessité la remplir. Andersen, qui ne doutait de rien, se présente chez une actrice pour laquelle il avait une lettre de recommandation. Dès qu'il fut près d'elle, il se mit à chanter ses meilleures chansons et à déclamer les rôles qui avaient tant de fois enchanté les voisins de sa mère. L'actrice se moqua de lui ; il la quitta de l'air superbe d'un génie méconnu, et s'en alla tout droit chez le directeur du théâtre lui demander un engagement. Le directeur, après l'avoir toisé des pieds à la tête, lui dit qu'il était trop maigre.

« A cette brutale réponse, je restai, dit-il, atterré. A qui avoir recours ? A qui demander un conseil ou une consolation ? Je ne connaissais personne. La mort me semblait mon unique refuge ; mais dans ce moment de désespoir j'élevai ma prière vers Dieu, j'invoquai son appui avec l'ardente confiance d'un enfant qui implore la tendresse de son père, — et je pleurai. »

Pour abrégér, j'abandonne ici la prose élégante de M. X. Marmier, à laquelle il est d'ailleurs facile de recourir pour connaître plus en détail toutes les péripéties, toutes les émotions de la vie aventureuse d'Andersen, et je me borne à dire que, perdu dans une ville étrangère, voyant ses espérances s'envoler les unes après les autres, le jeune Christian passa par les épreuves les plus difficiles. Pour comble de malheur, il perdit sa voix, son unique perspective pour suivre la carrière théâtrale. Obligé de prendre le triste et misérable emploi de figurant pour lequel la direction ne lui donnait que le modique traitement de six francs par mois, il ne réussit même pas dans cet emploi, et le lendemain de la représentation il recevait

de la direction du théâtre une lettre qui le rendait à la liberté. Furieux d'un tel affront, et sentant dans son cœur le désir de se venger, il composa en moins de quinze jours une tragédie, dont pas un mot, il le dit lui-même dans sa biographie, n'était écrit correctement. Elle fut présentée par une personne inconnue et de confiance au comité de lecture, qui répondit que lorsqu'on écrivait avec une semblable ignorance des premières règles de la syntaxe et de la prosodie l'on ferait bien mieux de ne pas montrer ses productions. Refusé, mais non découragé, Andersen composa une autre tragédie. Elle ne fut pas plus reçue que la première, mais elle eut pour lui un résultat heureux. M. le conseiller Colin, homme très-influent et jouissant d'une haute considération, comprit qu'il y avait dans un jeune homme qui, sans connaître sa langue, écrivait de telles tragédies, un germe de talent naturel qui demandait à être cultivé. Il s'intéressa à Andersen, le prit sous sa protection, et obtint pour lui une place gratuite d'élève au gymnase de Slagelse. Plus tard, Christian entra comme étudiant à l'Université de Copenhague, et là, tout en étudiant les cours des professeurs, il publia un recueil de poésies qui commença à établir sa réputation et lui fit ouvrir les salons des principales maisons de Copenhague. Cette fois, enfin, il commençait à réaliser ses rêves de célébrité. Le succès de ses œuvres allait toujours croissant. En 1840, il put entendre applaudir sur ce même théâtre de Copenhague où il n'avait pu réussir à être admis avec le modeste emploi de figurant, son drame le *Mulâtre*, qui eut un très-grand succès. Cinq ans après, il fut invité par le comte de Rantzau Breitenbourg à se rendre près du roi et de la reine de Danemark dans la petite île de Fæhr, située dans la mer du Nord, sur la côte O. du Sleswig, près de l'archipel des Halligen. Chaque jour, le poète

avait l'honneur d'être admis à la table de leurs majestés, et le soir il leur lisait quelques-unes de ses compositions. Associé ainsi à l'existence intime de la famille royale de Danemark, en outre des récompenses honorifiques dont Andersen fut comblé, il obtint du roi Frédéric VI, une pension qui fut augmentée par Christian VIII son successeur. Le poète put alors poursuivre, selon ses goûts, sa carrière littéraire et satisfaire ses fantaisies de voyages dans les contrées étrangères.

En dehors de ses pièces de théâtre, Andersen a écrit des contes remplis d'une grâce exquise et que je ne voudrais pas passer sous silence ; c'est un des contes de ce poète, intitulé : *La Marguerite*, que j'ai choisi pour donner au lecteur une idée de la fraîcheur d'imagination de l'écrivain danois.

LA MARGUERITE

Écoute, enfant, tu sais, là-bas, dans la vallée,
Il est une maison sur le bord du chemin ;
Souvent, par tes pieds nus la terre en fut foulée
Quand tu courais joyeux par les prés, le matin.
Devant cette maison, entouré d'un treillage,
Est un petit jardin rempli de belles fleurs ;
Un peu plus loin, un frais et verdoyant feuillage
Couvre et met à l'abri des brûlantes chaleurs.
C'est là qu'un jour s'ouvrit frêle et toute petite,
Sur le bord du ruisseau, dans le chemin couvert,
Une modeste fleur, la blanche marguerite,
Au milieu d'un gazon épais, soyeux et vert.
Un matin qu'elle était là tout épanouie,
Ses pétales ouverts éclatant de blancheur,
Bien loin de s'attrister, elle était réjouie

De voir d'un vif éclat briller quelqu'autre fleur.
Elle n'enviait pas, la pauvre délaissée,
Ses sœurs qui fièrement regardaient le soleil,
Elle n'enviait pas, simple fleur éclipsee,
Leurs brillantes couleurs, leur ton rose et vermeil.
Oh ! non. — Elle écoutait la gentille alouette
Qui disait au printemps son hymne du matin ;
Elle ouvrait, de son mieux, sa blanche collerette
Pour entendre le chant de son petit voisin.
Il lui semblait bien deux que d'une voix si claire
L'alouette exprimât ce qu'elle ressentait,
Mais ne se plaignait pas de ne pouvoir le faire,
Seulement, en son cœur, tout bas elle pensait :
D'ici, ne puis-je pas tout voir et tout entendre ?
Tous les jours le soleil ne m'éclaire-t-il pas ?
Libéral envers tous, le bon Dieu daigne étendre
Sa main sur l'humble fleur qui dit merci tout bas.

Pensant bien autrement, près de la palissade,
On voyait maintes fleurs roides se dérouler ;
De leur brillant éclat toutes faire parade,
Superbes, au soleil fièrement s'étaler.
Afin qu'on les vit mieux, les tulipes nombreuses,
En rang serré, montaient plus droites que des pieux.
Les pivoines, les lis, les hautes tubéreuses
Embaumaient le jardin, réjouissaient les yeux.
Que d'attraits elles ont ! — pensait la marguerite,
C'est vers ce lieu charmant que va voler l'oiseau,
C'est à ces riches fleurs qu'il va rendre visite,
Le beau petit chanteur, s'il quitte son rameau.
A ce même moment gazouilla l'alouette
Qui s'abattit, non pas sur une riche fleur,
Mais au bord du ruisseau, près de la pâquerette
Tremblante alors d'avoir cette insigne faveur.

Chantant toujours, l'oiseau sautillait autour d'elle,
Piétinait, becquetait le gazon velouté,
Il vint même si près, qu'il la toucha de l'aile,
Et la fleur admira sa grâce et sa beauté.
Ce qu'elle ressentit, nul ne peut le comprendre,
Quand son aile toucha son vêtement d'argent,
Et, qu'en prenant son vol, il dit d'une voix tendre :
Adieu!... le petit chanfre alerte et diligent.
Longtemps la pauvre fleur demeura tout émue,
Joyeuse dans son cœur, pourtant elle vit bien
Que ses sœurs jalouaient cette heureuse entrevue,
Jalouaient de l'oiseau le trop court entretien.
Beaucoup, on le voyait, avaient un front sévère;
D'autres, des airs rêveurs tristement abattus :
En son coin, la pivoine éclatait de colère,
Les tulipes prenaient des visages pointus.
Il vint en ce moment une fillette blonde,
Grande, svelte, portant une serpe à la main.
Elle alla droit aux fleurs. Une seule seconde
Suffit pour les trancher, hélas! toutes soudain.

C'est effrayant cela! — pensa la marguerite, —
Oh! combien mon cœur doit de grâces au bon Dieu
De m'avoir mise ici, de m'avoir fait petite,
Et non de me créer près d'elles, dans ce lieu.

Le soleil se couchait et s'enveloppait d'ombres.
L'alouette déjà sommeillait dans son nid,
La fleur, de son esprit, chassa les rêves sombres,
Plia soigneusement ses feuilles, et dormit.

.....
.....

Le lendemain matin, lorsque les chèvre-feuilles
Répandent dans les airs leur arôme enivrant,

A l'heure où l'oisillon s'éveille sous les feuilles,
De l'alouette encore elle entendit le chant.
Mais, las! ce n'était plus comme un joyeux cantique
Que l'oiseau répétait. Désormais sans gâté,
Son chant était plaintif, triste, mélancolique,
Il pleurait, regrettait les bois, la liberté.
Sur le bord d'un balcon, à la fenêtre ouverte,
Une cage pendait, et l'oiseau prisonnier
Ne voyait que de loin la haute branche verte
Qui protégeait son nid dans le grand marronnier.
Que pourrais-je pour lui? — pensait la marguerite, —
Hélas! je ne puis rien, rien que le voir souffrir!
Si je pouvais voler! oh! j'irais vite, vite,
Lui dire : me voici! je viens te secourir! —

Elle pensait cela, quand elle crut entendre
Des pas légers venir derrière les buissons,
Elle ne tarda pas à voir sur l'herbe tendre,
Marcher, sauter, bondir deux frais petits garçons.
Ils tenaient, ces enfants, comme la jeune fille,
Une serpe à la main. Ils s'en vinrent tout droit
Vers la fleur qui trembla, la pauvrete gentille,
Quand elle vit l'un d'eux la désigner du doigt.
« Ici! — cria l'enfant : — vois! pour notre alouette
» Nous pourrons enlever ce morceau de gazon. »
L'autre aussitôt traça du bout de sa serpette
Un cercle où notre fleur se trouvait en prison.
« — Et si tu retirais, — poursuivit-il ensuite,
» Cette fleur? »

« Oh! pourquoi, — dit l'autre, l'arracher?...
» Regarde comme elle est mignonne et petite.
» Ce serait mal à nous, crois-moi, de la toucher. »

C'est ainsi qu'elle fut mise au fond de la cage
Dont l'oiseau vainement secouait les barreaux.

Et, sans plus y songer, les enfants au bocage
Retournèrent jouer derrière les sureaux.

Le soir du même jour, près de la prisonnière,
Le frêle oiseau disait en poussant un soupir :
Privé d'eau, de soleil, d'air pur et de lumière,
Privé de liberté, je n'ai plus qu'à mourir !
Il enfonçait son bec dans l'herbe un peu fanée,
Pensant y rencontrer quelque peu de fraîcheur,
Quand son regard tomba sur la fleur qui, penchée,
Comme lui se mourait et perdait sa blancheur.

« — C'est avec ce gazon qu'à moi l'on t'a donnée,
» Pauvre fleur, dit l'oiseau s'agitant tout ému,
» Notre sort est commun, petite abandonnée :
» Avec la liberté, nous avons tout perdu. »

— « Quel sort dur et cruel ! que mon cœur s'en afflige !

» Ah ! comment consoler ce pauvre oiseau mourant ! »

Pensait tout bas la fleur tristement sur sa tige,
Quand de son sein sortait un parfum pénétrant.
L'oiseau s'en aperçut, et, bien qu'en sa souffrance
Il tordit le gazon, brisé par la douleur,
Son œil eut un regard plein de reconnaissance,
Son bec ne toucha pas à la petite fleur.
Fiévreux, il étendit ses ailes frémissantes,
Battit les durs barreaux de son cachot étroit,
Abaissa vers la fleur des prunelles mourantes,
Puis son corps se raidit, devint rigide et froid.

La marguerite alors ne put de son alcôve
Fermer les rideaux blancs, elle ne put dormir.

Sur le gazon fané, dépouillé, demi-chauve,
Triste elle se pencha pour se laisser mourir.

Le gazon fut jeté sur le bord de la route,
La marguerite aussi subit le même sort.

Personne ne songea que plus qu'aucun, sans doute,
Seule elle avait aimé le petit oiseau mort.

RICHTER (Jean-Paul-Frédéric)

POÈTE ALLEMAND

Remarquez-vous cet homme aux traits gigantesques et irréguliers ? Sur sa figure osseuse se trouve un mélange de fougue et de bonhomie. C'est une curieuse étude à faire. Observons-le : d'un grand bahut en chêne qui renferme son trésor, il tire à chaque instant des petits morceaux de papier de toutes sortes, fragments de mille couleurs, rognures, extraits, citations, qu'il arrange, qu'il compulse ; il est dans le feu de la composition de ses ouvrages, et cet homme, le plus original des écrivains modernes, le Sterne de l'Allemagne, le génie le plus admirable, est Jean-Paul-Frédéric Richter, connu aujourd'hui du monde entier sous le seul nom de Jean-Paul.

Richter naquit dans la petite ville de Wunsiedel, en 1763. Il était fils d'un ecclésiastique. Des bois ombreux, des ruisseaux limpides, des vallons verdoyants, une modeste école de village, voilà quelles furent les premières images qui frappèrent ses regards. Il était bien jeune encore, lorsque, sans argent, sans espoir, rêvant cependant déjà toutes sortes de projets, il alla habiter Hof avec sa mère, qui se trouvait alors dans une triste situation, un procès venant de lui enlever le petit patrimoine de son père. Une seule chambre servait aux besoins du ménage, et c'est dans cette salle enfumée que Jean-Paul

eut son cabinet d'étude. C'est là qu'il continua à former sa fameuse bibliothèque manuscrite, et à l'âge de quinze ans, avant d'entrer au gymnase de Hof, il avait déjà rempli d'énormes in-quarto d'extraits des ouvrages les plus célèbres et des publications périodiques qu'il pouvait emprunter.

Dans sa jeunesse, Jean-Paul eut donc à subir les rudes épreuves de la misère et de l'adversité, mais sa robuste nature et la foi non moins robuste de son âme le rendirent vainqueur dans cette lutte difficile contre le sort. Le travail était sa seule jouissance, n'ayant pour le distraire de ses occupations que la vue des rares passants qui arpentaient, à longs intervalles, les rues désertes et silencieuses de la petite ville de Hof. Les premières publications de Jean-Paul furent deux volumes : *les Procès Groënländais*. Le succès de cet ouvrage l'engagea à publier un volume de satires qu'il intitula : *Choix fait dans les papiers du Diable* ; mais cet ouvrage eut peine à trouver grâce aux yeux du public. Pendant longtemps Jean-Paul resta dans l'oubli. Heureusement pour lui que l'excès de la misère neutralisa le découragement produit par l'insuccès. Après chaque défaite, on le voit plus courageux se relever, plus ardent reparaitre et se jeter dans l'arène, et cette lutte désespérée dura plus de dix ans, avant que son travail fût un peu récompensé. « Quest-ce que la pauvreté ? — disait-il à cette époque même, — qu'est-ce que la pauvreté pour qu'un homme en gémissé ? — La peine qu'une jeune fille éprouve quand on perce ses oreilles pour y suspendre des bijoux. »

Vers 1791, Richter avait alors vingt-huit ans, la fortune sembla lui sourire. Il était attendu à Weimar, tout rayonnant de la gloire que le succès de la *Loge invisible*, du *Maître d'école Wutz* et de l'*Espérus* venait de lui apporter.

Quel changement pour Jean-Paul à partir de ce moment ! C'est de lui que parle Herder, en 1796, en écrivant à Knebel : « C'est l'enfant de prédilection de la fortune, le favori des hommes ; il est plein d'un esprit qui jaillit à tout moment ; pour l'âme c'est un enfant. »

L'amour était le principe de son caractère et de ses écrits : la petite fleur des champs, les soirs étoilés, les enfants, les vieillards, le pauvre, le riche, tout entretenait en lui ce principe. Pour en juger, ne suffit-il pas de lire les lignes suivantes qu'il écrivit un jour dans son journal : « J'ai ramassé par terre, dans le chœur de l'église, une feuille de rose flétrie que les enfants foulaient aux pieds, et sur cette petite feuille couverte de poussière, mon imaginative a élevé tout un monde réjoui par tous les charmes de l'été. Je songeais au beau jour où l'enfant tenait cette fleur à la main, et regardait par les fenêtres de l'église le ciel bleu et les nuages flottants, où la froide voûte du temple était inondée de lumière ; où l'ombre, qui çà-et-là, voilait encore quelques arceaux, lui rappelait celle que les nuées dans leurs cours projettent sur le gazon. Dieu de bonté, tu as répandu partout les sources de la joie ; tu ne nous invites point aux plaisirs turbulents, mais tu donnes au moindre objet un parfum solitaire. »

Richter a étudié avec un soin extrême le caractère des femmes. « Vous voyez sourire une femme, — dit-il, — ne vous fiez pas à ce sourire, il vous trompe, elle a pleuré toute la nuit. »

Les femmes cependant ont joué un grand rôle dans la destinée de Jean-Paul.

M. Alexandre Buchner nous a initié à quelques détails intimes de cette partie de l'existence du poète : « Une des femmes les plus distinguées du cénacle de Weimar, Charlotte de Kalb, avait adressé à Jean-Paul une invita-

tion de se rendre dans la capitale intellectuelle de l'Allemagne ; elle était femme *supérieure, incomprise*, et séparée de son mari depuis longtemps. Charlotte fit, à l'âge de trente-cinq ans, la facile conquête de notre poète. Jean-Paul vit en elle un type digne de paraître dans une de ses créations futures, et Charlotte, à la taille et au tempérament de Junon, la Titanide, comme il l'appelait, entra dans son roman de *Titan* sous le nom de Linda. Mais la première moitié de *Titan* n'était pas achevée, que déjà une autre femme aussi belle que Charlotte et, comme elle, séparée de son mari, y faisait son entrée sous le nom de Liane ; Emilie de Berlepsch, plus jeune, plus gaie que la sombre Charlotte, attira Jean-Paul à Leipzig, en 1797. Jean-Paul, sous les auspices de Herder, avec lequel il vivait dans la plus grande intimité, fit quelques temps après un premier essai sérieux pour trouver le bonheur domestique. Voici ce qu'il écrivit en 1799 sur ce projet, — c'est toujours M. Buchner qui nous fournit ces intéressants renseignements sur la vie du poète : « Je connais maintenant la vie avec les femmes de génie, je connais leur action dissolvante : elles nous troublent et nous font perdre le plus précieux de notre temps ; je veux un cœur plus simple, plus calme, qui me ramène à mon enfance, à tout ce que les souvenirs de mon cœur me rappellent à tout instant. »

Lorsque Jean-Paul écrivait ces lignes, il songeait à une jeune fille de la petite cour de Hildburghausen, Caroline de Feuchtersleben. Ce ne fut pourtant pas encore cette Caroline qui devint l'épouse de Jean-Paul. Des difficultés s'étaient présentées du côté des parents de la jeune fille. Après une entrevue chez Herder, il fut facile de voir que les jeunes gens n'étaient pas d'un caractère à vivre ensemble, et bientôt Richter oublia Caroline de Feuchtersleben.

Il venait d'arriver à Berlin, où le romantisme, vainqueur de l'école unitaire et rationaliste, avait arboré son drapeau. La ville fut saisie d'une fièvre inconnue, qu'on appela la fièvre de Jean-Paul. La bourgeoisie, la noblesse, la Cour le fêtèrent à l'envi ; les ministres le firent dîner à leur table; la reine Louise le promena à *Sans-Souci*. Un jour, plusieurs admirateurs de Jean-Paul, réunis à leurs familles, voulaient offrir un banquet à leur poète favori; Jean-Paul invité chez un ministre, ne put venir à l'heure indiquée. Comme on ne l'attendait plus, on se met à table, on dîne, mais au moment où l'on y pensait le moins, Jean-Paul arrive. Toutes les places étaient prises, excepté une qui se trouvait à côté de Caroline Meier, fille d'un conseiller de Tribunal. Jean-Paul prend à la fois les deux places laissées vacantes sur la chaise et dans le cœur de la jeune personne, et la fête se passe le mieux possible.

Le mariage eut lieu en 1801, et la reine Louise de Prusse offrit au jeune couple un service de déjeuner en argent.

A partir de son mariage, l'existence de Richter n'offre plus d'incidents remarquables.

Pendant vingt années, sa vie n'est plus qu'une longue suite de triomphes littéraires, le succès de ses ouvrages allant de plus en plus en grandissant et se répandant dans toute l'Allemagne.

Pendant ce temps, le poète qui s'était définitivement fixé à Baireuth, petite ville située à peu de distance des lieux où il avait passé sa jeunesse, y jouissait au sein d'une famille aimable, et au milieu de la nature qui lui fut toujours si chère, des charmes d'une existence douce et paisible. Au printemps, les exhalaisons embaumées d'une matinée joyeuse; en été, après une journée brûlante, la brise rafraîchissante du soir, le rendaient heureux; mais, les heures de la nuit avaient pour lui un charme

qu'on ne saurait décrire, lorsque, étendu sur le gazon, il laissait aller ses rêves se perdre dans l'infini, regardant en silence briller au-dessus de sa tête tout un ciel étoilé.

La main de la destinée fatale devait pourtant encore, une dernière fois, venir s'appesantir sur lui. Il avait un fils qu'il adorait et qui faisait ses études à Heidelberg. Il le perdit, ce fils bien-aimé !... La douleur du malheureux père fut si profonde, son cœur qui sentait vivement fut si mortellement atteint, qu'il ne put survivre lui-même à cette perte cruelle. A force de pleurer, il devint presque aveugle, et malgré sa vigoureuse constitution, lui, qui avec tant d'énergie, avait lutté contre la misère, se trouva sans force et faible comme un enfant devant la douleur. Quatre ans après la mort de son fils, Richter alla le rejoindre dans la tombe, le 14 novembre 1825. Il fut enseveli à la lueur des torches ; le manuscrit inachevé de son livre sur l'*Immortalité de l'Ame*, fut posé sur son cercueil, et les étudiants l'accompagnèrent à sa dernière demeure en chantant l'ode de Klopstock : « Oui, mon âme, tu ressusciteras. »

Louis Boerne, qui avait un culte pour Jean-Paul, prononça l'éloge funèbre du poète dans un cercle littéraire de Francfort.

M. Saint-René-Taillandier, dans un article intitulé : *Publicistes révolutionnaires de l'Allemagne*, en a donné la traduction des passages les plus accessibles ; c'est, — dit-il, — un hymne d'enthousiasme ; la douleur et la reconnaissance, les regrets et les actions de grâces, tout se croise, tout se mêle dans une langue éclatante et confuse qui semble vouloir reproduire la tumultueuse affliction de la foule. Voici, de ce discours, un passage traduit par l'éru-
dit écrivain :

« Une étoile a disparu des cieux ! Une couronne est

tombée de la tête d'un roi ! Une épée s'est brisée dans la main d'un général ! Un grand prêtre vient de mourir ! Ah ! pleurons cet homme qui nous avait été donné en compensation de nos misères et que rien désormais ne remplacera chez nous. En échange des biens qui lui manquent, chaque pays a reçu du ciel une consolation précieuse. Le Nord, au cœur froid, possède la vigueur du fer ; le Midi, énervé, a son soleil d'or ; la sombre Espagne a sa croyance ; la France, épuisée de ressources, a des trésors d'esprit, et la liberté illumine les brumes de l'Angleterre. Nous, nous avons Jean-Paul et nous ne l'avons plus, et nous perdons avec lui ce que nous ne possédions que par lui seul, la force, la douceur, la foi, la gaieté charmante, l'éloquence qui ne tarit pas..... »

Richter aimait passionnément la campagne, l'air, le ciel ; souvent au milieu des forêts, sur le sommet des collines, au creux des verdoyants vallons, il étudiait et souvent même il écrivait. Ses œuvres qui traitent des sujets les plus variés, n'embrassent pas moins de soixante volumes.

Lorsque sentant sa fin prochaine, Jean-Paul se plaça sur son lit pour l'attendre, sa femme lui apporta une guirlande de fleurs qu'on lui avait envoyée. Il promena ses doigts sur ces fleurs dont le souvenir rajeunissait encore son esprit : « Ah ! mes belles fleurs, — dit-il, — mes chères fleurs ! » Puis il s'endormit d'un sommeil paisible pour ne plus se réveiller.

C'est sans doute pour son fils bien-aimé, ravi si jeune à sa tendresse, que Richter avait écrit le rêve intitulé : *Nuit du nouvel an*. Parmi tant d'œuvres diverses du poète allemand, mon choix s'est arrêté sur cette pièce qui renferme de salutaires avis, qui indique à la jeunesse le sentier qu'elle doit suivre, le chemin qu'elle doit éviter, si elle veut rester forte, intelligente, heureuse et exempte de remords.

NUIT DU NOUVEL AN

RÊVE

C'était du nouvel an, c'était l'heure première,
De minuit résonnait encor le dernier coup,
Seul, vers le firmament élevant sa paupière,
A sa porte, un vieillard se tenait là, debout,
Dans ses yeux se peignaient le remords, la tristesse ;
Son regard se voilait de pleurs silencieux :
Il pleurait son printemps, ses beaux jours, sa jeunesse ;
Des nuages passaient sur son front soucieux.
De son luxe éclatant, de toutes ses richesses,
Il ne lui restait rien... plus rien que les erreurs.
Sous le poids des remords, de toutes ses faiblesses,
De ses fautes, alors il voyait les horreurs.
Le corps usé trop tôt, le cœur plein d'amertume,
Il suivait tristement sur l'aile du passé,
Ses pauvres jeunes ans emportés dans la brume,
Tout un monde de maux devant lui retracé.
A ses yeux se pressaient de blancs et vains fantômes :
C'étaient les souvenirs des moments enchanteurs
Où pur, il aspirait les frais et doux arômes
De la blonde *Innocence* et de ses belles fleurs.

C'était le souvenir de cette matinée
Dans laquelle son père en lui pressant les mains,
Lui dit : Va, cher enfant, va, suis ta destinée,
Et le laissa debout devant les deux chemins.
A droite est la *Vertu* : c'est là qu'est la *Lumière*,
C'est le chemin du *Beau*, de la *Sérénité* ;

Il y règne la *Paix*, le ciel est sa frontière,
Il conduit où toujours rayonne la clarté.
A gauche, on voit s'ouvrir le chemin des ténèbres,
Le rapide sentier du *Vice* et de l'*Erreur*
Qui loin va se perdant sous des voûtes funèbres
Où naissent le poison, le remords, la douleur.
Vers le sentier funeste, et malgré lui, l'entraînent
La fougue de son âge et l'irréflexion :
Là, de hideux serpents l'enlacent et l'enchaînent,
Et le vice en son cœur distille son poison.
Il s'arrête soudain. Il voit que de l'abîme,
Le gouffre ouvert, béant, va bientôt l'engloutir :
« Mon Dieu ! mon Dieu ! — dit-il, pardonnez à mon crime,
Rendez-moi mes beaux jours, voyez mon repentir.
Devant les deux sentiers reconduis-moi, mon père,
Aujourd'hui je promets de faire un meilleur choix... »
Mais nul ne lui répond ; tout reste solitaire.
Ah ! que n'est-il encor enfant comme autrefois !
Il voit des feux follets qui s'agitent, s'éteignent...
Il dit : Ce sont mes jours de folie et d'erreur,
Il entend dans la nuit mille voix qui se plaignent,
Le dard du repentir s'enfonce dans son cœur.
Il croit apercevoir tout au fond d'une tombe
Un spectre qui revêt son visage et ses traits.
Au sombre désespoir sa pauvre âme succombe :
Il voit devant ses yeux passer tous ses méfaits.

Tout à coup, de la cloche un tintement sonore
Arrive jusqu'à lui dans son joyeux élan,
C'est l'airain matinal qui vient dire à l'aurore :
Voici le premier jour de notre nouvel an.
Au son de cette voix, une émotion tendre
Pénètre dans son cœur. Il revoit ses amis,
Ses instants fortunés. Il croit encore entendre
De son père et des siens tous les sages avis.

« Oh ! je pourrais aussi, moi, — dit-il, — ô mon père,
Si j'avais accompli vos souhaits et vos vœux,
Oh ! je pourrais aussi, comme eux, sur cette terre,
Être jeune, être fort, être bon, être heureux ! »

Mais bientôt du tombeau le spectre sort, s'anime,
Et ce spectre c'est lui, hideux, pâle, défait.
Il est environné d'un noir et sombre abîme ;
Il prend ses traits, ses yeux... tout... il se reconnaît !
L'infortuné ne peut supporter son image
Et des torrents de pleurs s'échappent de ses yeux ;
Il voile de ses mains son front et son visage,
Il n'ose désormais, les lever vers les cieux :
« — O reviens, — dit sa voix convulsivement brève, —
Pour moi reviens encor jeunesse sur tes pas... »
La jeunesse revint. C'était un affreux rêve ;
Ses fautes, ses erreurs, seules ne l'étaient pas.

Mon fils, du droit chemin ne sois jamais transfuge,
Car si tu le quittais, pauvre enfant, par hasard,
Lorsque ton cœur brisé chercherait un refuge,
Peut-être entendrais-tu ces mots : Il est trop tard !

Henri LONGFELLOW

POÈTE AMÉRICAIN

Henri Longfellow est né dans la petite ville de Portland, en Amérique, le 27 février 1807. Après un commencement d'éducation dans la maison paternelle, il entra à quatorze ans au collège de Brunswick, et c'est bientôt après, alors qu'il était encore écolier, que parurent dans la *Gazette littéraire des Etats-Unis*, plusieurs pièces signées de son nom, fraîches et printannières esquisses. Suivant les habitudes américaines, il pratiquait le droit dans l'étude de son père, lorsque nonobstant sa jeunesse, on vint lui offrir la chaire de langues modernes au collège où il avait été élevé. Il accepta. Après un voyage en Europe, il revint à Brunswick, pour aller à Cambridge, première des universités d'Amérique, remplacer le professeur Ticknor dans son cours de langues modernes. Une seconde fois, Longfellow revint en Europe et explora pendant une année, la Suède, le Danemark, l'Allemagne et la Suisse. En 1842, il visita l'Angleterre et la France. Enfin en 1854, jouissant d'une fortune honorablement acquise, il se désista de sa chaire de Cambridge, pour se retirer dans une de ces délicieuses retraites, où l'on peut dans une vie indépendante et calme, se livrer entièrement et selon ses goûts, au charme de la poésie.

Pendant longtemps, Longfellow n'a guère été connu en France que par son poème d'*Evangeline*.

Evangeline est une histoire acadienne (*a tale of Acadie*). Les acteurs de son drame appartiennent aux solitudes primitives de la Nouvelle-Ecosse et de la Louisiane. C'est un roman écrit en langue anglaise, sur un sujet français et historique par un Américain des Etats-Unis.

« *This is the forest primeval.* — Voici la forêt primitive. — Ainsi commence le poème :

This is the forest primeval. The murmuring pines and the hemlocks,

Bearded with moss, and in garments green, indistinct in the twilight,

Stand like Druids of eld, with voices sad and prophetic,

Stand like harpers hoar, with beards that rest on their bosoms.

Loud from its rocky caverns, the deep-voiced neighbouring ocean

Speaks, and in accents disconsolate answers the wail of the forest. »

« Voici la forêt primitive, le sapin murmure doucement, et les vieux lichens verdâtres se balancent suspendus aux troncs moussus ; des sons prophétiques sortent des profondeurs de la solitude, comme si ces chênes séculaires, Druides immobiles et à la barbe blanchissante, se plaignaient éternellement sur leurs harpes sonores. L'Océan n'est pas loin ; j'entends sa voix mugissante, qui, sortant des cavernes rocheuses, répond sans fin aux longues plaintes de la forêt. »

Dans *Evangeline*, a dit M. Philarète Chasles, tout est vague et indécis, étrange et doux, merveilleux comme un rêve.

Pour citer toutes les œuvres de Longfellow, il faudrait

ici écrire une longue nomenclature, toutefois, on peut dire qu'elles se divisent en trois catégories : ses poésies intimes, ses ballades, ses poèmes philosophiques.

Au retour de ses excursions en Europe, le touriste Américain mit ses soins à traduire et à faire connaître à ses compatriotes quelques-uns des beaux vers de Dante, des passages de Lope de Vega, un vieux Noël bourguignon de la Monnoye, la touchante élégie du troubadour Jasmin *La Jeune Fille aveugle*.

Aux poètes allemands et suédois ses emprunts furent assez nombreux ; il s'inspira de ces génies que nous nommons Klopstock, Uhland, Tegner, etc., pour faire connaître à l'Amérique les plus belles et les plus émouvantes ballades germaniques ou scandinaves ; il recueillit de ses voyages les documents les plus intéressants pour rendre avec une grâce originale, décrire avec un goût exquis les traditions, les coutumes et les mœurs des régions septentrionales de l'Europe.

En Angleterre, Longfellow fut connu davantage qu'en France, et surtout il le fut plus vite, à cause des notices qu'il publia sur les poètes favoris de la Grande-Bretagne, Byron, W. Scott, Th. Moore, etc. Néanmoins, la réputation de Longfellow ne commença réellement à s'établir en Angleterre, que lorsque parut son petit poème *Excelsior*. Depuis lors, les strophes éloquentes de l'harmonieux chantre se sont répandues sur les deux continents.

Le poème *Excelsior* est devenu national aux Etats-Unis ; puissé-je ne m'être pas trop éloigné des idées du célèbre auteur en le faisant passer dans notre langue.

EXCELSIOR !

(Plus haut ! Toujours plus haut !)

Les ombres de la nuit tombaient rapidement.
La chevelure au vent, les pieds nus dans la neige,
Au milieu d'un hameau, pensif et sans cortège,
Passa, sans s'arrêter, un bel adolescent.
Il avait à la main une blanche bannière
Aux franges d'or.
Sur laquelle on lisait cette devise altière :
Excelsior !

Des soucis de ce monde il porte le fardeau.
Rêveur, chargé d'ennuis, son front est triste et sombre,
Pourtant lorsque son œil étincelle dans l'ombre,
Du glaive il a l'éclat quand il sort du fourreau.
Et, pareil au clairon, sa voix dans les vallées
Résonne encor,
Quand l'écho dit, au loin, aux crêtes dentelées :
Excelsior !

Il passe, et voit briller dans l'âtre des maisons
La riante clarté du feu de la veillée :
La mère est là qui file, elle, sa quenouillée,
En contant une histoire à ses petits garçons ;
Devant lui, des glaciers les gigantesques cimes,
Brillant décor
Il monte, et l'on entend au bord des froids abîmes,
Excelsior !

Arrête-toi, mon fils, lui crie un bon vieillard,
Oh ! va, ne tente pas ce périlleux passage !
Profond est le torrent, menaçant est l'orage,
Viens, reste parmi nous, jeune homme, il se fait tard.
Mais lui, sans s'arrêter, monte d'un pas rapide

Plus haut encor,

Toujours la même voix dit sonore et splendide :

Excelsior !

Sur mon sein palpitant viens reposer ton front ;
Oh ! reste, reste ici, lui dit la jeune fille,
Viens réchauffer tes pieds au feu de la famille
Où, joyeux, chaque soir, nous nous tenons en rond.
L'éclat de son œil bleu se voila d'une larme,

Il dit encor

En soupirant tout bas, et le cœur gros d'alarme :

Excelsior !

Prends bien garde au vieux tronc du sapin foudroyé
Qui sous la neige étend, traître, ses grandes branches,
Prends bien garde surtout, mon fils, aux avalanches !
Ce fut l'adieu dernier du vieillard effrayé...
Puis, tout bas, dans son cœur : « Oh ! que Dieu l'accompagne.

Le guide encor ! »

Une voix lui répond du haut de la montagne :

Excelsior !

L'aube touchait à peine au neigeux Saint-Bernard,
Les moines se tenaient à genoux sur la pierre,
Adressant au Seigneur leur fervente prière
Pour ceux qui dans ces lieux voyagent au hasard.
En chœur ils entonnaient, pleins d'une onction sainte,

Confiteor,

Lorsqu'une voix soudain retentit dans l'enceinte :

Excelsior !

Ils découvrent bientôt un jeune voyageur ;
Contre le froid, hélas ! rien, rien, qui le protège,
Il est sans mouvement étendu dans la neige,
Et déjà de la mort son front a la pâleur.
Son visage a gardé sa beauté séraphique.

Il tient encor

A la main, sa bannière à devise mystique :

Excelsior !

Ils contemplent, muets, ce bel adolescent ;
Sa lèvre semble dire encore une parole.
Ses longs et blonds cheveux lui font une auréole,
Quoique terne, son œil est doux et caressant.
A ce moment, des cieux une voix inconnue

Prend son essor,

Ils entendent ce mot qui traverse la nue :

Excelsior !

John KEATS

POÈTE ANGLAIS

Minuit, a dit plaisamment Gresset : « C'est l'heure

Où l'université des chats,

En robe fourrée,

Vient tenir ses bruyants états. »

Mais c'est aussi, a dit plus poétiquement un auteur moins connu du xvii^e siècle, Brown, « l'heure où les petites rafales qui secouent des feuilles vertes la poussière de l'aride été, s'agitent avec un murmure craintif, comme si elles avaient peur d'éveiller un oiseau chanteur. »

Pour tous, minuit est le moment des vaporeuses apparitions, des confidences amoureuses; c'est l'instant béni des mystérieux rendez-vous, éclairés, depuis des siècles, dans sa course silencieuse, par la même clarté douteuse de la lune au front d'argent. Cette heure enchanteresse du milieu de la nuit a été chantée par tous les poètes, mais jamais, elle ne nous a été présentée dans un tableau plus séduisant, plus délicieusement conçu que celui de *La Veillée de Sainte-Agnès*, racontée par le jeune et gracieux poète anglais, John Keats.

Là, dans une scène ravissante, l'amour le plus passionné se trouve en présence de la superstition la plus naïve; et cette scène, où se révèle un sentiment de grâce exquise, n'a, pour l'éclairer, que la pâle et blafarde clarté d'une

lune d'hiver, passant à travers les vitraux d'une fenêtre gothique, et projetant sur les objets et sur les personnages, les couleurs adoucies de ses magiques reflets.

En Angleterre, la froide veillée de Sainte-Agnès est l'objet d'une naïve légende, et chaque année, le retour en est ardemment souhaité par les blondes ladies d'Albion, impatientes de s'assurer par elles-mêmes de l'exactitude du récit qui se rattache à cette croyance :

« Toute jeune fille innocente et pure qui, après avoir jeûné, se met au lit, à minuit, en adressant, les yeux fixés au ciel, une courte mais fervente prière, est assurée de voir apparaître à son chevet, l'image de son bien-aimé. Une condition expresse, rigoureuse, lui est toutefois imposée ; c'est que, quelle que soit l'étrangeté du bruit que perçoive son oreille, elle ne portera ses regards ni à côté, ni derrière elle. »

Un jeune gentilhomme, le page Porphyro, a osé parler d'amour à Madeline, et ce doux sentiment, cette harmonie de tous les êtres, n'a point tardé à rencontrer un prompt et favorable écho dans le cœur de la gracieuse enfant.

Haut et puissant seigneur, d'une origine royale, le père ne veut point entendre parler de cette union pour sa fille, et son aversion pour Porphyro se montre si grande, sa haine contre lui devient si implacable, qu'elle va même jusqu'à le forcer à s'expatrier, pour aller se mêler aux aventureuses expéditions d'une guerre cruelle et meurtrière.

Loin de faire oublier son amour à Madeline, l'absence de Porphyro l'augmente en faisant naître en son âme les désirs et les regrets, et, chaque jour, au lieu de se cicatriser, la blessure saigne plus abondamment au cœur de la pauvre petite.

On est au jour de la fête de Sainte-Agnès. C'est fête aussi au château seigneurial. Dans les vastes et somptueux salons ornés des fleurs les plus magnifiques et décorés des plantes exotiques les plus rares, sous les feux de cent lustres de cristaux taillés à facettes, réfractant la lumière en mille couleurs différentes, s'agite, se presse, tournoie la foule ondoyante des danseurs électrisés par les accords vibrants de l'orchestre.

De toutes les parures enrichies de diamants, de tous les colliers de rubis et des bracelets d'émeraudes, chatoient en des milliers d'étincelles les jets qui vont se perdre au milieu des heureux de la fête. Seul, Porphyro, revenu le jour même de son lointain et périlleux voyage, se tient à l'écart, dans l'ombre des gigantesques piliers de marbre qui soutiennent la voûte du péristyle, à l'entrée du palais.

Au milieu des danseurs qui s'écartent devant elle ou qui, dans une contemplation muette l'admirent quand elle passe, Madeline anxieuse, dans l'attente de l'heure bénie, de cette heure de minuit à laquelle, grâce au miracle de la bonne sainte Agnès, il lui sera donné de revoir les traits chéris de son Porphyro qu'elle aime, promène, indolente et au hasard, ses pas de salle en salle, indifférente à tout ce qui se passe autour d'elle.

Pendant ce temps, Porphyro ne reste pas inactif. Il vient, le séducteur, d'attendrir au récit de ses malheurs, l'âme de la trop sensible et trop compatissante camériste qui l'introduit, en secret, à la faveur du tumulte et de l'agitation de la fête, dans la chambre virginale de sa jeune maîtresse.

L'heure de minuit n'est point encore sonnée. Aussi légère qu'une gazelle poursuivie par un chasseur, ou qu'un jeune faon effrayé par le bruit inattendu d'une

feuille sèche que le vent vient d'agiter sous la charmille, émue, le sein palpitant, Madeline quitte le bal, monte furtivement les degrés qui l'éloignent de la fête, et, comme un sylphe vapoureux, glissant plutôt qu'elle ne marche sur le parquet en mosaïque d'une longue galerie déserte, elle arrive ainsi, sans être vue, jusqu'à la porte de son nid charmant.

Un suave parfum de violette et d'ambre
Embauma l'escalier quand elle ouvrit sa chambre.
Son flambeau s'éteignit. Puis, un pâle rayon
De la lune éclaira son apparition.
Les esprits de la nuit seuls lui formaient escorte.
Sans murmurer un mot, elle ferma sa porte,
Mais son cœur à son cœur parlait éloquemment.
Son sein se soulevait, palpait vivement.

Unique, à triple arceau, large était la fenêtre;
Des fleurs, des fruits sculptés et des feuilles de hêtre
Enguirlandaient les bords de ses riches panneaux;
De splendides couleurs teignaient les grands vitraux.
Lions et léopards, emblèmes héraldiques,
Fiers éclatants blasons, écussons magnifiques,
En bosse s'étaient sur champ d'or et d'azur
De gueules émaillés, d'un sang royal et pur.

Une lune d'hiver, diaphane et blanchâtre,
Venait frapper en plein de son rayon d'albâtre
Les vitraux, et versait des tons vagues et doux
Sur l'enfant qui priait près du lit, à genoux.
Une rose tombait sur ses belles mains jointes;
D'un trèfle, sur son front se détachaient les pointes.

Elle semblait alors un ange radieux
Splendidement vêtu pour s'envoler aux cieux.

Porphyro, dans un coin, admirait Madeline
Dont le front rayonnait d'une beauté divine.
Sa prière achevée, elle ôta ses bijoux,
Et sa robe tomba le long de ses genoux,
Son corset délacé, belle, à demi-couverte,
Comme un alcyon blanc au sein de l'algue verte,
Elle croyait, — naïve imagination, —
Oùir de Sainte-Agnès la respiration.

Elle croyait la voir dormir candide et belle,
La sainte : mais n'osait regarder derrière elle,
Car le charme aussitôt se fut évanoui,
Et ce charme plaisait à son cœur réjoui.
Sous un mol édredon fourré de zibeline,
Dans son petit nid froid se glissa Madeline.
La chaleur s'empara de ses membres frileux,
Et le sommeil ferma ses grands et beaux yeux bleus.

A l'abri maintenant de souffrance et de joie,
Close comme la fleur qu'un léger souffle ploie,
Et qui ferme le soir sa corolle d'azur
Aux baisers du frelon et de l'insecte impur,
Elle dort, mollement dans son lit, repliée,
Comme dort le pinson la nuit sous la feuillée.
Et la lune toujours dessine maint feston
Sur sa bouche vermeille et sur son frais menton.

Porphyro radieux, regarde, ivre, en extase,
Ces couleurs de rubis, de saphir, de topaze,

Dont Phœbé vient couvrir le chaud et blanc chevet
Où, souriante alors, Madeline rêvait.
Des mots entrecoupés expirent sur sa lèvre...
Lui, d'amour palpitant, ému, le sein en fièvre,
Sort de l'ombre et s'élance en un bond, mais sans bruit,
Près de la couche où dort l'enfant depuis minuit.

.....
.....

Là, brûlant, énervé, penché sur son oreille :
O mon beau séraphin, vois, près de toi je veille.
Parle-moi, Madeline, ô parle, réponds-moi !
Mon paradis, mon ciel ! bel ange, éveille-toi !
Elle rêvait toujours, disait des mots étranges ;
Et la lune d'argent jetait de larges franges,
De fantasques reflets sur le tapis laineux
Où tremblant, à genoux, palpitait l'amoureux.

Dans ses yeux Porphyro sent perler une larme.
Il se dit que jamais il ne vaincra le charme,
Et soudain se levant, dans un fougueux transport,
Il s'empare d'un luth qui rend un faible accord.
De sa voix la plus douce à Madeline il chante
Comme un tendre murmure une plainte touchante,
La belle enfant répond par un gémissement.
Il cesse... Elle respire encor plus longuement.

Les yeux bleus étonnés de Madeline s'ouvrent,
L'amant est à genoux ; les longs rideaux le couvrent.
Elle croit voir toujours le songe à son réveil,
Qui vient de caresser, de bercer son sommeil.

Pourtant, un changement qu'elle ne peut décrire,
L'attriste au fond du cœur, éloigne tout sourire ;
Tremblante, elle murmure à peine quelques mots,
Lève les yeux au ciel, puis éclate en sanglots.

Le regard attendri d'émol, d'incertitude,
Porphyre reste là dans une humble attitude,
Suppliant, n'osant plus faire un seul mouvement,
Sentant par tout son corps un long frémissement...
.....

Mais, vers lui Madeline abaissant sa prunelle
Où se voit la tendresse, où se lit le pardon,
D'en ton de doux reproche et de tendre abandon,
En lui tendant la main : Ah ! Porphyro ! — dit-elle.

Ici, le gracieux tableau se couvre d'un voile mystérieux et pudique. L'imagination seule peut se représenter les tendres roucoulements, interrompus par le bruit des baisers, étouffés d'ailleurs maintenant par les épaisses tentures veloutées qui abritent l'alcôve de Madeline. On trouvera, peut-être, que John Keats a fait de la naïve légende une image un peu voluptueuse, lorsque, au contraire, la dévotion des jeunes filles anglaises à cette sainte est une bien innocente superstition. Toujours Agnès fut la patronne des fiancés, et la veille de sa fête les jeunes filles prient la sainte de leur montrer celui qui doit être leur mari. Benjenson fait allusion à cet usage quand il dit :

*And on sweet Saint-Agnès night
Please you with the promised sight, etc.*

Un autre poète de l'Angleterre, Alfred Tennyson, a traité le même sujet, mais d'une façon bien plus mysti-

que : c'est Dieu lui-même qui est le fiancé, et les paroles suivantes que le poète met dans la bouche de la mignonne et blonde enfant d'Albion respirent un suave parfum de candeur et d'innocence :

« Une neige épaisse couvre la toiture du couvent et brille aux rayons de la lune. Un souffle monte vers les cieux comme une vapeur : puisse mon âme le suivre bientôt ! Nos tourelles dessinent leurs ombres marchant lentement comme les heures qui me conduisent à vous, ô Seigneur ! Faites que mon âme soit pure comme cette première perce-neige dont j'ai mis la fleur dans mon sein.

» De même que ces blanches roses semblent souillées et sombre, comparées à la neige qui étincelle sous mes yeux ; de même que cette lampe qui me prête sa clarté est bien pâle comparée à ce bel orbe d'argent, telle est mon âme devant l'agneau divin, tel est ce corps mortel comparé à ce que j'espère être un jour. Ouvrez vos cieux, ô Seigneur ! ouvrez vos sentiers émaillés d'étoiles, et, appelez-moi comme votre fiancée, astre étincelant moi-même sous la blancheur de mes vêtements.

» Je me suis soulevée vers ces portes d'or ; quelques éclairs en jaillissent ; déjà les parvis du ciel rayonnent jusqu'à moi ; c'est un flot lumineux qui va de la terre au ciel ; les portes saintes roulent sur leurs gonds ; le céleste époux m'attend dans l'enceinte pour me purifier de tout péché. Les fêtes de l'Éternité commencent. Quelle clarté resplendit au-dessus de cet océan de clarté ? C'est le fiancé qui se montre à sa fiancée ! »

En 1867, à l'Exposition internationale à Paris, l'un des meilleurs peintres anglais, M. Y. Eweret Millais, s'inspirant de la légende et un peu de la poésie de Keats, a exposé un tableau plein de mérite : C'est une jeune fille

qui se déshabille au clair de la lune et qui peut voir dans la glace l'image de son fiancé.

Mais c'est John Keats qui fait l'objet de cette étude, laissez-moi vous donner une esquisse rapide de la vie de ce poète, peu connu en France, je le crois du moins.

Dans les derniers mois de l'année 1795, vint au monde à sept mois, un enfant qui devait mourir jeune et malheureux, non sans avoir toutefois doté l'Angleterre, sa patrie, de poésies remplies d'une harmonieuse richesse. Cet enfant était John Keats. D'une famille plus que modeste, son père, qui n'était que simple cocher, parvint néanmoins à lui donner une éducation soignée. C'est dans une pension à Enfield que le jeune enfant fut placé. Il y fit de rapides progrès. A sa sortie, il entra comme élève chez un chirurgien, et quand il fut à Londres pour y passer ses examens, son éducation était déjà bien avancée. Il n'avait pas quinze ans, que déjà recherchant la solitude et le silence, il préférait à tout les longues et mélancoliques rêveries, tantôt couché à l'ombre de quelques vieux arbres, tantôt assis au bord d'un limpide ruisseau dont il suivait d'un œil immobile l'onde qui passait sous ses pieds en murmurant toujours sa chanson monotone.

De ce recueillement en lui-même, de cette quiétude mystique, de cette contemplation extraordinaire à son âge, naquirent les deux plus remarquables poèmes de Keats, *Hypérion* et *Endymion*. L'œuvre du nouveau poète fut acclamée et son nom se répandit dans toute l'Angleterre. L'amour de la poésie s'empara de Keats avec une fougueuse passion. Toujours au travail, passant des nuits sans sommeil, et laissant son imagination se perdre dans le vague et l'inconnu, la frêle et délicate complexion du poète ne tarda pas à se trouver profondément atteinte. Bientôt, ceux qui le connaissaient, le virent promener

tristement, cherchant la vie dans un pâle rayon de soleil, son long corps exténué, amaigri et languissant.

Rejeton d'une mère phthisique, poitrinaire lui-même, Keats devint si faible et si pâle que ses amis l'engagèrent à quitter le climat brumeux de la capitale, pour voyager dans les cantons les plus favorisés de la nature sous le ciel de l'Angleterre.

De la lecture des poésies sensuelles et quelquefois un peu échevelées de Keats, on serait naturellement porté à supposer que la beauté des femmes et leur société fut pour beaucoup dans son affaissement physique. Il n'en est rien. Le poète n'était voluptueux que par la pensée, et jusqu'à sa vingt-unième année, il poussa même contre elles l'affectation jusqu'au dédain, jusqu'à les fuir quand elles paraissaient, et dans plusieurs de ses portraits, les traitant sans pitié, il fut inexorable pour leurs moindres défauts. Mais qui saurait, lorsque le moment est arrivé, résister aux traits de feu que décoche l'amour ?

Une jeune plante transportée des Indes-Orientales, une ravissante beauté nouvelle, une créole, captiva le jeune poète et fit naître en son cœur une de ces passions ardentes qu'on ne saurait déraciner une fois qu'elle y a pris germe. Voici un sonnet adressé par Keats à cette éblouissante beauté :

A FANNY, au bal

Toi que j'aime d'amour, mon espoir et ma crainte,
Souriante pour tous, et pour eux et pour moi,
Lorsque mes yeux ravis t'admirent sans contraintes
Et te suivent partout, plein d'amour et d'effroi,

Oh! ne vas pas livrer ta main, je t'en supplie,
A celui qui voudrait me prendre mon bonheur;
Oh! ne détourne pas de moi ta sympathie,
Qui me fait vivre un peu, qui ranime mon cœur;

Conserve-la pour moi, garde-la pour moi seul,
Hélas! je suis si près, enfant, de mon linceul...
Épargne au cœur souffrant la sombre jalousie.

Froide, souris pourtant comme en mai, le matin,
Car, j'y succomberais, et si courte est ma vie,
Si vite elle s'en va... si vite elle s'éteint!...

Dans cette traduction, je sens combien je suis loin de la grâce et du charme de la poésie de Keats; ses sonnets sont des chefs-d'œuvre et sont considérés comme des plus beaux de la langue anglaise.

Les souffrances physiques de Keats, en même temps que ses souffrances morales, augmentaient chaque jour. Amoureux et poitrinaire!... qu'il dut souffrir!...

C'est alors que ses amis l'engagèrent à quitter les lieux voisins de Hampstead, petit village pittoresque d'Angleterre, où habitait sa chère Fanny. Sentant la vie l'abandonner, il céda à leurs sollicitations pressantes et partit pour l'Italie, accompagné de son ami Severn. Là, après cinq mois de souffrances et d'angoisses continuelles, le malheureux Keats expirait dans les bras du seul ami qui l'avait suivi, le 23 février 1821, dans un misérable hôtel garni de Rome, et manquant de ce qui était nécessaire pour payer son linceul.

Thomas HOOD

POÈTE ANGLAIS

Des poètes modernes, Thomas Hood est, à n'en point douter, destiné à rester un des plus populaires, parmi ceux de la Grande-Bretagne. Pendant tout le cours de sa carrière littéraire, il s'est attaché à flétrir l'injustice, à couvrir de ridicules les bigots et les hypocrites; il a surtout chanté le peuple, ses misères, ses privations et sa détresse; il a plaidé la cause des pauvres travailleurs, et avec sa seule *Chanson de la Chemise*, il a su mettre en émoi l'Angleterre tout entière ainsi que l'Amérique. Depuis lors, plusieurs poètes et romanciers ont suivi Hood, dans cette guerre de raillerie mordante contre les cafards et les cagots, et Dickens entre autres, les a dépeints de la manière la plus fine et la plus spirituelle dans son odieux personnage de l'architecte Pecksniff. Un des biographes de Thomas Hood, M. E.-D. Forgues, nous apprend que ce qu'il sait de la vie de ce poète est en harmonie avec ses ouvrages : « Il était nerveux, — dit-il, — irritable, capricieux, soupçonneux par moments, enthous-

siaste, aimant, sympathique à ses heures, et toujours spontané, toujours dominé par cette *humour* dont ses écrits portent l'empreinte.

Avec lui, la conversation la plus sérieuse pouvait finir brusquement par un lazzi, par un quolibet inattendu, de même que, sur la causerie la plus abandonnée, il jetait quelquefois un voile mélancolique par quelques tristes et profondes réflexions. En somme, il n'était point heureux; — le génie l'est rarement, — et dans plusieurs de ses poèmes, entre autres dans celui qu'il intitule *Revue rétrospective*, il a laissé percer l'amer ressentiment d'un homme qui se voit placé dans l'opinion bien au-dessous du rang dont il se sent digne. »

J'ai cité tout à l'heure le titre d'une chanson de Hood qui fit tressaillir la vieille Angleterre. Cette *Chanson de la Chemise* parut dans un journal illustré, le *Punch*, vers la fin de la carrière du poète. C'est le cri de désespoir de la couturière anglaise. Dans une pauvre mansarde, triste, démeublée, à la toiture crevassée qui laisse pénétrer la pluie et la froidure, se tient assise, près d'une lucarne étroite par laquelle arrive péniblement jusqu'à elle un jour sombre et douteux, une jeune femme couverte à peine de quelques haillons, et portant sur son visage intéressant et souffreteux les stigmates de la misère. Elle est seule; acharnée à coudre depuis le matin; avec une ardeur fébrile elle tire l'aiguille pour finir sa tâche, et Dieu sait combien malgré son travail elle en est éloignée encore! — Ses pauvres yeux sont rougis par les veilles et par les larmes; son cœur roule d'amères pensées; quelques gémissements plaintifs tombent par intervalles de ses lèvres froides et décolorées, mais sa dou-

leur finit enfin par éclater dans ce cri suprême de désespoir :

Stitch ! Stitch ! Stitch !

Travaille ! travaille ! travaille à l'aiguille !

Quel Anglais ne connaît pas cette chanson populaire aujourd'hui :

*With fingers weary and worn
With eyelids heavy and red,
A woman sat, in unwomanly rags,
Plying her needle and thread...
Stitch ! Stitch ! Stitch !
In poverty, hunger and dirt
And with a voice of dolorous pitch
She sang « her song of the shirt. »*

Un poète français, M. de Chatelain, a ainsi traduit cette chanson désespérée de la pauvre couturière anglaise :

Avec des doigts piqués, fatigués et usés,
De lourdes et rouges paupières,
Une femme en haillons, aux traits couperosés,
Travaillait à l'aiguille, en proie à ses misères ;
Des points ! des points ! encor des points !
Et dans la faim, dans la crasse et la bise,
En cousant cols, goussets, manches, coins et recoins,
Elle chantait le chant de la chemise !

Travailler, travailler, travailler, travailler !
Si bien qu'enfin tourne la tête.
Travailler ! travailler ! et toujours travailler
Tant que l'œil hébété se trouble et puis s'arrête !

Couture, gousset et collet,
Et pour changer collet, gousset, couture,
Jusqu'à ce que mes doigts s'endorment au poignet
Tout en cousant les boutons d'aventure.

Hommes qui vous targuez de les chérir, vos sœurs,
Et vos épouses et vos mères,
Vous n'usez pas du linge, — oh! non, mais les sueurs,
Et puis la vie aussi des pauvres ouvrières!
Des points, des points, toujours des points!
Et dans la faim, dans la crasse et la bise,
Et cousant à la fois d'un double fil joints
Un noir linceul, une blanche chemise!

•

On raconte que peu de temps avant la mort de Thomas Hood, cet auteur tout en causant familièrement avec quelques amis, esquissa à longs traits sur une feuille de papier qui se trouvait à sa portée, un tombeau bien modeste, sur la tablette duquel il écrivit la légende laconique qui, selon lui, devait le mieux servir à conserver son souvenir :

*He sang
the
Song of Shirt!*

Il a chanté la chanson de la chemise.

Bien qu'ayant produit en Angleterre une sensation moins grande que la *Chanson de la Chemise*, le chant suivant de Thomas Hood n'en est pas moins d'un réalisme terrible. Peut-être aussi est-il moins connu? C'est un des motifs qui me l'ont fait choisir.

Noyée!... Noyée!

(*Hamlet.*)

Une encor lasse de la terre.
Une encor victime du sort,
Dans son audace téméraire,
Qui dans l'onde a trouvé la mort!
De ses vêtements l'eau ruisselle...
Oh ! soulevez-la doucement ;
Ne touchez sa main jeune et frêle,
Ne la touchez que tendrement.
Son vêtement, comme un suaire,
Colle à sa transparente peau,
Et, goutte à goutte, sur la terre,
Comme des larmes tombe l'eau.

Non de dégoût, mais de tendresse,
Émus, passants, soulevez-la.
Pitié, pitié pour sa jeunesse,
Et dites-vous : Morte déjà !
Ne voyez plus sur cette rive
Qu'une femme, une frêle enfant,
Dans sa pureté primitive
Immolée au gouffre béant.
Toutes fautes, la mort les lave.
Essuyez donc sa blanche main ;
Otez la limoneuse bave
De sa lèvre, et couvrez son sein.
Prenez-les, dans votre tendresse,
Ses cheveux au peigne échappés,
Renouez-la sa blonde tresse,
Renouez ses cheveux trempés.

Où donc, dit-on, demeurait-elle ?
Quelle était sa mère, sa sœur ?
Hélas ! nulle voix ne l'appelle,
Nul ne met la main sur son cœur !
Point de maison qui fut la sienne,
Aucun des siens à son côté...
Oh ! que la charité chrétienne
Est chose rare en vérité !...

Loin d'où projette, en la nuit sombre,
Le réverbère ses reflets,
Elle a porté ses pas dans l'ombre,
Roulant de sinistres projets.
Sans abri, folle, demi-nue,
Grelottant sous un froid du Nord,
Minuit sonnait... Elle est venue
Dans le fleuve trouver la mort !
De cette fin, dis-nous les causes ?
Tu les sais, homme dissolu.
Cette eau, bois-en donc, si tu l'oses,
Va donc t'y laver résolu...

De ses vêtements l'eau ruisselle
Oh ! soulevez-la doucement.
Ne touchez sa main jeune et frêle,
Ne la touchez que tendrement.
Toutes fautes, la mort les lave.
Essuyez-donc sa blanche main,
Otez la limoneuse bave
De sa lèvre et couvrez son sein ;
Avant qu'à tout jamais soient roides
Ses pâles membres, pliez-les ;
Joignez ses petites mains froides
Sur son sein glacé désormais.

Dans une attitude muette ,
Comme confessant son erreur ,
Qu'elle trouve grâce, pauvrette ,
Et saint devant le Sauveur !

Thomas Hood est mort le 3 mai 1845. Se sentant faiblir, il bénit tendrement ses enfants, puis serrant la main de sa femme on l'entendit murmurer d'une voix faible :
« Le Seigneur dit : Lève-toi, prends ta croix et suis-moi. »

O. PRADÈRE.



UN MOT

SUR

LA GÉOLOGIE COMPARÉE

La géologie comparée est une science nouvelle ; c'est à ce titre que nous voulons en dire un mot.

Les éléments de cette science étaient disséminés dans de nombreux et remarquables travaux, mais personne encore n'avait songé à les réunir en faisceau, à les coordonner dans un but déterminé, lorsque parut le *Ciel géologique*. Ce livre, publié en 1871, est une esquisse de géologie comparée. Trois ans plus tard, le *Cours de géologie comparée* produisait, à l'appui de cet exposé, des résultats de laboratoire reliés entre eux par des vues immédiatement induites des faits. Ces deux études, aussi solides qu'ingénieuses, que l'auteur doit compléter par une *Histoire des Météorites*, sont de M. Stanislas Meunier, aide-naturaliste et docteur ès-sciences.

Au moment où s'achevait l'impression du *Cours de géologie comparée*, M. Stanislas Meunier était appelé à remonter dans la chaire de géologie du Muséum pour y décrire la constitution géologique des environs de Paris. Ce cours a été publié l'an dernier. Cette rapide succession de travaux témoigne de l'activité du jeune savant. Comme géologue,

M. Stanislas Meunier est de l'école de Charles Lyell ; il admet la théorie des *Causes actuelles*. Mais ce qu'il nous importe de savoir, c'est qu'il a appris à étudier les météorites sous la direction de M. Daubrée. C'est à M. le professeur Daubrée que le Muséum doit sa magnifique collection de météorites, où 130 chûtes sont représentées.

Une question se présente tout d'abord : Que faut-il entendre par géologie comparée ? C'est la structure de notre système solaire étudiée à la lumière de la géologie terrestre. Chacun des corps de ce système est susceptible de donner lieu à une géologie spéciale. Mais l'objectif de la géologie comparée est moins une connaissance plus intime de ces corps que celle de quelques-unes des grandes lois qui régissent l'univers ; ce qu'elle a la prétention de nous apprendre, c'est l'histoire de l'évolution complète de notre planète, comme celle du système dont elle fait partie. Ce qui ressortira de cette étude, c'est qu'au point de vue géologique, comme au point de vue astronomique, les astres ne sont point isolés les uns des autres, et que les notions acquises à l'égard de l'un d'eux sont applicables à l'étude des autres. C'est ainsi que les météorites, fragments d'un astre brisé, nous dévoilent la géologie des parties profondes de la terre. C'est ainsi que l'analyse spectrale du soleil et des étoiles évoque devant nous des états de notre globe antérieurs à l'acquisition des caractères qu'il présente aujourd'hui. C'est encore ainsi que les astéroïdes et les météorites, convenablement interrogés, nous révèlent l'avenir qui attend notre planète.

L'étude du ciel et la connaissance de la terre s'éclairant réciproquement : telle est l'expression la plus simple et la plus générale de la géologie comparée.

Parmi les corps célestes qui s'offrent à notre observation, était naturel d'étudier d'abord ceux sur lesquels

les méthodes géologiques ont le plus de prise. Or, après la planète que nous habitons, les corps remplissant le mieux cette condition sont les météorites, puisque ce sont les seuls que nous puissions toucher et soumettre au même genre de recherches que les roches terrestres. Aussi leur étude tient-elle une grande place dans le *Cours de géologie comparée*.

Nous n'avons pas à décrire le phénomène entièrement météorologique de la chute des météorites; nous dirons seulement qu'il consiste en trois phases très-nettes : arrivée dans les hautes régions de l'atmosphère d'un globe de feu appelé *bolide*; — explosion violente de ce bolide; — précipitation sur le sol de fragments solides constituant les météorites.

Mais ce qu'il nous importe d'établir, pour prévenir toute objection, c'est que ces météorites sont réellement des corps extra-terrestres. Le fait est regardé comme démontré depuis 1803, époque de la chute de l'Aigle (Orne), à la suite du rapport de Biot. Le mouvement extrêmement rapide des bolides suffirait seul pour prouver l'origine cosmique des météorites : ces bolides progressent à raison de 30 à 40 kilomètres par seconde, et ces chiffres rentrent tout à fait dans l'ordre des vitesses planétaires. Voici une autre preuve : quelle que soit à un moment donné la température externe des météorites, il est certain que leur intérieur possède une température extraordinairement basse; c'est la température même des espaces célestes. Enfin, les météorites, celles surtout qu'on désigne sous le nom de *Fers météoriques*, ont une physionomie à part, toute différente de celle des roches terrestres, et un air de famille qui semble leur assigner une origine commune.

Forme fragmentaire et surface vernissée, tels sont les caractères généraux des météorites. Certaines météorites, d'ailleurs très-nombreuses, sont arrondies, polies sur un

de leurs côtés par le frottement de l'air, tandis que l'autre conserve ses inégalités. M. Stanilas Meunier compare ces météorites à ces îles scandinaves dont la région septentrionale a subi le rabotage du phénomène erratique, tandis que la rive sud a été abritée contre lui.

Le fait de la présence ou de l'absence du fer paraît être le meilleur caractère pour faire les grandes divisions parmi les météorites. La plupart de ces corps contiennent à la fois, et même quand la première apparence ne le ferait pas croire, du fer et de la pierre en proportions d'ailleurs extrêmement variables. La situation relative de ces minéraux est loin d'être toujours la même. Tantôt la pierre est à l'état de grains englobés dans le fer, tantôt au contraire, le métal est en grenailles disséminées dans la pierre. C'est d'après ces considérations que M. Daubrée a établi parmi les météorites les six divisions suivantes :

Météorites ne contenant que du fer seul. *Holosidères.*

Météorites contenant à la fois du fer et des matières pierreuses ; la position relative de ces deux éléments donne lieu à deux divisions :

1° Fer en réseau englobant la pierre..... *Syssidères.*

2° Fer en grenailles disséminées dans une gangue pierreuse..... *Sporadosidères.*

Météorites ne contenant pas de fer métallique..... *Asidères.*

La classification minéralogique de chacune de ces divisions donne un certain nombre de types : les *Holosidères* 11, les *Syssidères* 6, les *Sporadosidères* 24, les *Asidères* 4. En tout 45 types de météorites.

Les *Holosidères* sont des roches très-singulières, formées d'un métal compacte, tout-à-fait pareil, pour l'aspect et les principales propriétés physiques, à l'acier le mieux

fabriqué. Elles sont souvent ductiles et malléables. Aussi certains sauvages utilisent-ils le fer météorique dans la fabrication de leurs ustensiles, et on conserve par exemple au Jardin des Plantes une petite hachette de ce genre qui provient des Esquimaux. Il est plus que probable que les premiers hommes ont fait usage du fer tombé du ciel. M. Stanislas Meunier pense qu'à ce point de vue, il y aurait le plus vif intérêt à étudier chimiquement les armes et les outils du *premier âge de fer* : peut-être y trouvera-t-on le phosphore et le nickel témoignant de leur nature météorique.

La masse principale des *holosidères* est du fer nickélé. Mais ce *fer nickélé*, considéré jusqu'ici comme espèce minérale, est lui-même très-complexe ; c'est un mélange d'alliages divers, de nombreuses espèces minéralogiques. Ce qu'on appelle *l'expérience de Widmanstæten* permet de reconnaître cette complexité. Cette expérience consiste à préparer sur une holosidère une surface plane que l'on polit et qu'on soumet à l'action d'un acide. On constate alors que la surface, au lieu de s'attaquer uniformément, comme ferait le fer terrestre dans les mêmes circonstances, manifeste une sorte de *moiré* extrêmement régulier, rappelant par l'aspect les aciers damasquinés. Ce sont, le plus souvent, de longues baguettes formant entre elles des angles constants et se détachant sur un fond métallique plus soluble. En poussant l'expérience suffisamment loin, les baguettes acquièrent un relief tel que la plaque, d'abord plane, devient un véritable *cliché* propre à l'impression. C'est à ce dessin remarquable qu'on donne le nom de *figure de Widmanstæten*. Une dissolution saturée chaude de bi-chlorure de mercure, ou encore une goutte de chlorure d'or en dissolution froide et concentrée, déterminent sur certaines holosidères la formation d'admi-

ral les figures de Widmanstätten. Cette figure est due à la coexistence d'alliages divers et inégalement solubles.

En somme, les études fort nombreuses auxquelles ont donné lieu les fers météoriques ont démontré dans ces corps l'existence d'un certain nombre d'espèces minérales. Ce sont d'abord, dans la masse métallique générale, des alliages où prédominent le fer et le nickel ; et ce *fer nickélé* résulte du mélange de diverses substances qui ont reçu les noms de *tanite*, *kamacite*, *campbelline*, *braunine*, etc. Les divers types d'holosidères sont caractérisés par la présence de une, deux ou trois de ces substances.

Viennent ensuite d'autres éléments tels que la *troilite* (sulfure de fer), la *schreibersite* (phosphure de fer et de nickel), des grains lithoïdes, généralement silicates magnésiens, la croûte ou *vernix*, les gaz retenus par occlusion, etc.

M. Stanislas Meunier a entrepris de faire, au point de vue lithologique, l'examen des principaux types de météorites, tâche difficile et délicate pour laquelle il a dû modifier les procédés connus ou même s'ingénier à en trouver de nouveaux. Il n'est pas toujours facile, en effet, de séparer chimiquement les éléments pierreux. Le triage mécanique lui-même n'est pas toujours possible. Pour constater la situation relative des divers minéraux, il lui a souvent fallu examiner à la loupe une surface polie, soumise ou non à l'action de certains réactifs, ou se servir de lames taillées à travers les météorites et assez minces pour être tout-à-fait transparentes. Nous ne le suivrons pas dans cette partie de son travail et nous arriverons, sans plus de préparation, à la *Géologie des Météorites*.

L'existence de types très-nombreux de roches météoriques étant démontrée, on est conduit à se demander si, comme les roches terrestres, elles ne constitueraient pas

les parties diverses d'un seul et même tout géologique. Des échantillons monogéniques ne prouvent rien en pareil cas, mais il en est autrement des roches polygéniques, telles que les brèches et les poudingues. Une brèche, en effet, ne peut se produire que dans une région où préexistent, sous forme de masses distinctes, les éléments qui la composent. Or, la *Mesménite*, la *Canellite* et la *Parnallite* (types représentés par les chûtes de Saint-Mesmin, de Cannelas et de Parnallee), sont de véritables brèches. La *parnallite* est, sous ce rapport, le plus remarquable des types météoriques connus. L'étude de cette météorite a fourni, en effet, douze espèces de grains parfaitement caractérisés, dont sept sont franchement des roches. Puisque la présence simultanée, dans certaines brèches, de toutes les roches des Alpes ou des Pyrénées démontre sans autre preuve la relation de position de ces roches, la réunion dans le conglomérat de Parnallee de fragments appartenant à sept types au moins de roches météoriques distinctes prouve la coexistence de ces types dans le gisement d'où proviennent les météorites.

Les relations stratigraphiques ou de gisement sont encore démontrées par le métamorphisme, par l'existence de types de transition, par la coexistence de types lithologiques distincts dans une même chute de météorites. Pour ne parler que du métamorphisme extra-terrestre, nous dirons que la *tradjérite* et la *chantonnite* sont des états plus ou moins avancés du métamorphisme de l'*aumalite*.

On peut constater aujourd'hui l'existence de plus de vingt types de roches météoriques qui, par des procédés divers et souvent concordants, révèlent leurs anciennes relations. Il est donc légitime de dire que les météorites dérivent d'un même gisement originel. Le globe dont elles proviennent était assez volumineux à en juger par

les injections de fer fondu (celles de la brèche de Deesa par exemple), injections supposant des pressions très-considérables. Il est évident que sur ce globe s'exerçaient des actions géologiques tout-à-fait analogues à celles dont la Terre est le théâtre, telles que production de brèches, injections de filons éruptifs. Enfin l'astre en question était probablement le siège de phénomènes volcaniques. Ainsi la roche appelée *Eukrite* est analogue à nos laves. L'*Igastite* est pareille à nos ponces quartzifères. Les laves et les ponces ne se trouvant en rapport qu'avec les volcans, il est naturel de supposer que l'*eukrite* et l'*igastite* sont elles-mêmes des roches volcaniques.

Voilà donc un astre disparu qu'il nous est possible de restaurer, du moins en partie. En d'autres termes, nous sommes en mesure de faire de la *paléontologie sidérale*. Et en effet, M. Stanislas Meunier a pu tracer une coupe géologique du globe météorique. Cette coupe idéale d'un globe résultant de la réunion des types lithologiques reconnus dès à présent parmi les météorites nous donne du centre à la circonférence les types suivants : 1^o Caillite, 2^o Logronite, 3^o Aumalite, 4^o Lucéite et Montréjite, 5^o Chassignite, 6^o Eukrite. Jusqu'ici il n'a été tenu compte que de la densité. Mais le régime géologique doit être pris en grande considération. Aussi voyons-nous se placer en discordance avec ces types des roches éruptives, telles que la *Jawellite*, en relation avec la masse centrale de caillite, et la *Chantonnite*, en relation avec la couche d'aumalite. La *jawellite* est un filon métallique, et la *chantonnite* un filon pierreux. Les brèches pierreuses, sortes de peperinos, comme la mesménite, la canellite et la parnallite, dont il a été parlé, doivent se trouver vers la tête des filons ou dans le voisinage des failles.

Les termes que nous venons d'employer ne représentent

rien à l'esprit de qui n'est pas familiarisé avec la langue de la géologie comparée. Cela nous oblige à entrer dans quelques explications. Suivons du centre à la circonférence les diverses assises du globe météorique :

1° La *Caillite*, masse centrale. Ce type a pour représentant le bloc découvert au petit village de Caille (Alpes-Maritimes). C'est une holosidère dont la masse métallique, composée de fer nickélé, est impressionnée par les acides ; la *figure de Widmanstätten* y décèle la présence de deux alliages : la *ténite* et la *kamacite*.

2° La *Logronite*, qui enveloppe la masse de caillite, est représentée par la chute de Logrono (Espagne). C'est une sporadosidère où le fer est très-abondant ; elle consiste dans un mélange de silicates magnésiens plus ou moins voisins du péridot et du pyroxène, avec des grenailles métalliques de fer nickélifère.

3° L'*Aumalite*, qui forme la troisième zone à partir du centre, est une masse monogénique de couleur grise et très-finement grenue ; sa composition la rapproche beaucoup de nos serpentines.

4° La *Lucéite* et la *Montréjite* (chûtes de Montrejeau, Haute-Garonne, et de Lucé, Sarthe), remplissent la zone suivante : elles ont à peu près la même composition que l'aumalite (péridot, pyroxène, feldspath et fer nickélé). La *lucéite* a une structure trachytique, la *montréjite* une structure oolithique.

5° La *Chassignite* (chûte de Chassigny, Haute-Marne), est une asidère verdâtre ; elle consiste presque exclusivement en péridot granulaire mélangé de petites quantités de fer chromé et de pyroxène ; sa composition est celle de notre *dunite*.

6° Enfin, l'*Eukrite*, formant la zone la plus excentrique, a la même composition minéralogique que nos *dolérites*.

L'astre météorique étant reconstruit à l'aide de ses débris fossiles, il est naturel d'en comparer la structure à celle de notre globe terrestre. Nous devons aux phénomènes éruptifs les seuls renseignements que nous possédions sur les masses profondes de notre planète. En tenant compte de l'âge relatif des éruptions, nous trouvons au-dessous de l'assise cristalline :

- 1° Les roches trachytiques et porphyriques ;
- 2° Les basaltes et les laves doléritiques ;
- 3° Les roches silicatées magnésiennes.

Rapprochons ce diagramme de celui que les météorites viennent nous offrir.

L'atmosphère, l'Océan, les terrains stratifiés et les terrains cristallins doivent être éliminés, puisqu'ils ne sont pas représentés, jusqu'ici du moins, parmi les roches cosmiques.

Disons tout de suite que l'atmosphère et l'Océan sont des roches pour M. Stanislas Meunier. Le rôle de premier ordre que l'air et l'eau jouent dans les phénomènes géologiques et dans ceux de l'évolution sidérale est bien propre en effet à les faire considérer comme telles.

Dès les roches trachytiques se révèlent des analogies que nous avons en partie signalées en passant en revue les assises du globe météorique. La météorite d'Igast est rigoureusement une ponce quartzifère. Les *eukrites* correspondent aux dolérites terrestres. Les météorites magnésiennes sont analogues à certaines roches terrestres. La *chassignite*, par exemple, se compose, comme notre dunité, de péridot granulaire mêlé d'un peu de fer chromé.

L'aumalite n'est identique à aucune de nos roches terrestres ; mais, étudiée de près, elle diffère fort peu de nos roches magnésiennes éruptives et peut être assimilée à nos serpentines.

De la comparaison des deux globes semble résulter une grande analogie des météorites oligosidères (c'est-à-dire des sporadosidères renfermant peu de fer) avec les roches silicatées magnésiennes. Nous sommes conduits de la sorte à supposer au centre de la terre la présence du fer métallique. Beaucoup de faits d'observation directe viennent confirmer ce résultat. Le plus important est la valeur élevée de la densité moyenne du globe. Mais ce qu'il faut surtout prendre en sérieuse considération, c'est l'ensemble des faits qui démontrent d'une manière directe la présence du fer dans les roches éruptives profondes.

De l'ensemble de ces faits, dit M. Stanislas Meunier, résultent, touchant la structure du globe terrestre, quelques notions très-précises. Laissant de côté les portions superficielles qui comprennent l'atmosphère, l'Océan et les terrains stratifiés, nous constatons l'existence de quatre zones concentriques respectivement caractérisées par la présence d'autant de minéraux ; la première par le quartz, la seconde par le feldspath, la troisième par les silicates magnésiens, la dernière par le fer métallique. Mais entre ces zones se font des passages, et les roches qui en résultent sont : entre la première et la seconde, les mélanges de quartz et de feldspath, dont le principal est le granit ; entre la seconde et la troisième, les mélanges de feldspath et de silicates magnésiens, comme les dolérites et les basaltes ; enfin entre la troisième et la quatrième, les météorites sporadosidères, qui consistent dans le mélange des silicates magnésiens et du fer métallique. Le tableau suivant exprime ce fait important :

- 1^{re} zone : Quartz. — Roche prédominante. Quartzite.
Roche de passage..... *Granit.*
- 2^e zone : Feldspath. — Roche prédominante. Trachyte.
Roche de passage..... *Dolérite.*
- 3^e zone : Silicates magnésiens. — Roche
prédominante *Serpentine.*
Roche de passage..... *Aumalite.*
- 4^e zone : Fer métallique. — Roche prédo-
minante *Caillite.*

Il s'agit maintenant de déterminer la situation astronomique de l'astre d'où proviennent les météorites.

Deux questions se présentent : 1^o dans quelle région du système solaire se mouvait l'astre démolé ; 2^o comment cet astre s'est-il brisé ? La première de ces questions pose un véritable problème de paléontologie qui peut se formuler de la manière suivante : A quelle strate céleste l'astre détruit a-t-il appartenu ?

Il faut commencer par démontrer que les astres du système solaire constituent réellement une série, un grand tout géologique. Considéré dans son ensemble, ce système comprend :

A. Le Soleil, astre central.

B. Les Planètes intérieures, savoir :

Mercure.

Vénus.

La Terre.

Mars.

LES ASTÉROÏDES.

C. Les Planètes extérieures, savoir :

Jupiter.

Saturne.

Uranus.

Neptune.

Or, grâce aux puissants moyens d'étude dont la science dispose aujourd'hui, l'état physique de ces divers corps nous est connu.

Le soleil est une masse incandescente en grande partie gazeuse. Les planètes intérieures (Mercure, Vénus, la Terre, Mars) ont un noyau solide recouvert d'une double enveloppe liquide et gazeuse, constituant l'Océan et l'atmosphère. Jupiter et Saturne paraissent avoir un noyau entièrement liquide. Enfin Uranus et Neptune, faiblement lumineux et sans contours nettement définis, se comportent comme des corps gazeux.

Remarquons l'analogie intime de structure générale du système solaire avec la structure de la terre prise en particulier.

Qu'on suppose, en effet, chaque planète remplacée par une couche continue occupant tout son orbite, le système solaire aura la forme d'un ellipsoïde dont on pourra faire la coupe géologique. Or, *la coupe géologique du système solaire*, si on la compare à celle de notre globe, en reproduit les particularités principales :

Le Soleil répond au noyau incandescent de notre planète ; Mercure, Vénus, la Terre et Mars répondent à la croûte solidifiée ; Jupiter et Saturne à l'Océan ; Uranus et Neptune à l'atmosphère.

Cette analogie tient à l'essence des choses et à la communauté du mode de formation qui est le même, en définitive, qu'il s'agisse du système solaire tout entier ou simplement de la Terre.

Cela posé, on sait exactement le sens de cette expression : A quelle strate céleste le globe météorique a-t-il appartenue ? L'unité géologique que nous signalons dans le système solaire n'est d'ailleurs que l'expression la plus

concrète des relations de divers ordres qui existent entre ses différentes parties : analogies de formes, similitudes de mouvements, unité de composition chimique, échange de radiations.

Arrêtons-nous un instant à l'unité de composition chimique et à l'échange de radiations.

Le merveilleux appareil qui a permis de soumettre les astres lumineux à l'analyse chimique, le spectroscope, nous montre, dans les régions superficielles du soleil, de l'hydrogène, et dans les couches profondes, des vapeurs de sodium, de baryum et de magnésium, mélangées avec des proportions moindres de fer, de cuivre, de zinc, etc., tous corps simples appartenant à la chimie terrestre, sauf une substance à laquelle on donne le nom d'*hélium*. Ce sont aussi des substances terrestres que l'analyse spectrale révèle dans les planètes. Quant aux météorites, dont l'étude a pu être faite d'une manière plus complète, elles renferment plus de trente corps simples, appartenant tous à notre chimie.

Faut-il ajouter que Mars, Vénus, Jupiter et le Soleil donnent, à l'analyse spectrale, les raies caractéristiques de la vapeur d'eau, et que les météorites renferment beaucoup de minéraux identiques à ceux que fournissent les roches terrestres ?

Arrivons à l'échange de radiations. Pour l'explication des phénomènes intersidéraux, il faut nous en tenir au milieu constitué par l'*éther* des physiciens, la science n'ayant pas trouvé mieux jusqu'ici.

Le Soleil envoie aux planètes de la chaleur et de la lumière. Sur la terre, le rôle des radiations solaires est capital. Ce sont elles qui déterminent tous les phénomènes géologiques superficiels ; tous les phénomènes biologiques leur sont de même intimement liés.

A ce point de vue, on peut dire que les aliments et les combustibles sont le produit de la condensation des rayons solaires. « Faites tomber les rayons du soleil, dit Tyndall, sur du sable pur, ce sable s'échauffera et rayonnera toute la chaleur qu'il aura reçue. Mais faites tomber la radiation sur une forêt, celle-ci en absorbera une partie qui sera employée à la croissance des arbres. » En effet, sans le soleil, la réduction de l'acide carbonique par les feuilles ne peut avoir lieu, et lorsque l'astre est intervenu, il a dépensé une quantité de lumière exactement équivalente au travail moléculaire effectué. C'est ainsi que se sont formés les arbres, et quand on les brûle, la chaleur qu'ils dégagent est rigoureusement égale à celle que le soleil a dépensé pour les faire végéter. Ainsi avec le bois fossile ou lignite et la houille, nous revoyons la lumière et la chaleur des temps géologiques.

La lune agit sur la terre de façons très-diverses : par sa masse elle détermine les marées océaniques et les marées atmosphériques, et même de véritables marées souterraines rendues sensibles par les tremblements de terre ; elle réfléchit la chaleur et la lumière du soleil.

La terre se comporte de même à l'égard des radiations qu'elle reçoit. La lumière solaire est, en effet, réfléchiée par la surface terrestre. Nous voyons même que la lumière réfléchiée par la terre nous est renvoyée par la lune, et ceci peut nous donner une idée de l'activité qui règne dans l'espace où gravitent les astres.

Remarquons enfin que les comètes sont des agents véritables de communication entre les astres et peut-être entre les systèmes solaires.

En résumé, notre système apparaît comme un grand tout dont les parties sont de même nature essentielle et étroitement liées entre elles. Cette conclusion, rapprochée

de l'unité des lois astronomiques, ramène l'hypothèse géogénique de Laplace à n'être plus, pour ainsi dire, qu'une conséquence naturelle des faits d'observation.

Pour arriver à la solution du problème qui nous occupe, c'est-à-dire pour déterminer la situation du globe météorique, nous devons rappeler les traits principaux de cette théorie.

Il faut d'abord supposer, au sein de l'espace et loin de toute attraction, une substance infiniment ténue, principe premier de tous les corps et qu'on désigne sous le nom de *matière cosmique*. Les particules de cette matière, animées de vitesses inégales, tendraient à se séparer si elles n'étaient en même temps retenues par leurs attractions mutuelles. Par suite de ces attractions, la matière se condense de façon à n'occuper qu'une faible fraction de l'espace primitif. Dans ce travail de contraction, la masse s'échauffe et il arrive un moment où elle est faiblement lumineuse. C'est alors un amas vaporeux, auquel les astronomes ont donné le nom de *nébuleuse*.

Le ciel contient un grand nombre de ces nébuleuses ; l'analyse spectrale a montré qu'elles sont toutes gazeuses, et les raies brillantes qu'elles introduisent dans le spectre montrent en outre qu'elles renferment de l'hydrogène et de l'azote.

La condensation continuant, il se forme au centre de la nébuleuse un noyau plus dense et plus lumineux. Par suite des mouvements de contraction et de l'inégale opposition des vitesses, il se produit dans la masse d'énormes tournoiements qui rappellent, sur une immense échelle, nos trombes et nos cyclones. Mais peu à peu ces mouvements se régularisent et la nébuleuse tourbillonne d'ensemble sur elle-même. Elle prend une vitesse uniforme de rotation et acquiert la forme sphérique. Mais les contrac-

tions se renouvellent, et le retrait qui en résulte détermine deux effets : d'abord une accélération dans le mouvement et par suite un aplatissement de plus en plus grand. Ces deux phénomènes s'accroissant de plus en plus, il arrive un moment où il se fait une rupture circulaire tout le long de l'équateur. De cette région moyenne se détache un vaste anneau qui bientôt se rompt en un de ses points et se pelotonne en une sphère.

C'est ainsi que s'est produit Neptune.

La nébuleuse poursuit son retrait. Un deuxième anneau se détache qui donne lieu à Uranus ; et ainsi de suite pour toute la série des planètes.

Après quoi, il ne reste plus de la nébuleuse qu'une masse sensiblement sphérique tournant très-vite sur elle-même : c'est le Soleil.

Cette théorie admise, un point de première importance qui s'en déduit est que les divers membres du système solaire n'ont point le même âge ; les plus excentriques sont évidemment les plus âgés.

Un second point, c'est que les diverses planètes n'ont pas la même nature physique ; car il est clair que dans la nébuleuse originelle un triage a dû s'opérer entre les diverses vapeurs inégalement denses qui s'y trouvaient mélangées. Ce triage est parfaitement visible encore aujourd'hui dans le résidu actuel de la nébuleuse, c'est-à-dire dans le soleil.

On est donc conduit à penser que les planètes extérieures sont formées de matières plus rares que les planètes intérieures.

Il faut encore remarquer que c'est sous l'influence du froid de l'espace que les astres subissent leurs transformations. Or, il est évident que le froid ne devra pas pro-

duire des effets identiques sur les substances différentes de deux astres d'âges différents. Tandis que certains sont, comme la Terre, capables de devenir solides, d'autres seront composés de corps qui ne pourront quitter l'état liquide ni même l'état gazeux.

Ainsi donc, par suite du triage originel, il existe des astres dont l'équilibre final de température avec l'espace détermine des états physiques divers, conclusion qui peut s'exprimer en disant que les trois états de la matière caractérisent dans notre système trois groupes d'astres différents.

Donc les trois zones sidérales dont il a été question plus haut, zones dont les membres se reconnaissent à leur état physique, sont définitives au moment de l'équilibre de température avec le milieu. Donc, connaissant l'état physique d'un corps de notre système, on sait à quelle zone il appartient.

Nous connaissons par cela même la position astronomique du globe météorique.

En effet, les météorites étant solides, appartiennent stratigraphiquement à la même région de la nébuleuse originelle que la Terre elle-même; en d'autres termes, elles sont formées aux dépens des mêmes couches de vapeur.

On peut être plus précis et démontrer que l'astre détruit qui nous occupe circulait dans le voisinage de la Terre.

Pour cela, il faut commencer par écarter l'assimilation trop souvent établie entre les météorites et les étoiles filantes. Ce sont là deux phénomènes radicalement différents l'un de l'autre, et qui dans la série sidérale forment à peu près les deux extrêmes. La confusion vient d'une ressemblance grossière dans leurs manifestations météorologiques.

La constitution de ces corps est très-différente; les météorites sont solides, les étoiles filantes sont gazeuses, ainsi que l'a prouvé l'observation spectroscopique. Ajoutons que l'identité des étoiles filantes et des comètes, lesquelles sont manifestement gazeuses, est chose démontrée aujourd'hui.

Les étoiles filantes sont des phénomènes périodiques, ce dont leur liaison avec les comètes rend parfaitement compte, puisque l'orbite de la Terre venant couper à certaines époques l'orbite des comètes, il est tout naturel qu'à ces moments-là notre atmosphère reçoive les particules que les astres vagabonds ont abandonnées sur leur route.

Pour les météorites, au contraire, et malgré de très-longues recherches, aucune périodicité ne se laisse apercevoir.

Un fait qu'il faut encore noter, c'est qu'il n'y a jamais mélange d'étoiles filantes et de météorites. Ainsi, dans les averses d'étoiles filantes, pas un bolide fournissant des pierres, pas même un bolide faisant explosion.

Ainsi donc, les météorites et les étoiles filantes constituent deux ordres distincts de substances et deux ordres distincts de phénomènes.

L'absence de périodicité chez les météorites concorde très-bien avec cette idée que la terre, dans sa course annuelle autour du soleil, emporte avec elle la cause de ces phénomènes; ou qu'en d'autres termes les météorites lui font cortège à la manière des satellites; il est clair, en effet, que dans ce cas elles doivent nous arriver à des époques quelconques.

L'astre détruit n'aurait donc pas seulement appartenu au système solaire intérieur, c'était, de plus, un satellite de la Terre.

Avant d'aller plus loin, résumons-nous : Après avoir établi que les météorites sont des corps d'origine extra céleste, M. Stanislas Meunier a démontré que les types très-nombreux de ces météorites sont en relations stratigraphiques, c'est-à-dire appartiennent à un seul et même ensemble géologique. A l'aide de ces débris fossiles, il a reconstruit le globe météorique (reconstruction dont a bénéficié la géologie des parties profondes de la Terre). Enfin il a déterminé la strate céleste à laquelle appartenait l'astre détruit.

Abordons maintenant la seconde question : Comment cet astre, ce satellite de la Terre s'est-il brisé ?

Rechercher le mode de rupture de l'astre d'où dérivent les météorites, c'est étudier l'origine des météorites. De grandes dépenses d'imagination ont été faites dans cette recherche. Les inventeurs de systèmes ont une manière commune de défendre leur œuvre, c'est de montrer que ces systèmes ne sont pas impossibles. Cette méthode est évidemment mauvaise.

M. Stanislas Meunier procède tout autrement ; un fait d'observation pure est son point de départ ; *un astre s'est brisé*. Il est bien sûr du fait, puisqu'il manipule les débris de l'astre.

Pour trouver comment il s'est brisé, il ne suffit pas d'étudier directement ses fragments, car avec diverses causes de rupture, leurs caractères seraient encore les mêmes. Il faut chercher par l'étude comparative des astres s'ils offrent des traces de phénomènes analogues à celui dont les météorites sont les débris.

La Terre manifeste-t-elle une tendance à la rupture ? On peut sans hésitation répondre par l'affirmative. Outre les fissures entrecroisées qui divisent ses couches en blocs distincts désignés sous le nom de *Fragments naturels*,

l'ensemble entier de l'écorce est coupé en tous sens par des *failles* innombrables. L'orientation générale de ces failles doit suivre des lois géométriques, modifiées par l'hétérogénéité de la masse. Aussi constate-t-on dans une foule de cas que ces failles sont dirigées suivant les grands cercles de la sphère. C'est ce que M. Élie de Beaumont s'est efforcé d'établir dans son *Système de montagnes*. Il paraît évident qu'à mesure que la croûte terrestre deviendra plus épaisse, les effets des failles seront de plus en plus sensibles jusqu'au moment où le globe étant entièrement solidifié, elles atteindront le centre.

Les autres planètes intérieures, Vénus et Mars en particulier, ont des montagnes semblables aux nôtres. Or, ces montagnes ont été précédées de failles. Ces planètes offrent donc aussi une tendance à la rupture spontanée.

La Lune offre en caractères très-accusés cette tendance à la rupture. Outre ses hautes montagnes, la plupart volcaniques, elle a les sillons ordinairement rectilignes, qu'on a désignés sous le nom de *rainures*, et qui sont manifestement des fêlures naturelles du globe lunaire et comme une exagération du phénomène des failles. On connaît aujourd'hui plus d'une centaine de ces *rainures*.

Il nous reste à examiner le groupe singulier d'astéroïdes situés entre les orbites de Mars et de Jupiter. Ces astéroïdes ne nous montrent plus des planètes en train de se fendre, mais bien les fragments distincts d'une planète déjà brisée. Les planètes télescopiques sont de très-petite taille. Pallas, la plus grosse, n'a que 246 lieues de diamètre. Sylvia et Camilla ont à peine l'étendue d'un de nos départements; mais ce qui est plus remarquable encore, c'est leur variabilité d'éclat, fait qui s'explique aisément en admettant que les télescopiques nous présentent tantôt de larges surfaces et tantôt des points ou des parties atté-

nuées. Ces variations ne peuvent se produire que si l'astre n'est pas sphérique. La forme essentiellement irrégulière des astéroïdes prouve que ce sont des débris ; ils doivent leur état actuel à la même cause qui a produit les météorites.

Ainsi, dit M. Stanislas Meunier, se complète une gradation pleine d'enseignements. Après la Terre et les planètes qui se fêlent de toutes parts, la Lune profondément crevassee ; après la Lune, les astéroïdes qui sont de gros débris d'astres ; après les astéroïdes, les météorites, produits d'une démolition encore plus avancée.

Il nous reste à dire un mot des phases par lesquelles passent les astres, c'est-à-dire de cette succession d'états divers à laquelle convient le nom d'*Evolution sidérale*.

La *phase stellaire* commence au moment où la nébuleuse originelle est remplacée par un soleil entouré de planètes. Les transformations que va subir ce soleil, ou plus généralement cette étoile, s'opèrent sous l'influence d'une cause unique : le rayonnement vers les espaces et le refroidissement qui en est la conséquence. L'étoile est entièrement gazeuse et très-peu lumineuse. Mais elle devient progressivement brillante par la formation d'une *photosphère*, c'est-à-dire par la condensation, sous forme liquide ou solide, de ses éléments à sa surface. Cette surface, qui possède dès-lors la propriété de rayonner la lumière et la chaleur, forme une couche intermédiaire aux vapeurs profondes et à une atmosphère plus légère. Par suite des remous des vapeurs profondes, elle est attaquée par des éruptions, irrégulières ou périodiques, qui la troublent et en diminuent l'éclat. Ces éruptions se traduisent par le phénomène des *taches*. Elles ne s'arrêtent pas toujours à la *photosphère* ; le plus souvent elles pénètrent dans la *chromosphère* :

c'est le phénomène auquel on a donné récemment le nom de *protubérances*. L'étoile est alors en pleine activité. Il arrive un moment où l'énergie intérieure diminue, où les éruptions cessent. La *photosphère* devient permanente et l'astre brille de tout son éclat. Puis, toujours par l'effet du refroidissement, il pâlit, s'éteint et passe à l'état d'astre sombre. C'est alors que, suivant sa constitution, il entre ou non dans la *phase planétaire*.

Le P. Secchi a montré que les étoiles se classent en différents groupes d'après leurs spectres, c'est-à-dire d'après leur constitution, qui est liée d'un manière très-intime au degré plus ou moins avancé du refroidissement.

A ce point de vue on peut distinguer trois types principaux. Le premier type comprend les *étoiles très-foncées* qui se sont signalées par leurs variations. Leur peu d'éclat montre qu'elles sont encore voisines de la phase nébuleuse, et leur extinction presque complète, que leur température est si élevée encore que leur photosphère est susceptible d'être presque entièrement détruite par les éruptions chaudes venant des profondeurs. Ces étoiles (parmi lesquelles on compte α de la Baleine, α d'Hercule, α d'Orion, etc.), se caractérisent, à l'analyse spectrale, par un double système de bandes nébuleuses et de raies noires. Les raies fondamentales sont identiques à celles du spectre solaire et les différences proviennent de ce que les taches sont bien plus nombreuses et bien plus vastes.

Le deuxième type est celui des *étoiles jaunes*. Le soleil en fait partie, ainsi que la Chèvre, Pollux, Arcturus, Aldébaran, etc. L'identité du spectre de ces divers astres est très-remarquable. Arcturus a trente raies qui coïncident rigoureusement avec trente raies du spectre solaire.

Enfin le troisième type ou celui des *étoiles blanches*, ré-

pond à des soleils dont les taches ne se produisent plus, c'est-à-dire où la photosphère est continue et permanente. La moitié environ des étoiles visibles est comprise dans cette catégorie. On peut citer spécialement Sirius, Véga, Régulus, Rigel. Leur spectre est formé des sept couleurs avec quatre grandes lignes noires appartenant à l'hydrogène. Sirius offre dans le jaune une raie très-fine qui déce le sodium, et dans le vert les raies du fer et du magnésium.

Nous arrivons à la *phase planétaire*. Il faut ici se rappeler les distinctions que nous avons établies entre les planètes de notre système, suivant qu'elles sont ou non capables de se solidifier. L'évolution est bien différente dans les deux cas, les planètes extérieures représentant des êtres atteints d'arrêt de développement. Il semble que Jupiter, la plus jeune de ces dernières et en même temps la plus volumineuse de tout le système solaire, soit encore dans une phase intermédiaire entre l'état stellaire et l'état planétaire proprement dit, car à la lumière solaire qu'elle réfléchit s'ajoute une lumière propre.

Dans les planètes intérieures, c'est-à-dire dans celles qui sont susceptibles de se solidifier, les phénomènes de l'évolution sont plus compliqués. La couche photosphérique en s'éteignant fait place à une écorce solide, qui, comme elle, constitue une séparation entre l'atmosphère du globe et le noyau interne. Par les progrès du refroidissement, cette croûte acquiert une épaisseur de plus en plus grande; à l'intérieur, par le revêtement de couches rocheuses successives; à l'extérieur, par le dépôt des parties les plus condensables des vapeurs contenues dans l'atmosphère primitive.

Cette condensation produit la première mer qui couvre

tout le globe d'une nappe épaisse d'eau chaude chargée de principes minéraux. Par l'effet du retrait que subit l'écorce et des ruptures qui en résultent, émergent les premiers continents, tandis que l'eau se concentre dans les parties les plus déclives. Mais le retrait amenant de nouveaux mouvements, le premier fond de mer vient à la surface, tandis que les premiers continents disparaissent sous les eaux. Enfin, par suite de l'épaississement de la croûte, du refroidissement des eaux et de l'épuration de l'atmosphère, un moment vient où la vie organique se déclare.

Les zoophytes qui bâtissent les récifs, et les plantes inférieures qui pulvérisent les roches, sont le point de départ des deux règnes, qui se développent progressivement, à l'aide du temps et des changements de milieux.

L'homme paraît, et, sous son influence, tout s'ordonne d'après un régime nouveau. Le globe est parvenu au point culminant de son évolution. Il jouit de la plénitude de la vie planétaire.

C'est à peine si nous pouvons indiquer les grands traits de cette *phase planétaire* dont l'auteur du *Cours de Géologie comparée* trace un tableau aussi complet qu'intéressant. Nous sommes, du reste, en pleine géologie terrestre, et ce qu'il nous importe surtout de connaître, ce sont les périodes extrêmes. En étudiant la *phase stellaire*, nous avons vu la période initiale ; il nous reste à étudier la période de déclin.

Mars nous offre un degré d'évolution plus avancé que le nôtre. Son atmosphère est plus mince et son Océan couvre à peine la moitié de sa surface. Ses mers, aux formes étroites et allongées, dessinent un réseau singulier. Si l'on suppose le niveau de notre Océan abaissé de 4,000 mètres, la carte de l'Atlantique nous donnera une figure

semblable à celle que présentent actuellement les mers martiales.

Mars, dont le refroidissement est plus avancé et la croûte solide plus épaisse, a absorbé une partie de son océan et de son atmosphère. Nous signalons le fait; on en trouvera les preuves dans le livre de M. Stanislas Meunier.

Toutefois, à l'appui de cette théorie, citons le fait suivant : la série des époques géologiques nous montre que sur la terre la surface des océans a toujours été en diminuant. Aux époques primitives, c'est à peine s'il existait quelques îles peu étendues.

Quant à l'absorption de l'atmosphère, nous pouvons invoquer les expériences de Tyndall, lesquelles établissent qu'une faible augmentation d'épaisseur de notre atmosphère ou dans la proportion de vapeur d'eau qu'elle contient suffirait pour que la chaleur solaire s'y emmagasinât en plus grande quantité et qu'elle se déperdit beaucoup plus lentement, c'est-à-dire, en définitive, pour que ce que nous appelons les climats disparût et fit place à une température chaude et très-peu variable, s'étendant à toute la terre. Or, un des caractères les plus remarquables des périodes géologiques anciennes est justement cette absence de climat, indiqué par l'uniformité de la faune et de la flore sur toute la planète. On peut voir là une confirmation de cette opinion que l'air a formé une couche beaucoup plus épaisse qu'aujourd'hui.

Entre Vénus, la Terre et Mars, il existe, relativement à l'épaisseur de l'atmosphère, une gradation des mœurs ménagées. Mercure continue la série. Ainsi, l'observation directe confirme la théorie de Laplace : de Mercure à Mars, en passant par Vénus et la Terre, les planètes sont de plus en plus âgées.

La *phase lunaire* nous offre un degré plus avancé encore d'évolution sidérale. La Lune a absorbé toute son eau et toute son atmosphère. Par une heureuse application du spectroscopie, Huggins a donné la preuve décisive de l'absence d'atmosphère autour de la Lune. Notre satellite a eu de l'air et de l'eau puisqu'il porte les traces très-nombreuses et très-visibles de phénomènes volcaniques; il les a donc absorbés.

L'écorce solide, ne trouvant plus pour compenser les effets de son retrait ni air ni eau à absorber, doit se fendre comme une plaque d'argile qui sèche au soleil, et cette remarque rend compte des *rainures* lunaires. L'astre se réduit en fragments, et c'est ainsi que la *phase télescopique* nous montre les astéroïdes, produits de démolition d'une planète ultra-martiale. Ajoutons que les planètes télescopiques sont privées d'atmosphère. — Enfin, comme dernier terme de l'évolution sidérale, se présentent les météorites, qui ne font qu'exagérer le caractère fragmentaire des astéroïdes.

Ainsi, nous venons de voir le même astre passer successivement à l'état : 1° de nébuleuse, 2° d'étoile variable, 3° d'étoile constante, 4° de planète lumineuse, 5° de planète éteinte, 6° de lune, 7° de fragments volumineux semblables aux astéroïdes, et 8° enfin à l'état de météorites.

Nous savons donc le sort que l'avenir réserve à la planète que nous habitons.

Tous ces faits conduisent à cette conséquence que le système solaire considéré d'une manière synoptique est un grand tout parfaitement homogène. Les astres sont membres d'une même famille, dont les états divers ne tiennent nullement à des diversités d'essence, mais à des degrés divers d'évolution.

L'exposé analytique qui précède, si imparfait qu'il soit, peut donner une idée de ce qu'est dès aujourd'hui et de ce que promet pour l'avenir la science dont M. Stanislas Meunier vient de jeter les fondements.

A. RIOU.

Avril 1876.



PRINCIPAUX INCENDIES

DANS

LE PORT DE BREST

Le plus ancien incendie connu au port de Brest est celui qui consuma, le 15 novembre 1703, un corps de bâtiments contenant 11 fours et 2 bluteries, dans l'anse du Moulin-à-Poudre. Ces édifices faisaient partie d'une boulangerie commencée depuis quelques années, mais non terminée. M. Robelin fit en 1707 le plan d'une nouvelle boulangerie de 24 fours qu'il proposait de construire sur l'emplacement de l'ancienne. La détresse du trésor, à cette époque, fit ajourner ce projet qui ne fut pas exécuté.

Le 25 octobre 1739, le feu prit à l'hôpital de la marine, par l'imprudence de deux ouvriers aliénés qu'on laissait se promener et fumer en toute liberté. L'incendie commença par une écurie attenante à la salle *Sainte-Reine* et contenant de la paille sur laquelle tombèrent des étincelles de leurs pipes. Ces deux bâti-

ments ne développaient qu'une longueur de 27 toises. Quoique le vent soufflât assez fortement du Nord, on se rendit promptement maître du feu.

Cet hôpital, commencé le 14 février 1684, avait été terminé le 29 novembre 1685. Il se composait d'un corps d'édifices avec deux ailes en retour renfermant les principaux bâtiments de servitude, complétés plus tard. Le corps d'édifices contenait 234 lits répartis dans trois étages ou salles : salle *Saint-Jean* (56 lits) ; salle *Notre-Dame* (58 lits) ; salle *Saint-Joseph* (120 lits). Derrière ce corps d'édifices était la chapelle, et au-devant, une cour, précédée elle-même d'une terrasse sur laquelle fut établi, en 1694, le jardin aux simples, consacré à la culture des plantes médicinales. Dès le mois de mai 1689, époque de grands armements, on éleva près des salles, des appentis pouvant contenir 250 lits, ce qui n'empêcha pas, au mois de novembre suivant, et en 1690, de transporter des malades dans les couvents de Landévennec, de Saint-Mathieu, et d'établir des ambulances dans la paroisse de Saint-Pierre-Quilbignon. Au mois d'août 1690, l'hôpital, les casernes, les hangars aux mâts et un grand magasin ne pouvant recevoir tous les malades, on en répartit encore un certain nombre (1200) dans la paroisse de Saint-Pierre-Quilbignon dont le presbytère fut même pris de force, sur un ordre exprès du roi, auquel le recteur Madec n'obéit qu'à la dernière extrémité. Devant un pareil état de choses, il fallut bien que le ministre se décidât à accueillir la demande, maintes fois renouvelée, d'ajouter de nouvelles salles à celles qui existaient déjà. On en fit six près des trois premières : *Saint-Hubert* (58 lits), *Saint-Louis* (250), *Saint-Nicolas* (56), *Sainte-Reine* (128) ; plus deux salles dites *Casernes*, pour les scorbutiques. Ces constructions et celle de l'infirmierie des gardes-marines (15 lits), établie à l'extrémité de l'une des

ailes en retour, eurent pour résultat de porter à 963 le nombre total des lits.

Un autre incendie, autrement grave que le précédent, fut celui du 25 décembre 1742 qui éclata sur plusieurs points en même temps, du côté de Recouvrance, à six heures du matin. En moins de deux heures, le feu dévora les édifices contenant les ateliers de la menuiserie, les bureaux et les magasins adjacents, remplis de planches et de gournables. Il se propagea avec tant de violence et de rapidité du côté de la prison de Pontaniou, que l'on fut obligé d'en faire sortir les détenus, dont deux s'évadèrent, et de couper un édifice récemment construit en retour d'un côté de la crique de Pontaniou, édifice contenant au rez-de-chaussée les manœuvres dont on se servait pour caréner les vaisseaux, et à l'étage supérieur de grands approvisionnements de planches de toutes sortes. Là ne se borna pas le mal. Sur les chantiers se trouvaient deux vaisseaux, le *Juste* et le *Royal-Louis*. Projetées de leur côté, les flammes les gagnèrent. Le premier n'éprouva qu'un faible dommage; il n'en fut pas de même du *Royal-Louis*, de 124 canons. Commencé le 14 mars 1740, il était achevé jusqu'à son troisième pont, et ses bancs de gaillards étaient placés. S'il ne fut pas entièrement détruit, ce fut grâce aux efforts des officiers, marins, soldats et ouvriers qui, jusqu'au lendemain matin, se relayèrent par escouades de 500 travailleurs. Malgré tout, la perte dut être considérable, puisque celle qui fut constatée au 1^{er} février 1743, alors qu'on n'avait pas encore rassemblé tous les éléments d'appréciation, s'élevait à 785,650 francs, savoir : 364,184 francs pour les approvisionnements; 207,400 francs pour la réparation qu'exigeait le *Royal-Louis* et 24,066 francs pour la reconstruction des édifices.

La simultanéité du feu qu'on avait cru reconnaître sur

plusieurs points au début, avait conduit à porter les soupçons sur un individu. C'était un nommé Charles Polo, âgé de 35 ans, né à Londres. Son père, originaire de Metz, était mort au service de l'Angleterre. Venu à Brest, en 1741, sous prétexte de s'embarquer sur le vaisseau le *Mars*, il était en réalité soudoyé par un sieur Thompson, agent de l'ambassadeur d'Angleterre. Ce Thompson lui écrivait sous le nom de Rossel, et lui faisait d'assez fréquents envois de fonds, soit par la poste, soit par l'intermédiaire d'un sieur et d'une dame de Faverger. C'est à l'aide de ces subsides que Polo avait vécu jusqu'au mois de septembre 1741 chez la femme Colte, hôtesse du *Grand-Monarque*, ensuite chez une veuve Marzin, dont le beau-frère, M. Varsavaux, procureur fiscal à Coatméal et secrétaire greffier de la communauté de Brest, avait reçu un assez grand nombre de lettres adressées à Polo et deux envois de fonds destinés à ce dernier, l'un de 400 et quelques livres au mois d'août 1742, l'autre peu de jours avant l'incendie. L'intendant, M. Bigot de la Mothe, fit immédiatement saisir Polo, M. Varsavaux et la femme Marzin, ainsi qu'un pilote anglais nommé Hélary, grand ami du premier.

Ces deux derniers, malades, furent mis à l'hôpital de la marine, dans des chambres grillées et séparées, un fer aux pieds; la femme Marzin et son beau-frère furent incarcérés au château. Une longue procédure fut instruite par l'intendant qu'avait commis un arrêt du conseil. Nous n'en connaissons que les interrogatoires subis au mois d'août 1743, par les trois premiers accusés; mais de ces interrogatoires, comme des papiers saisis chez Polo, et de la correspondance administrative, il semble résulter que ce personnage, entièrement étranger à l'incendie, était un espion ou plutôt un escroc, peu intelligent du reste, qui ne transmettait à Thompson, que des nouvelles in-

signifiantes. Nous ignorons quelle fut l'issue du procès intenté à lui et à ses co-accusés, la correspondance ne la faisant pas connaître. Si elle est muette sur leur sort, elle ne l'est pas sur celui d'un nommé Auger, cuisinier, qui avait aussi été arrêté, à l'occasion de l'incendie. Au mois de juin 1746, on vint à s'apercevoir que, depuis trois ans et demi, on l'avait oublié en prison bien qu'aucune charge ne se fût élevée contre lui.

Le souvenir de l'incendie du 25 décembre 1742 était encore vivace lorsqu'eut lieu celui du 30 janvier 1744 qui anéantit le magasin général, occupant une partie de l'emplacement du magasin général actuel, le contrôle, situé là où se trouve la direction du port, et la corderie, à laquelle on parvenait par un escalier adossé au bâtiment du contrôle. Cette corderie était celle que Richelieu avait fait construire en 1635, et que M. l'intendant de Seuil avait augmentée (1667-1668), de 121 brasses, en y ajoutant cinq pavillons et deux corderies découvertes sur les côtés pour compléter la grande. Partant de l'escalier qui la séparait du contrôle, elle passait par-dessus la voûte, se prolongeait en ligne droite entre la Grand'Rue et la rue Kéravel, et aboutissait à l'angle nord de la place Médisance, là où est la maison portant le numéro 2 sur la rue Saint-Louis.

Les approvisionnements que renfermait le magasin général furent détruits, ce qui était d'autant plus regrettable, que la guerre déclarée à l'Angleterre au mois de mars, et à l'impératrice Marie-Thérèse au mois d'avril (1744), obligea à passer en toute hâte des marchés nouveaux et onéreux, et à retirer des munitions des autres ports. Quant à la comptabilité, elle éprouva le même sort que les approvisionnements. Les débris qu'on en put sauver n'ayant pas permis de la reconstituer, une ordon-

nance royale du 26 avril 1744, ordonna un recensement du matériel existant dans l'arsenal, matériel dont le garde-magasin fut seulement chargé.

L'intendant, M. Bigot de la Mothe, avait été très-bref dans le compte qu'il avait rendu au ministre de ce funeste événement, sur lequel les minutes de sa correspondance se taisaient même complètement. Mais des lettres particulières avaient suppléé à ses réticences, en faisant connaître que le feu avait commencé par un appartement servant de salle à manger aux contrôleurs et séparé du magasin général par une cloison ou un faible mur fait après coup; on était dans l'usage d'y faire un grand feu, et, circonstance aggravante, le soin de l'éteindre était confié à un gardien que l'on avait congédié peu de temps auparavant, parce que sa négligence avait causé un incendie antérieur à Pontaniou, celui très-vraisemblablement du 25 décembre 1742.

Le 24 octobre 1759, la partie de la boulangerie des vivres désignée sous le nom de *Magasin-Neuf*, fut en partie consumée. Cette partie, comprenant cinq fours, avait été bâtie en 1749 par M. Choquet de Lindu, qui avait proposé d'établir dix-huit fours en jetant bas la vieille boulangerie, dont les soutes étaient tellement surchargées de biscuits, en 1745, que les poutres se rompaient et les murs menaçaient de tomber, ce qui avait obligé à cesser de se servir des soutes. Les ouvriers qui avaient passé la nuit à chauffer les fours, au rez-de-chaussée, n'avaient pas veillé à l'étage supérieur où l'incendie se manifesta à la pointe du jour. Quand on l'aperçut, il était déjà si intense, que M. Du Guay, commandant de la marine, arrivé presque aussitôt que prévenu, dut sacrifier la partie de l'édifice qui brûlait et s'attacher à l'isoler du magasin de droite vers lequel

portait le vent, et où était renfermée une grande quantité d'eau-de-vie. La faiblesse du vent permit de concentrer le feu ; à midi il s'arrêta à la hauteur des voutes des soutes. Le dommage fut réparé en 1761 par la reconstruction de l'étage incendié.

Le 20 février 1763, un des magasins des vivres, attenant au précédent, fut encore la proie des flammes. Le feu avait pris dans des appartements occupés par des employés ou des ouvriers. Des piles de fagots s'élevaient de 30 à 35 pieds de hauteur sur le quai, laissant un espace très-restreint entre elles et les travailleurs, et si elles s'étaient embrasées, elles n'auraient pas permis de maîtriser l'incendie, qui se fût alors propagé. On parvint à prévenir ce désastre en dirigeant des pompes sur ces fagots que des pluies abondantes, tombées précédemment, avaient d'ailleurs rendus humides. Le magasin tombait en ruines et les fours du rez-de-chaussée ne servaient plus depuis longtemps. Sous ce rapport donc on avait peu à regretter. La perte la plus sensible fut celle de 8,000 quintaux de biscuit. Deux officiers, MM. de Trémigon, capitaine de brûlot, et Fichet, officier bleu, furent blessés. Le premier eut le corps fortement contusionné et une jambe cassée par la chute d'une cabane accorée au pignon du magasin. Une pierre de taille qui se détacha d'une lucarne, laboura M. Fichet depuis les épaules jusqu'aux reins.

Le 20 novembre 1776, eut lieu l'incendie de l'hôpital de la marine sur l'emplacement duquel a été construit depuis l'hôpital actuel. Le feu se déclara vers quatre heures de l'après-midi dans un grenier au-dessus de la salle affectée aux forçats malades, vers l'extrémité du bâtiment du côté O.-N.-O. d'où venait le vent. Il était si violent, par rafales, et le feu se propageait avec une rapidité telle, qu'en moins

de quatre heures tout fut consumé, à l'exception de la cuisine, du bureau des entrées et de la salle *Sainte-Reine* (celle des vénériens) qui fut peu endommagée. Les secours de tout genre n'avaient pourtant pas manqué. Les divers corps de la marine et les troupes de la garnison avaient rivalisé d'ardeur. M. Du Chaffault, accouru à la tête d'une partie des équipages de l'escadre qu'il commandait, avait été particulièrement chargé de préserver la corderie haute des atteintes du feu, et il y avait réussi. M. le comte d'Hector, alors major de la marine, s'était porté sur tous les points pour exécuter les ordres donnés. M. le capitaine de vaisseau Thévenard, voyant le progrès rapide des flammes et la force du vent, prit de promptes mesures pour halier les vaisseaux, partie en amont, partie en aval du chenal pour le cas où le feu se fût communiqué à la corderie. M. le comte de Langeron, commandant supérieur des troupes de terre, les stimula par son exemple. Comme eux, beaucoup d'officiers coururent de grands dangers. Un de ceux qui s'exposèrent le plus fut M. Marchais, commissaire général de la marine. Aussi M. le comte d'Orvilliers, commandant de la marine, se fit-il un devoir de le signaler tout spécialement au ministre, dans sa lettre du 21 novembre, où il s'exprimait ainsi à son sujet : « Je dois rendre justice à sa fermeté, à son sang-froid et à la netteté des ordres qu'il a donnés dans les objets soumis à son administration ; mais ce que j'ai le plus admiré en lui, c'est la ressource de son génie pour remédier aux accidents et procurer aux malades les secours nécessaires. »

Il y avait deux catégories de malades : les hommes libres et les forçats. Les premiers, au nombre de 71, furent envoyés, 51 à l'hôpital de la ville, et 20 autres (vénériens) dans un hôpital particulier servant aux soldats de terre. Peu de jours après, ils furent réintégrés dans la salle

Sainte-Reine. Quant aux forçats, il en périt 31 moribonds qui ne purent se déferer. Les autres furent immédiatement transportés dans un des greniers du bague où les forçats valides commençaient déjà à se révolter parce que, disaient-ils, on voulait les y laisser brûler. Du consentement de M. de Langeron, ils furent conduits entre deux haies de soldats, au château, et quoique cette translation eût lieu à l'entrée de la nuit, elle se fit néanmoins sans confusion. Les portes de la ville avaient été fermées, et des sentinelles placées sur les remparts pour les empêcher de s'évader par les brèches qui existaient dans les murs d'enceinte. Néanmoins, quelques-uns parvinrent à franchir les haies et se répandirent dans la ville, mais ils furent bientôt repris grâce aux précautions qu'on avait prises de faire fermer les portes des maisons et de faire circuler des patrouilles continuelles.

La translation des malades, malgré tout l'ordre qu'on y apporta, fut fatale à un grand nombre d'entre eux qui furent victimes, ou des commotions qu'ils éprouvèrent, ou du froid dont on ne put suffisamment les préserver.

La vraie cause de cet incendie est toujours restée ignorée. La conjecture la plus vraisemblable, c'est que le feu aurait débuté par un grenier renfermant des bois de lits et des paillasses; on n'y avait pas pénétré depuis plusieurs jours, mais il était contigu aux étuves de la gendarmerie. L'opinion qui finit par prévaloir ce fut que des étincelles sorties de la cheminée de ces étuves avaient été projetées dans le grenier.

Le 28 février 1779, vers minuit, M. de la Prévalaye, commandant de la marine, fut prévenu que le feu était au vaisseau de 64 le *Roland*, dans le port; s'y étant rendu en toute hâte, il trouva ce vaisseau embrasé de l'avant à

l'arrière ainsi que la frégate de 42 le *Zépher* qui lui était amarrée. Comme il ne fallait pas songer à sauver ces deux bâtiments, mais empêcher d'en perdre d'autres, on conduisit les vaisseaux le *Saint-Esprit* et le *Duc-de-Bourgogne* vers le fond du port, et l'*Amiral*, où le feu prenait déjà, vers l'avant-garde. Après ces opérations, que favorisèrent l'absence du vent et la marée alors dans son plein, on parvint à s'approcher du *Roland* et du *Zépher* dont les carcasses furent conduites et échouées sur le platin de Recouvrance. Ils faisaient partie de la flotte qui, réunie à l'armée navale espagnole, devait opérer sous les ordres du lieutenant-général d'Orvilliers. Leur perte fut d'autant plus déplorable qu'on était au début de notre coopération à la guerre de l'indépendance américaine et que nos chantiers ne suffisaient pas à construire les vaisseaux dont on s'attendait à avoir besoin. Aussi le ministre, M. de Sartine, témoigna-t-il un grand mécontentement de ce qu'on n'eût pas observé les articles 148 et 152 de l'ordonnance du 27 septembre 1776, d'après lesquels un officier devait coucher à bord de tout vaisseau en armement. Lorsqu'on avait aperçu l'incendie, il était déjà si avancé qu'il était impossible d'en connaître la cause.

Le 13 juillet 1779, à une heure de l'après-midi, le feu prit à des apprentis, par l'imprudence de quatre chauffeurs qui, pendant l'heure du dîner, n'avaient pas suffisamment surveillé des pigoulières servant à chauffer le brai et adossées à ces apprentis où était la petite clouterie, dont le quatrième bassin de Pontaniou occupe aujourd'hui une partie.

Le soleil était très-ardent et le vent fort vif. Le feu se communiqua rapidement de la clouterie à un magasin adjacent qui s'enflamma d'un bout à l'autre en 5 à 6 minutes. Ce magasin fut sacrifié ; on s'attacha à préserver les

édifices entre lesquels il était placé. L'un d'eux était un petit pavillon qui n'avait aucune importance par lui-même, mais en acquérait une grande parce que, s'il avait brûlé, il aurait très-vraisemblablement communiqué le feu à la charpente du bassin couvert où était alors le *Royal-Louis*, aux trois-quarts achevé. Il aurait infailliblement été consumé sans la promptitude, l'intelligence et l'intrépidité de l'enseigne de vaisseau Siochan de Kersabiec, à qui le directeur du port dut prescrire, à deux reprises, mais inutilement, de ne pas s'exposer davantage à une mort regardée comme certaine. Louis XVI, que le commandant de la marine informa de son courage, le fit complimenter et lui offrit une récompense qui, sur la demande de M. de Kersabiec, fut remplacée par l'admission d'un de ses frères à l'école militaire.

La fréquence des incendies dans le port éveilla la sollicitude des autorités locales qui adressèrent au ministre, le 28 juillet, un projet de règlement déterminant les mesures à prendre pour prévenir ou arrêter les incendies. M. de Sartine, en approuvant ce règlement, le 2 août, annonça la prochaine arrivée à Brest de M. Morat, directeur de l'établissement des pompes de Paris, qui avait mission de concerter avec le commandant et l'intendant de la marine les moyens d'assurer l'exécution du règlement. Cette mission eut vraisemblablement pour résultat l'envoi de pompiers de Paris, car deux ans plus tard, M. Morat adressa au ministre des représentations sur l'insuffisance du traitement des pompiers de Brest, dont le chef avait une solde de 800 francs et les simples pompiers celle de 600 francs. M. Morat abandonna sa réclamation lorsqu'on lui eut démontré que la solde des pompiers de Paris était de 400 francs pour le chef et de 200 francs pour ses subordonnés.

Moins de trois mois après le précédent incendie (4 octobre 1779), la *Madeleine* ou Refuge-Royal, à l'extrémité des bassins de Pontariou, aurait été consumée si l'on n'avait promptement éteint le feu qui s'était déclaré dans le grenier où couchaient les filles pénitentes. Le dégât fut presque nul, mais on eut à regretter les blessures graves que reçurent trois des travailleurs.

Le 1^{er} avril 1781, pendant que M. le comte d'Hector, commandant de la marine, assistait au doublage de l'*Actif*, il entendit crier que le feu était dans le vaisseau la *Couronne*, peu éloigné. Lorsqu'il arriva près de ce vaisseau, MM. Buor de la Charoulière et de Kéréon, qui étaient à bord, se laissaient descendre par une corde attachée à la galerie; les flammes sortaient déjà par tous les sabords, On commença par éloigner les vaisseaux voisins, et ensuite la *Couronne* fut échouée du côté de Recouvrance, au-dessus de l'atelier de la mâture, vis-à-vis le hangar n° 2. La mer montant, l'échouage fut difficile et le vaisseau ne commença à toucher qu'à onze heures et demie du soir à huit pieds du quai tout au plus. Quand la mer fut basse on l'ouvrit dans le fond, et le lendemain à huit heures et demie du matin le feu était complètement éteint. Ce vaisseau était sur son lest. Sa carène fut entièrement sauvée et par conséquent le cuivre de son doublage.

Le 10 février 1782 (c'était le dimanche gras), le pénitencier de la *Madeleine* et l'église y attendant furent entièrement consumés. Ces édifices n'étaient séparés du port que par une petite maison dont l'embrasement, si l'on n'avait réussi à le prévenir, se serait communiqué à des baraques voisines couvertes de toile goudronnée. Bien que l'incendie se fût déclaré dans la soirée, les secours de la rade se joignirent très-promptement à ceux du port et furent si bien dirigés, que malgré le peu de largeur de la rue, le

feu ne se communiqua point aux maisons voisines des baraques. Le vent était heureusement faible et de la partie de l'E.-S.-E. il portait les flammes du côté opposé du port qui, sans cela, eût été fort difficilement garanti. A onze heures du soir on était maître du feu. Plusieurs travailleurs furent blessés et il périt sept ou huit femmes. La correspondance se borne à dire que le feu avait pris dans la chambre d'une pensionnaire, mais le bruit courut dans le temps qu'il avait été mis par une détenue nommée la belle Tamisier, bru du tambour de ville, que sa famille avait obtenu d'y faire renfermer à cause de sa vie débauchée. Elle avait voulu, dit-on, faire ainsi son carnaval.

Un des magasins des vivres fut encore incendié le 6 avril 1783 ; c'était le plus voisin de la batterie royale. Le feu avait fait des progrès visibles lorsque M. le comte d'Hector fut prévenu, à 3 heures 1/2 du matin. A son arrivée, les flammes sortaient par les fenêtres des trois étages et par la toiture presque entièrement consumée déjà. On ne pouvait songer qu'à préserver la poudrière très-rapprochée et un magasin qui n'en était séparé que par un petit hangar. Déjà le feu le gagnait. M. de la Porte Vezins, directeur général du port, se chargea du salut de la poudrière, qui contenait quatre cents milliers de poudre, vers laquelle le vent portait les flammes ; sa toiture accusait déjà un embrasement que conjurèrent les pompes activement servies par les régiments d'Aunis et de Toul (artillerie). On ne fut pas aussi heureux pour un second magasin attenant à celui qui brûlait. Le feu prit à l'extrémité de la charpente et gagna rapidement la toiture. La terreur devint générale ; chacun redoutait de voir s'embraser trois millions de fagots emmulonnés en face, à très-peu de distance des magasins ; on redoubla d'efforts et l'on réussit à éteindre le feu. MM. de Rivière, Vidal, de

Marigny, Le Large, et plusieurs autres officiers rendirent de grands services, surtout le premier qui fit jeter à la mer vingt barils de poudre placés dans un petit dépôt appartenant au second magasin, et en retirant de ce dernier des huiles et des eaux-de-vie. A 5 heures 1/2 on était maître du feu; toutefois, il ne fut complètement éteint que le 18, les huiles que contenait le premier magasin l'ayant alimenté jusque-là.

En rendant compte de ce nouveau sinistre, M. le comte d'Hector s'exprimait ainsi : « J'ose vous assurer, Monseigneur, que si le second magasin, qui n'a été conservé qu'avec la plus grande peine et parce qu'il ne ventait pas, avait été incendié, je ne sais où cet événement eût pris fin. Brest ne peut être transporté nulle part, mais il est constant qu'on peut augmenter le local marin. Des approvisionnements de fagots, d'huile et d'eau-de-vie devraient occuper une autre partie qui ne gênerait en rien la célérité du service. Cet objet, Monseigneur, a été mis sous vos yeux lors de votre séjour ici. Vous avez plus de moyens que personne. Aussi ne m'appesantirai-je pas plus longtemps sur ce point, mais j'ajouterai qu'un commandant de la marine à Brest ne peut jamais se regarder comme en paix, mais toujours comme un homme qui doit s'occuper à sauver les débris de quelque funeste événement. »

Le 3 juillet 1784, à 7 heures du soir, le feu se déclara à la poulisserie, occupant la partie du magasin général incendiée de nouveau dans la nuit du 6 au 7 novembre 1861.

C'était un jour de foire et conséquemment un jour de grande affluence en ville. Aussitôt qu'avis eut été donné de ce nouveau sinistre, on sonna la cloche d'alarme du port et l'on battit la générale dans tous les postes, aux casernes de la marine, dans la ville et au château. En

moins d'une demi-heure la toiture de la poultrie fut complètement embrasée. Dans les premiers moments on eut beaucoup de peine à se procurer de l'eau, la mer étant basse, puis les manches des pompes se trouvèrent trop courtes. Une chaîne fut établie et des pompes placées sur la montagne de Kéravel dominant la poultrie. En même temps on sauvait une partie des toiles à voiles, des poultries et des bois de gayac, renfermés dans le magasin qui brûlait. Malgré l'activité des secours portés par plusieurs milliers de personnes qui se gênaient plus qu'elles ne s'aidaient, on reconnut bientôt qu'il n'était pas possible de sauver la charpente intérieure de la poultrie et l'on s'attacha à empêcher le feu de se communiquer au magasin général et à la voilerie. La faiblesse du vent fut d'un grand secours. On maçonna en toute hâte et l'on garnit de feuilles de cuivre les fenêtres et les portes du magasin général avoisinant la poultrie; on fit de même à la voilerie où l'on coupa le pont au moyen duquel elle communiquait avec le magasin général. Un grand nombre d'officiers et de soldats de marine, postés sur les toits, dirigeaient les pompes sur les édifices voisins de la poultrie, et parvinrent ainsi à la soustraire à l'action du feu; de telle sorte que la perte se réduisit à celle de la charpente de ce dernier magasin et à celle d'une partie du matériel qu'il renfermait; le tout fut évalué environ 150,000 francs.

Cet incendie fut regardé comme le résultat de l'explosion des mines qu'on faisait jouer depuis quelques mois pour excaver la montagne de Kéravel alors très-rapprochée de la poultrie et du magasin général. Ces mines ayant ébranlé la charpente et fait quelqu'ouverture au toit, un tampon de mine mal éteint avait dû s'introduire par cette

ouverture, sans qu'on s'en fût aperçu, sans qu'on eût même imaginé qu'il en pût être ainsi. Ce qui confirma cette conjecture, ce fut l'apparition du feu en face de cette mine dans un grenier où personne n'allait.

Dans la soirée du 26 frimaire an vi (15 décembre 1797) le feu se manifesta du côté de Recouvrance dans le local situé derrière la recette des bois et attenant à l'atelier de la menuiserie qui n'en était séparé que par un mur de refend. Les vents étaient au S.-S.-E. avec tourmente et la mer perdait au point qu'il eût été impossible de déplacer les vaisseaux *l'Indivisible* et le *Tonnerre* amarrés en face ; si ces vaisseaux s'étaient enflammés ils auraient communiqué le feu aux vaisseaux à flot.

Les bureaux de la recette et ceux des ingénieurs des constructions furent brûlés, à l'exception du pavillon du sud, appelé le grand bureau, qui fut préservé. Les murs ayant peu souffert, on crut, au premier moment, que le dommage ne devait pas être évalué à plus de 6,000 fr., mais la dépense de reconstruction fut plus élevée, car on eut la précaution d'établir des murs de refend saillants au-dessus du toit et séparant complètement chaque portion du bâtiment.

Le sinistre fut attribué à deux individus d'apparence étrangère que l'on avait vus à la porte de la caserne des apprentis canonniers (ancien couvent des Capucins) deux heures avant que le feu eût éclaté, mais que l'on ne put retrouver, bien que les gendarmes qui les avaient aperçus et des agents déguisés qui se faisaient forts de les reconnaître, eussent parcouru les cafés et les autres lieux où ils avaient l'espoir de les rencontrer.

Le 25 janvier 1832 il y avait bal à la préfecture maritime ; l'orchestre avait à peine fait entendre ses premiers

accords, lorsque, vers neuf heures du soir, on vint prévenir M. le vice-amiral Roussin, préfet maritime, que le feu avait pris dans le port, aux bâtiments de la direction d'artillerie. L'incendie, comme le démontra l'enquête ordonnée le lendemain matin par le préfet, eut pour cause première l'imprudence d'un gardien. Il avait placé du bois de démolition dans un poêle éteint, mais conservant assez de chaleur pour que ce bois qui était humide, pût, pensait-il, y sécher sans prendre feu. Non loin de ce poêle était une armoire renfermant des papiers et du charbon. A ces causes d'incendie déjà suffisantes à elles seules, s'ajoutèrent d'autres, la vétusté et le mode de construction de l'édifice. Il avait été construit en 1672. Son rez-de-chaussée renfermait les forges d'une clouterie, celles de l'artillerie et un atelier de limerie ; le premier étage était occupé par la salle d'armes ; l'étage supérieur servait de magasin d'un matériel d'artillerie. Le bâtiment ne renfermait aucune matière explosible, mais beaucoup de graisses et autres combustibles. Enfin, chaque étage ne formait qu'une seule pièce divisée par des cloisons vermoulues.

Dès qu'il eût été prévenu, le préfet, suivi des divers chefs de service, se transporta sur le théâtre du sinistre. A son arrivée, il fit enfoncer la porte de l'édifice déjà presque embrasé et ouvrir toutes celles de l'arsenal. La garde nationale, les marins et les troupes tant de la marine que de la garnison concouraient à l'extinction du feu ou à un service de patrouilles dans l'arsenal et dans la ville. Le bagne, renfermant plus de trois mille condamnés qui à la faveur de l'incendie auraient pu tenter de s'évader, fut cerné par un cordon de piquets d'infanterie, et deux pièces de canon chargées à mitraille furent mises en batterie, de manière à prendre d'écharpe la porte principale. Les canonniers de la marine étaient à leurs pièces.

Le feu couvait depuis longtemps lorsqu'une sentinelle — elle n'appartenait pas à la marine — ignorante de l'état des lieux ainsi que des consignes, et persuadée que le feu servait à chauffer des personnes renfermées dans la salle d'armes, le laissa se propager sans donner l'éveil. Ce fut un calfat, chargé d'une ronde, qui entre huit et neuf heures du soir jeta le premier cri d'alarme. Il était trop tard. Quand on commença à porter secours, la salle d'armes était une fournaise et le matériel qu'elle contenait était en fusion. A dix heures, toute la partie de l'édifice occupée par la Sainte-Barbe, l'atelier de l'armurerie et la salle d'armes était en feu ; à onze heures il n'en restait que les ruines. Les pompiers et les nombreux travailleurs accourus pour leur venir en aide tentèrent, à trois reprises, d'entrer dans le bâtiment embrasé, trois fois l'ardeur du feu les contraignit de reculer. Leurs efforts étaient d'autant plus méritoires que cette ardeur se communiquait aux canons bordant le quai, très-étroit en cet endroit, et que réduits à se placer sur ces canons, ils ne pouvaient supporter la double chaleur à laquelle ils étaient condamnés. Un fait suffirait à lui seul pour démontrer l'intensité de l'incendie. L'*Amiral* et le vaisseau le *Diadème*, placés sous le vent et presque en face du feu, avaient été reculés pour qu'ils fussent soustraits au danger que faisaient redouter les flammèches projetées sur leurs toitures. M. le capitaine d'artillerie Colas, qui s'était porté avec quelques hommes sur celle du *Diadème* pour l'arroser, périt de la rupture d'un anévrisme, causée par l'excès de la chaleur. Les flammes s'élevaient à une telle hauteur et en masse si compacte, que la lueur de l'incendie fut aperçue à Lesneven, à sept lieues de Brest. On y battit la générale parce qu'on crut que le feu était au Folgoat, dont les habitants, croyant à leur tour qu'une ferme

éloignée brûlait, se portèrent de ce côté. De Saint-Renan, situé à trois lieues de Brest, et des villages environnants, une foule considérable se porta vers Brest pour porter du secours. Malgré l'intrépidité des travailleurs, le désastre ne put être conjuré; aucune puissance humaine n'y serait parvenue. Plusieurs d'entre eux furent blessés et l'on eut à regretter la mort d'un matelot qui fut noyé.

Le lendemain, le préfet maritime adressait au ministre de la marine le rapport suivant :

« Monsieur le Ministre,

» J'ai le malheur d'avoir à vous annoncer que le feu
» s'est déclaré dans le port, hier au soir, à huit heures :
» c'est dans le bâtiment occupé par la direction d'artillerie. A peine a-t-il été aperçu dans les troisième et quatrième fenêtres, à gauche du pavillon du sous-directeur, que toutes les parties voisines ont été envahies ; à dix heures, tout le bâtiment était en feu, à onze heures il n'en restait que les ruines.

» Non-seulement la population maritime, avec les moyens immenses de secours en pompes, seaux, échelles, etc., qu'elle possède, était sur les lieux au premier aperçu du feu, mais la population de la ville, toutes les troupes et leurs chefs s'y sont trouvés et ont travaillé à combattre ce fléau.

» Tout a été inutile, et telle était la force du feu dans ce bâtiment, le plus vieux du port, qu'aucun mur de refend ne traverse et qui, servant de closerie, de limerie et de salle d'armes, était emménagé de beaucoup de caissons, d'armoires et de râteliers d'armes, que, dans moins d'une heure, tout a été brûlé, et que je suis forcé de

» reconnaître qu'il est en quelque sorte miraculeux que le
» feu n'ait pas gagné les bâtiments contigus, au nord le
» reste des magasins de l'artillerie, et au sud son immense
» magasin de bois.

» C'est donc vous dire, Monsieur le Ministre, que ces
» bâtiments ont été promptement coupés, et que si je n'ai
» pu réussir plus longtemps à sauver le port du danger
» qui le menace constamment, du moins tous les efforts
» humains ont été faits pour le diminuer autant qu'il était
» en mon pouvoir.

» La fatalité l'a emporté. Une étendue de quatorze fe-
» nêtres a disparu.

» Une enquête rigoureuse se fait sur les causes de ce
» désastre.

» Je termine ce rapport sur un événement qui me dé-
» sespère, en vous informant que l'incendie est entière-
» ment dominé et sans danger pour les autres bâtiments
» et les vaisseaux, mais il faudra le jour entier pour
» l'éteindre sous les décombres.

» Baron ROUSSIN. »

« P. S. — Des prodiges de courage et d'intrépidité ont
» été faits cette nuit ; ils méritaient plus de bonheur. »

Le même jour, une proclamation du préfet maritime témoignait en ces termes sa reconnaissance du concours spontané qu'il avait rencontré dans tous les rangs de la population :

« Citoyens de Brest, marins et soldats,

» Un grand malheur vient de nous frapper : un des
» édifices de ce port qui fait votre orgueil et votre richesse

» a pris feu cette nuit et se trouve détruit malgré les efforts inouïs que vous avez faits pour le sauver.

» Supportons ce malheur avec courage ; il s'y mêle quelque adoucissement que vous apprécierez comme moi : il a fait éclater des dévouements héroïques dans la population entière. Il se borne à une perte faible en la comparant aux immenses richesses qu'il menaçait d'une destruction totale. Enfin rien jusqu'ici ne donne lieu de penser qu'il puisse être attribué à la malveillance ou qu'il soit le crime d'aucun parti.

» La douleur que nous éprouvons est donc dans tous les cœurs. Souvenons-nous qu'aucune perte n'est irréparable pour une nation qu'un même sentiment anime !

» Baron Roussin. »

Dès le 26 on commença à transporter dans la cour du magasin général les tristes débris de l'incendie, et la population consternée y contemplait avec douleur ce qui restait des richesses accumulées la veille encore dans la salle d'armes. De ces fusils, de ces armes précieuses qui permettaient de suivre les progrès de l'artillerie depuis plusieurs siècles, il ne restait rien.

Le 4 février, le préfet maritime adressa au ministre de la marine, la liste des personnes qui s'étaient plus particulièrement distinguées dans l'incendie, et, le 9 du même mois, le ministre la renvoya avec approbation des récompenses demandées. Le 15 parut l'ordre du jour suivant :

ORDRE DU JOUR

Dans l'impossibilité de citer tous les actes de courage que l'événement du 25 janvier a fait éclater, le préfet

maritime a dû se borner à n'en mentionner qu'un très-petit nombre, mais il les a recueillis dans tous les rapports qui lui sont parvenus en ne s'arrêtant qu'à ceux sur lesquels les chefs de service ont unanimement appelé son attention.

Les récompenses qu'il a sollicitées et qui viennent d'être accordées ne s'adressent donc pas seulement aux auteurs de ces actes, mais encore à la totalité de chacun des corps auxquels ils appartiennent.

C'est ce que le ministre déclare formellement par sa dépêche du 9 de ce mois, en reconnaissant, ainsi que le préfet maritime lui en a rendu compte, que les secours prodigués dans la nuit du 25 janvier sont le fruit du patriotisme de la population tout entière.

Liste des personnes qui ont été citées comme s'étant fait particulièrement remarquer dans l'incendie du 25 janvier et auxquelles il a été accordé des récompenses par dépêche du 9 février.

DIRECTION DU PORT

MM. Kermarec (Léonard), chef des pompiers (1) et Collet (Bernard-François-Robert), ouvrier voilier ; ce dernier avait été blessé. Une médaille d'argent portant leur nom (2) et l'époque de l'événement est accordée à chacun

(1) Son fils, Claude-Théodore Kermarec, alors second maître à l'atelier de l'ajustage, se distingua aussi par son zèle et son intelligence à couper le feu entre la salle d'armes et la clouterie. Il reçut des éloges du Préfet.

(2) Chaque médaille en argent portait le nom de celui à qui elle était décernée et la mention de l'événement.

d'eux. — Une gratification de 200 francs est en outre accordée à la compagnie des pompiers et aux gardiens du port qui, arrivés les premiers au feu, ont rivalisé d'ardeur et d'intrépidité.

DIRECTION DES CONSTRUCTIONS

Le Moal (Guillaume-Marie), aide-contre-maître calfat ; il était sur la toiture de l'édifice enflammé. Cité particulièrement par son chef et par les autorités civiles. — Une médaille et une gratification de 30 francs.

Léostic (Joseph), ouvrier perceur, blessé. — Une gratification de 30 francs.

Quénéa (Dominique-Marie), ouvrier calfat, blessé. — Une gratification de 30 francs.

DIRECTION D'ARTILLERIE

Une gratification de 150 francs à partager entre les hommes de la compagnie d'ouvriers militaires.

DIRECTION DES TRAVAUX MARITIMES

Le Gloanec (Pierre-Louis), contre-maître couvreur ; il était sur la toiture de la limerie lorsqu'elle a été atteinte par les flammes ; a eu ses vêtements brûlés et a couru de grands dangers.

Poilleu (Pierre-Jean-Joseph), contre-maître des travaux à l'entreprise (1), a couru de grands dangers sur la toiture

(1) C'est M. Poilleu, artiste sculpteur, qui représentait alors la maison Michel frères et Le Pontois.

enflammée; dans plusieurs autres circonstances de même nature et notamment à l'incendie de Recouvrance, il y a un an, il a montré le même dévouement.

Mazéas (René-Joseph), menuisier, a couru de grands dangers. Entraîné entre deux pignons par la chute d'un reste de charpente embrasée.

Une médaille à chacun d'eux.

ARTILLERIE DE MARINE

Royer (Paul-Félix), canonnier à la 12^e compagnie, blessé.

Audiffret (Jean), caporal à la même compagnie. Il était sur la toiture du vaisseau le *Diadème*; cité particulièrement.

Une médaille est décernée à chacun d'eux.

DEUXIÈME DIVISION DES ÉQUIPAGES DE LIGNE

Lambert (François), sergent à la compagnie, à la suite, n^o 3135, très-particulièrement cité pour son dévouement; a contribué à arrêter les progrès du feu. — Un avancement en grade, déjà demandé pour lui, lui est accordé.

Ingrand (François), matelot à la 30^e compagnie, n^o 811, blessé. — Une médaille.

Floch (Jean-Marie), matelot à la même compagnie, blessé. — Une médaille.

Dumat (Augustin-Pierre), matelot à la compagnie, à la suite, blessé. — Une médaille.

Pollard (Yves), matelot de 2^e classe, cité particulièrement comme ayant couru de grands dangers. — Une médaille.

MILITAIRES DE LA GARNISON

Quénerdu (Yves), fusilier à la compagnie des vétérans, et Lavallo (Louis-Raoul), caporal au 6^e léger, particulièrement cités par M. le chef de bataillon Albert, qui rend témoignage de leur dévouement. — Une médaille à chacun d'eux.

PERSONNES CITÉES PAR LES AUTORITÉS DE LA VILLE

Quiniou (Marie), calfat au commerce, a passé à la nage au lieu de l'incendie. Très-particulièrement cité par toutes les autorités civiles et maritimes. — Une médaille et une gratification de 30 francs.

Brochet (Jean-Marie), canotier de l'intendance sanitaire, blessé. — Gratification de 30 francs.

Berthold (Francisco-Gomez), officier portugais. Très-recommandé, a dirigé la pompe de la corvette portugaise (1). — Une médaille.

Guérin (Louis), caporal de la garde nationale, 1^{er} bataillon, compagnie des grenadiers, signalé à M. le colonel de la garde nationale par le capitaine de sa compagnie. — Une médaille.

Monher, marin congédié, a sauvé un homme tombé à l'eau au lieu de l'incendie. — Une médaille.

Philippe (Alexis), sergent des sapeurs porte-hache de la garde nationale, a montré beaucoup d'intrépidité et a couru des dangers. — Une médaille.

(1) Une corvette portugaise, alors sur rade, avait, au premier signal de l'incendie, envoyé une de ses pompes qui fut très-utile

Une gratification de 200 francs à partager entre tous les hommes de la compagnie des sapeurs-pompiers qui ont montré un égal dévouement (1).

Brest, le 15 février 1832.

Le vice-amiral, préfet maritime,
B^{te} ROUSSIN.

Les pertes causées par l'incendie furent évaluées, d'abord, à un million de francs, dans lesquels les édifices consumés seraient entrés pour 200,000 fr.; mais il fut constaté ensuite que le matériel d'artillerie avait, à lui seul, une valeur de 1,200,000 fr. Quant aux bâtiments incendiés, dont la vétusté et la mauvaise disposition avaient, depuis longtemps, fait arrêter le remplacement, il fut reconnu que leur valeur n'excédait pas 130,000 fr. Leur reconstruction a atteint un chiffre autrement élevé. Nous n'avons d'autre élément pour l'apprécier que les valeurs qui leur sont assignées sur la matricule des édifices du port de Brest, tenue à la direction des travaux hydrauliques, valeurs qui, selon toute vraisemblance, doivent représenter les prix de reconstruction, lesquels auraient alors été les suivants :

2 ^{me} bâtiment (bâtiment central).....	317,033 fr. 41
3 ^{me} bâtiment (salles d'armes).....	243,120 00
TOTAL.....	<u>560,153 fr. 41</u>

(1) Le Préfet maritime, croyant que la compagnie des sapeurs-pompiers de la ville était soldée, avait demandé pour elle cette gratification qu'elle refusa.

La partie du magasin général qui avait été incendiée le 3 juillet 1784, l'a été de nouveau dans la nuit du 6 au 7 novembre 1861. Cet incendie avait pris dans les combles du bâtiment et s'était développé dans un tas de bois de chauffage qu'on y avait approvisionné pour le service des bureaux. On fut d'accord au sein de la commission qui fut désignée pour en rechercher la cause, qu'elle résidait dans la faute qu'on avait commise, le 6 au soir, au moment de l'extinction des feux dans les cheminées des bureaux, de placer près de ce tas de bois quelque étouffoir renfermant des charbons encore en ignition, ou peut-être de mettre sur un tas de balayures et de sciures, un balai contenant quelque étincelle ou escarbille mal éteinte.

M. l'ingénieur en chef Verrier, dont l'inépuisable obligeance nous est toujours venue en aide lorsque nous l'avons invoquée, a bien voulu nous transmettre au sujet de cet incendie, les détails suivants :

« Le lendemain de l'incendie, je dressai une évaluation approximative des dégâts. Cette évaluation, qui porte la date du 7 novembre 1861, s'élève à 45,000 francs pour l'édifice seulement. Un *nota* qui la termine est ainsi conçu :

» *NOTA.* — Le mobilier n'est pas compté. Une partie est déjà sauvée (1), et il y a lieu de croire que ce qui a été brûlé est d'assez peu de valeur.

» Mon évaluation se rapportait à la valeur réelle de l'an-

(1) « Au moment où je dressais cette évaluation, l'incendie, dont on était maître depuis quelques heures, n'était pourtant pas encore complètement éteint, et l'on continuait le sauvetage des papiers, du mobilier et des marchandises. »

cien édifice; mais, comme on voulut profiter de cette circonstance pour le reconstruire dans des conditions plus satisfaisantes, et notamment le munir de couverture et planchers incombustibles, en même temps qu'on augmenterait le nombre des bureaux, etc., la dépense de reconstruction fut notablement plus élevée que la valeur des dégâts.

• Le projet, dressé par M. l'ingénieur Reynès, sous la direction de M. Dehargne, fut scindé en deux parties.

• Un premier projet, en date du 5 décembre 1861, comprenait exclusivement la couverture métallique et l'ossature en fer des nouveaux planchers. Ce travail, évalué à 23,000 fr., devait faire l'objet d'un marché spécial.

• Un second projet, en date du 26 décembre 1861, se rapportait à l'installation des bureaux et à la construction des voûtes en poteries pour l'achèvement des planchers dont le projet précédent ne comprenait que la charpente. Ce projet s'élevait à 30,000 fr., et son exécution devait être confiée à nos entrepreneurs ordinaires d'entretien, chacun en ce qui le concernait.

• En somme, l'ensemble des travaux était donc évalué à 53,000 francs.

• Pour l'exécution des charpentes et couvertures métalliques on traita de gré-à-gré, le 22 janvier 1862, avec M. A. Guilloteaux, entrepreneur de ferronnerie et charpenterie en fer à Lorient, lequel venait de commencer un travail tout à fait analogue dans ce dernier port pour la construction des ateliers du grand ajustage des constructions navales. Les prix qu'il soumissionna ainsi en dehors de toute concurrence furent un peu supérieurs à ceux prévus au projet, mais l'administration de la marine les

accepta en raison des garanties de célérité et de bonne exécution qu'offrait cet entrepreneur.

» Tous les travaux furent terminés sous la direction de M. l'ingénieur Reynès dans le cours de l'année 1862.

» Voici le résultat des dépenses effectuées :

» 1^o Couverture métallique et charpente en fer des planchers.

Entreprise Guilloteaux.....	32,264'	52	
Travaux en régie.....	665	28	
	32,929'	80	32,929' 80

» 2^o Installation des bureaux, voutes pour planchers, etc.

Entreprises diverses.....	28,430'	52	
Travaux en régie.....	1,612	72	
	30,043'	24	30,043' 24

TOTAL DES DÉPENSES..... 62,973' 04

» J'ajouterai que ce fut à l'occasion de cet incendie qu'on décida l'organisation des rondes nocturnes contre l'incendie, effectuées dans tous les édifices et établissements du port par les agents des services auxquelles ils ressortissent, rondes qui n'ont pas cessé d'avoir lieu à Brest depuis cette époque et qui, ainsi que quelques autres mesures préventives, en formant les corollaires, ont été étendues depuis quelques années, si je suis bien informé, aux autres ports militaires. »

Les hangars de la Tonnellerie dont la construction, commencée depuis longtemps, avait été achevée en 1730. et qui bordent au nord l'anse du *Moulin-à-Poudre*, ont été consumés dans la nuit du 25 au 26 juin 1866. Une demi-heure avant que le feu se fût manifesté, un gardien qui faisait sa ronde n'avait rien remarqué d'extraordinaire. A peine la sentinelle placée en face de l'édifice de l'autre côté de l'anse eut-elle aperçu de la fumée s'échappant de la toiture et donné le signal d'alarme, que la flamme s'élança en gerbes de l'atelier de l'avironnerie. Le feu se propagea avec une telle rapidité et une telle intensité, que malgré la promptitude des secours, ces immenses hangars furent détruits en moins de deux heures. Cette fois encore, nous ne pouvons mieux faire que de reproduire la note de M. Verrier.

« Cet incendie se déclara vers minuit; la cause n'en fut jamais éclaircie; on se borna à supposer qu'une étincelle sortie de la cheminée d'une pigoulière située dans la cour-sive régnant en arrière de ces hangars avait pu se loger sous la sablière en bois (très-consommée) qui environnait le mur dossier; là le feu avait couvé plus ou moins longtemps, en se propageant lentement dans ce bois à moitié pourri, ou dans les poussières végétales et charbonneuses accumulées depuis longues années à sa surface.

» La valeur de la portion des bâtiments qui a été incendiée a été estimée à 180,000 francs.

» Après plusieurs études successives, le projet définitif de reconstruction de ces hangars avec colonnes, charpentes et couvertures en fer et fonte, et murs en maçonnerie (les anciens étaient en bois et maçonnerie), fut dressé par M. l'ingénieur Mancel, à la date du 11 mars 1867, et ap-

prouvé par le Ministre de la marine le 12 août suivant. L'importance totale des travaux, d'après ce projet, était évaluée à 390,000 francs, dont 244,000 francs pour la partie métallique.

» L'entreprise des travaux métalliques fut adjugée, le 20 novembre 1867, à M. Louis Pigé, constructeur-mécanicien à Haumont (Nord), moyennant un rabais de 26 0/0 sur les prix de base. Aussi son décompte, après l'achèvement de la construction, ne s'éleva-t-il qu'à 180,091 francs 60 centimes.

» Les travaux de maçonnerie, terrassement, menuiserie, charpente pour planchers, etc., furent exécutés par M. Sylvain Weiler, en vertu de son marché courant, pour travaux de cette nature à effectuer dans les établissements de la marine. Ils entraînèrent, y compris les faux-frais de surveillance, régie, etc., une dépense de 200,001 francs 43 centimes.

» La dépense totale de reconstruction s'éleva donc, tous travaux et frais accessoires compris, à la somme de 380,093 fr. 03, chiffre peu différent de celui du projet.

» La construction fut entièrement achevée dans le cours de l'année 1868. Elle fut dirigée, du commencement à la fin, par M. Chanson, ingénieur des travaux hydrauliques, avec le concours de M. le conducteur Fumeux, M. Dehargne étant directeur des travaux hydrauliques. »

Nous terminerons cette nomenclature par la mention d'un incendie qui se déclara dans le port, le 20 octobre 1875, vers deux heures du matin, à l'atelier du petit ajustage. Il fut promptement comprimé. Le dommage matériel était peu important. D'après les évaluations respectives des di-

recteurs des travaux hydrauliques et des constructions
navales, il fut ainsi apprécié :

Edifice..... 15,000 fr.

Matériel et outillage..... 10,000

TOTAL..... 25,000 fr.

La perte la plus regrettable fut celle des plans et dessins
faisant partie des archives de cet atelier.

P. LEVOT.



TENDANCES VÉGÉTALES

Le spectacle de la vie à tous les niveaux est plein de mystères et de surprises. Dans son ensemble, l'évolution des êtres vivants présente des merveilles qui frappent et enthousiasment ceux-là mêmes qui ne l'envisagent que superficiellement. L'observateur qui sait descendre dans le secret des organismes, et qui possède une dose de patience suffisante pour les surprendre à l'œuvre, revient de ces excursions intimes, aussi rempli d'admiration et d'étonnements que l'astronome auquel une plage nouvelle du monde sidéral vient de se révéler.

Voici l'histoire d'une bien modeste observation ; rien de grandement scientifique ne la distingue, il s'agit d'un fait de végétation que tout le monde connaît, et que je me suis plu à analyser dans ses allures : c'est le redressement de la tête des pavots.

Le pavot est le genre le plus intéressant de cette noble et petite famille les *papavéracées*, qui porte son nom, et à laquelle nous devons ces sucs bienfaisants qui endorment la douleur. Le pavot fournit à nos jardins quelques belles espèces à fleurs simples ou doubles, dont la plus illustre, est le *papaver somniferum*. Cette plante se reproduit

spontanément dans nos jardins de ses semences nombreuses, et vers le mois de juillet ses belles corolles blanches, violettes ou le plus souvent empourprées, se dressent fièrement vers le soleil avec une raideur, une rigidité même qui, sans nuire à leur éclat, atténue leur grâce, tant il est vrai que la modestie prête partout un nouveau charme à la beauté.

Si nous observons avant son épanouissement cette fleur de pavot, ou cette tête de pavot pour nous servir d'une expression consacrée, nous sommes très-surpris de lui trouver une attitude toute différente. Cachant encore entre les pièces fugaces de son calice sa brillante corolle, et courbée sur son pédoncule comme sur un long col de cygne, elle est inclinée vers la terre. Ce n'est pas le poids de ses pensées, je veux dire le poids de ce bouton, qui fait ainsi pencher cette tête; elle a dans cette pose la même raideur que relevée, et c'est en vain qu'on voudrait la redresser, sans s'exposer à briser son support. Remontons plus haut dans l'évolution que nous analysons, une nouvelle surprise nous attend. Cette fleur dans le tout jeune âge, à peine sortie de l'aisselle de la feuille qui l'engendre et la protège, cette fleur à peine ébauchée dans son bouton rudimentaire, est dressée comme au moment où elle s'épanouit dans son orgueilleuse beauté. L'enfance a souvent la même vanité et le même aplomb que l'âge mûr; ainsi voilà trois attitudes de la fleur du pavot : elle est dressée à l'origine, penchée pendant sa jeunesse, rigide et droite à son apogée. C'est là sa loi, ce sont là si l'on veut ses tendances, ses habitudes tendances irréformables, habitudes invétérées, s'il en fût, vous allez en juger.

A la base de presque toutes ces feuilles réduites et ondulées du sommet de la tige, on trouve deux boutons floraux : l'un rudimentaire, dressé comme nous venons de

le dire sur un support très-court ; l'autre plus avancé dans son évolution, déjà penché sur son support, plus allongé et recourbé de haut en bas de façon à porter ce bouton au-dessous de la feuille mère.

Au bout de un ou deux jours le support de la fleur rudimentaire s'est lui-même un peu allongé, et le bouton pouvant alors évoluer sans obstacle, se penche à son tour vers la terre, imitant ainsi la manœuvre et l'attitude de son aîné.

Ces boutons floraux sont formés du calice de la fleur circonscrivant une oblongue cavité, dans laquelle vont se développer les brillants pétales de la corolle. Ces pétales, chiffonnés les uns sur les autres dans ce réduit obscur, se presseront sans se froisser, et quand les pièces calicinales tomberont, ce sera merveille de les voir se développer sans qu'aucun d'eux garde trace des plis suivant lesquels leur tissu de satin était irrégulièrement plissé, roulé dans cette étroite armoire. Pendant que cette évolution se poursuit dans le bouton, le support de la fleur ou pédoncule grandit. On sait que ces pédoncules de pavots atteignent des longueurs variables de 15, 20 et même 30 centimètres. Un souvenir classique est attaché à cette longueur et à cette inégalité des pédoncules floraux du pavot. Nous revoyons par la pensée Tarquin le Superbe, abattant devant l'envoyé de Sextus les plus hautes têtes de pavot de son jardin, traçant ainsi à l'intelligent messenger la politique cruelle du vainqueur de Gabies.

L'élongation du support de la fleur se fait d'une façon très-curieuse et toute particulière. Le pédoncule, avons-nous dit, forme une anse, une courbure à l'extrémité de laquelle pend le bouton. Eh bien ! le bouton ne change pas de place, et l'anse ou courbure du pédoncule monte, s'élève, portant ainsi la longueur de ce dernier de quelques centimètres à 1 ou 2 décimètres.

A ce mouvement en succède bientôt un autre qui aura pour terme le redressement de la fleur parvenue à son apogée. Vous pensez peut-être que ce redressement va se faire le plus simplement du monde par effacement de la courbure, et que le pavot relèvera la tête comme nous relevons la nôtre. Il n'en est rien, l'opération est beaucoup plus compliquée, et des éléments anatomiques nombreux vont successivement, et dans un ordre parfait, entrer en jeu pour produire ce résultat. Ce pédoncule courbé est formé de deux branches égales, l'une ascendante depuis la feuille jusqu'à la courbure, l'autre descendante depuis la courbure jusqu'au bouton. C'est la branche ascendante qui grandit par le relèvement de la courbure ; la branche descendante diminue sous la même influence et chacun de ses points devient tour à tour le sommet de la courbure elle-même, jusqu'à ce que la fleur vienne toucher cette courbure et se trouve ainsi portée sur le sommet du pédoncule totalement redressé.

C'est en un mot une onde ascendante qui se produit de bas en haut et qui redresse ainsi la tête du pavot. Rien n'est plus facile que de mettre ce fait en évidence. Si le matin, par exemple, on marque d'un trait rouge le sommet de la courbure, vingt-quatre heures après on retrouve ce trait au-dessous de la courbure sur la partie dressée du pédoncule. J'ai rendu d'une autre façon cette évolution palpable. Avec une très-fine aiguille, j'ai passé de la branche ascendante à la branche descendante des bouts de soie horizontaux et parallèles qui formaient ainsi comme les bâtons d'une échelle. Le lendemain, ces bâtons n'étaient plus horizontaux, l'extrémité insérée sur la branche descendante était plus élevée ; enfin, au bout de plusieurs jours, tous ces bouts de fil de soie pendaient verticalement sur la hampe florale.

Voilà les tendances de la plante. Quelle est la cause de

ces mouvements variés s'exerçant tantôt dans un sens, tantôt dans un autre ? Quelle force penche le bouton naissant, quelle force redresse la fleur épanouie ? Le même organe, un prédoncule floral, constitué sur tous les points de son étendue par les mêmes éléments anatomiques, influencé par les mêmes agents extérieurs, l'air, le soleil, l'humidité, exécute des mouvements différents. Quand nous levons le bras, quand nous l'abaïssons, nous savons que c'est notre volonté qui, suivant nos besoins, exécute avec le même organe ces mouvements inverses. Y aurait-il une volonté chez le pavot, et suivant les nécessités de sa vie commanderait-il lui aussi à sa hampe de se courber ou de se redresser ? Profond mystère ! La volonté, qui pourrait l'invoquer chez la plante ? La nécessité se laisse plus facilement entrevoir et mesurer. Si le bouton se penche, on pourrait peut-être voir là une admirable précaution prise par la nature pour le préserver des agents atmosphériques, de la pluie par exemple. La corolle, protégée par les deux sépales du calice, ne saurait dans cette position être atteinte par l'eau, qui coule sur leurs surfaces glauques ou cireuses sans les mouiller. Cependant ce calice est admirablement clos, tellement bien clos que, lors de l'épanouissement, c'est par sa base qu'il se détache du réceptacle. Ses deux pièces restent soudées par leurs sommets, et se soulèvent comme une coiffe sous l'effort des pétales qui veulent se dérouler. Nous comprenons mieux le redressement pour l'épanouissement. Les fleurs cherchent généralement la lumière qui les colore et la chaleur qui facilite leur fécondation en attendant qu'elle mûrisse les fruits. C'est le cas du pavot. Ce qui me paraissait prouver que c'était une sorte d'entraînement en vue du but à atteindre qui tantôt courbait, tantôt relevait la hampe, c'est que si l'on ouvre d'un côté le bouton pendant qu'il est penché, les pétales

chiffonnés en sortent prématurément et se dirigent vers la lumière comme dans l'épanouissement normal. Telles étaient nos pensées en présence de ces faits, et nous établissions toute une théorie de ces mouvements, sur une sorte d'instinct de la reproduction chez la plante. Eh bien ! nous nous trompions, et nous avons eu dans l'espèce une preuve nouvelle de l'imprudence de trop tôt conclure. Un fait étrange et mystérieux a fait sombrer notre théorie naissante. Un jour l'idée nous vint de décapiter une de ces hampe penchées vers le sol. Quelques gouttes de ce liquide blanc, sang végétal du papaver, se concrétèrent sur la plaie. Ce corps sans tête, ce pédoncule découronné, voué désormais à la stérilité, nous semblait pour toujours glacé dans son immobile inutilité. J'en crus avec peine le témoignage de mes yeux quand, le surlendemain, je vis ce cou sans tête, cette hampe sans fleur se dressant triste et nue vers le ciel comme une protestation muette, mais je vous assure fort éloquente pour l'observateur. A la place de ce vague instinct de reproduction, faisant progresser la plante vers un but marqué, réglant et gouvernant ses tendances, je n'avais plus qu'une force aveugle, une loi fatale, un mécanisme inintelligent évoluant quand même dans le même sens. Faut-il le dire, je n'étais au bout ni de mes impressions, ni de mes théories.

Ce pédoncule s'obstinant à se redresser quand même après sa décapitation, me semblait avoir doublement perdu la tête, et la pensée me vint de résister à ces penchants et d'humilier ces têtes altières. J'enroulai des lames de plomb, dont le poids variait de 10 à 30 grammes, autour du bouton incliné vers le sol et j'attendis avec curiosité ce qui allait en résulter. Tant que les poids ne dépassaient pas 12 grammes, le pédoncule évoluait sans grande peine, et, triomphant de l'obstacle, épanouissait bientôt sa fleur terminale. Contre des poids plus forts la lutte devenait

ardente, le pédoncule se contournait, se tordait sur lui-même, et j'ai vu quelquefois ces héroïques efforts soulever des poids de 20 grammes. Au-delà, la lutte devenait inégale et ce malheureux pédoncule se contournant et s'ondulant presque horizontalement comme un serpent, succombait enfin, et la fleur rapidement flétrie voyait avorter la fécondation de son pistil.

Les mêmes torsions et les mêmes ondulations se produisaient pour arracher le bouton quand il était maintenu penché vers le sol par un fil attaché à un piquet ; enfin en nouant sur elle-même la hampe de façon à pencher le bouton déjà relevé pour s'épanouir, nous avons toujours vu la plante obéir à sa loi.

La tendance du pavot triomphait souvent des obstacles avec une adresse merveilleuse. J'avais un jour fixé le bouton contre la branche ascendante avec un lien solide : il ne pouvait réellement se redresser pour éclore. Que fit la plante ? Une chose à laquelle l'observateur n'avait pas songé, et devant laquelle il demeura plus surpris et plus confus que jamais renard ne le fût aux pièges d'une poule. La hampe florale, renonçant aux moyens ordinaires pour relever cette onde ascendante dont nous avons parlé, se renversa vers le sol, comme un individu qui ayant la tête fixée sur sa poitrine, se renverserait en arrière pour regarder le ciel ; par cet artifice inimaginable chez une plante, la fleur se trouva droite sur une hampe à deux courbures. Ce n'était plus ici la loi fatale redressant un pédoncule décapité, c'était une indomptable énergie sortant des voies tracées par la nature, et cherchant sa fin par de nouveaux moyens appropriés aux circonstances. Je regardais cette plante avec admiration, et dans l'acte qu'elle venait d'accomplir si résolument et si simplement, j'apercevais quelque chose d'une volonté non seulement tenace, mais intelligente. Cette opinion devint plus forte

encore lorsqu'ayant totalement retourné un pavot, à dessein cultivé dans un pot, je vis se renverser toute l'évolution des boutons et des fleurs. Les boutons ainsi relevés se retournèrent vers le sol, les fleurs prêtes d'éclorre ainsi renversées se relevèrent vers la lumière. Dans cette position enfin, le pavot, pour obéir à ses tendances, évoluait en sens diamétralement opposé à ses habitudes.

Ce n'est pas tout : je paralysai la courbure et j'arrêtai ainsi l'onde ascendante sans pouvoir empêcher le redressement de la fleur. Ce fut en fendant la hampe de bas en haut, à partir de la courbure jusque près de la naissance du bouton, que j'obtins ce résultat. L'anse dédoublée cessa tout mouvement ; mais la fleur se redressa dans le court espace situé entre sa base et l'extrémité de l'incision, employant ainsi un nouveau moyen pour arriver à ses fins.

Des incisions latérales, intéressant seulement les portions épidermiques et verticales de la hampe, n'arrêtèrent pas le mouvement de l'onde, dans le jeu de laquelle la partie médullaire du pédoncule semble remplir le principal rôle.

Telles sont nos observations sur la nutation des têtes du pavot, observations bien capables de jeter l'esprit dans de sérieuses méditations. De nos jours toute une école admet que, dans les êtres vivants, il n'y a, comme dans les corps inorganiques, que des propriétés physico-chimiques, produisant cet ensemble de phénomènes auxquels on donne le nom de propriétés vitales. Je ne sais si un jour les actes de la vie s'expliqueront par les propriétés physiques et chimiques inhérentes à toute matière vivante ou non vivante, mais il me semble bien difficile d'expliquer les faits que je viens de rapporter, et qui abondent dans le règne vivant, par les affinités, l'électricité ou la chaleur. Je sais que la branche se redresse vers le ciel, parce que le soleil frappant la partie supérieure en raccourcit progres-

sivement les cellules. Je sais encore que l'humidité et la sécheresse distendant ou raccourcissant les tissus, font jouer naturellement des ressorts qui amènent à des heures réglées l'épanouissement ou la fermeture des fleurs. Mais je ne sais comment expliquer des mouvements inverses dans les organes vivants, alors que les éléments anatomiques et les conditions extérieures n'ont pas changé. Dans la hampe du pavot nous venons de voir la courbure se faire là où dans les circonstances normales elle ne se produit jamais. Est-ce une cause extérieure qui pèse sur un ressort caché? Nullement; j'ai préservé ces hampes florales du soleil, de l'action de l'air; j'ai même vu leurs mouvements s'exécuter sous l'eau; rien n'a paralysé les tendances du pédoncule, il s'est redressé ou courbé normalement ou anormalement, obéissant à cette force intérieure qui dirige incontestablement son évolution dans le même sens vers un but déterminé; force intime, indépendante de la matière et la commandant, force vitale en un mot. Jamais cette puissance invisible, mais évidente, ne s'est manifestée dans des conditions plus flagrantes que celles que je viens d'exposer. Jamais elle ne m'a paru plus affranchie de la matière. Voilà une capsule de pavot arrivée à maturité. Par ses fentes supérieures se sont échappées 20 à 30,000 semences petites, noirâtres, presque microscopiques. Chacun de ses atomes emporte un principe de vie, chacun d'eux possède une force indomptable pour évoluer dans un plan identique; tous ceux qui germeront parcourront les mêmes phases pour arriver au même but à travers tous les obstacles. Croit-on que les forces physico-chimiques puissent expliquer cette merveille?

Un savant physiologiste a dit : « S'il fallait définir la vie d'un mot, je dirais : La vie c'est la création... Ce qui caractérise la machine vivante, ce n'est pas la nature de ses

propriétés physico-chimiques, c'est la création de cette machine qui se développe sous nos yeux dans des conditions qui lui sont propres et d'après une idée définie qui exprime la nature de l'être vivant, et l'essence même de la vie. » Accentuant encore plus cette conception de la vie, Claude Bernard dit encore : « Il y a dans les fonctions du corps vivant, sans exception, un côté idéal et un côté matériel. Le côté idéal de la fonction se rattache par sa forme à l'unité du plan de création de l'organisme, tandis que son côté matériel répond par son mécanisme aux propriétés de la matière vivante. »

« Voilà donc,— dit M. Vacherot commentant ces paroles, — voilà donc la science elle-même qui nous apprend que l'organisation est, non une simple composition, mais une véritable création, que le créateur est l'être vivant, que le principe de la vie n'appartient ni à la physique, ni à la chimie. »

Telle est la véritable conception de la vie, celle qui explique tout. L'école positiviste aura beau faire, on y reviendra toujours. Voici l'avoué d'un savant qui ne se pique pas de métaphysique, c'est M. Paul Bert, adversaire à ses heures du principe vital : « Il faut bien avouer, dit-il, que cette hypothèse du principe vital reprend malgré tout dans deux circonstances son état séduisant. C'est, d'une part, lorsque l'on considère l'apparente unité de la vie chez les animaux supérieurs, et surtout lorsque, d'une autre part, on suit le développement d'un être vivant quelconque, les modifications de sa forme extérieure, celles de sa structure anatomique.... Quoi qu'on fasse, l'idée d'un principe coordinateur et directeur s'impose à l'esprit, principe unique qui, séparé des corps, laisse celui-ci en proie à l'action destructive des agents extérieurs, âme végétative, archée, nome, nisus, principe formateur, principe vital,

noms divers sous lesquels on a voulu désigner ce *quid ignotum*, certains diraient volontiers ce *quid divinum* qui maintient et dirige le mouvement vital. »

Il faut conclure : Quand je vois les atomes matériels saisis et enrôlés, souvent pour un temps fort court, dans ce corps qu'on appelle un être vivant, comme des conscrits dans un régiment ; quand je les vois obéir à la consigne et marcher au pas, le *quid ignotum* ne saurait subsister en mon esprit ; je reconnais le maître de la consigne et du commandement, c'est-à-dire la pensée dirigeante : le *quid divinum*.

A. COUTANCE.



NOTICE BIOGRAPHIQUE

SUR

ÉDOUARD CORBIÈRE

CORBIÈRE (Jean-Antoine-René-Édouard), né à Brest, le 1^{er} avril 1793, fut inscrit le même jour sur les registres de l'état-civil, mais ne reçut ses prénoms que par un acte supplémentaire du 28 mai suivant. Son père, Alexis-Alexandre Corbière, originaire de Valze (Tarn), était alors capitaine d'infanterie de marine. Il fut plus tard incorporé avec son grade dans l'artillerie de marine, et mourut le 25 novembre 1802, dans le cours d'un congé de convalescence qui lui avait été accordé le 11 juillet précédent. Sa veuve, Jeanne-Perrine Dubois, née à Morlaix, le 29 janvier 1768, morte à Brest le 3 mai 1831, restait sans autre ressource qu'une modique pension de 300 francs. L'exiguïté de cette pension n'aurait pas permis à la mère du jeune orphelin de l'envoyer à l'école, si elle n'y avait ajouté un petit commerce que sa situation précaire l'obligea

d'exercer jusqu'à ce que son fils fût parvenu à pouvoir l'en dispenser.

Agé de neuf ans seulement à la mort de son père, Edouard fut inscrit sur les rôles des mousses et dispensé du service pendant le temps nécessaire à la continuation de ses études, qui furent à peine ébauchées alors, en raison de l'insuffisance de l'instruction secondaire à Brest à cette époque. Il ne fut embarqué qu'en 1807. Sa bonne conduite, son zèle et son aptitude le firent promptement nommer aspirant de 2^e classe. Embarqué en cette qualité, le 29 juin 1810, sur la *Canonnière* 93, commandée par l'enseigne de vaisseau Schild, et promu aspirant de 1^{re} classe le 1^{er} décembre suivant, il n'avait pas cessé de servir sur ce bâtiment lorsque, chargé d'escorter un convoi de grains, il eut à soutenir, le 8 mai 1811, un combat contre le brig anglais *Scylla*. La canonnière fut coulée par son formidable adversaire et le capitaine Schild fut tué. Corbière, du petit nombre de ceux qui survécurent, fut conduit comme prisonnier en Angleterre et interné sur les pontons de Tiverton. Après une courte captivité, qui lui a fourni le sujet du dramatique récit inséré dans le tome 1^{er} de la *France maritime* sous ce titre : *Les Pontons en Angleterre*, il revint en France, prisonnier sur parole, débarqua à Morlaix, le 10 juillet 1812, du parlementaire anglais *Félicité*, et fut attaché, le 14 du même mois, à la direction des mouvements du port de Brest. Exclu du service à la mer, il consacra à l'étude les loisirs que lui laissait celui du port, et grâce au développement de l'instruction à Brest pendant les dernières années de l'empire, il put donner à la sienne une extension dont nous le verrons recueillir les fruits.

Lors de l'épuration de la marine en 1816, les opinions

libéraux de Corbière le firent comprendre dans l'hecatombe ordonnée par la décision royale du 1^{er} mai 1816. N'ayant pas été compris au nombre des aspirants dont la liste fut arrêtée le 20 du même mois par le ministre Dubouchage, il fut licencié sept jours après. Sa carrière était brisée ; il prit alors la plume et s'en fit une arme contre le gouvernement qui ne voulait pas qu'il le servît de son épée. Tour à tour polémiste ardent, littérateur, poète, novateur par le fond comme par la forme, il débuta par une publication destinée à signaler les abus et à en provoquer le redressement. Les quinze livraisons de ce recueil, intitulé : *La Guêpe, ouvrage moral et littéraire*, parurent à Brest, chez P. Anner, novembre 1818 — juin 1819, 360 pp. in-8°. A la même époque, Corbière publia sa comédie des *Jeux floraux*, en deux actes et en vers. Brest, P. Anner, 1818, in-8°. Cette comédie fut jouée à Landerneau par des acteurs amateurs, tous ses amis, et devant un public formé de la société de cette ville. L'année suivante, des missions eurent lieu dans diverses communes du Finistère. La *Guêpe* ne leur épargna pas ses attaques. Celle qui devait se faire à Brest, au mois d'octobre, y rencontra une telle opposition que le maire, M. Henry, crut devoir, avec l'autorisation du Sous-Préfet, convoquer le conseil municipal, afin d'aviser aux mesures à prendre pour prévenir les désordres que faisaient redouter les rassemblements tumultueux de plus de deux mille personnes qui, dans les soirées des 24 et 25 octobre, avaient eu lieu devant l'église Saint-Louis et le presbytère où logeaient les missionnaires et Mgr. Dombideau de Crouseilhès, évêque de Quimper. A la séance du 26 octobre se présentèrent un grand nombre d'habitants et de pères de famille, demandant le renvoi des missionnaires, ce renvoi leur semblant la seule mesure propre à rétablir la tranquillité grave-

ment troublée depuis trois jours, et menacée de l'être encore plus. Une députation du conseil municipal, présidée par le maire, et accompagnée de MM. Bernard jeune, Chauchard, Moras, Brunel, Roulet, Garnot et Mocaër, se transporta chez Mgr. Dombideau de Crouseilhès, et en obtint, après quelques hésitations, le départ des missionnaires qui s'éloignèrent le 28.

La délibération du 26 octobre, cassée par le double motif que, contrairement à la loi du 28 pluviôse an VIII, le conseil avait délibéré sur des matières en dehors de ses attributions, et qu'il s'était irrégulièrement adjoint des personnes étrangères, fut solennellement biffée sur le registre, le 17 novembre. Le maire donna sa démission.

Corbière avait assisté à l'un des rassemblements, et il avait rendu compte de ce qui s'y était passé, dans *Trois jours d'une mission à Brest*. Brest, P. Anner, novembre 1819, 25 pages in-8°, brochure qui, à la faveur des circonstances, obtint coup sur coup l'honneur de quatre éditions. Traduit, le 19 janvier 1820, devant la cour d'assises du Finistère, il fut défendu avec beaucoup de talent par M^e Gilbert Villeneuve, jeune avocat du barreau de Brest, qui encadra avec succès, dans sa plaidoirie, plusieurs passages des opinions émises à la tribune de la Chambre des députés, par M. de Kératry, sur la tolérance politique et religieuse, ainsi que sur l'autorité des Pères de l'Église. Des fragments de cette plaidoirie furent publiés sous ce titre : *Extrait de la plaidoirie pour Édouard Corbière, prononcée devant la cour d'assises du Finistère, le 19 janvier 1820*. Brest, P. Anner, 1820, 39 pp. in-8°. Ces fragments sont suivis du discours que Corbière prononça lui-même devant le jury, discours où nous lisons : « Mon écrit est, dit-on, une atteinte portée à la liberté des cultes, parce qu'il désapprouve les missions ; mais les

missionnaires proclament leurs doctrines religieuses, comme je publie mes opinions! Si de la chaire catholique ils ont le triste privilège de vouer à des proscriptions éternelles ceux qu'ils accusent de déisme, d'hérésie, qu'il nous soit au moins permis de tenir le langage de la tolérance, en vertu d'une loi qui ne réprime pas même les harangues du fanatisme; cette loi, vous l'invoquez pour me punir; mais c'est justement elle que j'invoque pour me défendre! Vous m'accusez d'attenter à la liberté des cultes? mais c'est vous qui méprisez cette liberté, en vous opposant à la libre expression de mes opinions religieuses! La loi que vous voulez faire respecter, vous la violez vous-mêmes. Réfléchissez et jugez lequel de nous est coupable du délit dont vous m'accusez! » Après quelques minutes de délibération, le jury rendit un verdict déclarant que Corbière n'était coupable d'aucun des trois chefs d'accusation sur lesquels était basée la poursuite.

Il ne se publiait alors, à Brest, qu'une simple feuille d'annonces, à la dévotion, d'ailleurs, des adversaires de Corbière. N'y pouvant avoir accès, il suppléa au défaut d'un organe périodique, par les publications suivantes, dont les titres, à eux seuls, indiquent suffisamment l'esprit: *A la liberté publique*, dithyrambe. Paris, M^{lle} Domas, 1819, 16 pp. in-8°; — *Le dix-neuvième siècle*, satire politique. Paris, la même, 1819, 16 pp. in-8°; — *La Lanterne magique*, pièce curieuse représentant la Chambre des députés, en vers. Paris, imp. de Poulet, 1819, 8 pp. in-8°; — *La Marotte des ultras, ou recueil de chansons patriotiques*. Brest, P. Anner, et Paris, Brissot-Thivars, 1820, 48 pp. in-12; — *Les Philipptiques françaises*. Brest, P. Anner; Paris, Brissot-Thivars, 1820, 24 pp. in-8°.

Ces publications éphémères pouvaient bien contenter l'ardeur patriotique de Corbière, mais elles ne lui auraient

pas permis, sans l'assistance de sa mère, de satisfaire aux exigences de la vie matérielle. Il comprit qu'il était de son devoir, et pour elle et pour lui, de mettre un terme aux sacrifices que s'imposait cette digne femme. Il alla donc à Rouen et s'y chargea de la rédaction du journal la *Nacelle*. Il se lia promptement avec M. Levavasseur, aujourd'hui président de la chambre de commerce de Rouen et auteur d'une notice biographique (1) dans laquelle nous puisons les détails suivants :

« Le caractère original qui distinguait cette feuille (la *Nacelle*), le talent du rédacteur, me plurent à ce point que j'allai spontanément le trouver. De là datent entre lui et moi des relations intimes qui ont duré jusqu'à son dernier jour, quelles qu'aient été les vicissitudes de la politique. Souvent nos appréciations n'étaient pas les mêmes, mais la loyauté de Corbière, la délicatesse de ses sentiments avaient cimenté entre nous une amitié qui ne s'est jamais démentie.

• Le journal la *Nacelle* fut poursuivi par le ministère public quelques mois après son apparition, à raison d'un article évidemment plus politique que littéraire. Corbière fut condamné à plusieurs mois de prison et à une amende. Par suite de ce jugement, la *Nacelle* cessa de paraître en juin 1823. J'assistai au procès. Il y avait grande foule, beaucoup d'animation. Je me rappelle encore Corbière, jeune, ardent, qui ne détestait pas les orages de la vie publique, lui qui avait su les braver sur mer, me disant avec impartialité, au milieu de l'émotion générale, après le réquisitoire du ministère public : « Ce procureur du roi

(1) Notice sur Edouard Corbière, par Charles Levavasseur. Rouen, imp. de Henri Boisset, 23 pp. in-8°.

est un brave homme. Si j'eusse été à sa place et qu'on eût attaqué mon gouvernement comme je l'ai fait, j'eusse été plus rude. »

» Corbière dut se rendre en prison ; j'allais l'y voir fréquemment.... Je me demandais cependant ce qu'il ferait en sortant de prison. Il y avait aussi à payer une amende qui pouvait prolonger sa captivité. Corbière était ferme et résigné, mais j'avais grand souci pour lui. Jamais il n'avait fait appel à mon amitié, cependant je me rappelai qu'un jour il m'avait dit que son modeste grade dans la marine militaire lui donnait le droit de commander un bâtiment marchand. Je vais au Havre, je trouve dans le port plusieurs bâtiments en vente, un entre autres, le trois-mâts la *Nina*, déjà vieux, mais de prise anglaise. Quelle bonne fortune pour moi de mettre sous les pieds du capitaine français une prise anglaise ! Cette idée me sourit, l'achat est fait, et je viens en parler à mon père qui n'était pas dans le secret.

» Mon père fut touché du procédé, entendit avec émotion le récit, la prière de son fils, et me dit simplement : « Mon ami, le navire est-il solide ? Il est vieux, songe à ce qui peut arriver ! Corbière est bien faible d'échantillon pour un si gros navire. (1) »

» Je rassurai mon père qui feignit de l'être, tant l'intention lui paraissait bonne, et il fut convenu que le navire partirait au plus tôt pour la Martinique où mon père avait, comme armateur et négociant, de nombreuses relations.

(1) Corbière était en effet, très-grêle à cette époque, et de moyenne taille.

• Je vais à la prison annoncer la nouvelle à Corbière, qui ne s'y attendait guère: je lui recommande une grande discrétion, car le commissaire de la marine, averti par le procureur du roi, pouvait mettre obstacle au départ du capitaine improvisé; l'amende n'était pas payée.

• Le navire fut armé, et, la veille du jour où il devait mettre à la voile, j'attendais Corbière, la nuit tombante, à la porte de la prison de Rouen qui peut-être allait s'ouvrir pour lui. Nous montâmes vite en voiture, et bientôt il était au Havre.

• Le rôle d'équipage était prêt au commissariat de la marine, il n'y manquait que le nom du capitaine. En voyant le nouveau venu, le commissaire, qui connaissait tous les capitaines de la place, fut un peu surpris, l'équipage aussi; mais les formalités étaient remplies, et le navire prit la mer.

• Le surlendemain arrivait une lettre de M. le procureur du roi pour informer le commissaire que la dette envers l'Etat n'était pas payée et qu'il eût à faire appréhender le capitaine; il était trop tard, et je crois que l'amende n'a jamais été payée. Au Havre, les rieurs ne furent pas du côté du ministère public.

• La traversée de la *Nina* fut longue et laborieuse, à l'aller comme au retour; mais elle arriva à bon port, à Saint-Pierre comme au Havre. C'était un gros navire d'une grande solidité, comme les Anglais les construisaient dans le siècle dernier; mais il n'avait aucune marche. Corbière, cependant, ne s'en plaignit jamais, se plaisait même à en faire l'éloge, rejetant sur lui-même les torts d'une longue traversée. Mon père pensa que le vieux navire anglais avait fait son temps, que du capitaine patient il ne fallait pas faire un martyr; il lui donna un bâtiment

de meilleure marche. Le *Royal-Louis*, jaugeant mille tonneaux, fut acheté en remplacement de la *Nina*, et Corbière continua ses voyages entre les Antilles et le Havre, jusqu'à la fin de 1828. »

Sa dernière traversée de la Martinique au Havre fut des plus périlleuses. Il avait à peine quitté la colonie, qu'il fut assailli par un ouragan et vit sombrer les autres bâtiments du Havre, partis en même temps que lui. Ce fut par un véritable miracle, comme il l'a souvent répété depuis, qu'il put relâcher à la Martinique, d'où il regagna le Havre.

Peu de jours après son arrivée, M. Stanislas Faure lui confia la rédaction du *Journal du Havre*, qu'il venait de créer, et qui, de simple feuille d'annonces, acquit entre ses mains un haut degré d'influence et de prospérité. Il s'y fit le défenseur énergique et persistant des intérêts coloniaux battus en brèche par de puissants adversaires. Il fut aussi le promoteur d'une importante industrie maritime, la pêche de la baleine, qui vécut quelques années à la faveur des primes qu'il contribua à lui faire obtenir. Près de quarante gros navires balciniers furent armés au Havre, à cette époque, et d'autres dans différents ports. C'était un essor immense donné à notre grande navigation et une pépinière de bons et solides marins. Des modifications apportées au régime des pêches et au chiffre des primes, puis la disparition des baleines des mers où on les rencontrait, firent cesser les armements. Il en fut de même en Angleterre, et les Américains seuls ont persévéré.

Le *Journal du Havre* faisait autorité dans la discussion des questions maritimes. « C'est que Corbière, dit M. Faure, dans une lettre du 8 juillet 1876, que nous avons sous les yeux, était un écrivain d'un grand talent, fièrement indépendant, ne transigeant jamais avec ses principes libéraux

Nous avons traversé ensemble la crise révolutionnaire de 1830, enfermés tous deux dans mon établissement barricadé contre l'invasion d'un bataillon de troupes. Il ne cessait de chanter gaîment : « Nous irons coucher en prison ! » Mais notre énergique résistance, soutenue par la population, amena notre triomphe.

• Corbière était un esprit fin, remarquablement spirituel ; la verve de sa conversation était entraînante. Aussi avait-il au Havre de nombreux et dévoués amis qui, chaque jour, venaient encombrer notre modeste cabinet de rédaction. Il n'est pas une seule célébrité de l'époque — hommes politiques, littérateurs, artistes, peintres — qui ne soit venu là consulter l'écrivain sympathique à tous. Il ne put éviter quelques ennemis politiques, mais pas un seul qui ne lui accordât la plus haute estime. »

Après la révolution de 1830, Corbière aurait pu occuper une position élevée au ministère de la marine ; il la refusa, voulant conserver son indépendance. Il resta journaliste.

Dans le cours de ses campagnes, le marin, loin d'étouffer le poète, l'avait plutôt inspiré. Il le prouva par la publication des deux ouvrages suivants : *Elégies brésiliennes*, suivies de poésies diverses et d'une *Notice sur la traite des noirs*. Paris, Plancher, Brissot-Thivars, 1823, in-8°. Ces élégies ont eu deux éditions la même année, la première à Rouen, in-18, la seconde à Paris, in-8°. — Les mêmes, sous le titre de : *Brésiliennes*, seconde édition, augmentée de poésies nouvelles. Paris, Ponthieu aîné, Aimé André, Charles Béchét, 1825, in-18. — *Traduction des Poésies de Tibulle*. Paris, Brissot-Thivars, 1829, in-18.

Devenu rédacteur du *Journal du Havre*, il y débuta par des feuilletons satiriques contre l'école romantique, alors

au plus fort de sa lutte avec l'école classique. Mais, cédant aux conseils de M. Faure, il abandonna promptement cette voie pour entrer dans celle du roman maritime qu'Eugène Sue venait d'inaugurer par *Kernock le pirate*, *Plick et Plock* et *Atar-Gull*. « Il est vrai, répondit Corbière à son conseiller, que les romans de Sue dénotent de l'imagination, mais ils ne sentent pas assez le goudron. » Il se mit aussitôt à l'œuvre, et bientôt parut le *Négrier*, auquel succédèrent rapidement les romans suivants, dont quelques-uns, principalement le *Banian*, obtinrent, comme le *Négrier*, un succès de vogue dû à la nouveauté des sujets et à la bizarrerie comme à la complication dramatisée des événements :

Le *Négrier*, aventure de mer. Paris, Dénain, 1832, 2 vol. in-8°. La 4^e édition a paru en 1855 ; — *Les Pilotes de l'Iroise*. Paris, Bréauté, 1832, in-8° ; — *La Mer et les Marins*, scènes maritimes. Paris, les mêmes, 1833, in-8° ; — *Contes de bord*. Paris, Leconte et Pougin, 1833, in-8°. 1 pl. g-j ; — *Le prisonnier de guerre*. Paris, Dénain, 1834, in-8° ; — *Les aspirants de marine*. Paris, Dénain, 1834, 2 vol. in-8° ; — *Scènes de mer : Deux lions pour une femme*. Paris, Souverain, 1835, 2 vol. in-8° ; autre édition. Paris, 4 vol. in-12 ; — *Le Banian*. Paris, Souverain, 2 vol. in-8° ; autre édition Paris, 4 vol. in-12, 1836) ; — *Les trois pirates*. Paris, Werdet, 1838, 2 vol. in-8° ; — *Les folles brises*. Paris, le même, 1838, 2 vol. in-8° ; — *Tribord et babord*. Paris, Dumont, 1840, 2 vol. in-8° ; — *Les îlots de Martin-Vaz*. Paris, Bergeret et Petion, 2 vol. in-8°.

Dans l'intervalle de ces publications, Corbière collabora au *Livre des Cent-Un* par l'article : *Un duel dans les prisons d'Angleterre* (t. 5) et à la *France maritime* d'Amédée Gréhan, par les articles suivants : TOME I^{er} : *L'abordage* ; — *Les Pontons d'Angleterre* ; — *Les Pirates de la Havane et le brig de*

guerre ; — *Brisants* ; — *Le coup de mer* ; — *La canonnière 93* ; — *Chaudière d'un vaisseau de ligne* ; — *Tatouage dans les prisons d'Angleterre* ; — *De la rudesse proverbiale des marins*.

TOME II : *Un Naufrage sur la côte de Plouguerneau (Finistère)* ; — *Les Corsaires travestis* ; — *Tableau nautique : Navire fuyant vent arrière* ; — *La prière des forbans* ; — *La petite goëlette folle* ; — *Vœu de deux matelots* ; — *Les pilotes de Milford*. TOME III : *Amélioration intellectuelle de la classe des matelots* ; — *Des emprunts libres faits à la littérature maritime* ; — *Du balisage et des amers incomplets de nos côtes* ; — *La femme pilote* ; — *Les fracs d'aspirants de marine* ; — *Naufrage de Francis Dupain* ; — *Catamaran, Catimaran, ou, par corruption, Courtier Marron*.

Tout en se livrant à ces travaux littéraires, Corbière poursuivait la création d'une entreprise commerciale d'un haut intérêt, à laquelle il s'associa et qui ne devait pas tarder à modifier sa situation. Le 1^{er} mai 1839, fut publié l'acte de société de la Compagnie du Finistère formée pour le transport des voyageurs et des marchandises du Havre à Morlaix et vice-versa sur le bateau à vapeur le *Morlaisien* qui vint, pour la première fois, à Morlaix, le 10 juillet suivant. Toutefois, Corbière ne quitta la rédaction du journal qu'en 1842, époque où M. Faure, l'ayant mis en actions, abandonna lui-même la gérance. « Nous avons toujours vécu comme deux frères, dit M. Faure, habitant le même appartement de mon établissement, n'ayant jamais été en désaccord un seul instant. Aussi notre séparation fut pour moi bien douloureuse, car je ne devais plus revoir qu'une ou deux fois cet ami si cher qui se retirait à Morlaix pendant que moi j'allais habiter la Bourgogne. »

Directeur des bateaux de la Compagnie — il y en avait alors deux — Corbière vint se fixer à Morlaix, en 1842, et

publia l'année suivante son roman intitulé : *Pelaïo*. Paris, Jules Chapelle et Guillec, 2 vol. Au mois d'avril 1844, il épousa M^{lle} Marie-Angélique-Aspasie Puyo, fille d'un de ses meilleurs amis d'enfance; deux ans après, il fit ses adieux à la littérature par son roman de *Cric-Crac*. Paris, rue des Grands-Augustins, 1846, 2 vol. in-8°.

Survint la révolution de 1848. Corbière était loin d'être hostile à la nouvelle forme de gouvernement, mais partisan d'une sage liberté, il détestait les écarts dans lesquels de faux esprits voulaient l'entraîner. La députation à l'Assemblée nationale lui fut offerte de plusieurs points du département. Résolu à se consacrer exclusivement à la gestion des graves intérêts qui lui étaient confiés, il déclina toute candidature par une lettre du 1^{er} mars 1848, rendue publique. Il ne se borna pas néanmoins à la gestion exclusive des affaires de la Compagnie. Elu membre de la Chambre de commerce de Morlaix, le 23 août 1848 et en 1852; vice-président en 1866; président en 1868 et 1869, puis membre du Conseil municipal le 26 août 1855 et le 18 août 1860, il coopéra activement aux travaux de ces deux assemblées. Sa participation éclairée à ceux de la Chambre est attestée par les mémoires qu'elle a publiés et dont il fut presque constamment le rédacteur, mémoires parmi lesquels nous citerons particulièrement les suivants : *Enquête sur la marine marchande. Réponse au questionnaire adressé par S. Exc. M. le ministre du commerce, de l'agriculture et des travaux publics*, juin 1862. Morlaix, V. Guilmer, 42 pp. in-4°; réimprimé avec quelques additions au mois de septembre suivant. Morlaix, V. Guilmer, 49 pp. in-4°.

— *Lettre de la Chambre de commerce de Morlaix à S. Exc. le ministre de la marine et des colonies sur le projet de réforme pour l'admission des capitaines au long-cours et des maîtres*

au cabotage. Morlaix, J. Haslé, 1865, 4 pp. in-8°; — *Adresse de la Chambre de commerce de Morlaix à MM. les députés au Corps législatif sur le projet de loi relatif à la marine marchande.* Morlaix, J. Haslé, 1866, 8 pp. in-4°; — *Enquête sur la situation industrielle et commerciale pardevant le Conseil supérieur du commerce.* Morlaix, A. Lédau, 1869, 4 pp. in-4°.

En dehors des travaux de la Chambre de commerce et du Conseil municipal, Corbière provoquait tout ce qui lui semblait utile, ou y participait quand il n'en prenait pas l'initiative. Ainsi, pendant la disette de 1847, une souscription, en tête de laquelle il s'était placé, soulagea la misère dans l'arrondissement de Morlaix. Le 15 juin 1848, n'étant pas encore membre de la Chambre, il devança la loi du mois d'août 1872, en demandant que tous les commerçants fussent indistinctement déclarés aptes à élire les membres des Chambres de commerce, et dans le cours du même mois, il publia une brochure en réponse à la circulaire du ministre de l'agriculture et du commerce, invitant à lui faire connaître les moyens les plus efficaces de secourir les industries souffrantes. En 1851, il prit l'initiative de la création d'une Société de régates à Morlaix et de la construction d'un navire de 1,600 tonneaux, qui aurait pris part à une course entre les Anglais et les Américains. En 1853, il sollicita une prime d'encouragement pour la pêche de la sardine et provoqua l'éclairage au gaz de la ville de Morlaix. En 1855, une commission, dont il était rapporteur, obtint l'établissement, qui eut lieu l'année suivante, d'un pont tournant reliant les deux quais de la ville. Enfin, en 1869, ses actives démarches procurèrent à la petite ville de Roscoff, où il résidait pendant l'été, une conduite d'eau et des fontaines dont elle avait un urgent besoin.

Corbière est mort à Morlaix, le 27 septembre 1875. Il avait été nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1831. A ses obsèques, et au milieu d'une réunion aussi nombreuse que sympathique, son ancien ami, M. de la Landelle, a prononcé un discours, qui a été inséré dans le *Journal de Morlaix* du 2 octobre suivant.

P. LEVOT.



PLEYBER-CHRIST

ET

SAINT-THÉGONNEC

(Fragment inédit des PROMENADES DANS LE FINISTÈRE)

Le chemin de fer nous a transporté à Pleyber-Christ. Assis sur un plateau argileux, ce bourg, généralement bien bâti, groupe ses maisons autour d'un clocher aux formes élancées. L'église, de style Renaissance, est construite en granit. Malheureusement les éléments de ce granit ont la plus grande tendance à se dissocier, et la pierre s'écaille un peu partout à la surface de l'édifice. Les sculptures, généralement frustes, ne brillent donc ni par

la pureté des lignes ni par la délicatesse des détails. Nous ne connaissons même, sous ce rapport, rien d'aussi imparfait et d'aussi disgracieux. Cette pierre si peu monumentale, si peu homogène, et surtout si réfractaire à l'action du ciseau, nous paraît provenir du grand îlot granitique compris entre Huelgoat et la Feuillée. Le granit de la Feuillée est, en effet, un granit à gros grains, très-feldspathique et peu cohérent. Les matériaux du clocher sont tout autres; les lignes en sont nettes et bien arrêtées.

L'extérieur de l'édifice offre une suite de pignons aigus à crochets. Ces crochets figurent tant bien que mal des grenouilles. L'un deux, considérablement amplifié, ressemble au moins autant à un singe qu'à un batracien. Des contreforts se dressent aux angles de ces pignons; leurs campaniles sont des ébauches si on les compare à ceux de Lampaul et de Guiniliau. Les fenêtres ogivales, à meneaux flamboyants, ont été pour la plupart refaites à neuf. On voit encore cependant, sur la façade septentrionale, une fenêtre dont les meneaux offrent une très-curieuse variété du style flamboyant. Les gargouilles qui se projettent des angles rentrants du toit ne sont que de simples gouttières à peine dégrossies.

Comme œuvre architecturale, le porche n'a aucun intérêt; nous devons cependant mentionner le groupe aussi singulier qu'informe qui occupe le tympan de la porte intérieure. Ce groupe se compose, au milieu, d'une cuve renfermant trois petits animaux, qui sont des porcs pour les uns, des moutons pour les autres; à gauche, de saint Pierre; à droite, d'un personnage agenouillé et priant. Le sujet de cette scène est encore une énigme.

Le clocher a des proportions heureuses; c'est une tour à galerie, portant un clocher à jour et une flèche à cro-

chets percée de quatre-feuilles. Au-dessus du portail on lit la date de 1551.

A l'intérieur de l'église, des piliers cylindriques et sans chapiteaux soutiennent des arcades ogivales, comme à Lampaul et à Guimiliau. Des poutres sculptées traversent la nef. Sur les frises en bois sont sculptés des animaux fantastiques, dragons et chimères.

Les autels sont ornés de sculptures en bois peint qui n'ont aucun intérêt au point de vue de l'art. La balustrade du chœur a été renouvelée; mais à droite et à gauche se voient encore des stalles en chêne sculpté dont les accoudoirs, figurant des têtes de dragons, sont soutenus par des cariatides d'un dessin assez correct.

Pleyber-Christ possède une croix processionale en vermeil d'un très-beau travail. Cette croix a figuré, le 29 juin 1873, au pèlerinage de Sainte-Anne-d'Auray.

Le cimetière renferme les tombes armoriées de trois marquis de Lescoët; nous en sortons en passant entre deux reliquaires ou ossuaires à un seul étage et dont les ouvertures ont été murées, comme à Pleyben et à Pencran. C'est une pâle et grossière imitation de ce genre de constructions. Nous allons en trouver un remarquable spécimen à Saint-Thégonnec.

Revenant sur nos pas et traversant la voie ferrée, nous prenons un chemin de petite communication qui nous rapproche du vallon au fond duquel coule la *Dour-Rus*, Bientôt le plateau cesse et le sol s'incline. Le chemin s'encaisse et descend assez rapidement au Moulin-du-Pont. A gauche se dessine une ligne rocheuse le long de laquelle, dominant le vallon, sont échelonnés des fermes ou petits villages qui, en raison de leur situation respective, portent .

les noms de *Roc'h-Huella*, *Roc'h-Créis*, *Roc'h-Izella*. Un bruit de cascabelle, qui devient plus distinct à mesure que nous avançons, révèle le voisinage du cours d'eau. Cependant la perspective se dégage, le vallon s'ouvre et montre ses flancs couverts de taillis et couronnés de pins. Après avoir fait tourner un moulin, les eaux de la Dour-Rus bondissent de roche en roche avec une écume éblouissante et un bruit de torrent. Ces eaux se mêlent à celles de la *Coatoulsac'h*. Au sommet de la colline située au confluent, se dressent des débris de vieilles murailles; ce sont les ruines du château de la Roche-Héron, démoli pendant les guerres de la Ligue. — Nous sommes au Moulin-du-Pont, sur la route nationale qui passe à Morlaix, route que nous allons suivre jusqu'à Saint-Thégonnec.

Avant d'aller plus loin, un mot sur la constitution du sol : le schiste argileux de Pleyber-Christ dessine une bande assez étroite dans le grès silurien; il est brusquement limité au sud par la bande de granit à petits grains qui s'étend de Sizun à Guerlesquin. De Pleyber-Christ au Moulin-du-Pont, on marche sur le grès. L'espace compris entre ce dernier point et Saint-Thégonnec est occupé par des schistes de l'époque cambrienne.

Nous venons de voir que la Dour-Rus et la Coatoulsac'h se réunissent au Moulin-du-Pont; ouvrons ici une parenthèse et suivons un instant par la pensée la petite rivière qui résulte de la réunion des deux cours d'eau que nous venons de nommer et qui, sous le nom de Coatoulsac'h, se dirige directement au nord. A la hauteur du château de Penhoat (près de la route de Plouvorn à Morlaix), elle reçoit le ruisseau de la Penzé, et continue, sous cette dernière dénomination, à couler vers le nord pour aller se jeter dans la Manche, à l'ouest de l'entrée de la rivière de Morlaix. C'est un de ces sillons à direction nord-sud, assez

nombreux dans le département, qui datent de l'apparition des roches amphiboliques, et que M. Eugène de Fourcy rattache, mais non sans quelque hésitation, au système des montagnes de la Corse. — Au confluent de la Coatoul-saïchre du ruisseau de la Penzé finit la vallée de Penhoat, l'une des plus délicieuses vallées du Léonnais, au dire d'Emile Souvestre. C'est une vaste prairie encadrée de coteaux alternativement couverts de taillis, de bruyères et d'ajoncs aux fleurs d'or. Le château de Penhoat est antérieur au ^{xiii}^e siècle. Deux tours restent debout, unies par une muraille en ruine. L'une de ces tours, largement éventrée, a encore toute sa hauteur, et sa base plonge dans un fossé profond ; l'autre est décapitée, mais fait encore quelque figure. Les ouvertures sont à plein cintre, l'épaisseur des murs très-grande. Ces ruines disparaissent en quelque sorte sous un vaste manteau de lierre. Le reste consiste en vestiges d'enceinte. La forme générale est ovale. Le château est bâti en schiste cambrien, schiste bleu pâle et satiné dont parfois les feuilletés se plient et se replient sur eux-mêmes de la manière la plus bizarre, et la butte sur laquelle il s'élève est elle-même formée de strates relevées de la même roche.

Après cette digression, reprenons notre promenade. La première partie de la route qui conduit du Moulin-du-Pont à Saint-Thégonnec offre une côte assez rude. Une fois au sommet, on embrasse un vaste horizon, dentelé par les crêtes de la chaîne d'Arhès.

Saint-Thégonnec s'annonce par une haute tour en dôme autour de laquelle surgit une multitude de pyramidions, de campaniles, d'aiguilles et de clochetons. Cette stalagmite de granit et de kersanton, dont l'effet a quelque chose d'oriental, est l'épanouissement de constructions groupées

dans un espace relativement étroit : l'église, le reliquaire, le calvaire et l'arc-de triomphe. Ces édifices ne sont pas simplement juxtaposés, ils sont en quelque sorte soudés les uns aux autres et forment un système; les architectes semblent avoir visé à un effet d'ensemble, et c'est à cet ensemble que le visiteur doit sa première impression.

L'origine de tout ce luxe architectural est l'humble chapelle en bois élevée par saint Thégonnec, l'un des premiers apôtres qui ont évangélisé l'Armorique. La tradition le fait naître à Plounévez-Portzay et mourir à Plogonnec. La même tradition représente le saint évêque conduisant le bœuf attelé à la charrette qui voiturait les matériaux de son église.

Le chevalier de Fréminville parle de l'église de Saint-Thégonnec avec un dédain certainement immérité, bien qu'il soit dans le vrai en avançant que « son architecture massive est une imitation bâtarde du style Renaissance. » Mais une église de pur style Renaissance est un mythe, une merveille introuvable, si ce n'est peut-être en Italie. Si bâtarde que soient ces églises de la fin du xvi^e siècle et du commencement du xvii^e, elles ont encore un cachet que n'ont même plus celles qui leur succèdent. L'arcade à plein cintre et la colonne grecque font leur caractère dominant; mais l'architecte a fait des concessions plus ou moins larges à l'art gothique. Les pignons aigus à crochets, percés de fenêtres ogivales à meneaux flamboyants, en sont la preuve. C'est encore ainsi qu'une petite flèche à crochets s'élève au-dessus du portail occidental de Saint-Thégonnec. Les églises de Saint-Nona, à Penmarc'h, et de Pleyben, ont aussi de petites aiguilles gothiques; Pleyben en a même deux, réunies par des arcades. Mais la flèche gothique, considérablement réduite, ne forme plus le

couronnement de l'édifice : la tour s'est déplacée et s'élève au-dessus du porche ou portail latéral. Cette tour se termine par un dôme, parfois surmonté d'une lanterne, et par des clochetons également en dômes, le tout émergeant d'une galerie très-haut placée. De longues baies divisent la façade et en dissimulent la masse. A la base se dessine l'arcade en plein cintre du porche. Telles sont les tours de Saint-Thégonnec et de Pleyben. La première est de 1605 ; c'est sans doute la date de l'achèvement, car le bénitier de l'intérieur du porche porte la date de 1599. Une statue en kersanton de l'évangéliste saint Jean, placée à l'entrée du porche, porte l'inscription suivante : *Marie Anne Inisan m'a fait faire : 1625*. Une autre statue porte aussi le nom du donateur : *Pouliquen*. Dans le tympan de la porte intérieure on voit la statuette du saint patron avec la charrette et le bœuf traditionnels. Les mêmes attributs sont grossièrement sculptés sur l'arc-de-triomphe qui donne entrée dans le cimetière.

A l'angle occidental de la façade de l'église, du côté du reliquaire, se trouve un passage voûté taillé dans un massif à pans obliques. Ce travail, très-réussi, offrait de grandes difficultés au point de vue de la coupe des pierres qui le composent. Si l'on franchit ce passage, on constate une chute très-brusque du terrain. Aussi la façade septentrionale de l'église s'élève-t-elle sur une substruction disposée en talus. Un escalier, décoré à son sommet de statues colossales, représentant un calvaire, conduit à l'étroite galerie qui règne de ce côté.

L'intérieur de l'édifice est vaste, la nef très-haute. Des piliers cylindriques et à chapiteaux très-écrasés, supportent des arcades à plein cintre. Les parois du chœur et celles des transepts au-dessus des autels latéraux, dispa-

raissent sous des boiseries bosselées de sculptures peintes et dorées. Cette manie de tout enluminer a singulièrement défiguré la chaire, qui se distingue par des sculptures d'un mérite réel. C'est une œuvre du commencement du xvii^e siècle. M. de Fréminville a cru y reconnaître le style introduit à cette époque par les artistes italiens venus en France à la suite de Marie de Médicis. Les figures principales se détachent avec un puissant relief et captivent l'attention par leur tournure artistique et leur pose gracieuse. La balustrade en chêne sculpté du chœur est, comme à Lampaul, ornée de deux figures de dragons; mais ici les ailes membraneuses font place à une crinière de lion. Les stalles, en tout semblables à celles de Pleyber-Christ, ont pour accoudoirs des têtes de dragons soutenues par des cariatides. Enfin deux triptyques, fixés à la partie supérieure des parois de la nef, représentent, l'un l'adoration de la Vierge, l'autre des épisodes de la vie de saint Thégonnec.

L'arc-de-triomphe a une belle arcade en anse de panier; de chaque côté, des piliers aux formes lourdes et trapues, où se roulent de larges volutes, se terminent par des campaniles surmontés de croix.

On peut à bon droit s'étonner que M. de Fréminville, qui a décrit avec une certaine complaisance le reliquaire de la Roche, ait passé sous silence celui de Saint-Thégonnec. La Renaissance nous semble surtout représentée en Bretagne par les reliquaires ou ossuaires; par la pureté du style, l'élégance de l'ensemble, la délicatesse et le fini du travail, celui de Saint-Thégonnec pourrait justifier cette proposition. La plupart de ces reliquaires sont construits sur le même type et se composent invariablement d'un soubassement, d'un étage inférieur offrant une

suite de fenêtres longues et cintrées, séparées par des colonnes corinthiennes, et d'un étage supérieur formé d'une suite de niches que séparent des pilastres ou des colonnes plus petites, plus grêles que les premières. Parfois, comme à Saint-Thomas, de Landerneau, et à Pleyben, l'édifice se réduit à l'étage inférieur. La porte, de même style que les fenêtres, est surmontée d'un fronton triangulaire et quelquefois d'un acrotère. Vues de côté et obliquement éclairées, les façades de ces reliquaires sont d'un effet charmant avec leur succession d'arcades, de niches et de colonnettes, les reliefs de leurs consoles et de leurs corniches. Presque tous sont du *xvii^e* siècle : 1635, 1639, 1648, 1677, 1688, telles sont les dates des reliquaires de Saint-Thomas de Cantorbéry, de la Roche, de Guimiliau, de Saint-Thégonnec et de Lampaul (arrondissement de Morlaix).

Le reliquaire de Pencran est du *xvi^e* siècle; d'épais contreforts surmontés de grosses colonnes cerclées de tores et évasées à leur sommet, lui donnent un aspect lourd et trapu. Les colonnes interposées aux arcades de la façade, colonnes trop massives et trop larges à leur base, se terminent par les chapiteaux à volutes de l'ordre ionique. On pourrait se croire en présence d'un monument de la décadence, si l'on ne réfléchissait que ce reliquaire est antérieur à ceux qu'on regarde à juste titre comme les meilleurs spécimens de l'architecture Renaissance dans notre département.

Le reliquaire de Pleyben est peut-être du *xv^e* siècle; du moins M. de Fréminville le croit antérieur à l'église actuelle, qui date de la fin du *xvi^e* siècle. Ce petit monument a un cachet tout particulier. Si nos souvenirs nous servent bien, la façade se compose, de chaque côté de la porte qui

en occupe le milieu, de trois doubles arcades séparées par d'élégants pilastres. Chacun de ces groupes est embrassé par une arcade simulée ou archivolté en talon. Rien de plus léger et de plus gracieux que cet ensemble.

Parfois le reliquaire fait corps avec l'église elle-même. C'est alors une suite d'arcades étroites et de colonnettes terminées en clochetons, le tout reposant sur un soubassement et situé à gauche du portail latéral. C'est ce qu'on voit à la chapelle de Notre-Dame à Châteaulin et à l'église de Plonéis, à deux lieues de Quimper.

Le reliquaire de Saint-Thégonnec est un monument à deux étages, en grande partie construit en kersanton, et d'une conservation parfaite. Un soubassement supporte une suite d'ouvertures longues et cintrées, séparées par de sveltes colonnes à chapiteaux corinthiens. Une frise, qui enlace l'édifice comme une ceinture, déroule des sentences en style lapidaire et en majuscules romaines. Une large corniche termine ce premier étage, dont le second reproduit, sur une échelle moindre, la disposition générale. Ce second étage se compose d'une suite de niches dont les intervalles sont occupés par des colonnes de même style que les premières, mais plus grêles. L'ornementation sculpturale des coupoles de ces niches rappelle la coquille à bord sinueux et à côtes rayonnantes, connue sous le nom de *Tridacne* ou de *Bénitier*.

La porte dessine son arcade à plein cintre entre deux colonnes corinthiennes en tout semblables aux autres et continuant la série, de façon à laisser à la perspective tout son développement ; elle est surmontée d'un fronton brisé et d'une niche terminée par un acrotère. La ligne horizontale du fronton se confond avec celle de la corniche qui

règne sur toute la longueur de la façade. La niche est décorée de cariatides, détail caractéristique qu'on retrouve au porche Renaissance de Saint-Houardon. Ce n'est pas, comme on pouvait s'y attendre, la statue de saint Thégonnec qui remplit la niche, mais bien celle de saint Pol ayant à ses pieds le dragon de la légende. Le passage à travers le Léonnais de saint Pol, après sa victoire sur le dragon qui ravageait la Cornouaille, est un de ces souvenirs qui semblent ne devoir point s'effacer. Le groupe est en kersanton et d'une très-bonne exécution.

Des contreforts terminés par des campaniles, et sur lesquels se prolongent la frise et la large corniche dont il a été fait mention plus haut, se dressent aux angles de l'édifice. Le second étage de ces contreforts est orné de pilastres. — Le pignon du sud-est est triple; sur chacune des faces se creuse une fenêtre à ogive, à meneaux trilobés et à vitrail colorié. Ces pignons aigus sont couronnés d'élégants et légers campaniles. Le clocheton du pignon du sud domine tous les autres. Sur la corniche de ce côté se voit une tête de mort parfaitement modelée et sculptée. Cette tête remplace avantageusement l'inscription qu'on lit sur quelques reliquaires : *Memento quia pulvis es*, ou plus simplement : *Memento mori*. Comme à Lampaul, le reliquaire de Saint-Thégonnec porte, avec sa date, la signature de ses architectes; sur le contrefort sud de la façade on lit :

P. Magvet : Y. Fragot : F : 1677.

L'intérieur est converti en chapelle. Un escalier conduit à une crypte où est représentée, en dix personnages de grandeur naturelle, la mise au tombeau du Sauveur. Ce groupe, en bois sculpté et colorié, n'est pas sans mérite; mais les personnages sont plutôt tassés que groupés, faute d'espace suffisant. Le reproche contraire pourrait être adressé au groupe polychrome, représentant le même sujet, que renferme la cathédrale de Quimper. Mais ici les personnages ont une valeur artistique bien supérieure, et le Christ, en particulier, est une belle étude anatomique. Le groupe de Saint-Thégonnec est de 1702.

Le reliquaire de la Roche est celui qu'on cite le plus souvent avec éloge; si nous le comparons au reliquaire de Saint-Thégonnec, nous voyons que l'avantage reste à ce dernier pour l'élégance de l'ensemble et surtout pour la pureté du style. L'ossuaire de la Roche est sans contredit un beau travail, mais il a le tort d'être entièrement construit en granit; on sait ce que la ligne y perd en netteté, et la sculpture en délicatesse. Il faut néanmoins louer la richesse et l'habile exécution de ses chapiteaux corinthiens. Les colonnes cannelées dont ces chapiteaux sont l'épanouissement, renflées et arrondies à leur partie inférieure, ne manquent pas d'originalité; mais elles sont loin de posséder la grâce et la sveltesse des colonnes cylindriques légèrement fuselées de Saint-Thégonnec. Ce ne sont pas des colonnettes mais des pilastres qui séparent les niches de l'étage supérieur. Nous avons vu qu'à Saint-Thégonnec les colonnes qui encadrent la porte cintrée partent du soubassement, continuent la série et laissent le champ libre à la perspective; ici rien de semblable: le fronton triangulaire et les colonnes qui le soutiennent rompent, d'une façon presque choquante, les grandes lignes de la façade. L'absence d'acrotère laisse trop en évi-

dence les fenêtres simulées qui occupent le milieu de l'étage supérieur. Une file de personnages grossièrement sculptés sur les compartiments du soubassement, et la Mort qui les menace, sous la figure d'un squelette armé d'une flèche, forment une composition qui rappelle la fameuse danse macabre. C'est là un souvenir du moyen-âge qui nous paraît plus propre à déparer qu'à embellir un monument de la Renaissance. C'est pourtant ce détail qui a en quelque sorte accaparé l'attention de M. de Fréminville. Enfin nous ne trouvons pas ici les contreforts en arête et la gerbe élégante de campaniles et de clochetons qui distinguent le reliquaire de Saint-Thégonnec.

Le reliquaire occupe l'espace compris entre l'arc-de-triomphe et l'église. Ces édifices encadrent le cimetière, au milieu duquel s'élève le calvaire. Pour M. de Fréminville, le calvaire de Saint-Thégonnec est « un ouvrage très-médiocre, un calvaire mesquin ». C'est, il est vrai, l'effet qu'il produit si on le compare aux calvaires de Guimiliau, de Plougastel et de Pleyben; il n'en faut pas moins convenir que sa croix principale ne le cède à aucune autre du même genre, tant pour l'élégance que pour le travail. Cette croix est à deux branches et chargée de statuettes, parmi lesquelles se distinguent deux anges dont le bras se tend pour recueillir dans un calice le sang qui coule des mains du divin crucifié. Le même détail se voit à Pleyben.

Sur le socle en granit, des statues, peu nombreuses, sont juxtaposées plutôt que groupées. Le mouvement et la vie font défaut à cet ensemble qui, à vrai dire, n'est pas une composition. Les costumes sont, pour la plupart, du *xv^e* siècle. Ce détail tout particulier du vêtement qui, aux yeux de certaines personnes, dépare la célèbre statuette

du *Chanteur florentin*, s'accuse chez quelques-uns des personnages. L'un des soldats qui frappent le Christ a la fraise du temps d'Henri IV et la barbe en éventail de ce prince. Enfin les larrons, attachés à leurs gibets, portent le haut-de-chausses du xvr^e siècle.

A. RIOU.

Juillet 1873.

LE CLIMAT DE BREST

CHAPITRE I^{er}

LA TEMPÉRATURE

I

Observations météorologiques

La situation de la ville de Brest, à l'extrémité du département du Finistère, au point le plus occidental de toute la France, a dû attirer depuis longtemps l'attention des personnes pour lesquelles la physique du globe présente un certain intérêt. Dans son *Traité de météorologie*, édité en 1774, le Père Cotte ne parle pas de Brest. Mais on trouve dans le deuxième volume des *Mémoires* de ce savant des résumés d'observations faites dans cette ville en 1744, par Blondeau, professeur de mathématiques, et en 1784 par Aublet, médecin. Volney, dans son *Tableau du climat des Etats-Unis* (1), dit, dans une note, avoir eu sous les yeux un journal d'observations faites à Brest ; il cite pour nombre annuel des jours de pluie un chiffre évidemment faux. L'un des hommes qui ont rendu le plus de services à la

(1) *Oeuvres complètes de Volney*. — Edition Didot, p. 680.

science et laissé les meilleurs souvenirs dans la marine, Guépratte, professeur d'hydrographie, s'occupa, pendant la première moitié du siècle présent, de faire et de recueillir, à Brest, des observations météorologiques. Il ne nous a malheureusement pas été possible de retrouver les manuscrits de Guépratte. Nos recherches infructueuses nous font craindre qu'ils ne soient complètement perdus. Le fils de l'un des collaborateurs de Guépratte, M. Hubé, opticien, conserve encore quelques relevés d'observations de la pluie qui devaient former une partie de ces manuscrits.

Des observations de Guépratte et Hubé il ne nous reste actuellement que des résumés publiés dans le quatrième volume de l'*Annuaire de la Société météorologique de France*. Pendant six ans (1806-1812), la température fut prise au lever du soleil, de 6 à 7 heures du matin, d'octobre à mars, et de 4 à 5 heures, d'avril à septembre.

Nous trouvons dans le même ouvrage les observations de la pluie faites par les mêmes personnes pendant 29 années, de 1810 à 1840, les années 1812 et 1819 étant incomplètes. La réputation de scrupuleuse exactitude laissée dans la marine par Guépratte donne une grande valeur à ces observations. Malheureusement, nous ne possédons que des renseignements insuffisants sur les thermomètres employés et sur leur exposition.

De 1840 à 1855, il y a lacune complète.

En 1855, M. Belleville, directeur de l'Observatoire, commença une série d'observations dont la société météorologique (1) a publié les journaux pendant trois ans et les résumés pendant deux autres années. Les instruments étaient observés six fois par jour : à 6 h. et 9 h. du matin, midi, 3 h., 6 h. et 9 heures du soir. Les minima et les maxima étaient relevés. Les thermomètres étaient placés

(1) V. *Annuaire de la Société météorologique*.

sur la tour carrée de l'Observatoire de la marine. Ils étaient abrités par des planchettes minces. Les corrections instrumentales n'ont pas été oubliées, dit la note qui accompagne ces observations.

Nous venons joindre à ces premiers documents les résultats d'une série de onze années commencée à l'Observatoire en 1866 par M. de Kermarec, lieutenant de vaisseau. Cette série se continue actuellement. Les journaux météorologiques comprennent neuf observations quotidiennes. Les heures sont : 8 h., 9 h., 10 h. du matin, midi, 2 h., 3 h., 4 h., 6 h. et 8 h. du soir, et, depuis 1875, l'observation simultanée de midi 25 (midi 52, heure de Paris).

Nous avons résumé dans les tableaux que nous donnons plus loin, les onze premières années de cette importante série.

Avant de donner les conclusions que l'on peut tirer de ces observations, il est indispensable d'indiquer la manière dont elles ont été faites. Nous joindrons à cette étude l'esprit critique, qui est avant tout nécessaire pour permettre de juger la valeur de documents météorologiques, comme de tout document scientifique, ayant pour base l'observation des faits.

Le personnel de l'Observatoire de la marine est suffisamment nombreux, il présente toutes les garanties que l'on doit exiger dans le service d'un établissement de cette importance. L'Observatoire possède dans ses attributions la charge de régler la marche des chronomètres des navires de guerre partant de Brest pour les différents points du globe. L'extrême responsabilité incombant à ce service indique assez l'exactitude des employés. L'Observatoire de la marine est en communication télégraphique quotidienne avec celui de Paris.

La première remarque que nous avons à faire est relative aux heures d'observations. Ces heures sont nom-

breuses; elles pourraient être mieux choisies; mais nous ne discuterons pas cette question en ce moment. Nous signalerons d'abord une particularité : l'observation indiquée sur les journaux comme faite à 8 h. du matin, l'est en réalité à 7 h. 45 m. en hiver, et à 6 h. 45 m. en été. Cette avance d'un quart d'heure a pour raison d'être le temps nécessaire pour porter au bureau du télégraphe et expédier à Paris le résultat des observations du matin; elle est sans importance, puisqu'elle est régulière. Mais ce qui est fort regrettable, c'est que la première observation quotidienne se fasse à des heures différentes en été et en hiver.

Autre sujet de critique : Les dimanches et jours fériés, les observations de 2, 3 et 4 heures du soir ne se font pas. Cette lacune est fâcheuse, elle nécessite des interpolations qui altèrent, au moins légèrement, les moyennes de ces trois heures

. Après chaque lecture des instruments, les nombres sont inscrits, sans correction, sur un registre. Chaque soir, le directeur transcrit lui-même sur le journal le résultat des observations de la journée, en tenant compte des corrections instrumentales. Il réduit les hauteurs barométriques à la température de zéro degré et calcule l'état hygrométrique.

Les observations barométriques faites sur un autre point de la ville, par l'employé du marégraphe, ainsi que celles prises par le directeur lui-même, à son domicile, servent de contrôle. Toutes les chances d'erreur provenant des fautes de lecture sont ainsi écartées.

C'est à propos du mode d'exposition des instruments que nos critiques prendront le plus de force. Comme beaucoup d'Observatoires, celui de Brest était, à l'origine, exclusivement astronomique; aussi présente-t-il, au point de vue météorologique, tous les défauts de ces établisse-

ments (1). Il est situé sur une terrasse dominant d'un étage le milieu de la toiture d'une grande caserne d'infanterie de marine. L'élévation de cette terrasse est de 24 mètres au-dessus du sol et de 58 mètres au-dessus du niveau de la mer. La terrasse est divisée en deux parties par un pavillon carré, en granit, dont l'une des diagonales est dirigée suivant la méridienne. Contre la muraille exposée au sud-est, et s'appuyant sur son extrémité nord-est, se trouve une petite cabane en bois, servant d'abri aux instruments.

Cet abri est rectangulaire, il a un mètre de côté sur sa face opposée à la muraille et 1 mètre 50 sur les deux autres faces. L'une de ces dernières est percée d'une porte s'ouvrant sur la terrasse. En face de cette porte se trouve une fenêtre de 70 centimètres de haut sur 50 centimètres de large, elle regarde la partie nord-est de l'horizon et domine le toit de la caserne d'environ trois mètres. La hauteur de la cabane est de deux mètres. La toiture, à peu près horizontale, est en planches recouvertes d'une lame de zinc; il n'y a pas de double plan. Les parois latérales sont percées, dans leurs moitiés supérieures, de nombreux trous circulaires de trois centimètres de diamètre, formant trois rangées à la hauteur des instruments.

Ceux-ci sont suspendus à des traverses de bois situées en diagonales au coin sud de la cabane; ils sont par conséquent à peu près en face de la fenêtre. Le long de la muraille de pierre formant la quatrième paroi de la cabane se trouve le réservoir du pluviomètre relié par un tube de plomb à un entonnoir dépassant d'un mètre le toit du pavillon. Une belle girouette avec cercle

(1) M. P. Levot, dans sa savante *Histoire de la Ville et du Port de Brest*, décrit les différentes positions occupées successivement dans la ville, par l'Observatoire de la marine, avant son établissement définitif au-dessus du pavillon central des casernes de la marine. (Voir 2^e vol.)

indicateur des huit principales directions des vents domine tout l'édifice et est visible de la terrasse.

La cabane des thermomètres se trouve, on le voit, à l'abri des vents d'ouest, du nord-ouest et du nord, et largement exposée aux autres vents. Elle est parfois fortement ébranlée par le vent, d'où sans doute l'habitude prise de fermer, chaque soir, la fenêtre et de maintenir constamment la porte close. Extérieurement et intérieurement, l'abri est peint en vert; mais la peinture aurait besoin d'être renouvelée. Signalons dans le voisinage deux cheminées : l'une, située au sud et à une distance de cinq mètres, sur un plan plus bas que celui de la terrasse d'environ trois mètres. Cette cheminée est très-large, présente de nombreux conduits d'où sort presque continuellement de la fumée provenant des cuisines de la cantine de la caserne. L'autre est petite, placée à la même hauteur que la première, au nord-est de l'abri, à environ trois mètres; elle n'a qu'un seul conduit qui laisse échapper la fumée d'une cuisine.

Les défauts et les inconvénients de ce mode d'exposition des thermomètres sont frappants. L'abri peut recevoir la fumée des cheminées par les vents de nord-est et par les vents du sud (vents assez rares, d'ailleurs). Pendant toute la première moitié de la journée il est exposé au soleil; dans l'après-midi, il se trouve à l'ombre du pavillon, dont la muraille en granit conserve fortement la chaleur.

Lorsque le soleil est éclatant, la chambre du pavillon est extrêmement chaude, et, dans l'été, les jours de calme, la chaleur devient insupportable dans la cabane thermométrique elle-même. Aussi, quand nous étudierons les maxima extrêmes, récuserons-nous la valeur de quelques-unes des observations qui les ont fournis.

Les minima doivent eux-mêmes être trop élevés. L'habitude prise de fermer chaque soir la petite fenêtre doit, malgré les nombreux trous dont sont percées les cloisons, permettre à l'abri de conserver la nuit une faible partie de la chaleur du jour; de plus, les thermomètres sont alors complètement soustraits à tout rayonnement vers l'horizon.

En faisant la critique de ce mode d'observation, nous n'oublions pas qu'un grand nombre de séries thermométriques considérées comme très-bonnes sont loin d'être faites dans des conditions aussi favorables. Il n'en est pas moins nécessaire de constater que les thermomètres ne sont pas, à l'Observatoire de la marine, exposés dans les conditions exigées par les progrès de la météorologie, comme le sont, par exemple, à Paris, les instruments de l'Observatoire météorologique de Montsouris et du Laboratoire du parc de Saint-Maur.

Ce détail minutieux des conditions dans lesquelles se font les observations était nécessaire. Avant de discuter ces observations, nous devons donner tous les renseignements qui permettent d'en juger la valeur. Il nous reste à parler des instruments.

Les thermomètres sont gradués sur le tube même, en degrés et cinquièmes de degrés; le tube est maintenu par deux suspensions en cuivre, à 2 centimètres de petites planchettes fixées aux bandes de bois que nous avons dit être placées en diagonales dans le coin de l'abri. Le thermomètre à minima est celui de Rutherford. Le thermomètre à maxima est du système Negretti. Le thermomètre sec et le thermomètre mouillé sont l'un près de l'autre, fixés sur la même planchette.

Ces instruments servent depuis plusieurs années; le déplacement des zéros doit donc être terminé depuis longtemps. Une vérification faite en janvier 1875, par les soins

de l'Observatoire de Paris, a permis de constater une erreur de 0^m.5 pour le thermomètre à maxima et de 3^m.5 pour le thermomètre à minima. Telles sont les corrections instrumentales qui se font actuellement, et que la comparaison des instruments de l'Observatoire avec les thermomètres que nous possédons, nous montrait devoir être les mêmes à la fin de 1876. Je n'ai pu savoir ni les dates des changements d'instruments, ni la valeur des corrections faites antérieurement.

Le baromètre est un excellent Fortin, dont la cuvette est à 56 mètres au-dessus du niveau de la mer; il est placé dans une chambre située au-dessous de la terrasse; sa correction instrumentale est de 0^m.75, qu'il faut retrancher à chaque lecture.

Les journaux météorologiques sont conservés à l'Observatoire. Les résumés mensuels sont seuls adressés au ministre de la marine. Nous devons des remerciements à M. de Kermarec, pour l'obligeance avec laquelle il a mis à notre disposition les journaux contenant les documents importants qu'il avait recueillis avec tant de soin.

II

Température moyenne de l'Année

La méthode la plus simple pour obtenir la température moyenne d'un lieu consiste à prendre la demi-somme des températures minima et maxima de ce lieu. On arrive à un résultat un peu trop élevé; mais qui diffère cependant très-peu de la moyenne vraie. En appliquant cette méthode, nous trouvons que la température moyenne de l'air, d'après les observations des minima et des maxima faites à Brest, pendant dix ans, de 1866 à 1875, serait de 11^m.7.

Si nous ajoutons à cette série, celle de 5 années d'observations de M. Belleville, de 1855 à 1859 (1), la moyenne descend à $11^{\circ}5$. En combinant les moyennes horaires de 6 h. à 9 heures du matin, 3 h. et 9 heures du soir de cette dernière série, on obtient une moyenne plus basse que la demi-somme des extrêmes de $0^{\circ}14$. Il faudrait donc abaisser la moyenne que nous venons de déterminer d'environ $\frac{1}{10}$, pour se rapprocher plus exactement de la vérité.

Pendant les quinze années qui ont servi à la détermination de cette température, les différentes moyennes annuelles ont varié entre $9^{\circ}8$ (1855) année civile, et $12^{\circ}2$ (1859), c'est-à-dire de $2^{\circ}4$. Ce chiffre est considérable, mais il ne peut être attribué à des erreurs. En effet, si nous examinons les températures déterminées, à Paris, pour chacune de ces quinze années, nous trouvons que les moyennes ont varié entre elles d'une quantité de $2^{\circ}2$ sensiblement égale à la variation observée à Brest. L'année 1855 eut aussi, à Paris, une température très-basse, $9^{\circ}5$. La plus haute moyenne pour Paris a été de $11^{\circ}7$, en 1868, année qui fut à Brest, à un dixième près, la plus chaude de la série. On peut donc affirmer que ces variations des températures annuelles sont en réalité l'expression d'un fait naturel et non le résultat d'erreurs d'observations.

D'après les températures déterminées à l'Observatoire jusqu'en 1871, et à Montsouris, de 1872 à 1875, la moyenne déduite de ces quinze années est pour Paris $10^{\circ}8$, c'est-à-dire précisément celle qui est admise par tous les auteurs comme la température de Paris, et que nous adopterons.

(1) Voir *Annuaire de la Société Météorologique*, 4^e vol., et *Topographie médico-hygiénique du Finistère*, par le D^r L. Caradec.

Nous reconnaitrons cependant, avec M. E. Renou, que cette température est celle de l'atmosphère de l'agglomération parisienne qui entoure l'Observatoire et qu'elle serait sans doute abaissée d'environ 8 dixièmes si les observations avaient été faites dans la plaine des environs.

La température de Brest, $11^{\circ}5$, est donc plus élevée que celle de Paris de 7 dixièmes. En admettant les critiques qui ont porté sur la détermination de la moyenne de la capitale, la différence deviendrait beaucoup plus considérable, d'autant plus que l'agglomération urbaine est, à Brest, dans des proportions infiniment moindres qu'à Paris. Toutefois, ce que nous avons dit de la correction que nécessite la méthode des températures extrêmes, ce que nous avons dit surtout du mode d'exposition des instruments, doit faire considérer comme trop haute la moyenne déterminée pour notre ville. Il est admis par tous les météorologistes, qu'à mesure que les observations se font avec plus de précision et dans les meilleurs conditions d'exposition, on constate que les températures moyennes s'abaissent. On peut donc admettre, en résumé, que la température annuelle de Brest est de un ou deux dixièmes de degrés au moins au-dessous de la moyenne $11^{\circ}5$ résultant des observations faites jusqu'ici.

Si nous cherchons dans notre hémisphère les principaux points dont la moyenne annuelle est sensiblement la même que celle de Brest : nous trouvons que cette ville occupe, sur la ligne isotherme qui joint ces différentes localités, la position la plus septentrionale et en même temps la position la plus occidentale de l'Europe. Les recherches faites à l'Observatoire de la marine confirment donc, d'une manière très-caractéristique, la loi de Humboldt sur la marche des lignes d'égales températures annuelles à travers l'Europe et l'Asie. Ces lignes s'abaissent vers l'Équateur à

mesure qu'elles s'avancent de plus en plus vers l'est et s'éloignent par conséquent de l'Océan Atlantique. Par une disposition particulière des courants qui le traversent, l'Océan joue un rôle considérable dans la distribution de la chaleur à la surface du globe. Plus les lignes isothermes sont tracées près des rivages occidentaux du Vieux-Monde, plus la rapidité de leur inclinaison sur les parallèles est considérable, et ce phénomène est surtout très-accentué en France et en Angleterre.

III

Températures annuelles et mensuelles

Nous avons résumé dans les onze tableaux suivants les observations thermométriques faites à l'Observatoire de la marine, depuis 1866. Dans un douzième tableau, nous donnons le résumé général de dix années, c'est-à-dire toutes les moyennes mensuelles horaires et générales, calculées pour une année météorologique normale conclue de ces dix années. Dans ces tableaux, chaque année débute par le mois de décembre de l'année civile précédente. Le mois de décembre commençant 1866 nous manquant, nous l'avons remplacé par la moyenne des dix mois de décembre suivants.

BREST

Année 1866.

MOIS	TEMPÉRATURES MOYENNES										EXTRÊMES ABSOLUS.		
	à						des minima.	des maxima.	des extrêmes	MINIMA.	Dates.	MAXIMA.	Dates.
	7 et 8 ^h matin.	9 ^h matin.	Midi	3 ^h soir.	6 ^h soir.	8 ^h soir.							
Décembre	(6°5)	(6°8)	(8°5)	(8°5)	(7°3)	(6°9)	(2°9)	(9°5)	(6°2)	1°1	le 26-27	16°5	le 30
Janvier...	8.1	8.1	10.3	10.3	8.7	8.1	6.1	11.5	8.8	0.0	28	15.2	5
Février...	6.9	7.2	9.3	9.4	7.8	6.9	5.4	11.0	8.2				
Mars.....	6.5	7.7	9.4	9.5	7.6	6.7	4.7	10.9	7.8	0.0	1-2	15.6	26-27
Avril.....	10.7	11.9	13.7	13.9	11.7	10.0	7.5	15.9	11.7	4.0	2	21.2	25
Mai.....	12.9	14.5	16.0	15.8	13.7	11.2	7.3	17.9	12.6	2.6	2	26.0	20
Juin.....	16.8	18.1	20.0	20.2	17.3	15.5	12.1	21.9	17.0	9.4	1	33.0	29
Juillet....	16.9	18.8	20.6	20.3	18.0	16.4	11.0	22.2	16.6	8.3	3	29.6	12
Août.....	15.6	17.6	18.9	18.8	16.6	15.2	10.7	21.7	16.2	7.2	18	26.0	24
Septembr.	14.0	15.2	16.8	16.6	14.7	13.9	8.9	18.9	13.9	6.2	24	22.0	1-2
Octobre...	12.3	13.5	16.0	16.3	13.6	12.7	7.8	18.2	13.0	0.6	29	23.2	9
Novembre	10.0	10.4	12.2	12.4	10.3	9.8	5.7	13.7	1.7	-0.3	20	17.6	2
ANNÉE.	11.4	12.5	14.3	15.2	12.3	11.1	7.5	16.1	11.8				

MOIS	TEMPÉRATURES MOYENNES										EXTRÊMES ABSOLUS.			
	à					des minima.	des maxima.	des extrêmes	MINIMA.	Dates.	MAXIMA.	Dates.		
	7 et 8 ^h matin.	9 ^h matin.	Midi.	3 ^h soir.	6 ^h soir.								8 ^h soir.	
Décembre	9°4	9°9	10°7	10°8	9°7	9°5	5°3	11°9	8°6	—4°2	15°4	1 ^{er} 17	18-19	
Janvier...	4.1	5.4	6.7	7.0	5.7	5.0	0.9	8.7	4.8	—6.4	14.0	17	3	
Février...	9.1	8.9	11.2	11.7	10.2	9.4	5.7	12.9	9.3	+3.4	16.0	7	5-6	
Mars.....	6.5	7.9	9.5	9.7	7.7	7.2	2.2	11.4	6.8	—3.4	16.0	8	11	
Avril.....	10.8	12.2	13.9	13.6	11.6	10.5	5.7	15.1	10.4	2.8	19.4	30	22	
Mai.....	13.2	15.3	16.4	16.4	14.5	13.1	8.0	18.3	13.2	1.4	23.0	25	12	
Juin.....	16.3	17.8	19.4	19.2	17.2	15.7	10.9	20.6	15.8	6.0	29.4	8	2	
Juillet....	17.0	18.9	20.1	19.4	17.4	16.1	10.6	21.5	16.1	7.2	26.0	30	26	
Août.....	17.2	19.8	21.5	21.9	18.9	17.4	12.8	23.4	18.1	9.8	30.2	11	15	
Septembr.	14.5	16.5	18.2	18.1	16.0	15.0	11.3	19.9	15.6	6.0	26.8	26		
Octobre..	11.3	12.9	14.1	14.5	12.0	11.4	8.8	15.4	12.1	5.8	20.4	28		
Novembre	6.5	7.8	10.9	11.2	8.9	8.1	3.5	12.1	7.8	—4.0	18.4	25		
ANNÉE.	11.3	11.9	14.4	14.5	12.5	11.5	7.1	15.9	11.5	—6.4	30.2	17 janv.	12 août	

BREST

Année 1868.

— 262 —

MOIS	TEMPÉRATURES MOYENNES										EXTREMES ABSOLUS.		
	à					des minima.	des maxima.	des extrêmes	MINIMA.	Dates.	MAXIMA.	Dates.	
	7 et 8 ^h matin.	9 ^h matin.	Midi	3 ^h soir.	6 ^h soir.	8 ^h soir.							
Décembre	6.8	6.8	8.2	8.4	7.0	6.4	2.7	5.9	-4.6	16 31	12.4	16 22-23	
Janvier...	5.1	5.4	6.7	7.1	5.9	5.7	1.9	4.9	-5.4	1	12.4	15	
Février...	7.2	8.0	10.2	10.7	8.4	7.7	4.2	7.8	0.4	16	14.0	28	
Mars.....	8.1	9.6	11.6	11.3	9.5	8.5	5.1	8.7	2.0	20	17.0	14	
Avril.....	9.3	11.5	13.6	13.7	11.2	9.7	5.4	10.1	0.4	11	24.8	4	
Mai.....	14.6	16.5	18.7	18.4	15.6	13.7	10.0	14.9	7.8	1-2-7	29.0	4	
Juin.....	17.1	18.7	20.5	20.0	17.6	15.7	11.0	16.3	6.6	8	31.4	19	
Juillet....	19.3	21.2	23.4	23.1	20.1	18.0	13.7	19.3	9.8	7	31.6	21	
Août.....	16.6	18.7	21.3	20.7	18.3	16.8	13.1	17.3	8.6	31	29.2	10	
Septembr.	16.5	18.7	21.3	22.2	18.6	17.2	12.8	18.0	8.6	1	34.2	6	
Octobre...	10.9	12.6	14.8	14.5	12.2	11.3	7.9	11.8	4.6	19	23.4	12	
Novembre	6.8	7.7	10.3	9.8	8.3	7.7	3.6	7.2	-0.6	11	15.2	2	
ANNÉE.	11.5	12.9	15.1	14.9	12.7	11.5	7.6	11.9	-5.4	1 janvier	34.2	10 sept.	

MOIS	TEMPÉRATURES MOYENNES							EXTRÊMES ABSOLUS.						
	à							des minima.	des maxima.	des extrêmes	MINIMA.	Dates.	MAXIMA.	Dates.
	7 et 8 ^h matin.	9 ^h matin.	Midi.	3 ^h soir.	6 ^h soir.	8 ^h soir.								
Décembre	10.2	10.6	11.7	11.3	10.3	9.9	6.6	12.2	9.4	2.4	1e 31	14.8	1e 10	
Janvier...	7.0	7.5	9.3	9.8	8.5	7.6	3.8	10.8	7.3	-2.2	23	15.4	17	
Février...	8.3	9.7	11.7	11.9	10.2	9.3	6.1	12.9	9.5	-0.2	19	20.8	5	
Mars.....	5.7	6.5	8.0	8.3	6.9	6.0	2.8	8.8	5.8	-0.6	14	14.8	18	
Avril.....	11.6	13.2	16.6	16.5	12.4	11.1	7.9	16.8	12.2	0.6	2	25.0	13	
Mai.....	12.8	13.9	15.3	15.6	13.7	12.2	8.6	16.6	12.6	5.4	12	22.0	15	
Juin.....	15.1	16.9	18.6	18.5	18.9	14.0	9.7	19.7	14.7	6.4	2-24	30.2	7	
Juillet....	18.5	21.3	23.1	23.2	19.8	17.8	13.4	24.4	18.9	8.2	12	33.6	14	
Août.....	16.8	18.8	21.3	21.1	18.5	16.9	12.4	22.3	17.2	6.4	30	35.0	27	
Septembr.	14.8	16.6	18.3	18.2	16.1	15.3	11.1	19.1	15.1	7.4	20	22.6	3	
Octobre...	12.1	13.3	15.6	15.5	13.2	12.7	8.4	16.4	12.4	3.0	29-30	30.0	8	
Novembre	8.9	9.8	12.0	11.7	9.9	9.5	5.1	13.1	9.2	1.6	24	16.2	18	
ANNÉE.	11.9	13.2	15.1	15.1	13.2	11.9	8.0	16.0	12.0	-2.2	23 janvier	35.0	27 août	

Année 1870

BREST

MOIS	TEMPÉRATURES MOYENNES										EXTRÊMES ABSOLUS				
	à						des minima.	des maxima.	des extrêmes	MINIMA.	Dates.	MAXIMA.	Dates.		
	7 et 8 ^h matin.	9 ^h matin.	Midi	3 ^h soir.	6 ^h soir.	8 ^h soir.									
Décembre	6°2	6°3	7°8	7°8	6°7	6°5	2°0	8°6	5°3	-5°0	1e 28	13°6	1e 17		
Janvier...	6.0	6.1	8.1	8.3	7.3	6.6	2.5	8.7	5.6	-4.0	26	12.8	3		
Février...	4.4	4.9	7.4	7.6	5.9	5.2	0.6	8.0	4.3	-5.8	14	14.4	28		
Mars.....	6.0	7.3	8.8	9.2	7.5	6.7	2.3	9.7	6.0	-0.2	15-16-26	17.2	3		
Avril.....	9.9	12.5	15.5	15.7	12.5	10.9	5.6	17.0	11.3	0.0	1	23.4	6-8		
Mai.....	13.0	15.6	17.4	17.2	14.5	13.0	8.0	18.8	13.4	3.2	4	32.2	21		
Juin.....	16.5	18.7	11.1	20.3	17.8	15.9	11.2	22.4	16.8	9.0	7	32.0	22		
Juillet....	17.8	20.2	22.9	22.7	20.0	18.3	13.6	24.2	18.9	10.0	1	38.0	24		
Août.....	15.9	19.0	21.1	20.8	18.7	17.2	11.8	22.4	17.1	7.8	31	26.4	31		
Septembr.	14.1	17.1	20.9	21.0	17.2	15.8	9.9	23.1	16.5	6.2	13	29.6	21-22		
Octobre..	12.2	14.1	16.6	16.6	14.3	13.6	8.0	18.2	13.1	4.4	27	27.4	2-3		
Novembr.	6.9	7.9	10.3	9.9	8.3	7.6	3.3	11.7	7.5	-1.4	13	17.2	26		
ANNÉE.	10.7	12.5	14.3	14.8	12.7	11.4	6.5	16.1	11.3	-5.8	14 février.	38.0	24 juil.		

- 265 -

MOIS	TEMPÉRATURES MOYENNES							EXTRÊMES ABSOLUS						
	à							des minima.	des maxima.	des extrêmes	MINIMA.	Dates.	MAXIMA.	Dates.
	7 et 8 ^e matin.	9 ^e matin.	Midi	3 ^e soir.	6 ^e soir.	8 ^e soir.								
Décembre	3°0	3°2	5°3	5°6	4°0	3°3	-0°5	6°5	3°0	-7°4	1 ^e 25	14°2	1 ^e 17	
Janvier...	3.6	3.8	5.8	6.1	4.7	4.2	0.4	7.4	3.9	-5.4	1	11.6	19	
Février...	7.7	8.3	10.7	11.5	9.6	8.8	4.7	12.3	8.5	-1.0	1	16.6	25	
Mars.....	8.1	10.1	13.4	13.8	11.1	9.8	5.0	15.2	10.1	0.6	30-31	23.2	2	
Avril.....	10.8	12.4	14.5	14.5	12.3	11.4	7.2	16.0	11.6	0.4	5	20.2	7	
Mai.....	13.2	15.2	18.2	17.6	14.6	13.1	7.6	20.0	13.8	3.0	19	27.4	21	
Juin.....	14.2	15.7	17.4	17.5	15.8	14.6	10.3	19.3	14.8	5.4	5	23.8	16	
Juillet...	16.2	18.5	19.7	19.9	17.8	16.4	12.5	21.8	17.1	9.4	11	33.6	17	
Août.....	17.7	20.3	22.5	22.9	20.6	19.2	14.3	24.9	19.6	9.6	27	33.2	11	
Septembr.	14.7	16.7	18.9	19.3	16.9	15.6	11.4	20.6	16.0	7.8	23	28.6	1	
Octobre...	11.8	13.1	15.6	15.7	13.7	12.9	8.3	16.7	12.5	4.2	27	20.0	16	
Novembre	5.6	6.4	8.7	8.8	7.1	6.2	1.9	9.9	5.9	-1.8	26	14.0	23	
ANNÉE.	10.5	12.0	14.2	14.4	12.5	11.3	6.9	15.9	11.4	-7.4	25 déc.	33.6	17 juil.	

Année 1872.

BREST

MOIS	TEMPÉRATURES MOYENNES										EXTRÊMES ABSOLUS.			
	à							des minima.	des maxima.	des extrêmes	MINIMA.	Dates.	MAXIMA.	Dates.
	7 et 8 ^h matin.	9 ^h matin.	Midi	3 ^h soir.	6 ^h soir.	8 ^h soir.								
Décembre	4.9	5.3	7.3	7.9	6.1	5.7	1.6	8.8	5.2	5.2	-5.8	1e 9	13.0	1e 27
Janvier...	7.6	7.8	9.5	10.0	8.8	8.0	4.2	10.8	7.5	7.5	1.6	28	13.2	31
Février...	8.1	9.1	11.1	11.4	9.8	8.9	5.1	12.3	8.7	8.7	2.4	21	15.0	15-21
Mars.....	7.9	9.5	11.5	12.0	10.2	9.3	4.9	13.1	9.0	9.0	-2.4	26	17.6	3-10
Avril.....	9.1	11.8	13.4	13.6	11.2	10.3	5.8	15.4	10.6	10.6	0.4	20	23.6	15
Mai.....	12.0	13.1	14.6	14.4	12.8	11.4	6.6	16.4	11.5	11.5	1.6	13	20.6	23
Juin.....	15.1	16.8	18.7	18.7	16.7	15.7	10.4	20.6	15.5	15.5	5.8	5	33.6	18
Juillet....	17.3	19.6	21.9	21.9	19.1	17.8	13.1	24.1	18.6	18.6	9.2	4	33.6	21
Août.....	16.5	18.6	21.2	21.9	18.7	17.4	12.3	23.3	17.8	17.8	5.0	14	32.4	17
Septembr.	14.5	16.9	19.3	18.9	16.6	15.6	10.8	20.6	15.7	15.7	3.4	23	26.2	12
Octobre...	9.8	11.5	13.5	13.4	11.4	10.9	6.3	14.7	10.5	10.5	0.6	7	21.0	17
Novembre	9.1	10.0	11.4	11.2	10.2	9.9	5.5	12.5	9.0	9.0	0.2	11	18.2	16
ANNÉE.	11.0	12.5	14.4	14.4	12.6	11.7	7.2	16.1	11.7	11.7	-5.8	9 Déc.	33.6	18 Juin 21 Juil.

MOIS	TEMPÉRATURES MOYENNES							EXTRÊMES ABSOLUS.						
	à							des minima.	des maxima.	des extrêmes	MINIMA.	Dates.	MAXIMA.	Dates.
	7 et 8 ^h matin.	9 ^h matin.	Midi.	3 ^h soir.	6 ^h soir.	8 ^h soir.								
Décembre	8°3	8°6	10°4	10°3	9°2	8°9	4°5	11°5	8°0	-0°2	1 ^{er} 12	15°8	1 ^{er} 22	
Janvier...	7.8	7.9	9.6	9.8	8.8	8.5	4.1	10.9	7.5	-1.4	28	14.4	10	
Février...	4.9	5.2	6.9	8.0	6.3	5.5	1.0	8.6	4.8	-1.6	11	16.0	19	
Mars	7.9	9.4	11.8	12.1	10.4	9.5	4.3	12.9	8.6	-0.6	13	23.8	26	
Avril.....	8.7	10.3	12.5	12.6	10.8	9.6	4.5	13.5	9.0	0.4	26	21.4	15	
Mai.....	12.8	14.5	17.2	17.0	14.6	13.2	7.9	18.3	13.1	3.0	20	27.0	12	
Juin.....	15.6	17.6	19.7	19.4	17.0	16.1	10.6	21.4	16.0	6.8	4	28.6	28	
Juillet....	17.9	20.1	22.0	21.6	19.6	18.3	13.0	23.6	18.3	10.0	16	31.4	21	
Août.....	16.7	18.8	21.3	21.1	18.8	17.8	12.2	23.0	17.5	10.0	17	28.0	15	
Septembr.	14.3	15.9	18.2	18.4	16.1	15.2	10.1	19.0	15.0	6.6	23	26.2	25-26	
Octobre..	11.5	12.9	15.5	15.4	13.3	12.5	7.4	17.2	12.3	-1.0	29	26.8	2	
Novembre	8.4	9.0	11.0	11.0	9.6	9.0	4.5	12.1	8.3	-0.6	18	17.4	23	
ANNÉE.	11.2	12.5	14.7	14.7	12.9	12.0	7.0	16.0	11.5	-1.6	11 février.	31.4	21 juil.	

MOIS	TEMPÉRATURES MOYENNES							EXTRÊMES ABSOLUS.			
	à							MINIMA.	Dates.	MAXIMA.	Dates.
	7 et 8 ^h matin.	9 ^h matin.	Midi.	3 ^h soir.	6 ^h soir.	8 ^h soir.	des minima.				
Décembre	5.4	5.8	7.4	7.4	6.2	5.7	0.5	-3.6	1e 28	12.8	1e 5-8
Janvier...	6.7	8.7	10.0	10.3	9.6	9.2	7.3	-1.3	1	13.4	15
Février...	4.3	4.9	6.7	7.6	6.0	5.2	2.8	-2.0	10	14.8	27
Mars.....	5.6	6.7	8.9	9.4	7.6	6.7	3.2	-0.8	19-22	15.8	10
Avril.....	9.1	11.5	14.4	14.5	11.6	10.2	6.7	1.6	8	23.4	19
Mai.....	13.5	15.5	17.6	16.9	14.4	14.1	10.4	7.2	11-12	30.2	14
Juin.....	14.3	15.8	17.1	17.1	15.2	14.7	12.5	9.6	17-27	24.4	2
Juillet....	15.1	17.1	18.8	18.4	16.5	15.8	12.9	10.8	26	30.2	29
Août.....	16.0	17.9	20.3	20.5	18.2	17.4	14.3	11.4	29	26.2	46
Septembr.	15.9	17.8	20.4	20.5	17.9	16.9	14.5	10.2	5	28.0	6
Octobre...	11.0	12.0	14.3	14.4	12.3	12.0	9.0	4.8	26	20.2	8
Novembre	8.3	8.7	10.4	10.1	8.9	8.7	6.6	-1.2	29	15.8	13
ANNÉE.	10.6	11.9	13.9	13.9	12.0	11.4	8.4	-3.6	28 décem.	30.2	14 mai 29 juil.

BREST

Année 1876

MOIS	TEMPÉRATURES MOYENNES										EXTREMES ABSOLUS		
	à					des minima.	des maxima.	des extrêmes	MINIMA.	Dates.	MAXIMA.	Dates.	
	7 et 8 ^h matin.	9 ^h matin.	Midi	3 ^h soir.	6 ^h soir.	8 ^h soir.							
Décembre	4°4	4°4	6°8	7°0	5°8	5°3	3°0	5°5	-2°6	1 ^{er} 8	14°2	1 ^{er} 25	
Janvier...	4.8	5.2	6.8	7.6	6.2	5.6	3.2	5.8	-2.4	8	15.0	28	
Février...	7.1	7.5	9.4	10.0	8.7	8.1	5.4	8.0	-0.4	9	13.2	26	
Mars.....	6.5	7.6	9.2	9.4	7.9	7.1	4.7	7.4	-1.2	24	14.2	14	
Avril.....	8.7	10.7	12.7	13.0	10.8	9.9	6.8	10.4	0.2	14	22.6	7	
Mal.	10.4	12.2	13.9	13.4	11.7	10.6	7.1	11.0	2.2	3	20.8	21	
Juin.....	14.6	16.1	18.2	17.9	16.2	15.2	11.5	15.5	8.2	14	26.6	20	
Juillet....	18.1	20.4	22.8	22.3	19.9	18.3	15.3	19.9	9.4	22	35.0	17	
Aout.....	17.0	19.6	22.7	22.4	19.7	18.6	14.9	19.5	10.4	26	35.2	12	
Septembr.	14.0	15.7	17.9	18.0	15.5	15.0	12.2	15.5	8.6	13	27.4	21	
Octobre..	12.2	13.0	15.2	15.3	13.6	12.9	10.3	13.2	4.8	29	22.6	6	
Novembr.	8.8	9.3	12.0	12.1	9.8	9.7	6.6	9.9	-0.6	10	17.6	13	
ANNÉE.	10.5	11.8	13.9	14.0	12.2	11.3	8.4	11.8	-2.6	8 décem.	35.2	12 Aout	

ANNÉE MOYENNE

CONCLUE DE 10 ANS (1866-1875)

BREST

MOIS ET SAISONS	TEMPÉRATURES MOYENNES								
	à						MIN.	MAX.	MOY.
	7&8 ^h matin	9 ^h matin	Midi	3 ^h soir	6 ^h soir	8 ^h soir			
Décembre....	6°7	7°0	8°6	8°7	7°4	7°0	2°8	9°7	6°3
Janvier.....	6.6	6.9	8.6	8.7	7.7	7.1	3.5	9.9	6.7
Février.....	6.8	7.3	9.5	9.8	8.3	7.5	3.8	10.9	7.4
Mars.....	7.0	8.5	10.5	10.6	8.8	7.9	3.8	11.8	7.8
Avril.....	10.1	12.1	14.4	14.4	11.9	10.6	6.3	15.8	11.1
Mai.....	13.0	15.0	16.8	16.5	14.2	12.8	8.1	18.3	13.2
Juin.....	15.6	17.3	18.1	18.8	17.0	15.3	10.9	20.6	15.8
Juillet.....	17.3	19.6	21.5	21.1	18.8	17.4	12.6	23.1	17.9
Août.....	16.5	18.8	21.0	21.0	18.6	17.3	12.5	22.8	17.7
Septembre..	15.8	16.8	19.2	19.2	16.7	15.6	11.1	20.8	16.0
Octobre....	11.5	12.9	15.2	15.0	13.0	12.3	8.0	16.5	12.3
Novembre..	8.0	8.8	10.9	10.6	9.3	8.7	4.5	12.1	8.3
ANNÉE	11.2	12.6	14.5	14.5	12.6	11.6	7.3	16.0	11.7
HIVER.	6.7	7.1	8.9	9.1	7.8	7.2	3.4	10.2	6.8
PRINTEMPS. .	10.0	11.9	13.9	13.8	11.6	10.4	6.1	15.3	10.7
ÉTÉ.....	16.5	18.6	20.2	20.3	18.1	16.7	12.0	22.2	17.1
AUTOMNE. ..	11.8	12.8	15.1	14.9	13.0	12.2	7.9	16.5	12.2

IV

Marche de la température dans le cours de l'année

C'est au mois de décembre que la température présente sa plus basse moyenne mensuelle. A partir de janvier elle devient ascendante, lentement d'abord, et ne s'élevant que d'un demi-degré dans chacun des mois de janvier, février et mars. Ce n'est qu'au mois d'avril que la température croît rapidement. Après le retour du soleil dans notre hémisphère, elle augmente de plus de trois degrés. Elle continue à croître en mai, juin et juillet de plus de deux degrés chaque mois. Elle est à son maximum en juillet, reste presque stationnaire ou du moins ne baisse en août que d'une manière presque insensible, puis en septembre elle s'abaisse d'un degré et demi. En octobre la décroissance est considérable : trois degrés et demi. Il se fait alors un mouvement comparable à celui qui a eu lieu en sens contraire au mois d'avril. Le refroidissement devient encore plus prononcé en novembre, il est de quatre degrés. Enfin, une baisse de deux degrés a lieu en décembre et ramène la température à son minimum.

Les mois des grands mouvements dans la température sont donc : d'une part le mois d'avril, et d'autre part les mois d'octobre et novembre, qui tous deux se font remarquer par un refroidissement considérable de l'atmosphère. Aux autres époques de l'année, les modifications de la température se font assez lentement.

La marche de la température n'est pas tout à fait la même à Brest qu'à Paris. A Brest, décembre est le mois le plus froid ; à Paris, c'est le mois de janvier. Le reste de l'année la température marche dans les deux villes dans le même sens, mais non pas avec des rapidités égales.

Bien que la moyenne de décembre soit inférieure à celle de janvier, décembre est loin d'être toujours, à Brest, le mois le plus froid. Sur les quinze années d'observations dont nous avons sous les yeux les journaux complets, nous trouvons que le mois le plus froid a été : décembre, 6 fois ; janvier, 6 fois ; février, 2 fois ; mars, 1 fois. A Paris, dans les mêmes années civiles, le mois le plus froid a été : décembre, 7 fois ; janvier, 7 fois ; février, 1 fois.

C'est surtout pendant l'hiver que l'on peut constater des différences notables entre les deux climats. Tandis que dans l'année normale déduite de soixante années d'observations, la moyenne de janvier est, à Paris, de 2°4, la température du mois de décembre ne s'abaisse, à Brest, qu'à 6°2, dans l'année normale déduite de dix ans. Les différences entre ces deux moyennes sont loin d'être en rapport avec l'excès de 0°7 seulement qui existe en faveur de la température annuelle de la ville de Brest. Pour compléter la comparaison : tandis que les mois les plus froids possèdent une température si élevée par rapport à celle des mois correspondants à Paris, les mois les plus chauds sont au contraire plus frais que ceux de Paris d'environ un degré. Le mois de juillet est celui qui présente dans l'année moyenne la température la plus élevée. Mais le mois le plus chaud de l'année n'est pas toujours juillet ; sur quinze années nous trouvons que le mois le plus chaud a été : juillet, 7 fois ; août, 6 fois ; juin, 2 fois. Pendant les mêmes années les mois les plus chauds étaient à Paris : juillet, 8 fois ; août, 5 fois ; juin, 2 fois.

Ainsi, l'hiver est beaucoup moins froid qu'à Paris et l'été un peu moins chaud. L'examen des moyennes saisonnières donne les mêmes résultats. Nous retrouverons cette égalité de la température plus fortement accusée encore par l'examen des températures extrêmes. Les seuls mois de mai et de septembre ont, sous le rapport de la température, une grande analogie dans les deux climats.

Quelle est la cause de cette douceur, de cette régularité du climat de Brest? Nous remarquerons d'abord que le peu d'écart au-dessus et au-dessous de la moyenne annuelle coïncide avec un état hygrométrique très-élevé; avec un ciel extrêmement couvert; avec des pluies, qui, ainsi que nous le verrons, sont toujours plus abondantes qu'à Paris et ont aussi une fréquence plus grande. Cette constance de la température coïncide avec la prédominance des vents du sud-ouest qui occupent dans les roses des vents une place considérable.

En résumé : Brest, placé à l'extrémité de la presqu'île de Bretagne, jouit d'un climat essentiellement marin. Les eaux qui baignent les rives de la Bretagne sont celles du Gulf-Stream. Un manteau de nuages recouvre cette région, la préserve du rayonnement nocturne et lui verse les eaux chaudes provenant des vapeurs de cet immense calorifère qui, ainsi que le dit Maury, vient du Nouveau-Monde réchauffer l'Europe. Or, Brest et les côtes occidentales des îles Britanniques sont les premières terres rencontrées par ces vapeurs, celles sur lesquelles elles se précipitent tout d'abord. Aussi le climat des deux Breagnes a-t-il une égalité exceptionnelle. Plus on avance vers l'orient, plus cette influence du Gulf-Stream allant en diminuant, les températures deviennent variables en même temps que l'air devient moins humide.

Nous venons de décrire la marche générale de la tem-

pérature à Brest. Mais, d'une année à l'autre, cette marche subit des modifications qui, tout en restant dans des limites assez restreintes, constituent par leurs diverses manières d'être, les différences qui caractérisent les années successives et font que chacune d'elles a sa physionomie propre. Comme le mouvement de la température, autant que son élévation plus ou moins considérable, possède une action prononcée sur le développement des cultures et la richesse des biens de la terre, il serait extrêmement important de pouvoir prévoir les modifications que doit subir cette marche de la température. A Brest, plus qu'en aucun autre point du continent, elle est liée aux mouvements du Gulf-Stream, qui vient frapper les côtes d'Europe suivant une latitude dont la hauteur varie d'une année à l'autre. L'étude des oscillations que suit le lit de ce courant pourrait permettre de prévoir l'avance ou le retard des saisons.

La prévision du temps est l'un des résultats pratiques vers lesquels tend la météorologie. Malgré le développement incomplet de cette science qui, après être restée stationnaire d'Aristote à notre siècle, reprend un nouvel essor, on peut affirmer que son but sera atteint d'une manière presque complète dans un avenir peu éloigné. Il est avant tout nécessaire d'étudier d'abord la climatologie des différents points de la terre. Pour étudier avec fruit la marche des grands courants atmosphériques et leurs influences sur les climats, n'est-il pas aussi indispensable de connaître minutieusement ceux-ci qu'il est nécessaire de connaître la géographie d'une contrée pour comprendre la direction des routes qui la traversent ?

V

Marche diurne de la température.

La cause des variations horaires de la température, presque entièrement sous la dépendance du mouvement diurne de la terre, ne dépend que de la durée du jour et par conséquent de la latitude. A Brest, les moyennes horaires conclues de dix années, nous donnent les mêmes variations que pour les autres villes de France. La température croît à partir du lever du soleil jusqu'à vers trois heures du soir ; puis descend avec le déclin du soleil lorsque trois heures sont passées. La marche ascendante est rapide jusqu'à midi, lente jusqu'à trois heures, de trois heures à huit heures la température redescend plus rapidement qu'elle n'était montée. Enfin dans la nuit la baisse est lente et peu considérable. L'époque du minimum est sans doute un peu avant le lever du soleil, comme c'est la règle générale ; celle du maximum paraît être entre midi et trois heures du soir. La marche diurne de la température varie peu d'une saison à l'autre. Cependant, dans l'hiver, les mouvements, tout en présentant la même régularité horaire, sont moins étendus qu'en été. Nous reviendrons sur ce sujet en nous occupant des oscillations de la température.

VI

Températures moyennes des saisons.

Les températures moyennes des saisons, déduites de dix années d'observations, de 1866 à 1875, sont :

Hiver.	6°8
Printemps . . .	10°7
Été	17°1
Automne. . . .	12°2

Les réflexions que nous avons faites sur la valeur de la moyenne annuelle permettent de penser que ces moyennes doivent être très-légèrement au-dessus des températures vraies des saisons.

La température du printemps diffère moins de celle de l'hiver que de celle de l'été, tandis que la température de l'automne se rapproche plus de celle de l'été que celle de l'hiver. Le printemps possède, au moins dans sa première moitié, à Brest, tout l'aspect de l'hiver. L'automne, malgré d'abondantes pluies, ou plutôt sous l'influence de ces pluies, se rapproche par sa douceur de la saison d'été.

La saison froide dure à Brest de novembre à la fin d'avril; la saison chaude de mai à la fin d'octobre. Ces deux saisons divisent également l'année; on ne peut pas dire qu'il y ait, comme à Paris, 5 mois de saison froide et 7 mois de saison chaude. Le mois d'avril, dont la température est inférieure à la moyenne annuelle, ne peut se classer dans la saison chaude qu'exceptionnellement dans certaines années.

L'uniformité du climat de Brest rend le contraste entre les diverses saisons beaucoup moins marqué que dans le reste de la France. La différence entre la moyenne de l'été et celle de l'hiver est de 10°3, tandis qu'elle est, à Paris, de 14°7. Le climat de Brest est essentiellement égal au marin, tandis que celui de Paris se rapproche des climats continentaux. Le climat de Brest est même beaucoup plus égal que celui de Londres, cité par M. Ch. Martins comme un des types des climats marins. Il y a en effet, à Londres, une différence de 12° entre les températures de l'été et de l'hiver.

Les températures, calculées pour chacune des diverses saisons des dernières années, diffèrent très-peu de celles que nous venons d'indiquer pour l'année normale. On peut en juger par le tableau suivant :

TEMPÉRATURES DES SAISONS

PENDANT 12 ANNÉES MÉTÉOROLOGIQUES

SAISONS	1866	1867	1868	1869	1870	1871	1872	1873	1874	1875	1876	1877
Hiver.....	"	7.0	6.2	6.7	5.1	5.3	7.1	6.8	6.0	6.5	6.4	9.0
Printemps..	10.7	10.1	11.2	10.2	10.2	11.3	10.4	10.2	11.0	10.9	9.6	9.0
Été.....	16.6	16.7	17.6	16.9	17.6	17.3	17.3	17.3	16.9	16.8	16.3	"
Automne...	12.2	11.6	12.3	12.2	12.4	11.5	11.7	11.9	12.5	12.4	12.2	"

C'est l'hiver qui s'écarte le plus et le plus souvent de la moyenne. Les hivers de 1870 et 1871 ont été les plus froids; l'hiver le plus chaud fut celui de 1877, à Brest comme dans toute la France, où depuis 1719 il n'avait pas été observé d'hiver aussi chaud. Les étés les plus chauds furent ceux de 1868, de 1870 et 1876; l'été le plus froid fut celui de 1866.

Il faut remarquer que souvent à un hiver très-froid succède un printemps très-chaud. C'est ainsi qu'au rude hiver de l'année 1871, succéda un printemps très-chaud. A un hiver très-chaud peut succéder un printemps très-froid, comme en 1877.

La température moyenne de l'hiver à Brest (6°7), est remarquablement élevée. Or, cette température peut atteindre (8°7), comme en 1869, dans la série que nous étudions plus spécialement, et même (9°0) comme dans l'hiver exceptionnel que nous venons de traverser. La plus basse moyenne hivernale (+5°1), observée à Brest, dans l'un des plus grands hivers du siècle, est encore très-supérieure à la température normale de l'hiver à Paris (+ 3°5). Jamais non plus la température de l'hiver le plus froid à Brest n'est descendue au-dessous de celle de l'hiver normal de Londres, supérieure cependant à celle de Paris.

Cette élévation de la température pendant l'hiver est un des phénomènes les plus caractéristiques du climat qui nous occupe. La douceur de notre saison froide étonne beaucoup les étrangers, surtout les personnes qui habitent ordinairement le centre ou l'est de la France. Le contraste entre Brest, Paris et les villes de notre frontière est des plus saillants, non seulement par la température moyenne de l'hiver, mais, comme nous le verrons plus loin, par le très-petit nombre des jours de gelée et par le peu d'abaissement de la température au-dessous de la glace fondante quand elle descend jusque-là.

Les seules villes de France dans lesquelles la douceur de l'hiver se rapproche de celle de Brest ou la dépasse même, sont : Bayonne, Perpignan, Marseille, Grasse, Nice et les villes du département des Alpes-Maritimes. Dans tout le reste de la France les froids sont beaucoup plus sensibles. Bayonne et Perpignan sont même les deux

seules villes, au nord de la chaîne des Pyrénées, qui jouissent d'un hiver aussi doux que celui de Brest. Il faut pénétrer en Espagne, au sud des Pyrénées, pour retrouver des hivers comparables à ceux de Brest. Les départements des Bouches-du-Rhône, du Var et des Alpes-Maritimes, sont les seuls qui puissent sous ce rapport être comparés au Finistère. Ces comparaisons conservent leur valeur, même en faisant subir à la moyenne hivernale de Brest une correction soustractive de plus de un demi-degré, correction évidemment trop forte.

Mais si la constance de la température du climat breton, donne des hivers tièdes, elle donne un été plus frais que l'été des villes situées sur la même latitude.

La température moyenne de l'été à Brest (17°1) pourrait, plutôt que celle de l'hiver, être soumise à une correction soustractive à déterminer par les observations à venir, lorsqu'elles se feront dans de meilleures conditions. Cette correction ne sera probablement pas de plus de 1 ou 2 dixièmes de degré. Les villes situées à quelques kilomètres au sud de tout le littoral de la Manche jusqu'au nord de la Belgique, sont les seules villes de France ou de Belgique qui aient un été plus frais ou aussi frais que celui de Brest (1). Dans tous les autres points de la France, il fait plus chaud pendant l'été qu'à Brest. Que l'on veuille fuir les froids de l'hiver ou les chaleurs de l'été, nulle ville ne se présente avec un avantage aussi grand que la ville de Brest, surtout si l'on veut jouir de ce double bénéfice.

(1) Note sur les isothermes et les isochimènes de la France. (Bouvet, *Annuaire de la Société météorologique*, 1877, p. 76.)

Toutes ces comparaisons sont relatives à la température seule. La douceur de l'hiver, sous la latitude de Brest, ne peut coïncider avec un beau ciel. Le ciel est constamment nuageux et les pluies sont abondantes et fréquentes; de sorte que les avantages de la douceur de la température sont contrebalancés par un temps continuellement sombre, par un horizon brumeux, par un état hygrométrique très-désagréable. L'idée ne viendra jamais de conseiller à un malade l'habitation d'une ville où les beaux jours sont si rares, que le plus souvent il devra rester enfermé dans sa chambre.

Le thermomètre et les sensations accusées par les personnes soumises à ce climat ne sont pas les seuls témoins de cette douceur de la température. Une visite au jardin botanique de l'Ecole de médecine navale en donne une démonstration très-caractéristique. On y voit des espèces qui ne peuvent se conserver dans les jardins de la Touraine, et même de Montpellier. On y voit en pleine terre le *Camélia japonica* (Linn.), introduit en 1810. Beaucoup de pieds de camélias sont de véritables arbres de plus de 3 mètres de haut; ils fleurissent tous les ans et donnent des graines parfaitement mûres. Le camélia est cultivé dans toute la Bretagne, en pleine terre; mais nulle part il ne se passe, aussi bien qu'à Brest, de toute couverture pendant la saison froide.

Le *Yucca gloriosa* (Linn.), du jardin botanique, apporté d'Amérique, en 1823, est un arbre dont le tronc a 1 mètre 10, la hauteur, sans comprendre la hampe, dépasse 3 mètres; il brave les plus grands froids de l'hiver et fleurit en automne.

Douze variétés de bambous du Japon et de la Chine poussent et fleurissent en pleine terre et résistent aux hivers. On trouve dans les environs de Brest, à Pennen-

dress, de magnifiques *Araucaria imbricata* (Pav.), qui attirent l'attention des visiteurs.

La fraise du Chili, *Fragaria chilensis* (Ehrh.), apportée à Brest, en 1712, et une variété de fraises venue d'Angers, font, par leur culture, la richesse des habitants de Plougastel.

Les plaines de Roscoff, particulièrement favorisées, offrent des produits impossibles à obtenir ailleurs sans travail exceptionnel, dit M. Vavin. Ces terrains produisent, avec une abondance extraordinaire, des choux-fleurs, des artichauts, des asperges, etc. A Roscoff se trouve un figuier célèbre, dont les branches couvrent une superficie de 484 mètres ; le tronc mesure 55 centimètres de diamètre ; plus de trente piliers de pierres en soutiennent les branches. C'est par milliers que l'on compte les figues blanches que produit cet arbre.

L'olivier pousse à Brest, mais ne fleurit pas.

Le caroubier gèle, l'oranger et le citronnier gèlent à quatre degrés.

Le pistachier, le jujubier, le caprier, poussent, mais ne fleurissent pas ou ne fructifient pas.

Le grenadier donne des fleurs sans fructifier.

Le figuier blanc pousse très-bien, comme nous venons de le voir ; mais le figuier rouge ne produit pas.

L'abricotier, l'amandier, fleurissent trop tôt et ne produisent pas non plus. La pêche vient, mais en espalier. La cerise mûrit difficilement.

Les rives de la Loire servent, dit-on généralement, de limite à la culture de la vigne dans l'ouest de la France. Il existe cependant en Bretagne un certain nombre de localités où l'on récolte du vin. Dans le voisinage de Vannes, à Sarzeau, la culture de la vigne réussit et a de la tendance à s'étendre. On trouve dans les environs de

Sarzeau des ceps qui paraissent remonter à 1789. Au milieu des ruines du monastère de Saint-Gildas-de-Rhuys, lieu d'exil d'Abélard, on voit de très-belles treilles fort bien entretenues. Le *Nouveau Dictionnaire de Bretagne* (1) constatait, en 1843, trois cent soixante-deux hectares en vignes à Sarzeau. Le cadastre constatait, à la même époque, trois mille cent soixante-neuf hectares de vignes en Bretagne.

Anciennement la vigne a été cultivée en Bretagne. L'histoire constate qu'en 1253 les vignes périrent dans toute la France et toute la Bretagne, excepté dans le territoire de Nantes.

En 1408, l'abbaye de Saint-Aubin, à trois lieues de Plancoët et à deux lieues de Lamballe, possédait plusieurs cantons de vigne. M. Mauriès, bibliothécaire de la ville de Brest, de la savante érudition duquel nous tenons ces renseignements historiques, a découvert un acte dans lequel il s'agit d'un marché entre un propriétaire et un vigneron des environs de Lamballe. Par ce marché est loué pour six ans une vigne pour : « *Labourer, tailler, effinguer, vendanger et rendre les vins en pipes et barriques.* » Le duc de Mercœur offrit, dit-on, à Henri IV, de venir en Bretagne boire de son vin de Succinio. Ce crû existe encore, il fournit un vin assez médiocre connu aussi sous le nom de *folle-verte* ou *gros-plant*, de Nantes.

Dans son *Histoire de Bretagne* (2), écrite en 1707, Lobineau parle des vignes que l'on trouvait dans le pays de Dol, ainsi qu'à Rennes, à Montfort, à Dinan, à Fougères, à Savigny.

A Brest, le raisin vient trop tard et la somme de chaleur de l'été est trop faible pour le mener à parfaite maturité.

(1) Rennes, 1843.

(2) Tome I, page 20.

VII

Températures extrêmes

Tout ce que nous avons exposé jusqu'ici, relativement à la température, est déduit du calcul des moyennes. Cette méthode permet d'obtenir la meilleure expression des lois générales de la température atmosphérique. Les moyennes disent par quel degré de l'échelle thermométrique la température passe le plus souvent dans son mouvement incessant d'élévation et de baisse. Les extrêmes au contraire, tracent les limites que la température ne peut guère dépasser, limites plus ou moins bien définies, suivant que les observations sont plus ou moins nombreuses.

Les moyennes des minima et des maxima insérées dans les colonnes de nos tableaux (1), donnent les hauteurs auxquelles se sont maintenues les limites ordinaires de la température. En joignant aux observations de MM. Belleville et de Kermarec celles faites de 1807 à 1812 par Guépratte, dans lesquelles les températures prises au lever du soleil peuvent être acceptées comme très-voisines des minima réels, et les faisant précéder des rares documents conservés depuis le siècle dernier, on obtient le tableau suivant :

(1) Voir les pages 260 à 271.

TEMPÉRATURES EXTRÊMES OBSERVÉES A BREST

PENDANT 23 ANNÉES

ANNÉES CIVILES	MINIMA	DATES	MAXIMA	DATES
1776	—6.0	27 Janvier	„	„
1784	—7.5	30 Janvier	„	„
1807	—1.0	„ Décembre	„	„
1808	—2.5	„ Février	„	„
1809	+1.0	„ Janv. & Nov.	„	„
1810	—3.0	„ Janvier	„	„
1811	—6.0	„ Janvier	„	„
1812	—5.0	„ Janvier	„	„
1855	—5.0	18 Janvier	28.0	28 Juin
1856	—3.0	14 Janvier	34.7	3 Août
1857	—1.8	29 Janvier	31.2	27 Juin
1858	—4.1	5 Janvier	27.5	13 Septembre
1866	—4.2	1 ^{er} Décembre	33.0	29 Juin
1867	—6.4	17 Janvier	30.2	12 Août
1868	—5.4	1 ^{er} Février	34.2	6 Septembre
1869	—5.0	28 Décembre	35.0	27 Août
1870	—7.4	25 Décembre	38.0	24 Juillet
1871	—5.8	9 Décembre	33.6	17 Juillet
1872	—2.4	26 Mars	33.6	18 Juin
1873	—3.8	10 Décembre	31.4	21 Juillet
1874	—4.6	11 Février	35.2	18 Juillet
1875	—2.6	8 Décembre	30.2	14 Mai et 12 Juill.
1876	—2.4	8 Janvier	35.2	12 Août
EXTRÊMES	—7.5	30 Janv. 1784	38.0	24 Juillet 1870

Ce que nous avons dit antérieurement du mode d'exposition des instruments à l'Observatoire, nous permet de penser que les minima extrêmes sont peut-être un peu moins bas qu'ils ne devraient être, mais nous pouvons affirmer que les vices de l'exposition ont surtout eu pour résultat des maxima trop élevés.

Les thermomètres, avons-nous dit, sont soustraits la nuit, d'une manière complète, au rayonnement. Il n'est pas douteux que, en pleine campagne, sous un simple abri composé d'un léger toit, dans un endroit exposé largement à tous les vents, à quelques mètres au-dessus d'un terrain gazonné, on aurait certainement obtenu des minima inférieurs à ceux du tableau que nous venons de donner. De combien ces températures auraient-elles été abaissées? C'est ce qu'il n'est pas possible de dire pour le moment. Il faut, qu'avant tout, de nouvelles observations soient faites à Brest, dans un vaste jardin, ou mieux dans les environs de la ville, en pleine campagne. En attendant que ce *desideratum* soit rempli, nous pouvons admettre une erreur de 1 à 2 degrés sur les extrêmes de chaque année. Nous avons commencé une série d'observations de la température, dans un jardin situé à deux kilomètres de Brest, dans la commune de Saint-Marc. Nos observations sont faites sous un abri du modèle adopté par la Société météorologique et dans des conditions d'exposition des instruments qui ne laisse rien à désirer.

Quoi qu'il en soit, il est certain que les froids les plus rudes qu'on ait jamais observés à Brest, sont extrêmement modérés, et qu'il n'est guère de ville, en France, où l'on n'en ressente de beaucoup plus intenses. Comparez le tableau ci-dessus à celui des températures les plus basses observées à Paris, chaque année, d'après l'*Annuaire* de l'Observatoire de Montsouris, et vous constaterez que si, à Brest, les températures se sont tenues entre 1 degré au-

dessus de zéro et 7°5 au-dessous ; dans les années correspondantes, à Paris, les extrêmes du froid ont oscillé entre $-2^{\circ}1$ et $-21^{\circ}3$. Or, l'on peut faire aux observations des minima, à Paris, le même reproche qu'aux observations des minima, à Brest. Ces extrêmes sont moins bas qu'ils ne l'auraient été certainement s'ils avaient été observés en pleine campagne. Les deux tableaux peuvent donc être rapprochés tels quels et sans leur faire subir de correction, et l'on voit combien peu descendent les minima de notre ville.

Les dates des plus grands froids à Brest correspondent souvent très-exactement avec les dates des mêmes phénomènes à Paris. Nous pouvons signaler comme journées où le plus grand froid annuel s'est fait sentir en même temps dans les deux villes :

Le 14 janvier 1856, $-3^{\circ}0$ à Brest ; $-6^{\circ}6$ à Paris.

Le 5 janvier 1868, $-4^{\circ}1$ *id.* $-9^{\circ}8$ *id.*

Le 9 janvier 1871, $-5^{\circ}8$ *id.* $-21^{\circ}3$ *id.*

Cette dernière journée a été celle du plus grand froid observé pendant ce siècle dans beaucoup de villes de France.

Le plus grand froid observé à Brest, dans les années dont nous avons sous les yeux les observations complètes, a été : $-7^{\circ}4$ le 25 décembre 1870. Nous discuterons plus loin la valeur de cette observation. Le thermomètre était descendu la veille, à Paris, jusqu'à $-11^{\circ}2$, plus basse température de toute l'année pour cette ville.

Souvent il y a d'une ville à l'autre, comme dans ce dernier cas, un retard ou une avance du jour du plus grand froid annuel. Ainsi, en 1872, la date du plus grand froid fut, à Paris le 23 mars, à Brest le 26 mars. En 1873, ce fut à Paris le 9 décembre, à Brest le 10 décembre. Par-

mi les anciennes observations faites à Brest et qui nous ont été conservées par Cotte, on trouve l'indication des plus grands froids annuels. Celui de $-6^{\circ}0$ centigrade fut observé le 26 janvier 1776, il précédait donc de deux jours le plus grand froid annuel de Paris $-19^{\circ}1$. Le 30 janvier 1784 s'observait, à Brest, un minimum de $-7^{\circ}5$ correspondant au grand minimum de $-12^{\circ}6$ du 31 janvier, à Paris. Les deux villes sont trop rapprochées l'une de l'autre pour qu'il y ait rien d'étonnant dans la coïncidence de ces extrêmes. Ces refroidissements considérables sont toujours sous une influence atmosphérique qui ne se limite pas à un espace aussi restreint sur le globe que celui qui sépare Brest de la capitale, mais s'étend sur toute la France et même sur une partie de l'Europe.

Il existe d'ailleurs un parallélisme remarquable entre la marche de la température dans les deux villes. Si l'on considère les courbes des minima tracées pour Paris et pour Brest, on constate que le parallélisme, sans avoir la même régularité que celui des courbes barométriques, est extrêmement sensible. Les grands mouvements de la température, à Paris, s'accusent, à Brest, par des oscillations moindres, mais s'accusent toujours. Les exceptions sont très-rares.

Il n'y a aucune avance ni aucun retard régulier d'une ville à l'autre dans le mouvement de la température. En un jour donné, le minimum est toujours plus bas à Paris qu'à Brest. Dans l'année 1875 il n'y a eu que 38 exceptions à cette règle. Ces exceptions ont porté sur dix jours de la saison froide et vingt-huit de la saison chaude, et encore l'excès du minimum de Paris sur celui de Brest se bornait, dans ces journées, à un ou deux degrés au plus. Au contraire, les minima de Paris sont d'un nombre considérable de degrés au-dessous des minima correspon-

dants de Brest. Quelle que soit la correction que l'on fasse subir aux plus basses températures constatées à l'Observatoire de la marine, elle ne sera jamais que d'une quantité trop faible pour changer d'une manière notable les conclusions que font surgir ces comparaisons.

Ce qui caractérise un hiver rigoureux, ce n'est pas seulement une température moyenne basse, des extrêmes s'abaissant considérablement; c'est aussi le nombre de jours où la température a été au-dessous de zéro; et, ce qui a une influence très-grande sur la végétation, l'étendue et le nombre de périodes de jours consécutifs de gelée. Le tableau suivant donnera, relativement à Brest, ces derniers éléments d'une importance très-grande en climatologie.

NOMBRES MENSUELS DE JOURS

PENDANT LESQUELS LE THERMOMÈTRE A ÉTÉ NOTÉ AU-DESSOUS
DE ZÉRO OU ÉGAL A ZÉRO

HIVERS	Octobre	Novem.	Décem.	Janvier	Février	Mars	Avril	TOTAL
1854-1855	?	?	?	13	10	1	»	24
1855-1856	»	1	6	3	3	»	»	13
1856-1857	»	»	»	2	1	»	»	3
1857-1858	»	»	»	3	3	1	»	7
1858-1859	»	2	»	5	3	1	»	11
1866-1867	»	2	2	15	»	8	»	27
1867-1868	»	3	8	11	»	»	»	22
1868-1869	»	2	»	7	»	2	»	11
1869-1870	»	»	9	9	11	5	1	35
1870-1871	»	3	19	12	1	»	»	35
1871-1872	»	9	9	»	»	3	»	21
1872-1873	»	»	1	3	10	3	»	17
1873-1874	1	4	11	3	3	3	»	25
1874-1875	»	1	8	1	3	2	»	15
1875-1876	»	2	8	4	»	3	»	17
1876-1877	»	1	»	»	»	2	»	3
MOYENNES	0	2	5	6	3	2	0	18

Le nombre des jours de gelée est trois fois plus faible qu'à Paris. Il est en moyenne de 18, et a varié, dans seize saisons froides, de 3 à 35.

Il ne gèle que très-exceptionnellement en octobre et en avril, puisqu'en seize ans, dans ces mois, le thermomètre n'est descendu à zéro que le 1^{er} avril 1870 et le 23 octobre 1873. Il faut remarquer que si les observations faites à l'Observatoire de la marine indiquent l'absence de gelée dans certains mois, cela n'implique pas forcément l'absence de gelée dans les campagnes des environs. On peut dire pour le mois d'avril ce que M. Renou (1), critiquant les chiffres obtenus dans les observatoires placés dans les villes, dit pour le mois de mai, à Paris : « On n'a jamais vu à l'Observatoire astronomique de Paris le thermomètre s'abaisser au-dessous de zéro, dans le mois de mai, et cependant la température atteint le degré de congélation dans la campagne des environs au moins dans la moitié du nombre des années. » Les périodes de jours consécutifs de gelées sont rares et peu longues à Brest. Voici la liste des principales séries de jours consécutifs de gelée, dans les onze dernières années. Lorsque deux séries sont séparées par un seul jour, pendant lequel le thermomètre à minima est descendu très-près de zéro, sans descendre au-dessous, nous les avons réunies en une seule :

PRINCIPALES SÉRIES DE JOURS CONSÉCUTIFS
DE GELÉE.

HIVERS.

- —
- 1866—1867. 11 jours en janvier.
1867—1868. 4 en décembre, 11 en janvier.
1868—1869. 7 en janvier.
1869—1870. 5 en décembre, 4 en janvier, 11 en février.

(1) *Annuaire de la Société météorologique* 1872, p. 41.

- 1870—1871. 5 et 4 en décembre, 15 en décembre et janvier,
8 en janvier et février.
1871—1872. 10 en décembre, 4 en janvier et février.
1872—1873. 4 en janvier et février.
1873—1874. 8 en décembre.
1874—1875. 7 en décembre, 7 en décembre et janvier.
1875—1876. 8 en décembre.
1876—1877. 1 en novembre, 2 en mars.

Ces séries sont déduites des observations du thermomètre à minima ; il est extrêmement rare qu'à Brest, le thermomètre à maxima descende à zéro. En seize ans ce fait n'a été observé que trois fois : les 22, 24 et 28 décembre 1870 ; nouvelle preuve de la douceur du climat de Brest.

Deux séries de froid sont surtout remarquables : la première, celle de l'hiver 1870-1871, fut la plus dure et contient le plus grand froid observé dans le siècle, à Brest, $-7^{\circ}4$. Sur vingt-deux villes prises dans les diverses régions de la France, on en trouve dix-neuf qui, les 24 ou 25 décembre, eurent des minima plus bas que celui de Brest. Dans les trois autres villes, situées dans le Midi et dans des expositions favorables, les extrêmes descendirent moins bas qu'à Brest.

Ces grands froids durèrent, du 22 décembre 1870 au 5 janvier 1871. Le thermomètre descendit à $-3^{\circ}6$, le 22 ; à $-6^{\circ}4$ et $-6^{\circ}8$, les 23 et 24 ; enfin, à $-7^{\circ}4$, durant la nuit de Noël, du 24 au 25 décembre.

Dans la journée du 24, les observations de 8 h. du matin à 8 h. du soir indiquaient des températures variant de $-1^{\circ}4$ à $-3^{\circ}6$, et le 25, à 8 h. du matin, le thermomètre sec marquait $-2^{\circ}8$. Il est donc difficile de préciser à quel moment de la nuit a eu lieu le minimum. Pendant ces quinze jours, la moyenne des minima fut de $-4^{\circ}4$. Il y eut pendant huit jours des grains de neige. Ces basses températures survinrent brusquement avec des vents de NE. et

d'E., qui soufflèrent avec énergie dans la nuit du grand minimum. Le ciel était à ce moment presque complètement découvert de nuages, ce qui permet de penser qu'en pleine campagne on aurait sans doute observé une température plus basse de quelques degrés, et explique le minimum de -9° constaté ce jour-là au jardin botanique.

Malgré la correction qu'il faudrait faire subir à la température extrême constatée à l'Observatoire de la marine, il y a loin de là aux froids de -30° qu'atteignent les minima dans l'est de la France, et à ceux de -20° qui ont pu être observés, d'après M. Renou, dans le Midi, au bord de la Méditerranée. On peut constater combien cette série de froids extraordinaires pour Brest serait peu remarquée dans la plupart des autres points de la France.

Dans l'hiver suivant, le 9 décembre 1871 fut en France, (mais non à Brest), la journée la plus froide du siècle. Le thermomètre ne descendit, à Brest, qu'à $-5^{\circ}8$, minimum annuel. Le même jour il descendit, à l'Observatoire de Paris, à $-21^{\circ}5$. M. Renou constatait (1), à l'aide du thermomètre fronde, à Montsouris, $-23^{\circ}5$. On trouvait à Aubervilliers $-24^{\circ}4$, et M. Becquerel constatait un minimum de $-27^{\circ}5$ en pleine campagne, aux environs de Montargis. En lisant les observations faites dans 42 villes situées dans toutes les régions de la France, nous trouvons que les villes de Toulon, de Cannes et d'Hyères furent les seules où la température ne descendit pas plus bas qu'à Brest ce jour-là. Le froid fut, à ce moment, plus vif qu'à Brest à Collioure, dans les Pyrénées-Orientales, à Perpignan et dans un grand nombre de villes d'Italie.

D'après les observations de M. Ch. Martins, pendant la nuit, le froid diminue à mesure qu'on s'élève à une certaine hauteur. En 1860, ce savant professeur échelonna

(1) *Annuaire de la Société météorologique* 1875, p. 175.

des thermomètres depuis le sol du Jardin des Plantes jusqu'au sommet d'une des tours de la cathédrale de Montpellier, haute de 50 mètres, et il conclut de ces observations que le plus rapide accroissement de la température, quand on s'élève, a lieu dans les nuits sereines. Dans les nuits couvertes, il est presque nul. L'accroissement moyen pour les nuits sereines d'hiver serait de 4°7, pour 50 mètres. Or, la nuit du 24 décembre 1870, le ciel fut parfaitement serein. L'Observatoire de la marine est à 25 mètres au-dessus du sol du jardin botanique, situé à quelques pas plus loin. La correction à faire sur les températures prises à l'Observatoire de Brest serait donc de 2°3 environ, ce qui donne pour température : —9°3, à peu de chose près celle observée par M. Blanchard. Devons-nous en conclure que la correction à faire aux températures minima devra abaisser toujours ces minima de deux degrés ?

Les nuits couvertes dans lesquelles, selon M. Ch. Martins, l'accroissement de la température avec la hauteur devient presque nul, sont, à Brest, de beaucoup les plus nombreuses. Il ne faudrait donc abaisser de 2° que les minima observés les jours sereins. Or, si les minima annuels sont pour la plupart observés dans cette condition exceptionnelle, les autres ne s'y trouvent que rarement.

Le grand hiver de 1788-1789 fut remarquable en Bretagne comme partout en France. Les grands froids, dit le savant auteur de l'*Histoire de Brest* (1), amenèrent aux environs beaucoup d'espèces d'oiseaux qu'on n'y observe qu'à de longs intervalles, telles que les outardes, les cygnes, les spatules, plusieurs espèces de canards, des hurles, etc. Ce fut l'apparition de ces oiseaux qui suggéra l'idée de créer une collection d'histoire naturelle qui fut le com-

(1) P. Levot, *Histoire de la ville et du port de Brest*, 2^e vol., p. 296.

mencement du beau musée que possède actuellement l'école de médecine navale.

Nous devons à M. Mauriès la communication d'une curieuse lettre écrite au siècle dernier. Cette lettre montre que les froids peuvent dépasser à Brest les limites atteintes en 1870. En voici un extrait (1) :

Lettre du P. Charles Le Brun, professeur d'hydrographie au séminaire de la marine, à Brest, au P. Etienne Souciet, à Paris...

« A Brest, ce 15 février 17⁰⁰.

» ... Je ne puis pas recevoir les livres que vous m'en-
» voyez que dans 8 ou 10 jours, les voitures sont extrê-
» mement dérangées en ce pays, par la rigueur de la
» saison. Il y a six semaines que nous ressentons ici un
» froid très-vif et auquel nous ne sommes pas accoutumés,
» ce climat étant extrêmement tempéré, soit pour le
» chaud, soit pour le froid. Il me paraît que le froid de
» cet hiver ne cède point à celui de 1709. Il est même
» arrivé une chose, cette année, qui n'arriva pas alors,
» c'est que notre port s'est trouvé tout couvert d'une glace
» épaisse d'un doigt, trois ou quatre jours de suite. Il
» est vrai que sur les 9 ou 10 heures cette glace dispa-
» raissait, mais cela ne s'était vu ci-devant, au rapport des
» anciens, qu'une fois ou deux depuis plus de 60 ans... »

La date, effacée sans doute dans l'original, n'est pas donnée plus exactement que celle que nous transcrivons. L'année 1709, prise pour terme de comparaison, fut, en effet, l'un des plus grands hivers du siècle dernier. Le

(1) Voir : *Établissement de la Compagnie de Jésus à Brest par Louis XIV.* Paris, Lécureux.

Père Etienne Souciet, auquel était adressée cette lettre, étant mort en 1744, elle n'a pu être écrite que dans l'un des hivers des années : 1717-1729-1740-1742, qui tous furent très-rigoureux.

Un moyen de comparaison des climats entre eux, qui est précieux, mais malheureusement n'a pas encore été appliqué avec une extension suffisante, a été préconisé par M. Naudin, membre de l'Institut. Il consiste à observer dans chaque localité les phases de la végétation d'un certain nombre de plantes. Un botaniste distingué, M. Blanchard, jardinier-chef du jardin de l'école de médecine de Brest a fait, en 1872, ces observations. On les trouve réunies dans les *Nouvelles* publiées par la Société météorologique, au mois d'octobre 1872. Cet exemple n'a malheureusement pas été suivi dans d'autres villes. Ces observations sont les seules publiées pour cette année et les points de comparaison manquent par conséquent.

Dans le même ordre d'idée, une autre méthode donne exactement la valeur de l'intensité des hivers. Elle consiste à chercher quels sont les végétaux qui résistent aux froids de certaines périodes. Nous devons encore à M. Blanchard des observations faites dans ce sens, et présentant une importance considérable, relativement aux conclusions que l'on peut en tirer. Ces observations sont consignées dans le *Journal de la Société centrale d'Agriculture de France* (1), elles ont pour titre : *Observations relatives à l'action des derniers hivers sur les différents végétaux cultivés dans le Jardin botanique de Brest*. On y trouve la liste des plantes qui passent habituellement l'hiver en pleine terre à Brest et qui ont gelé pendant l'hiver 1870-71 et l'énumération

(1) 2^e Série VI. — 1872, pp. 488-495.

de celles qui ont résisté en pleine terre et sans couverture dans la même saison.

Nous citerons parmi les premières, l'*Agave americana* (Linn.), qui a gelé à -7° dans la partie basse du jardin et a résisté à -9° dans la partie la plus élevée. Un pied de *Phormium tenax* (Forts.), qui a gelé radicalement dans un bassin où il se trouvait depuis une quinzaine d'années. L'*Elichrysum foetidum* (Linn.), acclimaté depuis le commencement du siècle, dans les falaises qui bordent la rade de Brest, a complètement gelé pendant cet hiver.

Cette dernière observation vaut à elle seule bien des observations météorologiques. Elle démontre en même temps et la douceur du climat de Brest et la rudesse exceptionnelle de l'hiver 1870-1871. Les températures ne sont malheureusement pas observées au jardin botanique d'une manière régulière. Ce fait est d'autant plus regrettable que les thermomètres pourraient y être exposés dans des conditions bien plus favorables qu'à l'Observatoire de la marine.

Occupons-nous, maintenant, des hautes températures. La plus haute température constatée à l'Observatoire de la marine, atteint $38^{\circ}0$, le 24 juillet 1870. Cette date est celle de la plus forte chaleur constatée la même année, dans plusieurs villes de France. On trouvait ce même jour, à l'Observatoire de Paris, $33^{\circ}1$; à Versailles, $34^{\circ}7$; à Beauficel, dans le département de la Manche, $37^{\circ}1$. C'est aussi ce jour-là que l'on a constaté la plus haute température *authentique* qui, d'après M. E. Renou, ait été observée en France : le 24 juillet, le thermomètre fronde atteint, à Poitiers, $41^{\circ}2$.

Cette dernière température peut s'observer dans les climats continentaux, mais non dans une ville placée, comme Brest, au bord de la mer. Elle est supérieure à la tempé-

érature maxima de beaucoup de régions tropicales. A Gorée, au Sénégal (1), par exemple, la température ne dépasse jamais 33 degrés. Il faut pénétrer dans l'intérieur du continent africain, pour observer des températures atteignant, mais rarement, 41 degrés. Sous l'Equateur, au Gabon, la température ne dépasse jamais 32 degrés; mais, pour ces régions tropicales, il faut tenir compte de la durée des jours, beaucoup moins longue que dans nos contrées. La durée des jours dans nos étés permet à la chaleur solaire de s'accumuler sur une même localité et d'y élever très-haut la température.

Voici dans quelles conditions on observa à Brest cette température de 38°0. A midi, le thermomètre sec marquait 35°6; le soir, à 8 heures, la température était encore à 28°0 sous l'abri; toute la journée il fit calme ou presque calme; la girouette indiquait du vent d'est. Le ciel était complètement serein, de sorte que la cabane qui abrite les thermomètres fut fortement ensoleillée pendant la plus grande partie de la journée. En se reportant à la description que nous avons donnée de cet abri, on admettra sans peine que ce maximum est exagéré. Plus récemment, le 12 août 1876, M. de Kermarec constatait avec une attention toute particulière une température maxima de 35°2. Le thermomètre atteignit cette hauteur entre midi et 2 heures. Le vent était à l'est, presque calme, le ciel sans nuage, la fenêtre et la porte de l'abri étaient largement ouvertes. Quelle valeur est-il permis d'accorder à ces observations? Indiquent-elles la vraie température que l'atmosphère de Brest peut atteindre à l'ombre? C'est ce que nous ne pouvons admettre sans quelques doutes. Nous conserverons les mêmes doutes sur la valeur des maxima

(1) Voir nos *Recherches sur le climat du Sénégal*. — Paris, 1875, Gauthier-Villars.

annuels inscrits dans le tableau donné plus haut (1); quelques-uns sont probablement trop élevés.

Il faut remarquer, toutefois, les coïncidences de certaines dates avec celles des maxima annuels de Paris. Pendant qu'on trouvait, le 27 juillet 1874, $33^{\circ}6$ à Brest, le lendemain on observait, à Paris, le maxima annuel $33^{\circ}9$. Le 12 août 1876, on trouvait, à Brest, $33^{\circ}2$, alors qu'on observait le lendemain, à Paris, $36^{\circ}2$. Ces dates et les deux citées plus haut sont les seules où il y ait eu à peu près coïncidence des maxima annuels, pendant quinze années d'observations. Elles prouvent cependant que, si l'on ne peut accepter, sans quelques doutes, la valeur absolue des chiffres donnés par le thermomètre à maxima, les dates de ces observations conservent en grande partie leur importance. Elles indiquent bien, en réalité, les jours des plus fortes chaleurs annuelles.

Dans une savante discussion sur les écarts des extrêmes des divers éléments météorologiques, M. E. Renou refuse d'admettre les maxima observés à Paris comme l'expression réelle de la température de l'air. « On a cité dans le dernier siècle, dit-il, 32° Réaumur ou 40° centigrades; mais, à cette époque, non-seulement on exposait très-mal les instruments, mais on professait que la température du sang était de 32° Réaumur. » Discutant les observations et leur faisant subir les corrections nécessaires, M. E. Renou admet comme température observée à Paris $36^{\circ}6$; mais depuis on a observé à Paris (Montsouris) $38^{\circ}4$, le 3 juillet 1874 et cela dans de bonnes conditions d'exposition. Nous ne pensons pas qu'à Brest un thermomètre bien exposé puisse s'élever à ce niveau.

Si, laissant de côté les maxima annuels, qui ne représentent que des faits très-momentanés et très-

(1) Voir page 285.

exceptionnels, on examine les tableaux des extrêmes mensuels des dix années, on constate que, dans les saisons froides, de novembre à mars inclus, la température ne s'élève jamais au-delà de 20°. Il n'y a eu d'exception en dix ans que pour le mois de mars : quatre fois en 1871 et quatre fois en 1873, et, pour le mois de novembre, une fois en 1874. L'oscillation de la saison froide est donc de — 7°5 à 23°8 c'est-à-dire de 31°3. Le mois d'avril, mois de transition entre la saison froide et la saison chaude, mais qui appartient, comme nous l'avons dit plus haut, bien plus à la première de ces deux divisions de l'année, est le seul qui, dans le semestre de la mauvaise saison, présente quelques rares journées pendant lesquelles le thermomètre atteint 20°.

Dans la saison chaude, la température a pu osciller, en 10 ans, de —1°0 observé en octobre à 38°0, en juillet, par conséquent de 39°. On voit que l'oscillation de la saison chaude est plus grande que celle de la saison froide, ce qui correspond à ce que nous savons déjà de l'amplitude plus grande des oscillations dans chacun des mois de l'été.

Si l'on compte le nombre de jours pendant lesquels la température atteint au moins 30 degrés ; on trouve qu'en dix ans, elle n'a atteint cette hauteur que 50 fois, soit 5 jours en moyenne par an. Ce maximum a été atteint au moins une fois chaque année et douze fois au plus. C'est dans les trois mois d'été que ce fait s'observe ordinairement. Il a été cependant constaté une fois en mai (1875).

La température de 25° est atteinte ou dépassée plus de vingt-trois fois par an, en moyenne. En 1866, elle le fut seize fois seulement ; en 1870, elle fut atteinte trente-cinq fois. C'est presque toujours dans les trois mois d'été, fort rarement en mai, qu'on peut observer cette température vers le milieu de la journée.

La température de 20° est dépassée près de cent fois par an, mais toujours en dehors des trois mois d'hiver. On compte que le thermomètre arrive à cette hauteur pendant un tiers des jours du mois de mai, pendant la moitié des jours des mois de juin et septembre, et les quatre cinquièmes des jours de juillet et d'août. D'une année à l'autre, ces proportions varient et ces variations caractérisent l'année au moins autant que les moyennes mensuelles et beaucoup mieux que les températures extrêmes. Ainsi, par exemple, l'année dans laquelle la moyenne de juillet fut la plus forte, a été 1868. En juillet de cette année, la température atteignit chaque jour (excepté un seul) jusqu'à 20° ou dépassa cette élévation. Il en fut exactement de même en 1870 dont la moyenne fut cependant plus basse de 0°4 et en 1872 dont la moyenne fut plus basse de 0°7. Il en résulte que le mois de juillet 1868 a été réellement le plus chaud de toute la série, bien qu'il ne contienne pas de maximum extraordinaire comme le mois de juillet 1870.

VIII

Plantes exotiques acclimatées à Brest.

L'examen des espèces ou variétés botaniques acclimatées dans une localité est un précieux moyen d'étude des climats. Pour compléter nos recherches par quelques exemples de plantes exotiques pouvant vivre et se reproduire dans notre pays, nous avons eu recours à la science botanique de M. Blanchard, qui possède une parfaite connaissance de la végétation de notre littoral. Voici une note qu'à bien voulu nous communiquer ce botaniste.

Parmi les plantes acclimatées aux environs de Brest, on trouve :

Le *Gnapholium undulatum* (Linn.), originaire du cap de

Bonne-Espérance, il envahit les landes des terrains sablonneux, depuis Lannilis jusqu'à Cherbourg.

Le *Gnapholium fetidum* (Linn.), habite les falaises bordant la rade, de Brest au Porzic.

L'*Allium neopolitanum* (Cyrill.), originaire d'Italie.

Les *Fuchsia coccinea* (Ait.), *gracilis* (Ldl.), *discolor* (Ldl.), originaires de Magellan, servent à faire des haies et palissades très-élégantes dans les jardins.

Les *Escallonna macrantha* (Hook.), *coccinea* (Pers.), originaires du Chili, sont employés aux mêmes usages ainsi que les véroniques de la Nouvelle-Zélande, telles que la *Veronica salicifolia* (Forst.), *Lindleyana* (Paxt.), *Andersonii* (Hort.).

La *Veronica decussata* (Willd.), se trouve autour de toutes les habitations de l'île d'Ouessant où on lui donne le nom de myrte d'Ouessant.

Le plus bel exemple d'acclimatation nous est fourni par le *Gyncrium argenteum* (Nées.), originaire des Pampas de Montevideo, introduit en France depuis 1854, il couvre maintenant les talus du chemin de fer depuis le Moulin-Blanc jusqu'à Sainte-Barbe.

L'*Aponogeton distochyon* (Linn.), originaire du Cap, est acclimaté dans les rivières de Lambézellec et de Gouesnou.

Le *Calla Æthiopica* (Linn.), se rencontre dans tous les jardins des environs de Brest. Il en est de même du *Phormium tenax* (Forst.), ou lin de la Nouvelle-Zélande.

Le palmier à chanvre de la Chine, *Trachycarpus fortunei* (Wendl), va à son tour devenir une plante bretonne et parfaitement acclimatée. Non-seulement il passe les hivers sans couverture, mais il fleurit abondamment et donne des graines fertiles à Brest, tandis que le *Chamerops humilis* (Linn.), fleurit mais ne fructifie pas. Brest est à peu près la dernière limite des palmiers vers le nord. On cultive en pleine terre au jardin botanique, outre les deux

espèces ci-dessus : le *Cocos australis* (Hort.), le *Jubea spectabilis* (H. B.), et le *Sabal acaulis* (Willd.).

La *Gunnera scabra* (R. et P.), gigantesque urticée du Chili, atteint au jardin botanique des dimensions extraordinaires, les feuilles atteignent jusqu'à 2 mètres 50 de large et un seul régime pèse jusqu'à dix kilogrammes.

On rencontre la *Scilla Peruviana* (Linn.), originaire d'Espagne, dans quelques haies, non loin des habitations qui avoisinent la mer, notamment à Saint-Jacob (en Plougas-tel), à Roscanvel et au Conquet.

Quelques plantes de la France méridionale s'avancent jusqu'au bout de la péninsule bretonne, sur ses coteaux exposés au midi. Nous pouvons citer : l'*Ophioglossum Lusitanicum* (Linn.), le *Trichonema columnæ* (Reich.), le *Serapias cordigera* (Linn.), le *Lithospermum apulum* (Vahl.), le *Lavatera arborea* (Linn.), le *Diostris candidissima* (Desf.) et le *Cistus hirsutus* (Lamk) qui garnit les falaises de l'Elorn, près la Joyeuse-Garde.

Lloyd (1) dit que cette plante doit être échappée des jardins de la Joyeuse-Garde, où elle était encore cultivée en 1853. Effectivement elle y est encore, mais la plante cultivée fleurit et ne donne pas de fruit, tandis que dans les falaises elle fleurit et donne des graines en abondance, ce qui prouve bien qu'elle est dans sa station naturelle. Au jardin botanique elle fleurit, mais ne produit pas plus de graines que dans les jardins cités plus haut. Quand ce ne serait qu'une plante acclimatée, ceci prouverait une fois de plus que Brest jouit d'une très-douce température puisqu'on ne retrouve cette plante qu'en Espagne.

Nous joindrons à la communication si intéressante qu'a bien voulu nous faire M. Blanchard, un extrait d'une note

(1) *Flore de l'Ouest*, 3^e édit., p. 37.

fort remarquable du *Bulletin de la Société botanique de France* (1), due à M. Charles Thiébaud. Cette note, tout en démontrant la douceur du climat de Brest, est une nouvelle preuve du secours important que la météorologie peut recevoir de la botanique.

M. Ch. Thiébaud donne une liste des plantes recueillies aux îles de Molène et d'Ouessant. L'examen de cette liste montre que la végétation n'y diffère pas de celle des points les plus rapprochés du littoral. M. Thiébaud fait remarquer que la *Veronica decussata* s'est naturalisée dans les îles et le littoral du Finistère; mais qu'il ne faut pas croire que cette plante, originaire de Magellan, ne redoute pas le froid et qu'elle pourrait se plaire sur tout autre point de l'Europe moyenne. Le détroit de Magellan, malgré sa situation par 53° lat. sud, possède un climat très-doux, le thermomètre y descend rarement au-dessous de —4° et —5°. Ce climat, fort pluvieux, a des analogies avec celui de Brest. De nombreux *Fuschias* égalaient de leurs fleurs rouges les bords de la baie de Port-Famine. Ces *Fuschias*, si bien acclimatés à Brest, gèlent sous le climat de Paris.

La *Veronica decussata* et le *Fuschia* pourront servir de bons témoins dans les grands hivers qui font sentir leurs effets sur l'Europe, tous les quarante-et-un ans, ainsi que l'a démontré M. Renou.

Relativement aux plantes du nord qui s'avancent jusqu'à Brest, les renseignements ne sont pas aussi intéressants que ceux qui nous ont été fournis par les plantes du midi, auxquelles la chaleur de nos hivers permet l'acclimatation. M. Blanchard ne peut nous citer comme bien caractéristique, à sa connaissance, que l'*Hymenophyllum thumbridgense* (Sm.), et le *Juncus tenuis* (Willd.). La première habite les côtes de l'Angleterre et de l'Écosse et la deuxième les marais de l'Amérique septentrionale.

(1) Tome xxii°. — Séance du 22 janvier 1875.

IX

Oscillations de la température

Dans la **période de dix années**, principale base de nos recherches, l'oscillation de la température a été de 45 degrés. La valeur de ce mouvement est un peu augmentée par l'élévation exagérée du maximum ; cette élévation étant certainement plus considérable que celle du minimum de l'observation sur le minimum réel. Elle est plus faible que l'oscillation correspondante pour Paris, qui atteint 58 degrés.

La colonne thermométrique ne se meut, à Brest, que dans une étendue assez modérée, par comparaison à ce qui se passe dans les climats tempérés. Cette oscillation paraît encore plus modérée, si on la compare à celle de 110 degrés qui est la limite des oscillations de la température atmosphérique sur tous les points du globe, du moins d'après les observations authentiques. En effet, MM. Katakatzia et Neverof ont observé en Sibérie, à Iakoutsk, le 21 janvier 1838, une température de -60° , et, dans le détroit de Bab-el-Mandeb, on a vu 48° à l'ombre (1).

Dans l'espace d'une même année, l'échelle thermométrique peut osciller, à Brest, d'au moins 33° (1873), et de 43° au plus (1872).

Les doutes que nous avons élevés sur la valeur absolue des observations des maxima annuels ne permettent, toutefois, de considérer ces chiffres que comme des approximations, exactes seulement à quelques degrés près ; ils doivent être un peu trop élevés.

(1) E. Renou. *Sur les écarts des extrêmes météorologiques.* (Annuaire de la Société météorologique 1875.)

Les oscillations annuelles présentent une importance assez grande au point de vue de l'agriculture, ainsi qu'au point de vue médical. Ces changements lents dans la température atmosphérique agissent en modifiant les constitutions médicales; mais leur influence sur les maladies individuelles est difficilement appréciable. Il n'en est pas de même des oscillations qui se font dans le court espace d'un mois, et surtout dans la durée d'un nycthémère; elles jouent un rôle important dans l'étiologie des maladies.

Les oscillations mensuelles sont données par la différence entre la plus basse et la plus haute température de chaque mois. En se reportant aux tableaux dans lesquels nous avons inscrit ces températures, il sera facile d'établir ces différences pour chacune des années d'observations que nous avons résumées. Nous indiquerons seulement quelles ont été, en dix ans, les plus faibles et les plus fortes oscillations mensuelles.

OSCILLATIONS MENSUELLES EXTRÊMES (1866-1875)

MOIS.	Plus faibles de 10 ans.	Plus fortes de 10 ans.
Décembre.....	12.4	22.4
Janvier.....	11.6	20.4
Février.....	12.6	21.0
Mars.....	15.0	24.4
Avril.....	16.2	25.4
Mai.....	16.6	29.0
Juin.....	18.6	27.8
Juillet.....	18.8	28.0
Août.....	16.8	28.6
Septembre.....	15.2	24.2
Octobre.....	15.4	27.8
Novembre.....	14.6	23.0
MOYENNES.....	15.3	25.2

Malgré la douceur du climat marin de Brest, sur laquelle nous insistons d'autant plus souvent qu'elle est caractéristique, on voit que le thermomètre varie chaque mois d'une quantité qui n'est pas de moins de 11°6 et qui atteint mais ne dépasse pas 29°. Pour qu'il nous soit permis de juger la valeur de ces oscillations et chercher plus tard quelles influences elles peuvent avoir sur l'état sanitaire, il est avant tout nécessaire de connaître ce qui se passe sous les autres climats.

Lorsque nous étudions le *climat du Sénégal* (1), Brest nous a servi de point de comparaison et nous croyons avoir suffisamment réfuté la théorie médicale erronée qui attribue certaines maladies des régions tropicales à des vicissitudes de la température qui n'existent dans ces pays que dans une étendue extrêmement limitée. Notre insistance sur ce point a même été l'objet des critiques de M. G. Symons, dans la savante publication (2) qu'il dirige. Le savant météorologiste anglais veut que nous laissions à leur ignorance les personnes qui ont de si fausses idées sur ce que sont les variations de la température dans les diverses régions du globe. Certes, au point de vue de la météorologie, il n'y aurait aucun inconvénient à insister moins que nous ne l'avons fait; mais il s'agit de combattre une erreur répétée dans un grand nombre d'ouvrages de médecine, non seulement pour les régions tropicales, mais aussi pour les climats tempérés. C'est donc dans ce but que nous étudierons à Brest cette question.

Les variations climatériques sont très-remarquées à cause de leur brusquerie, et le médecin est tout d'abord porté à leur attribuer un rôle exagéré dans l'étiolo-

(1) Voir : *Nos Recherches sur le climat du Sénégal*.

(2) *Monthly meteorological magazine*.

logie des maladies. Comme chaque auteur ne connaît guère (et encore superficiellement) que le climat dans lequel il observe, il enregistre souvent comme anormales des oscillations qui n'ont rien que de fort ordinaire.

Les mois du printemps et de l'automne souvent signalés, dans les écrits médicaux, comme étant ceux des variations les plus étendues de la température atmosphérique, sont loin de posséder cette particularité. A Brest, les oscillations mensuelles présentent leur plus faible étendue dans le mois de janvier, au milieu de l'hiver. Elles vont croissant de mois en mois jusqu'au milieu de l'été, puis s'abaissent pendant l'automne et l'hiver. Il se passe donc le contraire de ce que l'on observe dans les régions tropicales de notre hémisphère. Dans ces régions les températures les plus basses sont les plus variables, les plus hautes sont les plus fixes (1). Dans toute la France, de même qu'à Brest, les variations les plus considérables ont toujours lieu dans la saison chaude. Nous tirerons les conclusions médicales qu'il importe de déduire de ces faits, établis par l'observation, alors que, plus avancé dans notre étude du climat de Brest, nous aurons tous les éléments nécessaires pour rechercher l'influence de la température et de ses variations sur l'état sanitaire.

Pour que l'on puisse se faire une idée exacte de la valeur relative des oscillations mensuelles, nous avons cherché quelles avaient été, en 1875, les oscillations mensuelles de la température, dans un certain nombre de villes choisies dans diverses régions climatiques de la France.

(1) Voir : *Climat du Sénégal*, p. 55.

MOYENNES DES OSCILLATIONS MENSUELLES
PENDANT L'ANNÉE 1875

A Brest.....	18.0
A Paris (Montsouris).....	23.0
A Reims.....	26.2
A Poitiers.....	20.5
A Toulouse.....	19.8
A Collioure.....	20.5
A Cannes.....	17.4

Excepté dans la dernière de ces villes, le mouvement de la température a été partout plus considérable qu'à Brest, et encore, pendant tous les mois de la saison froide, les oscillations ont été plus fortes à Cannes que dans notre ville.

L'oscillation diurne, celle qui se passe dans l'espace d'un même nycthémère est très-importante à connaître au point de vue médical. La différence entre la moyenne des minima et celle des maxima donne la moyenne de ces oscillations. Voici quelles sont, par saison, les moyennes de ces oscillations, conclues de dix années, 1866-1875 :

MOYENNES DES OSCILLATIONS NYCTHÉMÉRALES

A BREST, PENDANT 10 ANS

Hiver.....	8.7
Printemps....	9.2
Été	10.2
Automne.....	8.6
Moyenne annuelle.	8.7

Le tableau suivant permet de comparer Brest aux autres villes :

MOYENNES DES OSCILLATIONS NYCTHÉMÉRALES
PENDANT L'ANNÉE 1875

A Brest.....	6°8
A Paris.....	9.1
A Reims.....	10.7
A Poitiers.....	8.2
A Toulouse.....	8.0
A Collioure... ..	8.4
A Cannes... ..	8.0

On peut constater que les oscillations sont plus faibles à Brest que dans ces diverses villes. L'uniformité de la température, à Brest, est par conséquent bien démontrée. Mais il ne faudrait pas croire que les oscillations diurnes ne s'éloignent pas de ces moyennes d'une manière fort appréciable. Quoique ces mouvements soient moins étendus que dans les autres points de la France, ils n'en sont pas moins en rapport avec la situation du pays dans la zone des climats tempérés.

Pour fixer exactement les limites de ces oscillations, il faut constater qu'elles n'arrivent jamais à être nulles, bien que souvent très-faibles, et considérer quelles ont été les plus fortes de ces oscillations pendant une assez longue période. Le tableau suivant donnera ces indications. Pour ne pas le compliquer, nous avons omis les dates de ces oscillations maxima de chaque mois.

MOIS	1866	1867	1868	1869	1870	1871	1872	1873	1874	1875	LES PLUS FORTES DE 10 ANS.
Décembre.....		9°9		8°4	10°4	11°4	10°4	9°8	11°8	9°6	11°8
Janvier.....	11.1	12.0	8.0	10.4	9.2	9.8	10.0	12.8	10.0	8.0	12.8
Février.....	8.3	10.2	12.8	12.4	12.2	15.4	12.6	15.4	13.2	12.6	15.4
Mars.....	11.3	13.8	11.6	11.4	10.6	16.4	16.6	16.0	14.8	10.2	16.4
Avril.....	11.8	15.8	22.0	15.8	20.6	18.4	17.2	13.0	16.8	16.0	18.4
Mai.....	16.4	14.6	17.8	12.8	19.1	19.4	15.4	19.2	18.4	17.8	19.4
Juin.....	19.6	18.4	17.6	18.4	18.6	13.2	18.8	17.6	16.0	10.0	19.6
Juillet.....	17.5	13.6	17.2	21.2	21.4	19.0	17.8	16.8	20.0	14.6	21.4
Août.....	17.6	15.8	16.8	20.4	15.4	17.2	17.8	14.4	20.2	12.6	20.4
Septembre.....	12.2	12.2	18.8	12.2	20.8	14.2	13.4	19.4	17.2	15.0	20.8
Octobre.....	18.0	13.2	17.4	16.2	21.8	13.4	16.4	14.6	16.0	12.0	21.8
Novembre.....	12.6	14.4	10.6	13.2	11.8	13.0	9.4	12.0	13.4	9.0	14.4
ANNÉE.	19.6	18.4	22.0	21.2	21.8	19.4	18.8	19.4	20.2	15.0	21.8

La comparaison de ce tableau avec les tableaux semblables, qu'il est facile d'établir pour les autres villes, est tout à l'avantage du climat de Brest et montre que les inégalités de la température y sont beaucoup moins prononcées que dans les autres régions de la France.

Il est intéressant de rechercher les causes de ces grands mouvements rapides de la température. Sur les 119 observations de ce tableau, trois fois seulement il a plu le jour de l'observation. Comme d'après le calcul des moyennes des jours pluvieux, qu'on trouvera au chapitre suivant, sur 119 jours il doit y avoir, à Brest, environ 60 jours de pluie; on voit qu'il y a une forte opposition entre la pluie et les grands mouvements diurnes de la température.

Ces variations nycthémerales maxima ont eu lieu par vent dominant de :

N. — 20 fois ;	par vent de S. — 6 fois.
NE. — 25	SW. — 6
E. — 45	W. — 6
SE. — 8	NW. — 3

Ce qui peut se résumer ainsi : ces grandes variations ont eu lieu 78 fois par vent venant de l'est, contre 15 fois par vent de la partie ouest.

Les vents d'est sont beaucoup plus rares, à Brest, que ceux de l'ouest et du sud-ouest. C'est donc, d'une manière bien évidente, les vents secs de l'est et du nord-est qui sont la cause de presque toutes les grandes variations nycthémerales. Mais si l'on pousse un peu plus loin l'analyse, on reconnaît en examinant les journaux météorologiques qu'il est rare que de grandes oscillations se constatent lorsque le vent est resté dans la même direction

toute la journée. Le plus souvent à la date de ces variations il y a eu brusque changement de vent. De l'est à l'ouest ou sud-ouest ou bien du nord-est au nord-ouest ou sud-ouest, rarement du nord au sud.

Nous étudierons plus loin le rôle que ces brusque changements de températures et les circonstances atmosphériques qui les accompagnent jouent comme causes de maladies.



CHAPITRE II

LA PLUIE A BREST

I

Observations

Les documents les plus anciens que possède la ville de Brest relativement à la distribution des pluies, remontent à l'année 1810. Nous avons dit que l'*Annuaire de la Société météorologique* contenait le résumé des observations faites par Guépratte et Hubé, de 1812 à 1819, mais que 29 années seulement étaient complètes. Ce résumé comprend les hauteurs mensuelles de la pluie, en millimètres, les sommes annuelles de ces hauteurs, les indications des nombres de jours de pluie par année. La distinction est établie entre les pluies diurnes et les pluies nocturnes; la valeur de chacun de ces éléments est calculée pour une année moyenne. Toutes les observations de cette importante série ont été obtenues à l'aide d'un pluviomètre rectangulaire de 1 mètre carré de superficie, placé

sur le côté oriental du port, à une altitude de 40 mètres environ. Pour compléter ces indications, il faut ajouter que le pluviomètre était fixé à la partie supérieure d'un mur isolé, haut de 3 mètres ; ce mur était dans la rue Richer, près de la porte de l'arsenal, et à 150 mètres environ de l'Observatoire de la marine.

De 1855 à 1859 le pluviomètre fut observé par le directeur de ce dernier établissement. Le pluviomètre de M. Belleville était situé à 58 mètres au-dessus du niveau de la mer, à 24 mètres au-dessus du sol, il était fixé à l'angle occidental de la terrasse de l'Observatoire, était circulaire et de 35 centimètres de diamètre.

Nous passons sous silence des observations faites de 1860 à 1865, dont les journaux mal tenus ne peuvent être utilisés.

La troisième série d'observations, que nous venons joindre à ces deux premières, a été commencée en 1866 sous la direction de M. de Kermarec et se continue actuellement. Le pluviomètre est situé à l'angle oriental du toit du pavillon construit sur la terrasse de l'Observatoire, à 62 mètres au-dessus de la mer ; un tube en plomb conduit l'eau dans un réservoir placé sur la terrasse, dans la cabane en bois qui sert d'abri thermométrique. Chaque matin l'eau est jaugée dans une éprouvette graduée en fractions de litre ; une table permet de traduire les chiffres obtenus par la lecture, en hauteur d'eau tombée en millimètres. Nous nous bornons ici à indiquer le mode d'observation sans nous occuper de discuter si cette manière d'opérer ne pourrait pas être avantageusement modifiée.

Le tableau suivant résume les journaux météorologiques des dix dernières années.

HAUTEURS EN MILLIMÈTRES DE

NOMBRES

MOIS.	1866		1867		1868		1869		NOMBRES
	Hauteurs	Jours.	Hauteurs	Jours.	Hauteurs	Jours.	Hauteurs	Jours.	
Janvier....	^{mm} 147 _a	7	^{mm} 113	17	^{mm} 82	18	^{mm} 53	18	
Février....	97	7	69	14	28	12	73	20	
Mars.....	91	5	133	16	44	18	44	14	
Avril.....	51	7	52	15	39	12	41	9	
Mai.....	38	4	74	14	41	10	87	19	
Juin... ..	54	9	14	4	16	5	21	9	
Juillet....	31	9	121	13	14	2	22	6	
Août.....	70	12	32	10	44	15	9	6	
Septembre.	164	20	77	13	95	14	61	16	
Octobre...	43	10	122	21	83	20	57	16	
Novembre.	54	15	64	6	64	17	83	20	72
Décembre.	105	17	66	14	128	29	80	20	77
ANNÉE.....	945	122	937	157	677	172	631	173	546

S A BREST PENDANT DIX ANNÉES

S DE PLUIE

1871		1872		1873		1874		1875		ANNÉE MOYENNE.	
Jours.	Hauteurs	Jours.	Hauteurs	Jours.	Hauteurs	Jours.	Hauteurs	Jours.	Hauteurs	Jours.	Hauteurs
mm	mm	mm	mm	mm	mm	mm	mm	mm	mm	mm	mm
5	23	116	25	125	25	76	23	120	23	99	20
6	18	78	20	60	19	49	14	37	15	60	15
0	9	64	19	65	17	25	10	17	10	65	13
2	21	22	11	14	12	46	12	29	9	38	11
6	5	52	20	37	14	27	12	49	11	45	12
3	16	73	19	52	11	21	9	75	21	38	11
6	18	31	9	76	13	35	11	44	13	47	10
4	12	22	10	57	17	49	16	23	9	34	11
1	17	37	15	50	18	74	16	71	20	92	16
2	18	86	24	60	22	77	21	127	25	86	20
	11	150	29	65	20	53	17	86	21	73	17
	15	141	26	22	16	130	29	46	12	88	19
	183	872	227	683	204	662	190	724	189	755	175

II

Moyenne annuelle des pluies

L'irrégularité de la distribution de la pluie d'une année à l'autre ne permet d'appliquer, qu'avec une certaine réserve, les calculs statistiques à l'étude de ce phénomène. Si dix années suffisent pour obtenir une moyenne annuelle de la température, très-voisine de la moyenne vraie, une série de 44 ans est encore trop courte pour permettre d'obtenir, relativement aux pluies, autre chose que des approximations qui peuvent être assez éloignées des faits particuliers à prévoir. Les observations de la pluie, à Brest, n'en présentent pas moins un grand intérêt; venant se joindre aux données fournies par les observations de la température et des vents, elles caractérisent d'une manière précise le climat de cette ville, et peuvent servir de base à la comparaison de ce climat avec celui des autres parties de la France.

Le tableau suivant résume les observations faites pendant 44 ans.

HAUTEURS EN MILLIMÈTRES DES PLUIES MENSUELLES ET ANNUELLES A BREST

SÉRIES	Janv	Fév.	Mars	Avril	Mai	Jun	Juil.	Août	Sep.	Oct.	Nov.	Déc.	ANNÉE MOYENNE
1 ^{re} série } 1810-1840 29 ans	98	87	77	74	60	54	57	58	81	104	120	116	986
2 ^e série } 1855-1859 5 ans	53	54	60	69	63	61	59	30	56	101	55	69	730
3 ^e série } 1866-1875 10 ans	99	60	53	38	45	38	47	34	92	86	73	88	733
44 ANS	93	77	70	67	57	51	55	49	80	95	102	104	904

Suivant que l'on adopte l'une ou l'autre de ces trois séries ou les confond en une seule, on obtient des résultats présentant des différences sensibles, surtout s'il s'agit des moyennes mensuelles. Ces moyennes varient, pour certains mois, du simple au double selon la série.

En considérant, année par année, ces observations, nous ne trouvons aucun motif pour donner la préférence à l'une de ces séries sur les deux autres. Dans aucune année, de 1810 à 1840, la somme totale des pluies n'a été aussi basse que dans certaines années des deux autres groupes ; mais dans les années 1855-1866-1867, la quantité d'eau recueillie a atteint ou dépassé la moyenne de 29 ans. Il n'y a donc rien qui puisse faire croire que les observations d'une de ces périodes soient, moins que celles des deux autres, l'expression de la vérité. Nous en concluons que toutes ces observations peuvent être confondues et que la moyenne annuelle de 904 millimètres doit être adoptée, si une considération plus importante ne nous faisait trouver cette moyenne un peu faible. Il s'agit du mode d'observation.

Le pluviomètre de Guépratte avait un mètre carré de surface, le pluviomètre actuel expose à la pluie une surface beaucoup plus petite ; mais cette différence n'influe pas d'une manière assez notable sur la hauteur trouvée à chaque pluie pour qu'on doive en tenir compte. Il n'en est pas de même de l'exposition de l'instrument. Les recherches expérimentales faites à l'Observatoire de Paris, ont démontré qu'un pluviomètre placé sur un toit reçoit moins d'eau que posé près du sol. Le pluviomètre de Guépratte était à 3 mètres au-dessus du sol, l'instrument actuel est élevé de 28 mètres. Ce dernier doit donc recevoir moins d'eau. Pour connaître la valeur exacte de l'erreur commise, il serait nécessaire de faire une série d'ob-

servations au niveau du sol et de les mettre en parallèle avec celles de l'Observatoire. Le jardin botanique de l'école de médecine serait un lieu très-favorable à cette étude, vu sa proximité des endroits où ont été faites jusqu'ici toutes les recherches.

Nous pouvons donc considérer la hauteur moyenne annuelle de la tranche d'eau qui tombe à Brest comme un peu supérieure à 904 millimètres.

Les quantités d'eau recueillies chaque année se sont souvent beaucoup écartées de cette moyenne. La plus faible observée, en 44 ans, est celle de 1859 : 508^{mm}; la plus forte fut de 1328^{mm}, en 1839. La somme annuelle des pluies varie donc, à Brest, du simple au double. C'est la même variation qui se présente dans presque tous les pays.

La quantité annuelle de la pluie, à Paris, a oscillé en 83 ans, d'après M. Raulin, de 210^{mm} (1733) à 703^{mm} (1804). Ces chiffres peuvent servir de termes de comparaisons. Ils montrent combien le sol de Brest est plus mouillé que celui de Paris.

Dans l'année de la plus grande sécheresse, en 1859, il est tombé, à Brest, autant d'eau qu'il en tombe en moyenne à Paris. Dans les années les plus mouillées, à Paris, 1711 et 1872, il n'a été recueilli que des quantités d'eau bien inférieures à la moyenne annuelle des pluies à Brest.

Si, pour être plus précis, nous groupons des séries de cinq à dix années d'observations simultanées, dans les deux villes, nous obtenons le tableau suivant qui permet d'établir très-exactement les comparaisons.

QUANTITÉS MOYENNES ANNUELLES DE PLUIES

	PARIS (terrasse).	BREST.
De 1810 à 1820.....	533--	952--
1821 à 1830.....	513	1011
1831 à 1840.....	507	995
1855 à 1859.....	482	730
1866 à 1875.....	547	755

Ces groupes ne se rangent pas de la même manière, à Paris et à Brest, par rapport à l'abondance de la pluie. Lorsqu'au point de vue de la quantité absolue, dit M. Raulin (1), on compare une période décennale à une autre, on voit que la relation qui existe entre elles se poursuit sur de vastes surfaces. Ce fait, déterminé pour la France méridionale, ne serait donc pas confirmé pour la région du nord-ouest par nos observations. Mais, cela résulte peut être de la situation de Brest à l'extrémité d'une presqu'île et n'infirme pas d'une manière absolue la loi trouvée par M. Raulin.

Il y a encore moins de régularité dans la distribution annuelle des pluies d'une ville à l'autre ; il n'existe aucune concordance entre les années de sécheresses à Brest et à Paris, pas plus qu'entre les années de grandes pluies.

Brest est l'une des villes de France où il tombe le plus d'eau. Il en tombe plus qu'en Suède, à Upsal ; plus qu'en Angleterre, à Londres ; un peu plus que dans les Pays-Bas. En France, ce n'est que dans les régions montagneuses qu'on trouve des quantités dépassant celles que Brest, situé seulement à quelques mètres au-dessus de la mer, reçoit

(1) Voir : Raulin. — *Du degré de concordance des années pluvieuses et sèche dans l'Europe australe et surtout dans la France méridionale.* — *Atlas météorologique de l'Observatoire de Paris* (1875).

annuellement. Parmi les villes de France qui reçoivent autant ou plus d'eau que Brest on peut citer : Bayonne, Pau, Foix, Yssingeaux en Auvergne, Saint-Hyppolyte-de-Caton dans les Cévennes, Brignolle en Provence. Mais le régime des pluies, surtout des pluies d'été, diffère sensiblement de celui de Brest dans la plupart de ces localités situées surtout dans le Midi.

Les documents qui nous seraient nécessaires pour établir une comparaison entre le régime des pluies des diverses localités de la Bretagne nous font défaut. Mais les quelques renseignements que nous avons pu nous procurer montrent que le nombre des jours pluvieux et la quantité d'eau tombée doivent différer très-peu des quantités correspondantes trouvées à Brest. C'est ainsi qu'en 1875, le régime des pluies a été à peu près le même à Brest, à Saint-Servan, à Lorient, à Lamballe, à Notre-Dame-de-Langouët.

III

Nombre de jours de pluie dans l'année

Au point de vue de la vie sociale, de l'agriculture et de l'industrie, ainsi que sous le rapport de la pathogénie, la fréquence de la pluie présente une importance plus grande que son abondance. En convenant d'appeler jour de pluie chaque jour pendant lequel il a été trouvé une quantité appréciable d'eau dans le pluviomètre, nous éviterons tout malentendu sur l'appréciation de la fréquence de la précipitation de l'eau atmosphérique. Nous confondons, il est vrai, les pluies avec les neiges; mais

on verra plus loin que la neige est un phénomène assez peu fréquent, à Brest, pour que les observateurs n'aient pas jugé nécessaire de tenir un compte particulier de la précipitation de l'eau sous cette forme. Il est d'ailleurs difficile dans la pratique de faire cette distinction. Les observations de Guépratte donnant, pour une année moyenne déduite de 29 ans : 158 jours de pluie et 168 nuits. Comme la distinction entre le jour et la nuit n'a pas été faite dans les nouvelles séries que nous étudions plus spécialement, nous devons, appelant jour un espace de 24 heures, prendre le chiffre de 168 comme indiquant la moyenne annuelle de la fréquence des pluies dans la série de 29 ans.

Voici quelles ont été les moyennes des trois séries :

1 ^{re} Série : 29 ans.	Moyenne annuelle :	168 jours.
2 ^e Série : 5 ans.	—	171 jours.
3 ^e Série : 10 ans.	—	175 jours.
44 ans.	—	170 jours.

Il y a donc à Brest, en moyenne, 170 jours pluvieux par an.

En examinant les tableaux des pluies annuelles, on voit que, chaque année, les nombres obtenus peuvent s'éloigner beaucoup de cette moyenne. Voici quels ont été les extrêmes de la fréquence des pluies dans chacune des trois séries :

				PLUS GRANDE FRÉQUENCE	PLUS PETITE FRÉQUENCE.
		Nombre de jours.	Année.	Nombre de jours.	Année.
1 ^{re} Série.....	209	1816	133	1831	
2 ^e Série.....	197	1859	155	1857	
3 ^e Série.....	227	1872	122	1866	

Ainsi, en 44 ans, le nombre des jours de pluie a varié de 122 à 227 par an. Ce maximum de 227 jours de pluie est bien inférieur à celui indiqué par Volney dans son *Tableau du climat et du sol des Etats-Unis* (1). Donnant les quantités d'eau tombée en différents points de l'Amérique et de l'Europe, Volney dit : « Pour Brest, j'ai vu un journal météorologique manuscrit où le nombre des jours pluvieux, à Brest, est de 349 jours par an, tandis qu'à Marseille le nombre de jours clairs est de 352. » Quand ce chiffre indiquerait le nombre, non-seulement des jours pluvieux, mais des jours de temps sombre et nuageux, il serait encore beaucoup trop élevé.

A Brest comme dans les autres pays, la quantité de jours pluvieux varie beaucoup moins que l'abondance de la pluie. Dans la période de 10 ans (en n'examinant que les journaux des dernières années), on trouve trois fois des écarts de plus de 50 jours au-dessus ou au-dessous de la moyenne de cette période. Il existe un contraste des plus marqués entre les années 1866 et 1872. Le chiffre des pluies l'emporte de 105 jours dans la seconde de ces années sur celui de la première.

Il est nécessaire de noter ici que la moyenne de 170 jours de pluie, trouvée pour Brest est très-inférieure à celle que, par erreur de chiffre, sans doute, donne M. Elisée Reclus dans sa savante *Géographie universelle* (2). Le chiffre de 208 que cet auteur indique comme la moyenne de Brest, est celui du maximum des 29 années de la série Guépratte.

La moyenne des jours pluvieux à Brest est l'une des plus élevées qui aient été déterminées en France. Pour

(1) Paris. *OEuvres complètes de Volney*, 1864, édition Didot, page 680.

(2) 2^e vol. : *La France*, p. 24.

en trouver de plus considérables, il faut observer dans les pays de montagnes. L'augmentation très-forte que peut encore subir, d'une année à l'autre, le chiffre des jours de pluie, justifie la détestable réputation dont jouit notre ville sous le rapport de l'humidité, et fait comprendre la méchante épithète que lui donne Broussais, dans les spirituelles lettres qu'il écrivait de Bretagne, alors qu'il débutait dans sa carrière par l'emploi d'une place de médecin de la marine.

Il pleut dans l'année, à Brest, un peu moins de un jour sur deux. Cette proportion peut descendre, comme en 1866, à un jour sur trois et monter, comme en 1872, à trois jours sur cinq. Mais ces considérations offriront un intérêt beaucoup plus grand si nous étudions le régime des pluies par mois et par saisons.

IV

Pluies par saisons

La répartition des pluies dans les diverses saisons se fait de la manière suivante, d'après les 44 années d'observations :

Hiver.....	271	millimètres.
Printemps. ...	194	—
Été.....	155	—
Automne.....	281	—

Ainsi l'automne est la saison pluvieuse, mais l'hiver est à peu près autant mouillé. L'été est la saison la plus sèche, mais diffère très-peu du printemps. Il n'y a sous ce rap-

port, à Brest, que deux périodes : l'une des grandes pluies comprend l'automne et l'hiver; l'autre des pluies modérées comprend le printemps et l'été.

Les résumés de Guépratte n'indiquent pas les nombres des jours de pluies de chaque mois. Nous nous bornerons donc à prendre nos renseignements dans la série de M. de Kermarec; nous trouvons :

SÉRIE 1866-1875. — NOMBRE DE JOURS DE PLUIES.

Hiver.....	54 jours
Printemps.....	36 —
Été.....	32 —
Automne.....	53 —

Mieux encore que sous le rapport de l'abondance, les saisons se groupent deux par deux. Dans le semestre de la mauvaise saison, comprenant l'automne et l'hiver, il pleut 107 jours ou plus de 2 jours sur 3. Dans le semestre de la belle saison, il pleut 68 jours ou 1 jour sur 3.

Le ciel de cette dernière est donc encore loin d'être beau et l'étude de la nébulosité le démontrera aussi parfaitement. Mais il faut remarquer que les pluies d'été sont moins longues tout en étant relativement plus abondantes que celles d'hiver.

Brest n'est ni un climat à grandes pluies d'été ni un climat à sécheresses. Il en résulte que le régime des cours d'eau ne présente jamais, dans le Finistère, le régime torrentiel des cours d'eau du midi de la France; jamais les ruisseaux ne sont desséchés complètement. La pluie tombant avec moins d'abondance et moins de fréquence pendant l'été, au moment où l'évaporation est à son maximum, il n'en existe pas moins une sécheresse relative.

V

Abondance et fréquence des pluies mensuelles.

Le tableau donné plus haut (1) et celui publié dans l'*Annuaire* (2) de la Société météorologique, permettent de constater quelles ont été les hauteurs des couches d'eau versées, chaque mois, par l'atmosphère sur le sol de la ville de Brest. On voit qu'il existe une extrême irrégularité dans l'abondance mensuelle des pluies. Avant tout, il faut noter un fait qui montre comme le climat de Brest est à l'abri des grandes sécheresses. Jamais dans ces 44 années il n'a été observé un seul mois de sécheresse absolue; toujours il a plu quelque peu. La plus faible quantité d'eau tombée, dans un des mois de cette période, voisine d'un demi-siècle, a été de 2 millimètres en juin 1826, et de 6 millimètres en juin 1870 et en mai 1871. Les plus fortes sommes d'eau tombée, dans un même mois, ont été de 250^{mm} en novembre 1810 et de 251^{mm} en septembre 1871.

En cherchant quels ont été les mois les plus mouillés pendant la période de 44 ans, nous trouvons que le maximum des pluies a été observé en :

Décembre....	pendant 11 ans.
Janvier.....	— 9
Novembre....	— 9
Octobre	— 7
Avril.....	— 3
Février.....	— 2
Mars.....	— 2
Septembre ...	— 1

(1) Voir : Pages 316 et 317.

(2) 4^e volume, page 31.

La plus grande abondance des pluies se présente donc le plus souvent en décembre ou dans les deux mois voisins : jamais elle n'a été observée au dernier mois du printemps ou pendant l'un des trois mois de l'été.

Les mois les plus secs, ont été :

Juillet.....	pendant 9 ans.
Août.....	— 8
Juin.....	— 6
Mai.....	— 6
Avril.....	— 5

Pendant les dix autres années, le minimum a été constaté une ou deux fois dans chacun des autres mois, excepté décembre qui n'a jamais été le plus sec.

En faisant des recherches analogues pour les nombres de jours de pluie de la série de dix ans dont nous possédons les journaux, on voit que la fréquence de la pluie suit la même loi que son abondance.

Les mois d'été sont presque toujours ceux qui présentent le moins de jours pluvieux. Le mois le plus sec, sous ce rapport, a été, dans les dix dernières années, celui de juillet 1868, pendant lequel il n'a plu que deux fois, dont une fois à la suite d'un orage.

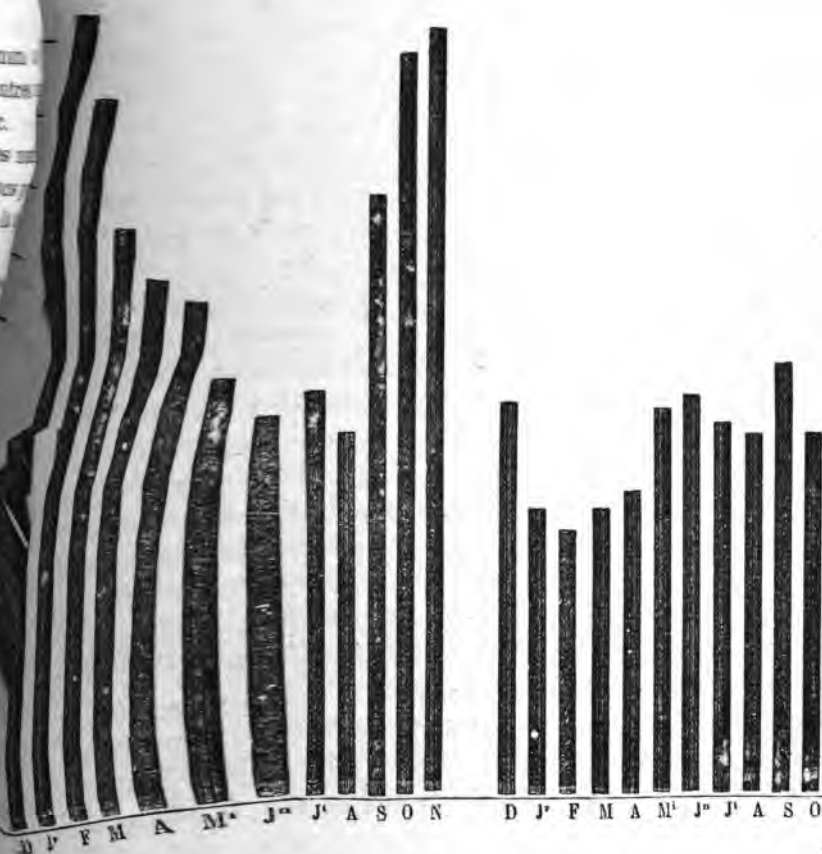
La planche ci-contre représente pour Brest avec leurs dimensions réelles, les hauteurs des couches d'eau versées mensuellement sur le sol. En regard du tracé de ces hauteurs, déduites de 44 années d'observations, nous avons placé les hauteurs correspondantes déduites, pour Paris, de 40 années d'observations, faites dans des conditions analogues sur la terrasse de l'Observatoire.

HAUTEURS MENSUELLES DES PLUIES

(FIGURÉES AVEC LEURS DIMENSIONS RÉELLES)

BREST

PARIS



Le maximum se présente à Brest en décembre, c'est en septembre à Paris. A Brest, le minimum correspond au mois d'août; à Paris, c'est au mois de février. Le mois où il pleut le moins, à Brest, reçoit presque autant d'eau que celui où il pleut le plus, à Paris.

Tandis qu'à Paris les différences d'un mois à l'autre sont, dans l'année moyenne, toujours assez faibles, ces mêmes différences sont, à Brest, du simple au double.

A Brest, la quantité de pluie augmente ou diminue en sens inverse de la température moyenne : c'est dans la saison froide qu'il pleut davantage, dans la saison chaude qu'il pleut le moins. Aussi la température de l'hiver est-elle très-adoucie par les pluies. L'abondance des pluies, en toutes saisons, est l'une des causes les plus évidentes de la douceur de la température en Bretagne. Il n'en est pas de même à Paris : la sécheresse relative de l'hiver rapproche le climat de la capitale des climats continentaux et permet d'y observer ces minima de température beaucoup au-dessous de ceux qui peuvent être observés à Brest, et que nous avons signalés dans le chapitre précédent.

VI

Averses

Le rapport de la quantité d'eau tombée au nombre de jours pluvieux fournit un renseignement précieux sur le régime des pluies. Ainsi, par exemple, il tombe chaque année, au Sénégal, à peu près la même quantité d'eau qu'à Paris. Mais tandis que, dans notre colonie africaine, cette somme est versée en 33 jours seulement, il faut, à

Paris, 145 jours pluvieux pour obtenir la même quantité d'eau. La quantité d'eau annuelle est au nombre de jours pluvieux à Brest comme 5,3 est à 1 ; à Paris, ce rapport est de 3,7 ; à Montpellier (1) de 15,4 ; au Sénégal (2) de 16,2.

Ces chiffres donnent une idée du mode de distribution des pluies sur ces divers points du globe. On voit qu'à Brest, non-seulement il pleut plus souvent qu'à Paris, mais les pluies y sont plus abondantes d'une manière relative comme elles le sont d'une manière absolue. Tandis que dans le Midi, à Montpellier, le régime des pluies ressemble plus à celui du Sénégal qu'à celui du nord de la France.

Ces différences profondes proviennent des phénomènes météoriques qui apportent les pluies. A Montpellier, comme au Sénégal, elles sont surtout versées par les nuages orageux. Les averses sont extrêmement abondantes, mais peu fréquentes. Dans le nord-ouest de la France, les pluies d'orage sont au contraire les plus rares.

Pour être complètes les observations des pluies devraient indiquer chaque jour, non-seulement la quantité d'eau tombée, mais le nombre des averses et la durée de chacune d'elles. Rien ne serait alors plus facile, à l'inspection d'un journal ainsi rédigé, que de juger de la manière dont tombe la pluie.

Le mode d'arrosement du sol présente une importance des plus grandes par rapport au régime des cours d'eau et relativement à l'agriculture ; ce n'est pas une grande quantité d'eau que demandent les prairies, c'est un arrosement modéré mais constant. Un coup-d'œil sur la culture

(1) *Pluies et orages à Montpellier*, par Ch. Martins. — *Bulletin du Comité météorologique de l'Hérault*. 1874, p. 63.

(2) Voir nos *Recherches sur le climat du Sénégal*. — Voir aussi : *Maladies des européens au Sénégal*, par Berenger-Feraud, 1^{er} vol.

d'une campagne, fournit des renseignements aussi précieux que ceux de l'examen direct du phénomène des pluies, examen qui, rarement, peut être fait de la manière que nous souhaiterions.

Le grand nombre de prairies naturelles que possède la Bretagne, la grande quantité de petits ruisseaux qui les parcourent, indiquent assez que le climat marin de Brest est autant caractérisé par la constance de la pluie sous un ciel presque toujours voilé, que par la régularité de la température.

C'est ordinairement une pluie fine tombant avec une triste continuité, sous une inclinaison plus ou moins grande, suivant la violence des vents du sud-ouest entraînant les nombreux nuages qui voilent le ciel.

Lorsque le vent est faible, la condensation est moins rapide, la côte et la rade de Brest sont couvertes d'un brouillard se laissant assez bien percer par les regards, donnant une pluie d'une finesse extrême, déposant peu d'eau dans le pluviomètre, mais mouillant les vêtements par la projection des gouttes d'eau, presque autant dans le sens horizontal que dans le sens vertical. Les vêtements imperméables seuls peuvent préserver de cette pluie.

En compulsant les journaux météorologiques des dix dernières années, on constate que jamais les averses n'ont, à Brest, l'abondance qu'elles présentent dans certaines régions. M. Ch. Martins (1), signale, par exemple, comme peu rares, à Montpellier, des pluies versant sur le sol plus de 100 millimètres d'eau en 24 heures. Le 11 octobre 1862, il tombait sur cette ville, en 7 heures, une pluie de

(1) *Pluies et Orages à Montpellier.*

233 millimètres (1). Le contraste avec Brest est frappant ; en 10 ans, dans cette ville, la plus forte quantité d'eau, en 24 heures, *n'a atteint 40 millimètres* qu'une seule fois : le 9 septembre 1871, il est tombé 45 millimètres d'eau par vent modéré de sud-ouest.

On ne compte dans cette période décennale que cinq pluies *au-dessus de 30 millimètres*, y compris celle qui vient d'être signalée. Ces grandes pluies ont été observées à des dates très-variables, en hiver ou en été : deux en janvier 1868 et 1875 ; une le 11 juillet 1873 ; une le 21 décembre 1871.

Les pluies *égalant ou dépassant 20 millimètres* ont été au nombre de 26 en 10 ans, c'est-à-dire d'un peu plus de 2 par an seulement.

160 pluies *d'au moins 10 millimètres* ont été observées, soit 16 par an, en moyenne. En 1867, elles furent au nombre de 26 ; en 1874, il n'y eut que 8 pluies atteignant ou dépassant 10^{mm}. Les pluies abondantes assez rares que nous venons d'indiquer sont survenues presque toutes par vent de sud-ouest très-fort, quelquefois à la suite d'orages.

On peut avoir une idée de la fréquence des averses en constatant qu'en 1875, année où il y a eu 169 jours de pluie, la pluie fut constatée, pendant ces jours pluvieux, à deux des heures d'observations sur neuf. Dans l'année entière, on constate que la pluie tombe une fois au moins sur neuf fois qu'on examine le ciel dans la journée.

Sous un pareil climat, les séries de jours complètement secs doivent être très-courtes, aussi trouve-t-on que dans

(1) Au Sénégal, la plus forte pluie en 24 heures, a été, en 10 ans, à Gorée, de 142^{mm}. Ainsi, les grandes averses dépassent, dans le midi de la France, l'abondance de celles de cette région tropicale,

l'année 1875, la plus grande période sans pluie n'a atteint que 16 jours, les 8 derniers de juillet et les 8 premiers d'août. Dans la même année on a observé une série de 12 jours sans pluie en avril, puis 2 séries de 8 jours en mars et en mai. Il y a eu 5 séries de 5 jours dans différents mois. Les intervalles de 3 à 4 jours entre les pluies sont rares. Il n'y a généralement que 1 à 2 jours secs entre les séries de jours de pluie.

Les observations de Guépratte montrent que la pluie est en somme plus abondante la nuit que le jour. Il n'y a d'ailleurs aucune régularité périodique dans le régime diurne des pluies comparable à ce qui s'observe dans certains pays.

En résumé : La petite quantité d'eau versée chaque jour, l'abondance totale de la pluie de l'année, la fréquence des jours pluvieux sont des éléments qui, par leur combinaison, indiquent assez qu'à Brest les pluies sont fréquentes, de longues durées et ordinairement fines et persistantes.

VII

Vents pluvieux

Les vents pluvieux viennent, à Brest, d'une manière presque constante, du sud-ouest ou de l'ouest. Il est assez rare que la girouette indique une autre direction au moment de la pluie. Dans la rose des vents pluvieux, toutes les directions, autres que celles de l'ouest et du sud-ouest, sont représentées par des lignes dont la plus grande n'atteint pas la sixième partie de la ligne représentant la fré-

quence des vents du sud-ouest. En 1875, le relevé des vents au moment de la pluie, aux heures d'observations, donne les directions suivantes :

N.....	32	—	S.....	12
NE.....	25	—	SW.....	138
E.....	16	—	W.....	109
SE.....	12	—	NW.....	14

Ce qui peut se résumer de la façon suivante : il pleuvait 53 fois par vent venant du quart de cercle Est contre 261 fois par vent venant du quart de cercle Ouest. Tout en remarquant que la position de Brest à l'extrémité d'une presqu'île rend la plupart des vents humides pour cette ville, on constate que presque toutes les pluies viennent de l'Océan. La direction orientale des vents, dans un certain nombre de jours pluvieux, n'est qu'une indication d'une valeur douteuse, car ce n'est pas la direction de la girouette qu'il aurait fallu noter, mais celle des nuages entraînés par les vents supérieurs (1).

(1) Pour compléter nos recherches, nous devons ajouter aux observations résumées dans notre travail, celles de l'année 1876, non comprises dans les séries que nous avons pu utiliser.

HAUTEURS MENSUELLES EN MILLIMÈTRES DES PLUIES ET NOMBRES DE JOURS PLUVIEUX (ANNÉE 1876)

	Hauteurs	Jours		Hauteurs	Jours
Janvier.....	13	9	Juillet.....	17	8
Février.....	67	23	Août.....	65	14
Mars.....	104	29	Septembre.....	126	22
Avril.....	54	17	Octobre.....	70	18
Mai.....	17	9	Novembre.....	121	17
Juin.....	39	12	Décembre.....	190	30

Somme annuelle..... 883 millimètres.

Tombée en..... 208 jours.

VIII

Neige. — Grêle.

A Brest, la neige tombe rarement, et ne persiste guère sur le sol. Il y a par an en moyenne sept jours de neige plus ou moins abondante. Ces sept jours se répartissent de la manière suivante : deux jours à chacun des mois de décembre et janvier et un jour à chacun des mois de novembre, février et mai.

Une seule fois, en dix ans, il neigea en avril, (1869). Jamais, dans toute cette période, on n'a vu de neige du commencement de mai à la fin d'octobre. On ne vit pas de neige en 1866, on n'en vit pas non plus en 1876 ni dans l'hiver 1876-1877. Dans l'année 1870 le nombre des jours de neige s'éleva à 16. Dans le grand et triste hiver de 1870-1871, la neige tomba, à Brest, toutes les nuits, depuis Noël jusqu'au 3 janvier, et dans les trois mois de novembre, décembre et janvier il y eut 17 jours de neige.

La grêle n'est pas rare à Brest, on a pu en observer jusqu'à 30 jours dans l'année 1872 ; 17 jours dans chacune des années 1873 et 1874. En 1875 il n'y eut que 10 jours de grêle. Dans ces quatre années d'observations, il n'est jamais tombé de grêle en juillet et août. C'est le plus souvent au milieu des coups de vents de l'hiver, en novembre, décembre et janvier que la grêle tombe mélangée le plus ordinairement à de la pluie.

CHAPITRE III

INFLUENCE DES PLUIES

SUR

L'ÉTAT SANITAIRE

Comme les causes premières de tout ce qui est soumis à notre examen, les causes des maladies nous sont inconnues dans leur essence; mais les circonstances particulières dans lesquelles surviennent les maladies sont du ressort de l'observation, et c'est à elles que l'on donne vulgairement le nom de causes.

Le milieu dans lequel se passe l'existence de l'homme, l'air atmosphérique, subit à chaque instant des modifications et des altérations qui ont sur l'économie humaine des influences variables.

La pluie est l'un des modificateurs les plus puissants de l'état de l'atmosphère, elle doit donc jouer un rôle important dans les changements de l'état sanitaire d'une ville.

Les pluies agissent sur la température. En hiver elles réchauffent l'air; le passage de la vapeur d'eau à l'état liquide mettant en liberté une grande quantité de calorique. A cette cause de réchauffement vient se joindre, à cette époque de l'année, le rôle protecteur des nuages contre le refroidissement dû au rayonnement nocturne.

En été, au contraire, les nuages préservent la terre de la radiation solaire et les pluies rafraichissent l'air parce qu'elles viennent, ainsi que le fait remarquer Kaemtz, de régions beaucoup plus élevées que les pluies d'hiver. Après avoir cédé à ces régions, le calorique, qu'à l'état de vapeur elles contenaient, les eaux pluviales viennent absorber le calorique des régions basses directement et par contact, puis indirectement par l'évaporation rapide qui succède à la pluie et transporte dans les hautes altitudes le calorique des parties inférieures de l'atmosphère.

L'influence des pluies sur le sol qu'elles imbibent et, par suite, sur la végétation, importe surtout à l'agriculture. Nous ne nous occuperons ici que de l'influence que peut avoir sur l'état sanitaire l'imbibition du sol. Il est une grande catégorie de maladies dans lesquelles la pluie et l'évaporation jouent un rôle de premier ordre. C'est en effet la pluie qui fournit au miasme paludéen l'humidité nécessaire à son développement ; la vapeur d'eau qui, lui servant de véhicule, l'élève au-dessus du sol et le transporte au loin, puis permet son introduction dans l'économie humaine. Dans certaines contrées cette influence de la pluie est telle, que Michel Lévy (1) a pu dire que la pluie leur communique ou leur ôte, en quelque sorte, la tolérance pour l'espèce humaine.

Dans le Finistère, le terrain cristallin recouvert d'une très-mince couche d'humus n'est pas du tout favorable à la production du miasme paludéen ; aussi les fièvres intermittentes sont-elles très-rares dans nos hôpitaux. Il faut d'ailleurs, pour favoriser le développement des miasmes fébrigènes, une certaine alternance de pluies et de sécheresses, alternance que ne permet pas d'observer la répé-

(1) *Traité d'hygiène.*

tition si fréquente des pluies dont nous étudions les effets.

Dans la ville même, le sol est rendu complètement imperméable par le pavage des rues. Les égouts sont rares à Brest. Il n'en existe que deux fort courts et fort insuffisants. Les eaux ménagères s'écoulent des divers étages des maisons par des tuyaux qui les déversent dans les ruisseaux. Ces eaux grasses ont à parcourir à travers la ville un trajet souvent très-long avant d'arriver à la mer. Uncertain nombre d'urinoirs publics se déversent également dans les ruisseaux qui traversent la ville. Les eaux de lavage du linge des malades de l'hospice civil, les eaux provenant des bains des malades, souvent sulfureuses, s'écoulent également à ciel ouvert dans les ruisseaux et traversent la ville. Le service d'arrosage est très-imparfait, et ce sont le plus souvent les grandes pluies qui se chargent du nettoyage des ruisseaux et des rues.

On peut facilement constater l'assainissement de la voirie par les pluies, lorsque celles-ci surviennent dans l'été, après une de ces rares et courtes périodes de sécheresse que l'on observe parfois. Il est certains quartiers de la ville où l'arrosage artificiel des ruisseaux devient impérieusement nécessaire, dès que les pluies tardent un peu. Je citerai entre autres exemples, le quartier du marché dont les ruisseaux deviennent horriblement fangeux et fétides, dès que dans l'été on observe quelques jours consécutifs de sécheresse.

La pluie ne se charge pas seulement du lavage du sol et du transport à la mer d'une grande quantité des immondices qui le souillent. Elle lave et purifie l'air en entraînant les poussières que l'atmosphère tient en suspension et qui jouent un rôle si remarquable dans la gé-

nèse des maladies, ainsi que tendent à le démontrer les recherches de Tyndall et de Lyster.

Les physiciens et les médecins ne sont pas les seuls à reconnaître l'importance de ces poussières atmosphériques. Malgré la nébulosité des climats pluvieux, beaucoup d'astronomes les préfèrent aux climats secs pour leurs observations. Après la pluie, l'air est, en effet, débarrassé en grande partie de ces innombrables poussières auxquelles, d'après les récents travaux de Tyndall, est dû presque tout entier son pouvoir de diffusion pour la lumière.

La pluie entraîne aussi, dans sa chute, la fumée qui obscurcit l'air des villes industrielles et ces poussières métalliques d'origine météorique dont Gaston Tissandier a démontré la présence dans l'atmosphère de la France et Nordenskiöld, sur les champs de neige des régions polaires.

Lorsque, pendant un certain temps, la pluie fait défaut dans une région, à la première averse l'eau atmosphérique est toujours chargée d'une quantité relativement considérable d'azotite d'ammoniaque, de chlorure de sodium et aussi de matières floconneuses de nature organique qui altèrent et putréfient rapidement l'eau de pluie laissée au repos.

La quantité de matières solides ainsi entraînées s'élève, en moyenne, d'après les observations faites à Caen, par M. Isidore Pierre, à plus de 24 milligrammes par litre. M. Pierre estime que les pluies, en France, versent annuellement, en moyenne, 147 kilogrammes et demi de matières solides par hectare (1).

Nous ne possédons pas d'analyses des eaux de pluie à Brest, mais nous pourrions citer les analyses extré-

(1) Voir : *Chimie agricole*, p. 41.

mement intéressantes des eaux pluviales du Sénégal, que pour compléter nos recherches sur la climatologie de cette contrée, notre ami M. Louvet, pharmacien de 1^{re} classe de la marine, a bien voulu nous communiquer.

A mesure que l'on examine l'eau recueillie à des périodes de plus en plus éloignées du commencement d'une averse, on trouve de moins en moins de traces de matières solides et de sels ammoniacaux. N'est-ce pas là une preuve évidente de l'importance du lavage atmosphérique purificateur produit par la pluie.

Je citerai seulement dans les observations de M. Louvet les deux suivantes :

Le 4 septembre 1875, pendant 3 heures, de 8 h. à 11 h. du matin, il tomba à Saint-Louis (Sénégal) une pluie de 11^{mm}·8. Analysant séparément l'eau tombée à chacune de ces heures, on trouva que l'eau de la première heure contenait 2 dixièmes de milligrammes d'azotite d'ammoniaque par litre. L'eau de la deuxième heure donnait seulement des traces d'azotite d'ammoniaque. Enfin celle de la troisième heure n'en contenait aucune trace.

Dans une grande pluie de 24 heures, du 23 au 24 novembre 1875, quatre analyses successives donnèrent :

	azotite d'ammoniaque.
Première eau recueillie :	0.3 de milligr.
Deuxième —	0.1 —
Troisième —	traces.
Quatrième —	pas de traces.

Le rôle purificateur de l'air joué par les pluies ne doit donc pas être oublié. Après une grande pluie l'air atmosphérique se rapproche le plus possible (dans les conditions naturelles) non seulement de sa composition chimiquement pure, mais de cet état de pureté bien plus grande encore que Tyndall appelle l'air *optiquement vide*; c'est-à-dire ne

contenant aucun corps solide, aucune de ces poussières qui échappent à la chimie et au microscope, mais dont la lumière donne des indications et au milieu desquelles vivent les germes capables d'engendrer les bactéries et probablement ceux de l'infection et de la contagion de certaines maladies.

A Brest, les pluies viennent toutes de la mer ; ainsi que le démontrent les recherches statistiques faites plus haut. Il en résulte que leur richesse en chlorures alcalins peut seule se trouver augmentée ; les nuages qui les apportent ne doivent tenir en suspension aucun corps étranger de provenance terrestre pouvant diminuer ce pouvoir purificateur des pluies sur l'atmosphère de la localité.

Mais c'est fort souvent dans un sens nuisible que les pluies agissent sur l'état sanitaire.

Les pluies ont un rapport intime avec l'état hygrométrique. L'abondance et surtout la fréquence des pluies sont liées à Brest, à un état hygrométrique, souvent très-voisin du point de saturation de l'air par la vapeur d'eau. L'humidité relative, c'est-à-dire le rapport entre la quantité de vapeur d'eau contenue dans l'air, et la quantité de vapeur d'eau que cet air contiendrait s'il était saturé, est très-élevée, à Brest, en toutes saisons. Nous aurons à revenir sur ce sujet.

Les médecins se sont beaucoup préoccupés dans l'étude des causes des maladies, du chaud et du froid, mais peut-être pas assez de l'état hygrométrique, ou si l'on veut, du sec et de l'humide. Ces dernières modifications de l'air ont une influence qui agit avec au moins autant de puissance que la chaleur elle-même.

Les méthodes imparfaites employées pendant longtemps pour étudier l'humidité atmosphérique ont d'ailleurs peu favorisé les recherches dans ce sens. Il en est résulté que, pour expliquer des maladies coïncidant en réalité avec

certaines conditions hygrométriques, quelques médecins ont admis *à priori* des variations considérables de température, dans des contrées où les météorologistes constatent, en réalité, que les variations thermiques sont très-faibles. C'est ainsi qu'on a, par exemple, attribué la dysenterie des pays chauds aux variations de la température. La marche rapide que suit parfois la phthisie pulmonaire chez les hommes des garnisons de nos colonies tropicales, a été expliquée aussi par les mêmes causes. On oubliait que, dans leur patrie, ces hommes étaient habitués à des variations bien plus étendues et beaucoup plus brusques.

Nous établirons plus loin, lorsque nous parlerons de l'influence de la température sur l'état sanitaire, que l'explication de l'influence défavorable du climat de Brest sur la phthisie, doit être cherchée partout ailleurs que dans les variations de la température.

Un climat ne peut-être constant qu'à la condition de posséder une atmosphère fortement saturée d'humidité ; le climat chaud, constant et sec, tant cherché pour les phthisiques n'existe pas. Les climats constants sont tous très-humides ; les climats secs sont tous très-variables.

La rareté de la phthisie pulmonaire et même des affections thoraciques dans les climats polaires, secs, froids et très-variables, est un fait qui a frappé certains observateurs. Ce qu'il faut aux phthisiques c'est plutôt un climat sec qu'un climat constant, l'état hygrométrique fortement accusé de la Bretagne est défavorable à ces malades.

Qu'elle soit la cause ou le résultat de l'état hygrométrique, la pluie, à Brest, est donc liée à une humidité permanente du climat et joue un rôle des plus importants dans la constitution médicale de cette ville. Cette constitution prédispose de préférence aux maladies franche-

ment inflammatoires au début, puis ayant une grande tendance à passer à l'état chronique. L'état catarrhal et l'état inflammatoire sont souvent observés, les complications bilieuses sont les plus rares. Cependant parfois, dans les étés secs, la constitution médicale peut affecter la forme bilieuse, mais pour peu de jours seulement, ainsi qu'on a pu le constater dans l'été de l'année 1876.

Pour terminer ce que nous avons à dire sur l'action des pluies comme causes prédisposantes des maladies, il nous faut parler d'un mode d'action qui, bien que tout à fait indirect, n'est pas d'une importance moins grande.

Le climat pluvieux de la Bretagne a dû avoir une influence incontestable sur la manière dont les habitants de cette province ont construit leurs demeures.

Pour éviter la pluie, chassée le plus ordinairement par de grands vents, le paysan breton place sa maison, non sur le haut des côteaux, aux points les plus salubres, mais au fond des ravins. Les ouvertures de cette maison sont étroites : la porte est basse, les fenêtres sont très-petites et ne s'ouvrent presque jamais. Ces habitations ont été parfaitement bien décrites par M. L. Caradec : « L'atmosphère enfumée, puante, chargée de toute espèce d'exhalaisons méphitiques de ces habitations, détermine, dit notre confrère, des maladies graves et épidémiques (1). »

En effet, sous l'influence de cette atmosphère confinée et souvent infectée, le typhus a envahi les chaumières du Finistère. Il s'y est établi et y est devenu endémique. La présence du typhus endémique dans le département du Finistère ne fait plus l'objet d'aucun doute. Depuis la remarquable étude sur ce sujet, par M. Gestin, médecin en

(1) L. Caradec. *Topographie médico-hygiénique du Finistère.*

chef de la marine (1), il n'est plus permis de confondre ce typhus avec la fièvre typhoïde, comme on l'a fait pendant trop longtemps. Il est probable que cette redoutable affection persistera tant que les lois de l'hygiène resteront aussi complètement ignorées qu'elles le sont dans cette partie de la Bretagne.

Mais, ainsi que le dit l'*Instruction populaire sur le typhus contagieux du Finistère* (2), répandue par les soins de l'administration départementale et rédigée par M. Gestin, cette maladie disparaîtra pour toujours quand, avec l'instruction, la connaissance des éléments de l'hygiène pénétrera dans les campagnes.

Malgré la supériorité des conditions hygiéniques de la plupart des maisons de la ville, la pluie peut y jouer le même rôle et favoriser ainsi indirectement l'expansion des épidémies.

C'est ainsi que, dans un remarquable rapport (3) sur la dernière épidémie de fièvre typhoïde, M. le docteur Aron fait observer que de fortes tempêtes successives, accompagnées de grandes pluies, forcèrent les hommes de son régiment à rester enfermés dans leurs chambres, et que ce fut précisément deux et trois jours après ce confinement de la garnison, qu'apparurent des cas nouveaux, nombreux et graves.

Au moment où cette épidémie meurtrière sévissait sur la garnison, elle se répandait avec une rapide extension dans un grand nombre de quartiers de la ville. Certaines

(1) Voir : *Epidémie de typhus de Rouisan et typhus endémique du Finistère*. (Mémoire couronné par l'Académie de médecine en 1876.)

(2) Brest 1875, impr. Gadreau.

(3) Aron. *Rapport sur l'épidémie de fièvre typhoïde qui a sévi dans la garnison du Château de Brest, pendant l'hiver 1876-1877*, présenté à l'Académie de médecine, séance du 27 mars 1877.

maisons furent particulièrement infectées et comptèrent plusieurs malades à tous les étages. Dans ces cas, l'encombrement observé dans les casernes ne pouvait être mis en cause. J'ai cru devoir faire remarquer dans un *Mémoire* (1), que, si le manque d'aération suffisante des habitations, résultant des grandes pluies, a pu jouer un rôle analogue à celui déjà signalé à propos du typhus du Finistère, les chances de diffusion des germes typhoïdes avaient été augmentées par la dépression barométrique considérable qui accompagna ces pluies et ces tempêtes. Le 20 décembre, jour précédant une aggravation de l'épidémie, le baromètre descendit, à l'Observatoire, à 721.1, soit 726.7 au niveau de la mer.

Lorsqu'une tempête menace et que le baromètre subit une dépression rapide, les fosses d'aisances (généralement construites, à Brest, dans de fort mauvaises conditions) répandent dans les escaliers et dans toutes les parties des maisons leurs gaz méphitiques, bien reconnaissables par l'odorat. Il se passe alors dans ces fosses, ce que l'on observe dans les mines où le grisou apparaît en abondance tellement grande, au moment des fortes dépressions atmosphériques, que l'annonce de ces dépressions est aussi intéressante pour le mineur que pour le marin. Si l'on considère le rôle que les fosses d'aisances jouent dans la pathogénie de la fièvre typhoïde, on comprendra la coïncidence qu'il y eut, à Brest, entre le coup de vent du 19 au 20 décembre et l'apparition de nouveaux cas nom-

(1) *Note sur les circonstances atmosphériques qui ont précédé et accompagné l'épidémie de fièvre typhoïde de la ville de Brest, à la fin de l'année 1876 et au commencement de 1877, communiquée à l'Académie de médecine, dans la séance du 17 avril 1877.*

breux et graves de fièvres typhoïdes quelques jours après ces dates.

En résumé, au point de vue des causes les plus générales des maladies, de celles que l'on appelle *prédisposantes*, la pluie agit, à Brest, surtout par l'humidité qu'elle entretient, et la constance de cette humidité rend prédominante une constitution médicale catarrhale. La nature du sol et la répétition fréquente des pluies sans longs intervalles de sécheresse, empêchent la production des germes des fièvres intermittentes. La pluie précipite les poussières insalubres et fertilise la terre de nos campagnes pendant qu'elle lave et nettoie le sol imperméable de notre ville. Indirectement, c'est l'une des causes qui confinent nos populations dans des habitations malsaines et les forcent de s'y renfermer, pour éviter les effets plus tangibles, plus immédiats, mais moins dangereux de la réfrigération qu'elle peut produire.

Il nous reste encore à dire quelques mots, non plus de l'influence générale de la pluie, mais de l'influence qu'elle peut avoir dans tel ou tel cas particulier sur la production de certaines maladies, c'est-à-dire de son rôle comme cause *occasionnelle* ou déterminante dans les maladies.

L'eau des pluies, comme toutes celles qui s'épanchent sur le sol, peut dissoudre des principes nuisibles à la santé, et les entraîner dans les sources. En général, la filtration des eaux à travers le sol, les débarrasse des principes nuisibles ; mais il faut que le trajet parcouru soit assez long et que le sol lui-même ne soit pas infecté profondément. C'est ainsi que le voisinage d'un cimetière peut corrompre les puits. Les recherches faites par Murchison sur l'étiologie de la fièvre typhoïde, lui ont permis d'attribuer à l'infection des puits par la filtration des eaux plu-

viales, un certain nombre de petites épidémies localisées dans des villages, et par cela même se présentant dans des conditions beaucoup plus favorables à l'observation, que les épidémies des grandes villes.

Que les germes capables d'engendrer par leur absorption la fièvre typhoïde soient produits directement par les déjections alvipes des malades, que les fosses d'aisances soient capables à elles seules de les faire naître, sans que la présence de ces déjections soit nécessaire, peu nous importe. Il est parfaitement constaté que les eaux pluviales ayant passé sur les fumiers, que celles des fosses d'aisances, peuvent entraîner avec elles dans les puits et dans les fontaines, des principes nuisibles, et que, par conséquent, elles peuvent devenir un des agents les plus actifs de l'infection. On a retrouvé dans des puits, non seulement l'odeur des fosses voisines, mais on a constaté l'odeur et la présence de l'acide phénique qui avait été jeté dans ces fosses, dans le but de les désinfecter.

Dans la ville de Brest, les fosses sont imperméables, et les eaux des fontaines et du service d'eau, sont parfaitement à l'abri de toute infection; il n'en est pas de même dans les villages du Finistère. Nous ignorons si ce genre d'infection n'est pas venu se joindre, dans les épidémies de typhus, à la contagion si bien démontrée par M. Gestin, mais il était nécessaire de signaler le rôle dangereux que peuvent jouer les eaux qui s'écoulent à la surface du sol, lorsque, comme cela se voit trop souvent en Bretagne, les règles de l'hygiène sont complètement négligées.

Malgré l'égalité vraiment très-remarquable de la température à Brest, malgré le peu d'abaissement des minima de l'hiver, les maladies causées par le froid, ou, pour parler plus exactement, par les refroidissements, sont fort nombreuses. En général, ces maladies affectent une

forme essentiellement sporadique, il n'y a entre elles aucune liaison commune, on peut dire que ce n'est qu'exceptionnellement qu'elles surviennent sous l'influence d'une cause générale atmosphérique. Leurs causes sont tout à fait individuelles. Ces sortes d'affections sont dues parfois à l'exposition dans quelque courant d'air ; mais, si l'on interroge les malades, on reconnaît que c'est le plus ordinairement après avoir été mouillés qu'ils ont ressenti les refroidissements auxquels ils attribuent leurs souffrances. Les angines, les pneumonies, les pleurésies, les bronchites, les rhumatismes articulaires aigus si communs dans nos hôpitaux maritimes, sont presque toujours attribués par les malades, à des refroidissements causés par des vêtements trempés d'eau. Pour nos marins, le service des embarcations est une des causes de ces refroidissements. Toutefois, il est à remarquer qu'en raison même de ce que ce service a de pénible, les marins de nos vaisseaux sont dans ce cas l'objet d'une sollicitude toute spéciale. Lorsqu'une embarcation rentre à bord avec son équipage mouillé, le premier ordre que reçoivent les hommes est toujours celui d'aller changer de vêtements.

Ces précautions ne sont pas prises et ne peuvent guère être prises, lorsque c'est la pluie qui imbibe les vêtements. La pluie est souvent peu forte, les vêtements paraissent à peine mouillés, les exigences du service retiennent les hommes plus ou moins immobiles sous ces vêtements dont le rôle protecteur se change en rôle agressif et les affections à *frigore* se contractent alors.

La réfrigération peut agir de différentes manières. Rarement elle porte sur le thorax, qui est protégé avec plus de soin, plus facile aussi à préserver, et qu'instinctivement l'homme garantit d'abord. Ce sont surtout les membres inférieurs qui, les plus exposés, sont le plus souvent le

siège du refroidissement. De là, congestion des organes internes; de là, des pneumonies, des pleurésies et des bronchites. Ces dernières sont plus ou moins légères, mais toujours fréquentes, elles sont un aiguillon perpétuel de la phthisie pulmonaire. Plus rarement le refroidissement porte sur les organes de l'abdomen, plus rarement encore sur les reins. Ces derniers organes paraissent attaqués de préférence chez les hommes qui, ainsi que cela se voit trop souvent encore, tombent en état d'ivresse le soir, en dehors de leur demeure, et sommeillent exposés à la pluie. Dans plusieurs cas de néphrites albumineuses, cette cause nous a été démontrée d'une manière très-évidente.

Les rhumatismes articulaires aigus sont extrêmement communs à Brest; il est bien rare que les malades n'accusent pas, au moins lors de leur première attaque, une réfrigération des membres, causée le plus souvent par la pluie. Cette réfrigération agit sur la circulation générale de l'économie et trop souvent l'organe central de la circulation est atteint lui-même. De robustes jeunes gens, conservant toutes les apparences de la santé et de la force, deviennent incapables de remplir le métier de marins ou de soldats, et doivent être renvoyés d'une manière définitive du service, pour des maladies du cœur, désormais incurables.

Nous ne pouvons terminer ces considérations, sans indiquer, brièvement au moins, les conclusions hygiéniques qui en découlent. Il faut d'abord fortifier le corps par la gymnastique et l'endurcir par l'hydrothérapie contre les sensations du refroidissement. Cette hydrothérapie n'a pas besoin d'être bien compliquée, elle ne nécessite aucun appareil spécial. Été et hiver, chaque matin, une grande ablu-tion froide, ablu-tion très-rapide portant principalement sur la poitrine, voilà dans toute sa simplicité l'hydrothé-

rapie que nous recommandons. Cet entraînement prophylactique a reçu la sanction de l'expérience. C'est celui qui réussit si bien sous le climat de l'Angleterre et de l'Ecosse, si analogue à celui de notre Bretagne. Il faut ensuite protéger le corps, c'est là l'importante question du vêtement, car, vu la fréquence des pluies à Brest, l'ouvrier est, comme le soldat, forcé de marcher et de travailler bien souvent sous la pluie. Les vêtements de laine recouverts de vêtements imperméables assez larges pour laisser pénétrer l'air par leur partie inférieure sont les meilleurs. On en est encore malheureusement, dans la marine militaire, à désirer pour nos matelots un vêtement imperméable semblable à celui dont se servent les pêcheurs et les marins du commerce.

La chaussure est certainement la partie du costume la plus difficile à trouver remplissant les conditions nécessaires pour préserver convenablement les extrémités. Les chaussures de caoutchouc sont désormais condamnées par tous les hygiénistes, elles ne préservent de l'humidité extérieure qu'en plongeant les pieds dans un bain malsain, fourni par la transpiration cutanée. Ces chaussures ne peuvent être utiles que pour certaines personnes n'en faisant qu'un usage tout accidentel, pour se rendre d'un point à un autre peu éloigné, et comme revêtement momentané de la chaussure ordinaire. Les sabots de nos paysans bretons sont une excellente chaussure, au point de vue auquel nous nous plaçons en ce moment. Les personnes qui portent des souliers de cuir doivent éviter de s'en servir lorsqu'ils sont pénétrés par l'humidité, et il est nécessaire d'en avoir toujours plusieurs paires de rechange.

Nous n'examinerons pas les divers modes connus de se préserver de la pluie. A Brest, le parapluie ne rend

que des services très-incomplets. Le grand caban dont se revêtent les officiers de la marine est un vêtement lourd, mais excellent, à condition de descendre très-bas pour préserver les jambes. L'usage du petit collet à capuchon que des règlements viennent de généraliser dans notre marine, nous paraît mauvais, car employé sans le caban, ce vêtement laisse exposé toute la partie inférieure du corps aux pluies fines et obliques de la ville de Brest. Enfin, il n'est pas besoin d'insister sur la nécessité dans laquelle toute personne mouillée se trouve de changer promptement de vêtements sous peine de dangereuses réfrigérations.

A. BORJUS.

LES ROCHERS DE PLOUGASTEL

(LÉGENDE BRETONNE)

Dans l'*Annuaire de Brest* de 1866, M. P. Levot, notre infatigable et érudit Président, donne, d'après M. J. F. Brousmitche, la version suivante concernant les *Rochers de Plougastel* :

« Gargantua, revenant de Paris, poussa jusque dans le Léonais où il reçut l'hospitalité la plus digne. Partout on couvrit sa table des mets les plus recherchés et les plus abondants. Pour lui on vidait les celliers, on décrochait les jambons, les andouilles ; en son honneur on perçait les tonneaux. Chez les Cornouaillais, au contraire, on ne lui avait offert que des crêpes et de la bouillie, mets trop peu réconfortants pour un estomac tel que le sien. Alors sur

la surface du Léonais existaient de gigantesques montagnes qui gênaient les habitants. Indigné du peu de courtoisie des Kernewotes, le fils de Grandgousier et de Gargamelle, un jour qu'il jouait aux petits palets, leur jeta les pierres qui couvraient le sol du pays de Léon et les éparpilla depuis Plougastel jusqu'à Huelgoat. La fertilité du littoral du Finistère, depuis le Conquet jusqu'à Saint-Jean-du-Doigt, devint ainsi pour les Léonais la récompense de l'accueil qu'ils avaient fait à l'illustre voyageur. »

La version qui suit nous a été racontée, en breton, par Marie-Jeanne Cabioch, du village du Relec, en la commune de Guipavas. M. le colonel Troude l'a également recueillie et insérée dans son excellent *Dictionnaire Breton-Français* (1876).

Le lecteur pourra comparer les deux versions (1).

(1) M. E. de Fourcy (*Carte géologique du Finistère*) en donne une troisième version. — Inutile de dire qu'elle n'a rien de commun avec celles que nous citons. — Les grès quartzeux qui hérissent la côte de Plougastel sont dus au mouvement qui a fait surgir la chaîne des montagnes d'Arhès et qui a été assez énergique pour déchirer les strates schisteuses qui recouvraient le grès silurien, et porter ce dernier à la surface.

Le Passage de Plougastel

Un matin de l'été de 187., entre trois et quatre heures, j'arrivai au Passage de Plougastel, venant du bourg. C'était à ce moment indécis où les obscurités de la nuit sont presque totalement dissipées, mais où il ne fait cependant pas jour encore.

Le passeur, réveillé par un vieillard qui avait hâte d'embrasser son petit-fils, arrivé sur rade de Brest le jour précédent, était sur le point de pousser.

A ce moment le coup de canon de diane, annonçant l'ouverture de la chaîne de l'Arsenal, se fit entendre, et le passeur démarra son bateau. Dès qu'il eut commencé à se mouvoir, nous quittions la Cornouaille pour le Léon. Le calme était absolu : le seul bruit que l'on entendait était celui des avirons fendant la mer.

Le *grand-père* (1), qui jadis avait été matelot, songeait sans doute aux pays lointains qu'il avait visités. Le petit Job, son préféré, lui rappellerait son jeune temps.

Quant à moi, je ne pouvais détacher mes yeux des rochers de la côte de Plougastel. Leur ombre couvrait la mer, tandis que leur tête se perdait dans les nuages.

(1) *Tad koz*. A la lettre père vieux. Les Bretons généralisent cette appellation, et l'appliquent à tous les vieillards indistinctement. Les vieilles femmes sont appelées *Mam goz*, grand'mère.

Leur masse sombre, couverte de buissons, attirait irrésistiblement mes regards.

— Comment se fait-il, — pensai-je tout haut, — qu'il se trouve tant de rochers en Cornouaille, alors qu'il ne s'en trouve aucun en Léon ?

— Comment cela se fait, jeune homme ? répliqua le vieillard. Lorsque les tempêtes auront blanchi vos cheveux comme les miens, vous n'ignorez sans doute plus cela.

— Je serais cependant bien aise de le savoir avant que mes cheveux soient devenus blancs, grand-père ! repris-je en souriant.

— En vérité ! Eh ! bien, puisque vous ne semblez pas mépriser la parole des vieillards, écoutez bien ce que je vais vous raconter, afin qu'un jour vous puissiez, à votre tour, le raconter à vos petits-enfants :

Jadis ce pays était à ce point renommé pour sa bienfaisance, qu'un jour Satan, fatigué d'entendre louer la charité des habitants de la Bretagne, se décida à venir s'en assurer par lui-même, car — par suite d'une longue expérience — il se refusait à croire qu'il existât autant de bonté parmi les hommes.

Arrivé ici, sur la rive cornouaillaise, il se vêtit d'effets misérables et, un sac vide sur l'épaule, un bâton noueux à la main, il alla frapper à la porte d'un vieux pêcheur.

La porte s'ouvrit immédiatement ; mais, à peine ouverte, le pêcheur reconnut Satan, malgré sa voix dolente et ses supplications plaintives. — Les méchants ont toujours en eux quelque chose qui les trahit.

— Entrez dans la maison, *cher pauvre* (1), lui dit le pêcheur d'un air engageant.

(1) *Paour keaz*, expression touchante par laquelle les Bretons désignent les malheureux.

Mais à peine le diable eut-il mis les pieds au-delà du seuil, que le vieux pêcheur, repoussant brusquement la porte, renversa le mendiant sur les cailloux de la grève.

— Singulière charité ! dit Satan en frottant ses membres endoloris.

Il se releva en geignant et, un peu plus loin, alla frapper à une autre porte.

Les gens de la maison, avant de se rendre à leur travail, récitait le chapelet. Entre deux prières, ils entendirent une voix stridente qui disait d'un ton lamentable :

— Ouvrez-moi, bonnes gens, j'ai froid et j'ai faim !

— Biganna, va ouvrir au pauvre, — dit le fermier.

— Je n'ose pas ! J'ai trop peur ! Jamais je n'ai entendu une voix aussi effrayante.

— N'importe ! Il ne faut jamais laisser à la porte un pauvre qui demande la charité.

Malgré sa frayeur, Biganna alla ouvrir la porte.

Aussitôt qu'on aperçut les pieds fourchus du prétendu pauvre, son nez d'oiseau de proie, ses dents aiguës et, par dessus tout, ses yeux rouge-feu, on reconnut immédiatement Satan. Chacun s'empressa de faire le signe de la croix et, se sentant protégé par le divin signe de la rédemption, se mit à se moquer du diable. En un clin-d'œil on le mit à la porte en l'arrosant avec de l'eau bénite qui se trouvait dans le bénitier où se conserve le buis des Rameaux.

— Je me suis fait prendre encore une fois ! dit le diable plein de rage, mais se hâtant de fuir en hurlant de douleur.

Malgré cette nouvelle déconvenue, voyant une maisonnette au bord de la mer, il s'y rendit encore.

Il n'y avait qu'un enfant dans la maison.

— Mon enfant, dit le faux pauvre, j'ai grand soif; n'aurais-tu pas quelque chose à me donner à boire ?

— Si vraiment ! répondit l'enfant ; voici du lait *ribot* (1). Ce lait était si aigre et si mauvais que même les porceux n'auraient pu le boire. Aussi, à peine le diable l'eut-il goûté, qu'il fit une grimace épouvantable, jeta le lait par la place, et sortant de la maison inhospitalière il se précipita dans la mer pour gagner la rive léonaise.

Arrivé sur l'autre bord, Satan se secoua pour se sécher et alla frapper à la porte de la première maison qu'il rencontra : c'était celle d'une pauvre veuve.

En ce moment éclatait un orage épouvantable. La pluie tombait à torrents et le tonnerre grondait avec fracas.

— J'ai grand'faim ! gémit le pauvre sur le seuil de la porte.

D'un seul regard, la veuve reconnut l'ennemi du genre humain. Cependant elle sentit son cœur s'attendrir, et elle se dit :

— Lorsque les méchants sont réduits à se plaindre, ils doivent passer avant tous les autres.

— Entrez à la maison, lui dit-elle. Voici de quoi apaiser votre faim et du feu pour réchauffer vos membres.

En disant ces paroles, la veuve plaça devant le pauvre un grand chaudron plein d'une bouillie appétissante.

Manœuvrant avec une merveilleuse dextérité sa cuiller de bois, le diable fit en un instant disparaître la bouillie, qui était accompagnée de deux *bodèses* (2) de lait doux.

— La bouillie est délicieuse, ma brave femme, dit-il

(1) Lait qui a été baratté ; en Bretagne, la baratte qui sert à faire le beurre se nomme *ribot*.

(2) Grandes jattes en terre, en usage à la campagne.

lorsqu'il eut achevé. Mais n'auriez-vous pas autre chose à me donner ? J'ai encore faim !

— Si fait ! répondit la veuve, dans un instant les *poulouds* (1) seront cuits.

Aussitôt qu'ils le furent, elle en plaça une bassine pleine jusqu'aux bords devant lui et y joignit une énorme pile de crêpes.

Un instant après, il ne restait plus rien à manger : le diable avait tout dévoré. Se levant alors de table, il dit à la veuve :

— Votre charité m'a causé un grand bien, ma brave femme. Ne pourrais-je, à mon tour, rien faire pour vous ? Je suis fort et adroit, et n'importe quel travail vous me diriez d'accomplir, je le ferai immédiatement.

(En ce temps-là — s'interrompit le vieillard — les rochers, grands et petits, que vous voyez maintenant en Plougastel, étaient du côté de Léon.)

— J'ai ce qu'il me faut pour élever ma famille, répondit la veuve ; mes terres sont bonnes et suffisent à cela. La peine de mes voisins est la seule que je ressente. Voyez comme ces énormes pierres sont gênantes ! Si elles n'étaient pas là je n'aurais aucun souhait à former.

— Quoi ! ces pierres ! Il ne faut que cela pour vous faire plaisir ?

Mettant rapidement habit bas, *Paul cornu* (2) prit les

(1) Le *pouloud* est un mets connu en Léon seulement ; c'est une espèce de bouillie grossière, une pâte préparée, que l'on jette par cuillerées dans du lait ou de la soupe bouillante.

(2) *Paol gornek*, un des nombreux noms que les Bretons donnent au diable.

rochers les uns après les autres, — comme s'ils eussent été de simples palets, — et les jeta de l'autre côté de la mer, où depuis ils sont restés.

Comme le vieillard achevait, le bateau abordait la rive léonaise. Le grand-père prit la route de Brest, tandis que je me dirigeais vers le village de Kerhorre, situé au bord de l'anse de Kerhuon.

F. HALÉGOUET.

LES AVENTURIERS GRECS A ROME

SECONDE PARTIE

LES ÉTUDIANTS ROMAINS EN GRÈCE & EN ASIE

Dans nos études antérieures, nous avons retracé le rôle et la vie des aventuriers grecs à Rome pendant les deux derniers siècles de la république romaine. Nous voudrions maintenant aborder la seconde partie de ce travail, et montrer le rôle des aventuriers romains au milieu des cités grecques. Nous parlerons successivement des étudiants, des magistrats, des exilés, des publicains, et de tous les misérables qui s'abattirent sur la Grèce pour exploiter la conquête.

Les étudiants véritables ne commencèrent réellement à fréquenter les écoles grecques en Orient, que cinquante ans environ avant la bataille d'Actium. Mais depuis longtemps déjà, il n'était pas un Romain de distinction qui traversât la Grèce sans s'arrêter quelques jours à Athènes, au milieu des rhéteurs et des philosophes. Aussitôt qu'un grand personnage arrivait soit à Rhode, soit à Athènes, les plus illustres maîtres se pressaient autour de lui, pour étaler à ses yeux leur merveilleux talent et leur faconde inépuisable. Les philosophes lui développaient leur système, les rhéteurs lui exposaient les règles de l'éloquence. Rarement les uns et les autres se trouvaient en présence sans qu'il surgît entre eux quelque vive et piquante discussion sur la prééminence de leurs enseignements respectifs. La rhétorique et la philosophie étaient deux sciences rivales, qui se disputaient le cœur, le temps, et plus encore les honoraires de la jeunesse. Le philosophe faisait ressortir la subtilité minutieuse et puérile des règles de la rhétorique. Le rhéteur insistait sur la vanité prétentieuse des recherches de la philosophie spéculative. De là résultaient souvent des scènes curieuses qui ne pouvaient manquer de plaire aux magistrats romains. Elles leur procuraient une distraction originale et instructive. Ils y trouvaient un aliment pour leur curiosité, et une satisfaction pour leur orgueil. Tout en admirant le savoir des Grecs, ils conservaient, au spectacle de leurs rivalités mesquines, le sentiment de leur propre supériorité.

Parmi les magistrats romains qui s'imposèrent pendant quelques jours le rôle d'étudiants, pour visiter en passant les écoles grecques, les plus remarquables sont assurément les deux grands orateurs Crassus et Marc Antoine. C'étaient des hommes d'une forte et solide instruction. Ils avaient étudié à fond la rhétorique, la philosophie et

la littérature grecque. Comme ces connaissances étaient peu populaires à Rome, Crassus affectait de les mépriser. Il avouait bien qu'il avait étudié les sciences de la Grèce. Mais le seul résultat de ces études avait été de lui en montrer la vanité. Quant à Antoine, il affectait d'ignorer complètement tout ce qu'enseignaient les Grecs.

Crassus se donnait pour un savant désabusé ; Antoine pour un ignorant qui doit tout à la nature, et rien à l'instruction. Ils réussirent l'un et l'autre à tromper la multitude ; c'était d'ailleurs le résultat auquel ils aspiraient. Crassus et Marc Antoine n'en firent pas moins, chacun à son tour, le pèlerinage d'Athènes.

Crassus y devança Marc Antoine. Il se rendit à Athènes en 110 avant J.-C. Il était alors questeur en Macédoine. Il abandonna quelques jours sa province, pour visiter la ville savante par excellence, le berceau de l'éloquence. Son séjour ne fut pas de longue durée. Il arriva quatre jours après les mystères d'Eleusis. Il pressa les magistrats de recommencer pour lui les cérémonies. Les magistrats refusèrent. Crassus, mécontent et blessé dans son orgueil, partit plus tôt qu'il ne comptait le faire, et ne reparut jamais dans la ville. Il eut cependant le loisir de visiter les écoles. Il eut de longs entretiens avec le brillant Charmadas, qui représentait alors la nouvelle académie, fondée par Carnéade. Crassus relut avec ce philosophe le *Gorgias* de Platon. Il étonna Charmadas par la variété de ses connaissances, la justesse et la vigueur opiniâtre de ses objections.

Marc Antoine parut à Athènes douze ans après son ami Licinius Crassus. Il sortait du consulat, et allait avec le titre de proconsul gouverner la Cilicie. L'état de la mer

et les vents contraires le retinrent plusieurs jours à Athènes. Il eut tout le loisir de visiter les écoles, de s'entretenir avec les maîtres les plus illustres. Il retrouva Charmadas, qui n'avait rien perdu de son ardeur. Il put discuter avec le stoïcien Mnésarque, disciple de Panælius. Mnésarque lui démontra péremptoirement que l'art oratoire est une chimère, que les orateurs ne sont que des charlatans, des artisans de parole. L'éloquence ne mérite son nom que quand elle est au service de la justice et de la vérité. Dans ce cas elle constitue une vertu. Quiconque possède une vertu, possède en même temps toutes les autres, parce que les vertus se tiennent et s'enchaînent. Elles ne peuvent exister les unes sans les autres. Le sage seul possède réellement la vertu ; seul il est éloquent. Les autres mortels n'ont que l'apparence de l'éloquence, comme ils n'ont que l'apparence de la vertu.

Mnésarque débitait tous ces paradoxes avec conviction, en phrases brèves et saccadées. Suivant l'usage des philosophes de la secte, il accumulait les syllogismes, les maximes sentencieuses. Charmadas n'avait pas ces allures dogmatiques, ni ce style heurté. Sa doctrine était le probabilisme. Il n'affirmait rien ; il ne croyait pas qu'il fût possible à l'esprit humain d'atteindre à la vérité. Il ne distinguait ni idées vraies, ni idées fausses. Il admettait seulement des principes tellement probables, qu'ils approchaient de la vérité, sans qu'il fût possible cependant d'en établir la certitude. Charmadas était éloquent, spirituel, doué d'une mémoire prodigieuse. Aussi bien que Mnésarque, il combattait l'art oratoire et la rhétorique. Il n'admettait pas d'éloquence en dehors de la philosophie.

Parmi les curieux qui assistaient à ces savants entretiens, se trouvait l'Athénien Ménédème, qui plus tard fut

chargé d'une mission à Rome par ses concitoyens, et y devint l'hôte de Marc Antoine. Ménédème était un personnage riche et influent, versé dans les affaires publiques. Il avait plus d'une fois obtenu à Athènes les plus hautes magistratures. Sans être orateur de profession, il avait l'habitude de la parole, une instruction solide et variée, une connaissance sérieuse de la littérature grecque. Impatienté des paradoxes qu'il entendait accumuler par Charmadas et Mnésarque, il entreprit de leur répondre. Il établit qu'il fallait à l'orateur deux qualités spéciales que ne peut lui donner la philosophie : il a besoin d'apprécier avec justesse, avec sûreté, les événements politiques dont il est témoin, d'en saisir rapidement le caractère et les conséquences, afin d'être en mesure de donner au peuple des conseils utiles et salutaires; il faut en outre qu'il sache manier les passions populaires, calmer la défiance de la multitude, apaiser sa colère, dissiper ses soupçons, gagner sa sympathie, exciter ses alarmes, éveiller son patriotisme, ranimer son courage. Tels sont les talents qui distinguent les grands orateurs. Ménédème alors citait de mémoire une foule de passages de Démosthène. Il en faisait ressortir la finesse et l'habileté. Il demandait si l'on pouvait dire encore, après avoir lu de tels discours, que l'éloquence était une chimère; s'il était impossible de méconnaître chez Démosthène, non seulement le génie oratoire, mais le génie politique et une profonde connaissance du cœur humain.

Les objections de Ménédème ne firent qu'exciter la verve de Charmadas. Je n'examinerai pas, dit-il, s'il n'est pas vrai, comme on l'assure, que Démosthène ait suivi les leçons de Platon. Je vous accorde, si vous y tenez, que ce n'est pas à cette école qu'il a étudié le cœur humain. Que conclurez-vous de l'exemple de Démosthène? Vous préten-

dez que l'éloquence a ses règles, que l'art oratoire est une science sérieuse ; la science qui forme les grands orateurs. Mais alors d'où vient que les traités de rhétorique ne contiennent pas un mot sur la méthode à suivre pour bien diriger les affaires publiques, pour dominer et éclairer les passions populaires ? Examinez-les tous depuis les plus anciens, ceux de Tisias et de Corax, ces deux Siciliens, qui ont inventé la rhétorique, jusqu'aux plus modernes, ils ne vous parlent que d'exordes, de proposition, de confirmation, de péroraison. Si la rhétorique était propre à former un orateur, les auteurs de ces traités auraient une éloquence irrésistible. En est-il un seul qui jamais ait réussi à se faire écouter ? Quand un orateur a du succès, ce n'est pas à leurs préceptes qu'il doit sa réputation. Son succès vient uniquement de ce qu'il ne suit plus les leçons des rhéteurs. La parole est un talent naturel, et qui n'a nul besoin des puériles inventions de la rhétorique. Notre illustre Marc Antoine est la preuve vivante de cette vérité que j'avance. Croyez-vous qu'il ait jamais fréquenté nos écoles ?

Au fond, l'éloquence n'est ni un art, ni une science. C'est un talent naturel, qui, comme toutes les facultés de l'esprit humain, se fortifie par l'exercice. L'orateur à la longue améliore son geste, enrichit son style, apprend à mieux développer sa pensée. Quant à la connaissance de la politique et du cœur humain, où la puisera-t-il, si ce n'est dans la philosophie ? N'est-ce pas la philosophie qui détermine les lois éternelles de la justice et de la morale, les fondements sur lesquels reposent le droit naturel et le droit positif ? L'orateur excelle, dites-vous, à diriger les passions de ses auditeurs. Mais pour les diriger, il faut d'abord les connaître. N'est-ce pas la philosophie qui observe, analyse et décrit les passions ? Si ce sont là des

questions capitales, sans lesquelles l'éloquence est impossible, d'où vient que jamais aucun de vos traités de rhétorique n'a osé les aborder ? Aussi bien, cette adresse que vous admirez chez vos orateurs n'a rien de si extraordinaire. Vous avez bien tort d'admirer leur habileté. On croirait, à vous entendre, que c'est là pour eux une qualité spéciale, un privilège de l'éloquence. L'orateur remarque chez ses auditeurs une certaine défiance. Il parvient, à force de flatteries, à dissiper leurs soupçons, à conquérir leur sympathie. Il veut les détourner d'une entreprise. A force de leur en décrire les obstacles, de leur en exagérer les périls, il réussit à leur faire abandonner le projet qu'il combat. Il tient à leur en faire adopter un autre. Il en expose avec complaisance les avantages; il en omet les périls. Cette tactique des orateurs n'a rien de merveilleux, rien qui doive vous surprendre. Elle est aussi naturelle à l'homme que la parole. Lorsque l'enfant veut obtenir quelque chose de ses parents ou de ses camarades, il séduit les uns par des caresses, entraîne les autres par des flatteries ou des menaces. La seule différence entre l'enfant et l'orateur, est que l'orateur a plus d'expérience, plus d'habileté par conséquent. Mais sa méthode est la même. C'est la nature même qui la lui inspire.

Considérez sans parti pris les plus brillants orateurs. Examinez soigneusement leurs discours les plus vantés. En est-il un seul qui ait jamais démontré une vérité durable, un principe solide ? Sur quoi portent leur argumentation ? Sur des faits passagers, sur des intérêts contestables. Gardez-vous bien de voter cette loi, disent-ils ; évitez de vous lancer dans une telle aventure. Il en résulterait pour vous des maux incalculables. Suivez plutôt mes conseils : c'est là pour vous l'unique moyen de vaincre vos ennemis, d'établir votre puissance, d'assurer vos inté-

rêts En réalité les mesures qu'ils conseillent sont aussi contestables que celles qu'ils repoussent. Ils s'adressent à l'imagination, à la sensibilité beaucoup plus qu'à la raison. Leur but n'est pas de convaincre, mais de persuader. Ils cherchent moins à éclairer l'esprit, qu'à l'éblouir. Ils ont un talent qu'on ne saurait nier, mais qui n'offre aucun des éléments qui peuvent constituer une science.

Telles sont les discussions auxquelles se livraient les Grecs en présence de leurs puissants visiteurs. Antoine en sortait confondu de la subtilité des philosophes d'Athènes. Ce n'étaient là d'ailleurs que des querelles de mots, des questions purement spéculatives, sans aucune importance pratique. Les philosophes avaient beau dire. Peu importait que l'éloquence fût un art et une science, ou un simple talent naturel capable de se développer par l'exercice et l'habitude. Elle devenait à Rome une condition indispensable de la vie politique et du gouvernement. Elle étendait chaque jour son empire. A mesure que dans les grandes familles augmentaient l'instruction générale et le goût de la science, l'art oratoire devenait une nécessité pour les ambitieux et les hommes d'Etat. C'était pour les jeunes gens le moyen le plus simple et le plus rapide d'acquérir de la réputation, de se signaler aux suffrages des électeurs. Une accusation bruyante, un procès intenté à un magistrat prévaricateur, suffisaient pour ouvrir à un jeune homme obscur la route des magistratures. Bientôt la jeunesse romaine ne se contenta plus de suivre les leçons des aventuriers grecs qu'elle rencontrait à Rome. Elle voulut aller en Grèce même, pour y terminer ses études. Les plus grandes familles prirent l'habitude d'envoyer leurs enfants à Rhode et à Athènes, pour y puiser, comme à leur source, les secrets de l'éloquence et les principes de la philosophie.

Les étudiants romains, qui de 80 à 30 avant J.-C. envahirent les écoles grecques, avaient déjà une certaine maturité. Ce n'étaient plus des écoliers. C'étaient déjà des hommes dont quelques-uns avaient même joué un rôle dans les affaires de leur patrie. Nous n'entreprendrons pas de les énumérer tous. Nous en citerons trois, sur lesquels nous insisterons particulièrement. Ces trois personnages, Cicéron, César et le fils de Cicéron, seront pour nous les types les plus remarquables de l'étudiant romain en Orient. César et surtout Cicéron sont déjà des hommes politiques. Le jeune Cicéron n'est qu'un étudiant. Les détails qu'il nous fournira seront peut-être plus précis, et plus techniques, pour ainsi dire. Ces trois études d'ailleurs se compléteront l'une par l'autre.

Cicéron était âgé de 28 ans quand il se rendit en Orient. Il avait fait à Rome de fortes et solides études. Quand le philosophe probabiliste Philon, en 88 avant J.-C., se retira à Rome, pour éviter de se compromettre dans la révolution qui livrait Athènes à Mithridate, Cicéron suivit son cours. Il étudia avec passion la philosophie. Le célèbre rhéteur Molon d'Alabanda, fut envoyé deux fois en ambassade à Rome par les Rhodiens. Cicéron fut, à chacun de ses voyages, un de ses auditeurs les plus assidus. Il y avait plus de dix ans qu'il allait assister aux séances du Sénat et des tribunaux. Sans négliger ses propres études, il s'attachait à écouter les plus remarquables orateurs de son temps. Il avait appris le droit à l'école du grand jurisconsulte Mucius Scœvola. Enfin, il s'était déjà signalé au barreau. Il avait plaidé dans plusieurs procès. Son talent était connu. Il s'était surtout distingué comme avocat de Roscius d'Améria. Il avait, par son audace et son habileté, sauvé la vie et la fortune de ce jeune homme et déjoué

les odieux calculs du puissant Chrysogonus, affranchi de Sylla. Le redoutable dictateur était tout-puissant. Il n'eût éprouvé aucune résistance. Le succès même de Cicéron l'avait rendu suspect. La prudence commandait au jeune avocat de se faire oublier. D'ailleurs ses amis et ses parents craignaient pour sa santé. Sa taille était grêle, sa constitution semblait peu robuste, ses poumons inspiraient des inquiétudes. Quand il plaidait, il ne savait ménager ni sa voix, ni ses forces. Il se laissait emporter par l'émotion. Ses parents se demandaient avec inquiétude, s'il serait longtemps capable de résister aux fatigues et aux agitations de sa carrière oratoire.

Tels sont les motifs qui le décidèrent à s'éloigner passagèrement de Rome et à se rendre en Orient. Il partit en 80 avant J.-C., un an avant la mort de Sylla. Il resta 6 mois à Athènes. Il se remit à l'étude de la philosophie, sous la direction d'Antiochus d'Ascalon. Ce philosophe, après avoir, au début de sa carrière, adopté et enseigné les principes du probabilisme, les avait abandonnés pour revenir à la doctrine de Platon. Son école était une des plus florissantes d'Athènes. Cicéron ne négligeait pas cependant l'art oratoire. Il s'exerçait sous la direction d'un vieux rhéteur, Démétrius, le Syrien, qui malgré son âge, avait conservé sa réputation. Cicéron se rendit ensuite en Asie. Cette province, couverte de colonies grecques, était alors un foyer où abondaient les écoles et les rhéteurs. L'éloquence asiatique séduisait les jeunes gens par l'ampleur et la richesse de ses périodes. Cicéron parcourut la province en compagnie des maîtres les plus illustres. Il reprenait avec eux les exercices anciens; il redevenait écolier. Qu'on se figure un des plus beaux génies de l'antiquité, le plus vigoureux orateur de la république romaine.

ne, oubliant ses succès passés, pour continuer ses études, et refaire à 28 ans sa rhétorique. Qu'on se le représente voyageant de ville en ville, fréquentant les rhéteurs, leur soumettant ses compositions oratoires, demandant leurs conseils, acceptant leurs critiques. Telle fut pendant deux ans la vie de Cicéron. Parmi les maîtres qu'il consulta, il faut citer au premier rang Ménippe de Stratonicee, surnommé Catocas. C'était le plus élégant et le plus facile de tous les orateurs de l'Asie. La correction de son style, la sûreté de son goût, rappelaient les Attiques. Il était d'autres rhéteurs dont Cicéron ne se séparait pas, et dont il avait fait ses compagnons assidus; c'étaient Denys de Magnésie, Eschyle de Cnide, Xénoclès d'Adramyte.

Cependant leurs leçons ne suffisaient pas à son ardeur dévorante. A Rhode florissait le célèbre Molon, qu'il avait déjà vu à Rome. Molon n'était pas un rhéteur vulgaire, un simple professeur; c'était encore un écrivain distingué, un avocat habile et souvent heureux, un homme d'Etat. Il traitait aussi bien les affaires publiques, les intérêts de Rhode, que les sujets fictifs qu'il proposait à l'imagination de ses élèves. Dans son ambassade à Rome, il avait parlé devant le Sénat, obtenu pour les Rhodiens la récompense du dévouement qu'ils avaient montré dans la guerre de Mithridate. Cicéron se rendit à Rhode pour suivre ses leçons. Comme professeur, Molon avait deux qualités précieuses : son enseignement était clair et méthodique; il excellait à saisir les défauts cachés de ses élèves. Il leur signalait immédiatement les écueils à éviter, les faiblesses qui pouvaient un jour compromettre leurs succès. Quoiqu'il eût fait deux voyages à Rome, il ne possédait qu'imparfaitement le latin. Cicéron, qui savait le grec aussi bien que sa langue maternelle, lui proposa de choisir le grec pour

s'exercer devant lui. Il pensait qu'il serait ainsi plus facile à Molon de reconnaître et de lui signaler ses défauts. Molon fut frappé du prodigieux talent de ce jeune homme. « Jusqu'à présent, dit-il, la Grèce, malgré sa chute profonde, conservait un beau privilège. Il lui restait comme consolation de ses maux, une gloire spéciale, le monopole de l'éloquence. Je crains bien que Cicéron ne nous ravisse cet honneur. »

Le talent de Cicéron acheva de se former à Rhode. Son style acquit plus de sobriété. « Nous étions, dit-il, comme un torrent débordé, que Molon ramena dans son lit. » Quand Cicéron retourna à Rome après deux ans d'absence, il n'était plus reconnaissable. Il avait changé même son geste. Sa poitrine s'était fortifiée. Il était devenu un orateur accompli. Il ne tarda pas à effacer les deux avocats les plus fameux de son temps, Cotta et Hortensius.

César était plus jeune que Cicéron. Il le précéda à Rhode. Neveu de Marius, il avait épousé la fille de Cinna, un des chefs du parti populaire. Sylla l'invita à la républier. César refusa énergiquement. Il irrita de plus le tout-puissant dictateur, en briguant malgré lui le sacerdoce. Sylla voulait inscrire son nom sur les listes de proscription. Toute la noblesse s'émut en sa faveur. Sylla fut entouré de sollicitations. Il épargna le jeune imprudent, mais confisqua les biens de sa femme. César jugea qu'il ferait bien de ne pas rester plus longtemps en Italie. Il se hâta de fuir. Il résolut de se retirer en Orient. Il tomba au pouvoir d'une troupe de soldats, qui le relâchèrent moyennant deux talents. Pendant qu'il naviguait près de l'île de Chypre, il fut pris par les pirates. Il resta plusieurs mois prisonnier, sans s'inquiéter beaucoup de son sort.

Quand les bandits faisaient trop de bruit, il envoyait un esclave les inviter au silence. Il continuait ses études. Il faisait des vers, composait des discours. Il les lisait aux pirates. S'il leur arrivait de l'écouter froidement, il les traitait d'ignorants et de barbares. Les pirates, étonnés de son audace, de son air impérieux, le traitaient avec respect. Ils lui demandèrent 30 talents pour sa rançon. César leur reprocha de ne pas même connaître le rang de leurs prisonniers. Il leur promit 50 talents, mais en ajoutant qu'il les ferait pendre. Il écrivit à Milet, à ses amis, qui avancèrent l'argent de sa rançon. Quand il eut recouvré sa liberté, il se rendit à Milet, équipa une escadre, et courut contre les pirates. Il parvint à les atteindre. Il les emmena à Pergame. Le préteur Junius Péra le félicita de son coup de main. Comme ce magistrat songeait plus à saisir le butin des pirates qu'à les punir, César impatienté de sa lenteur, retourna à Pergame, et fit mettre en croix les prisonniers. Il était alors âgé de 20 ans.

C'est après cette campagne qu'il se rendit à Rhode, pour suivre les leçons de Molon. Il y resta près d'un an. Il acheva de se former à l'éloquence. Cicéron reconnaît que s'il n'avait abandonné la carrière oratoire, il serait devenu le premier orateur de son temps. César montra immédiatement son talent en accusant devant le préteur de Macédoine, Marcus Lucullus, un magistrat coupable de concussions commises en Achaïe. L'accusé, P. Antonius, déclara qu'il lui était impossible d'obtenir justice contre les Grecs, dans la Grèce même. Il en appela aux tribuns du peuple. César ne retourna à Rome qu'après la mort de Sylla. Il intenta une autre accusation à Dolabella, qui avait gouverné l'Achaïe. Malgré le témoignage des cités grecques, qui prouvaient les concussions de Dolabella, celui-ci fut acquitté.

Le jeune Cicéron avait 22 ans, quand il se rendit à Athènes pour achever ses études. Il avait été élevé avec soin par son père, en compagnie du jeune Quintus, son cousin germain. Parmi les précepteurs des deux jeunes gens avait figuré le célèbre Tyrannion, dont nous avons déjà parlé. Marcus Cicéron, à l'âge de 18 ans, avait combattu à Pharsale. Il commandait un petit corps de cavalerie dans l'armée de Pompée. Au moment où il se décida à partir pour Athènes, Cicéron, après avoir depuis quelques années répudié sa femme Téréntia, venait d'épouser à 62 ans une jeune fille appelée Publilia. Marcus s'entendait mal avec sa belle-mère. Il avait quitté la maison paternelle. Il se proposait, tantôt de s'établir à Rome, tantôt d'aller en Espagne offrir ses services à César contre le fils du grand Pompée. Cicéron le détourna de ce dernier projet. Il lui montra qu'offrir ses services à César, serait une faiblesse indigne de son nom et de son passé ; qu'en Espagne, d'ailleurs, il retrouverait son oncle Quintus Cicéron et son cousin, avec lesquels ils étaient l'un et l'autre en délicatesse ; il les aurait retrouvés en grande faveur près du dictateur. Marcus Cicéron suivit les conseils de son père. Il laissa César gagner sans lui la bataille de Munda. En mars 45, il se décida à partir pour Athènes.

Cette résolution prise, il s'agissait d'assurer ses frais de voyage, de monter sa maison. Marcus devait avoir pour compagnons à Athènes trois jeunes gens de grande famille, Manlius Acidinus, Junius Bibulus, Valerius Messala. Cicéron tenait à ce que son fils eût un rang égal à celui de ces brillants patriciens. Sa situation pécuniaire était assez embarrassée. Il réclamait depuis longtemps à Dolabella la dot de sa fille Tullia. Dolabella était prodigue, endetté, sans scrupule. Il avait répudié Tullia, mais gardé sa fortune. Il promettait depuis longtemps de s'ac-

quitter. Mais les promesses ne lui coûtaient rien. Il finit par se rendre en Syrie sans avoir payé. Cicéron eut recours à son ami Atticus, qui lui avança les fonds nécessaires. Cicéron était allé faire un petit voyage à Astura avec sa jeune femme. Atticus se chargea d'équiper Marcus et de l'expédier en Grèce. Cicéron possédait sur l'Aventin et l'Argiletum deux propriétés qui formaient la dot de Térentia. Ces propriétés se composaient de différentes bicoques qu'il transforma en boutiques et en tavernes. Il les mit en location. Il y fit faire par l'architecte Vectorius des réparations intelligentes et avantageuses. Il tira de ces boutiques un revenu de 80,000 sesterces (16,000 fr.). Cette somme fut consacrée aux dépenses de Marcus. Cicéron paya même une dette de 25,000 sesterces contractée en faveur d'un ami par Tullius Montanus, un des jeunes gens qui accompagnaient son fils. Avec une pension de 80,000 sesterces, Marcus Cicéron pouvait vivre à Athènes comme il convenait à un homme de son rang. Il n'avait pas à rougir de sa pauvreté. Il ne pouvait pas cependant faire étalage de richesse. Il avait le nécessaire, non le superflu.

Son principal maître était le philosophe péripatéticien Cratippe; C'était un homme de bien et de mérite. Cicéron le connaissait depuis longtemps. Il avait obtenu pour lui le droit de cité à Rome de la part de César. Il obtint en outre de l'Aréopage une adresse qui conjurait Cratippe, quoique devenu citoyen romain, de demeurer à Athènes pour instruire la jeunesse. Cicéron recommanda spécialement son fils à Léonidas et à Hérode.

L'Athénien Hérode était un bel esprit, vaniteux et intrigant. Il avait composé une histoire du consulat de Cicéron. Il lui écrivit une lettre où la flatterie se cachait sous les formes du défi. Sachant que Cicéron, quand il s'agissait

de son consulat, était par trop sensible à la louange, il affecta de le provoquer à une espèce de duel littéraire, de l'inviter à comparer son récit avec ce que Cicéron lui-même avait écrit sur ce sujet. Cicéron fut révolté de cette bassesse. « J'aimerais mieux, écrivait-il, dans un accès d'humeur, à Atticus, avoir conspiré avec Catilina, que d'avoir déjoué le complot, si, pour ma peine, je devais être condamné à lire l'œuvre d'Hérode. » Il oublia, cependant, son indignation, en faveur de son fils. Mais Hérode ne renonça pas à son caractère. Il se crut obligé d'agir en courtisan. Il ferma les yeux sur toutes les escapades du jeune homme. Il n'écrivait à son père que des lettres rassurantes. Il n'en fut pas de même de Léonidas. Il prit au sérieux son rôle de mentor. Il avertit Cicéron des fautes de son fils. Il ne craignit pas de l'inquiéter pour l'éclairer.

Cicéron, en effet, montrait pour son fils la plus active sollicitude. Il veillait à ce qu'il ne manquât de rien. Il suivait avec soin ses progrès littéraires. Il était ravi, quand il recevait du jeune homme une lettre bien tournée. Apprenant un jour que Marcus avait trop rapidement dévoré sa pension, et se trouvait embarrassé, sans oser l'avertir, il se hâta de lui expédier de l'argent. Il craignait qu'à Athènes il ne perdît un peu l'habitude du latin. Pour l'empêcher d'oublier sa langue maternelle, il lui dédia son magnifique traité du *De Officiis*, le plus beau monument de morale pratique que nous ait laissé l'antiquité classique.

Marcus Cicéron passa deux ans à Athènes. Il y reçut la visite d'un ami de son père, Trebonius, à qui César avait confié le gouvernement de l'Asie. Trebonius adressa à Cicéron un rapport flatteur sur l'application, les progrès et la conduite du jeune étudiant. Il invita Marcus à venir

visiter la province, en compagnie de Cratippe, pour ne pas interrompre ses études. Marcus n'accepta pas cette aimable invitation. Malheureusement, il ne méritait pas les éloges que lui décernait Trebonius. Sans doute il ne négligeait pas complètement ses études. Il s'était associé avec deux Romains, Cassius et Bruttius. Le dernier était un pauvre diable qui végétait à Athènes. Il était austère et frugal. Marcus se chargea de son loyer; il eut soin de l'inviter à sa table. C'est auprès de Bruttius qu'il s'exerçait à déclamer en grec. Il déclamait en latin en compagnie de Cassius. Il fréquentait la maison de Léonidas, et celle d'Epicrate, honorable et riche Athénien qui, comme Léonidas, était ami intime de Cratippe et de Cicéron. Mais il avait un autre compagnon, dont les mœurs étaient détestables. C'était le rhéteur Gorgias, homme de plaisir, adonné à la débauche et à l'ivrognerie. C'est peut-être à son école que Marcus contracta la passion du vin, qui fit de lui plus tard, au dire des flatteurs d'Auguste, le meilleur buveur de l'empire romain. L'excellent Léonidas adressa à Cicéron une série de lettres alarmantes. La conduite de Marcus devint tellement légère, qu'Hérode lui-même cessa d'écrire à Rome, aimant mieux se taire que de renoncer à la flatterie. Cicéron pressa son fils de revenir au bon chemin. Atticus lui écrivit de son côté une lettre ferme et affectueuse. Marcus fut sensible à leurs conseils. L'influence néfaste de Gorgias agissait cependant toujours sur lui. Léonidas avertissait Cicéron des améliorations qui semblaient se produire. Mais il était peu rassuré pour l'avenir. Cicéron finit par ordonner énergiquement à son fils de rompre avec Gorgias. Cette fois, Marcus obéit. Il écrivit à l'affranchi Ciron qu'il avait abandonné toute relation avec Gorgias; qu'il regrettait ses égarements, qu'il se plongeait dans le travail. Pour se

distraire, il étudiait nuit et jour. Cratippe lui témoignait une affection toute paternelle. Marcus était touché de tant de dévouement. Il ne se bornait pas à suivre les leçons de son maître, il l'attirait dans sa demeure. Il le retenait à souper avec lui.

Marcus Cicéron venait d'entrer dans une voie excellente. Grâce à son père, dont il était la consolation, il serait sans doute devenu un homme honorable, sinon illustre. Malheureusement la république romaine, déjà fortement ébranlée touchait à sa fin. Cicéron après avoir fait les plus nobles efforts pour sauver le gouvernement légal et l'antique constitution, périt victime de son dévouement. Il fut assassiné par ordre des Triumvirs en 43. La nouvelle de sa mort causa une douleur profonde à Marcus. Le jeune Cicéron tomba dès lors dans l'obscurité. Il lui était difficile d'ailleurs de conserver son nom à la hauteur où l'avait porté son père. Il est cependant deux traits qui honorent le fils de Cicéron. Il s'enrôla dans l'armée de Brutus et fit son devoir à la bataille de Philippes. Quelques années plus tard, le rhéteur Cestius Pius, s'avisa à table de railler Cicéron, de dénigrer ses écrits. Marcus, indigné de son impudence, lui administra une volée de coups de bâton. Il fit le voyage d'Asie pour aller à Ephèse souffleter, au milieu de la place publique, un autre rhéteur qui avait calomnié la mémoire de son père.

DUPUY.

LES
TROIS FILLES DE LA VEUVE

(BALLADE)

Sur les bords du Rhin, le grand fleuve,
Qui fuit rapide comme un trait,
Autrefois, une pauvre veuve
Avec trois filles demeurait.

L'une était une beauté blonde,
Au teint de lys, aux grands yeux bleus,
Comme un rêve d'un autre monde,
Avec des fleurs dans les cheveux.

Et son nom était Marguerite,
Ou Gretchen, si vous l'aimez mieux;
Sa main était blanche et petite,
Et le ciel était dans ses yeux.

La seconde était rondelette,
Et riait et chantait toujours,
Toute petite, un peu coquette,
Et rose comme les amours.

Celle-là s'appelait Julie,
Et dans les pays d'alentour,
Pour elle, on fit mainte folie :
Un nouveau galant chaque jour !

La troisième était une brune,
Grande, élancée, avec des airs
De Diane ; au clair de la lune,
Ses yeux noirs lançaient des éclairs.

Le nom de cette beauté fière
Était Berthe, et l'on aurait dit
Quelque reine ou duchesse altière,
Ou la compagne d'un bandit.

Et la mère était une hôtesse,
Qui vendait sa bière et son vin,
Tout en rêvant de sa jeunesse,
Dans une auberge, au bord du Rhin.

Le père était mort à la guerre :
C'était un cavalier vaillant,
Comme on en voyait tant naguère,
Courant le monde en bataillant.

Et pendant que la pauvre veuve
Débitait sa bière et son vin,
Gretchen rêvait près du grand fleuve,
Sous le saule et sous le sapin.

Elle cueillait dans les prairies
Le *Vergiss mein nicht* aux yeux bleus,
Pâquerettes, branches fleuries,
Et les mêlait à ses cheveux.

Puis effeuillant la marguerite,
Au courant de l'onde qui fuit,
Comme un poète qui médite,
Elle rêvait jusqu'à la nuit.

Elle s'oubliait sous les saules,
Sous les hêtres, les aulnes verts
Qui s'inclinaient sur ses épaules
Et murmuraient de doux concerts.

Or, un jour s'envola son âme,
Sans effort ni douleur, aux cieux,
Séjour de l'immortelle flamme
Où sans cesse elle avait les yeux.

L'on enterra la douce fille
Sous les roses et les lilas
A l'heure où l'étoile scintille,
Nul amant n'y portait ses pas;

Mais les rossignols, les fouvettes,
Et les modestes fleurs des champs,
Marguerites et violettes,
N'y manquaient pas, parfums et chants.

Et l'insouciante Julie,
Qui toujours riait et chantait,
Et que plus d'un trouvait jolte,
Et du fond du cœur convoitait,

Elle mourut aussi, peut-être ?
Oh ! non. — Comme un petit pinson
Elle chantait à sa fenêtre
Une gaie et folle chanson.

Quand vint à passer, sur la route,
Un jeune et brillant cavalier ;
Il entend la voix, il écoute....
« Le doux chant ! le divin gosier ! »

Il entre dans l'hôtellerie,
Aperçoit la fille, et voit
Qu'il tombe amoureux et s'écrie :
« Nul autre que moi ne l'aura ! »

Et le lendemain, la fillette,
En croupe avec le cavalier,
Partit, sans tambour ni trompette...
— Bon voyage, — l'heureux guerrier !

Et quant à Berthe, la hautaine,
Elle refusa, tour à tour,
Un gentilhomme, un capitaine;
Puis, se maria sans amour.

Un jour, elle prit un notaire,
Et pendant six mois elle fut
Fidèle.... Puis (c'est l'ordinaire),
Un matin, elle disparut.

Pour un voyageur du commerce
Elle quitta l'homme de loi
(L'amour d'illusions se berce),
Et puis, on ne sait plus, ma foi !

Ce que devint la pauvre fille.
Hélas! que deviennent les fleurs?
Que devient la rose qui brille
Des plus éclatantes couleurs?

Du fumier! de la vile fange!
C'est l'arrêt suprême et fatal,
C'est le destin! Malheur à l'ange
Qui souille ses ailes au mal.

Dans leur maison, près du grand fleuve,
Qui fuit rapide comme un trait,
J'ai vu les filles et la veuve,
Et j'ai bu de leur vin clair.

Et c'était une hôtellerie
Toujours pleine de voyageurs,
De chants joyeux, de rêverie,
De doux regards, de belles fleurs.

Mais, aujourd'hui, quelle tristesse !
Et quel silence désolant !
Et comme elle a vieilli, l'hôtesse !
Le vin, même, est moins pétillant !

C'est que la beauté qui rayonne
Est un ineffable trésor,
Et son immortelle couronne
Sur tout répand son reflet d'or !

F.-M. LUZEL.

Hagueneau, mai 1856.



RAPPORT

DE LA

COMMISSION CHARGÉE PAR LA SOCIÉTÉ ACADEMIQUE

DE BREST

DE SIGNALER LES OBJETS D'ART EXISTANT DANS
L'ARRONDISSEMENT DE BREST

La commission que vous aviez nommée pour faire le rapport demandé par M. le ministre sur les objets d'art dans notre arrondissement, vient vous apporter son travail et vous rendre compte de la manière dont elle a tâché de l'accomplir.

Dans le cadre tracé par les instructions ministérielles, elle a cru devoir faire entrer seulement le petit nombre de statues et de tableaux mentionnés dans ce rapport.

En fait d'édifices dignes d'être décrits, elle aurait pu choisir l'église de Notre - Dame du Folgoët. Mais cette

église est déjà classée parmi les monuments historiques, et dès lors il nous a semblé que sa place n'était pas marquée dans un travail dont le but est de faire connaître ce qui peut avoir échappé aux investigations antérieures.

Le rapport, au lieu de donner de longs développements sur les objets dont il parle, a plutôt cherché à se restreindre, afin de se conformer à la marche indiquée par les instructions. Aux détails que nous a fournis l'examen particulier de chacune des statues, nous avons joint des renseignements et des dates pris dans l'*Histoire de Brest*, par M. Levot.

Chacun des tableaux a été l'objet d'une étude consciencieuse.

Si des œuvres d'art nous ont échappé, et s'il en est d'autres que la Société veuille ajouter à celles dont nous parlons, nous lui remettons notre travail avec le désir qu'il puisse y être fait les additions ou les modifications qu'elle jugerait convenables.

Ce qui appartient au Musée naissant de Brest devant fournir le sujet d'un rapport spécial (1), les objets d'art dont nous allons parler, concernant la statuaire ou la peinture dans l'arrondissement de Brest, seront bien peu nombreux.

La ville de Brest, en y comprenant le port de guerre, possède quatre groupes en marbre blanc, un peu plus

(1) Adressé par l'administration municipale.

grands que nature, et dont voici la provenance. Les derniers travaux du Cours-Dajot touchaient à leur fin en l'an ix, quand le maire de la ville et la députation du Finistère au Corps législatif demandèrent au gouvernement deux statues pour orner cette promenade.

Le ministre Chaptal fit savoir, le 14 germinal an ix, qu'on mettait à la disposition de la ville deux statues en marbre de Coysevox, prises dans le Musée des monuments français.

L'une d'elles, disait-il, est un fleuve assis sur un cheval marin et l'autre une rivière tenant une corne d'abondance.

Au mois de septembre suivant, le ministre accorda à la ville deux nouvelles statues, qu'il annonçait être une Néréide assise sur un dauphin et un Méléagre poursuivant un cerf. En parlant plus particulièrement de chacun de ces groupes, nous ferons connaître les désignations qui ont paru leur mieux convenir.

On n'attendit pas l'arrivée des statues pour commencer les travaux de placement. Le 1^{er} vendémiaire an x (23 septembre 1801), anniversaire de la fondation de la république, M. Caffarelli, préfet maritime, posa la première pierre du piédestal de la statue du bas du Cours, désignée dans la lettre comme représentant une rivière et généralement connue sous le nom de l'*Abondance*. La cérémonie se fit solennellement en présence des troupes et des autorités, avec accompagnement de musique, de chants et de discours. Sous cette pierre fut déposée une boîte de plomb renfermant une table en cuivre, sur laquelle étaient inscrits les noms des principaux fonctionnaires de la république et de la ville, ainsi que la date de la fon-

dation; on y mit en outre différentes pièces de monnaies de type républicain.

Le 18 brumaire suivant (9 novembre), eut lieu la pose de la première pierre du piédestal destiné à la statue du fleuve, à laquelle nous donnerons avec le public le nom de *Neptune*. C'était le jour de la fête célébrée à l'occasion de la signature des préliminaires de la paix d'Amiens. Après que la lecture de ce document diplomatique eût été donnée sur le Champ-de-Bataille, les autorités se rendirent sur le Cours où les attendaient les troupes rangées en bataille. L'honneur de poser la première pierre fut déferé au lieutenant-général Gravina, commandant de l'armée navale espagnole mouillée dans la rade. Le maire ayant remis un marteau à ce général et une truelle au vice-amiral Villaret-Joyeuse, ils assujettirent la pierre que Gravina avait posée et sous laquelle on plaça une boîte en plomb, scellée, renfermant comme la première une table de cuivre sur laquelle étaient la date du 18 brumaire et les titres du général Gravina ajoutés aux noms contenus dans la table précédente.

Peu après arrivèrent les statues.

La Rivière ou l'Abondance

Cette statue représente une femme assise sur un rocher, tenant de la main gauche une corne d'abondance et de la droite une urne penchée d'où s'échappe un courant d'eau. Un petit génie assis à ses pieds, a la main gauche élevée vers l'eau qui sort de l'urne et qu'il semble accueillir avec empressement. Son bras droit est appuyé sur une urne d'où s'écoule également de l'eau, et de la main droite il tient des fruits. Ce petit personnage symbolise, dit-on, la germination. Quant à la figure allégorique, appelée l'*Abondance* à cause de l'attribut qu'elle tient dans la main, elle paraîtrait plutôt personnifier la fertilisation.

A l'époque où il venait d'être terminé par Coysevox, ce groupe fut placé à gauche en entrant dans la grande cour du château de Versailles.

Depuis qu'il a été posé à la place qu'il occupe actuellement, il avait subi plusieurs mutilations par suite de coups de pierres ou d'autres projectiles lancés soit par des enfants, soit par des gens ivres ou grossiers, qui ne manquent pas dans une ville maritime. L'un des pieds de l'*Abondance* a été rétabli, il y a trente-cinq ans, par M. Suc, artiste nantais, qui ne fit pas, en cette occasion, preuve de son talent ordinaire. D'autres réparations ont eu lieu, le nez, l'index et le petit doigt de la main droite dans la même statue

avaient été cassés et sont rétablis. Le petit doigt de la main gauche de l'enfant et l'index de sa main droite ont également été remplacés, mais ces travaux laissent généralement à désirer (1).

Le Neptune.

La seconde statue du Cours, désignée comme un fleuve dans l'envoi du ministre, est un *Neptune* exécuté par Coysevox pour orner la cascade de Marly, près de laquelle il avait été placé. Le dieu, assis sur un cheval marin, tient des deux mains un trident dont il semble vouloir enfoncer les pointes dans le cou de l'animal, tandis que celui-ci retourne la tête comme pour exprimer la crainte ou la douleur qu'il ressent. Les pointes du trident sont cassées et l'avant-bras droit a été réparé. Ce sont les seules dégradations que nous ayons remarquées sur ce morceau de sculpture, que le voisinage d'un factionnaire aura peut-être mieux préservé que le précédent. Malheureusement il est dans un état de malpropreté qui pourrait bien nuire à sa conservation.

(1) Le pied gauche de l'*Abondance* a perdu plusieurs doigts qui n'ont pas été remplacés.

Le Méléagre

Ce marbre fait partie des objets mis à la disposition de la ville par une seconde concession du ministre. Le nom d'*Actéon* lui conviendrait mieux que celui de Méléagre sous lequel il avait été annoncé. En effet, Méléagre est ordinairement représenté tenant en ses mains la hure du sanglier de Calydon tué par lui, exploit qui fut même la cause indirecte de sa mort. Ici c'est un chasseur saisissant un cerf par une corne et lui plongeant un couteau dans la gorge; il tient sous lui l'animal couché à terre.

Cette œuvre de Coustou, élève et neveu de Coysevox, avait été posée, en 1706, près de la grande pièce d'eau de Marly. A Brest on avait d'abord projeté de la mettre sur la place du Champ-de-Bataille; puis, d'après les réclamations des habitants du côté de Recouvrance, il fut décidé de l'élever sur la place de St-Sauveur. On le déposa vers le milieu du bastion du Conquet en l'entourant de planches; mais les enfants pénétrèrent dans l'enceinte et il devint le point de mire de leurs projectiles. Pour le soustraire à ces attaques on le transporta dans l'ancien hôpital où il resta jusqu'en 1818 ou 1819, et il fut placé alors au-dessus de la fontaine érigée sur le marché de Saint-Louis. Il se trouve aujourd'hui dans une des cours de la mairie, et tellement mutilé qu'on ne peut distinguer si l'animal est un cerf, ni quelle était l'action du chasseur. L'homme est, en effet, privé de ses bras, de sa jambe gauche, il a de plus le nez cassé et

les doigts du pied restant fort dégradés. Les cornes et les oreilles du cerf manquent totalement, ses deux jambes de devant et le nez sont cassés. Gisant à terre sous toutes les intempéries, ce qui reste de ce bel ouvrage de Coustou est dans un état de malpropreté qui doit en hâter les dégradations. Si l'on en vient à le restaurer un jour, il est à désirer qu'on le place au musée, afin qu'il ne soit plus, comme par le passé, en butte à des actes de vandalisme.

On conserve à la mairie quelques fragments des bois du cerf ; ils sont eux-mêmes en un triste état ; mais, s'ils ne peuvent être réemployés, ils pourront au moins servir de modèle quand on voudra procéder à la restauration.

L'Amphitrite

Cette gracieuse statue envoyée sous le nom de *Néréide* est l'*Amphitrite* sculptée par Coysevox pour orner la cascade de Marly près de laquelle elle resta jusqu'à la Révolution. La ville de Brest la donna à la marine, en reconnaissance de quelques services ; et le préfet maritime, M. Caffarelli, la fit placer en l'an xiii dans le port de guerre, sur l'esplanade en face de la porte d'entrée du magasin général. La déesse est assise sur un dauphin ; un petit génie couché à ses pieds s'appuie sur la tête du dauphin et tient une coquille dans ses mains. Ce groupe est en bon état, sauf trois doigts de la main gauche de la déesse et l'extrémité de deux doigts de la main droite.

Martyre de sainte Félicité

L'autel des Saints-Anges, au transept de droite de l'église Saint-Louis, à Brest, est surmonté d'un tableau à l'huile, sur toile, d'une hauteur de 2^m23 sur une largeur de 1^m45, sans y comprendre les parties recouvertes par l'encadrement.

C'est le martyre de sainte Félicité et de ses sept enfants, peint par Bounieu (Michel-Honoré), né à Marseille en 1740. Ce tableau provient de l'église des Sept-Saints, aujourd'hui démolie, dont il ornait le maître-autel.

Cambry a commis une erreur, croyons-nous, en l'appelant le Massacre des Machabées.

Sainte Félicité exhorte ses fils à mourir chrétiennement; sa foi la rend courageuse, mais sa tendresse maternelle donne à son visage l'expression de la douleur. Elle occupe le centre de la composition. Autour d'elle sont ses enfants, les uns déjà morts, d'autres succombant sous les coups, ceux-ci enfin attendant le supplice; les bourreaux et des soldats romains relient entre elles ces diverses figures. A gauche de la toile, un peu plus loin que le personnage principal, s'élève une estrade d'où le préfet de la ville, Publius, assis entre ses deux assesseurs, préside à cette cruelle exécution. Une colonnade d'ordre ionique, repré-

sentant la façade latérale d'un temple, forme le fond de la droite du tableau; au-delà et vers le milieu, un pont à plusieurs arches est jeté sur un cours d'eau; puis, en arrière, une haute muraille couronnée de peupliers. Entre cette muraille et la colonnade de droite se profile la silhouette d'un autre temple dont on aperçoit une partie du fronton et l'un des côtés. Le lointain, très-indécis, laisse deviner une agglomération d'édifices.

Ce tableau est bien conservé; cependant la toile est sensiblement onduée, ce qui nuit à l'effet qu'il doit produire.

La commission a fait de nombreuses recherches et s'est livrée à une étude consciencieuse de cette œuvre; aussi pour elle il est hors de doute que la page d'histoire, interprétée par l'artiste, est le martyre de sainte Félicité et non le massacre des Machabées.

Tableau de l'ancienne Église de Guipavas

La chapelle du Reun, au bourg de Guipavas, possède un tableau à l'huile qui rappelle l'école française et semble posséder certaines qualités artistiques.

La toile à 1^m 33 de hauteur sur 1^m 74 de largeur.

Cette composition pourrait s'intituler :

Des anges recueillant le sang du Christ.

Elle ne porte aucune signature, et l'auteur en est inconnu.

Le Sauveur, vu presque de face, est debout derrière une table étroite. Sa tête, couronnée d'épines, est légèrement penchée à droite. Un manteau rouge couvre ses épaules et tout le bras droit; la poitrine est nue, l'avant-bras s'y appuie et de la main il indique sa blessure au-dessous du sein droit; un jet de sang s'échappe de la plaie.

La tête, lourdement peinte, manque de transparence dans les ombres. Notre Seigneur est environné d'anges, dont deux sur le premier plan. Celui de droite, les coudes appuyés sur la table, joint les mains dans l'attitude de la prière; la tête est inclinée en arrière, le regard tourné vers Jésus-Christ, et l'expression charmante. Celui qui lui fait pendant à gauche, élève un vase en métal dont le couvercle renversé repose sur la table. Il recueille le sang du Christ. Cette figure, correctement dessinée, est bien modelée; le clair-obscur est habilement réparti et les ombres sont transparentes.

Les autres anges, groupés autour du Seigneur, le contemplent douloureusement.

Le fond du tableau est formé de nuées qui laissent apercevoir des têtes d'anges.

Les personnages sont de grandeur naturelle, mais le bas du corps est dissimulé.

Le haut du tableau est la partie la plus détériorée; une déchirure d'environ 30 centimètres d'étendue laisse voir que déjà on y a appliqué une seconde toile par derrière.

Tableau de l'Eglise de Saint-Marc.

La nouvelle église de Saint-Marc, près de Brest, sur le chemin du Moulin-Blanc, possède un tableau à l'huile, dont l'auteur est inconnu, mais qui a de la valeur et mérite d'être signalé.

Il a 4 mètres environ sur 3 mètres et représente la circoncision de Jésus-Christ. Les figures sont à peu près de grandeur naturelle.

Au centre de la composition est l'enfant soutenu au-dessus d'un bassin par le grand-prêtre; aux côtés saint Joseph et une femme voilée. Derrière ces personnages on en voit plusieurs autres dans diverses attitudes. Au haut du tableau deux petits anges d'une couleur un peu lourde portent une gloire où se trouve le signe du Sacré-Cœur de Jésus. Ce groupe plus moderne que le reste et d'une exécution bien inférieure fait supposer que le propriétaire du tableau aura voulu en faire un tableau d'église.

En bas, à droite, un jeune garçon avec le costume des pages de Charles IX indique que cette composition doit dater du règne de ce roi (1560-1575), époque où florissait Paul Véronèse, sujet lui-même à de pareils anachronismes dans les costumes. Avons-nous ici un original de l'école vénitienne du seizième siècle ou une bonne copie ? Nous ne savons. Ce qui augmente notre doute, c'est un petit médaillon placé à droite et contenant une vue de la maison de Jésus à Bethléem. Ces sortes d'accessoires, destinés à compléter l'idée principale d'un sujet, sont plutôt dans la manière des peintres allemands ou flamands qui en ont souvent employé d'analogues. D'un autre côté, la couleur de ce tableau paraît italienne.

Tableau de l'Eglise de Landerneau.

Dans l'église de Saint-Houardon, à Landerneau, il y a deux tableaux de peintres connus.

L'un, de M. Jobbé-Duval, est une descente de croix.

L'autre, de M. Yan-Dargent, représente saint Houardon assis dans une auge de pierre que des anges poussent sur la mer dans les parages de la rade de Brest.

Ces deux compositions ne sont pas ce que leurs auteurs ont fait de mieux; nous nous bornerons donc à les citer pour mémoire.

P. LE GUEN. — VILMER. — H. HOMBRON.

Brest, le 4 novembre 1876.

BIOGRAPHIE BRETONNE

NOTE RECTIFICATIVE

La *Biographie bretonne* a consacré quelques colonnes à la mémoire d'un jeune homme que sa mort tragique a rendu plus célèbre que ses œuvres, bien oubliées aujourd'hui. (Voir t. II, p. 197.) Auguste Lebras, entraîné sans doute par son ami Victor Enousse, s'est suicidé avec celui-ci dans la nuit du 16 au 17 février 1832.

Sur des renseignements inexacts, nous avons fait naître Lebras en 1816 : il n'aurait pas eu encore 16 ans lorsqu'il a mis fin à ses jours. C'était peu vraisemblable; aussi avons-nous voulu contrôler les indications qui nous avaient été fournies et nous sommes arrivé à retrouver l'acte de naissance de Lebras. Nous savons maintenant qu'il était âgé de plus de 21 ans lorsqu'il a accompli la fatale résolution que des déboires littéraires lui ont inspirée.

L'acte de naissance dont nous donnons ci-après une copie nous apprend qu'il faut orthographier *Le Bras* le nom de famille que nous avons écrit *Lebras*, et nous renseigne sur ses prénoms *Louis-Pierre-Auguste* au lieu d'*Auguste* seul. Nous devons la copie de cet acte à l'obligeance de M. d'Haucour, président du Tribunal civil de Lorient.

« L'an mil huit cent onze, le 31 janvier, à trois heures après-midi, par-devant nous, Pierre Lemir, adjoint à la mairie de Lorient, faisant les fonctions d'officier de l'état-civil, en vertu de la délégation spéciale de M. le Maire, sont comparus : le sieur Jean-Marie Le Bras, avoué près le tribunal de 1^{re} instance séant à Lorient, âgé de 46 ans, lequel nous a présenté un enfant du sexe masculin, né rue Traversière, n° 16, à cinq heures du matin du jour d'hier, de lui déclarant et de dame Angélique-Hyacinthe Loher, son épouse, mariés à Hennebont en ce département, le 9 juin 1806, et domiciliés en cette commune, et auquel il a déclaré vouloir donner les prénoms de *Louis-Pierre-Auguste*, lesdites déclaration et présentation faites en présence des sieurs Jean-Pierre Loher, commis de négociant, âgé de 29 ans, frère de la mère de l'enfant, domicilié en cette commune, et Jean-Julien Loher, notaire impérial, âgé de 63 ans, aïeul maternel dudit enfant, accompagnés de demoiselle Louise-Marguerite Loher, sœur de la mère dudit enfant, domiciliés à Hennebont, et après lecture faite du présent acte de naissance, sous notre seing, ceux du père et des témoins.

» Signé : LEMIR, adjoint.

» LE BRAS, LOHER, LOHER, L. LOHER. »

Louis-Pierre-Auguste Le Bras est donc né à Lorient, le 30 janvier 1811, et non le 18 juillet 1816.

FRÉDÉRIC SAULNIER,
Président du Tribunal civil de Dieppe.

PROJETS
DE
DESCENTES EN ANGLETERRE
SOUS
LOUIS XV ET LOUIS XVI

Si l'histoire a le droit, comme le devoir, d'infliger de nombreux et sévères reproches à Louis XV, du moins, doit-elle, par atténuation, lui tenir compte de quelques aspirations patriotiques et généreuses. Sans s'arrêter à ses timides sympathies pour l'indépendance et l'unité de la Pologne, on peut rappeler sa constante pensée de contrebalancer la puissance de l'Angleterre par l'invasion de son propre territoire. On en trouve la preuve dans les très-intéressants articles publiés par M. William P. Eger-ton dans la *Revue contemporaine* (2^e série, t. LV et LVI), à l'aide de documents authentiques et inédits, ne formant pas moins d'une soixantaine de cahiers dont plusieurs très-volumineux, et contenant des plans de grandes descentes en Angleterre, de descentes partielles sur quelques points du littoral, d'invasions en Irlande et de pro-

jets contre les colonies anglaises. Encore existants au commencement de ce siècle, dans les archives françaises, ils furent utilement consultés par le Directoire lors de ses projets d'invasion de l'Irlande, et plus tard, selon toute vraisemblance, par Napoléon qui appliqua à son projet de descente les idées émises en 1761 par le maréchal de Belle-Isle. Ces documents nous apprennent encore que pendant la guerre de 1778, la France obtint de précieux renseignements de M. Hamilton, officier de la marine anglaise, qui avait déserté et passé en France au moment où cette guerre allait éclater. Ce transfuge s'embarqua en 1779 sur le vaisseau que montait le lieutenant général d'Orvilliers qui ne put ou n'osa suivre ses conseils dont le succès, comme nous le verrons, était assuré. Là ne se borna pas le concours d'Hamilton. Du 1^{er} mai 1778 au 23 juin 1781, il adressa à M. de Sartine vingt-trois mémoires portant le cachet d'une grande sagacité sur les moyens d'opérer l'invasion de l'Angleterre et de combattre cette puissance dans les mers d'Europe et d'Amérique. Ces documents sont aujourd'hui en la possession d'une personne d'Angleterre, que M. Egerton ne nomme pas, mais qui les lui a communiqués, ce qui lui a permis d'en faire une analyse très-détaillée ne comprenant pas moins de 134 pages.

Si la France était bien servie à Versailles par Hamilton, elle ne l'était pas moins bien à Londres par un autre Anglais qui correspondait avec le gouvernement français, soit directement, soit par l'intermédiaire de son compatriote. Cet agent, des mieux informés, — les événements le prouvèrent, — devait recevoir les confidences directes, ou par l'intermédiaire d'un affidé, de quelque personnage en position de connaître toutes les mesures prises ou projetées par le gouvernement anglais.

Il nous a semblé qu'il ne serait pas sans intérêt d'extraire des documents produits par M. Egerton ce qu'ils renferment d'essentiel, et de les compléter par ceux que nous avons recueillis de notre côté, notamment par les plus importantes des lettres de l'Anglais résidant à Londres, lettres ignorées de M. Egerton et dignes d'être connues.

Comme Louis XIV, son petit-fils essaya de restaurer les Stuarts. Ce fut le but principal de la descente projetée en 1744. Il fit armer alors à Brest et à Rochefort vingt-six vaisseaux et de nombreux transports qui devaient débarquer sur les côtes d'Angleterre vingt-quatre mille hommes de troupes commandées par Maurice, comte de Saxe, embarqué sur le même vaisseau que Charles-Edouard, fils de Jacques II, connu sous le nom de *Prétendant*. L'armée navale avait pour chef le lieutenant général, comte de Roquefeuil, âgé de soixante-dix ans. Sa mort, en mer, et une tempête qui, peu après, dispersa les vaisseaux, firent avorter l'entreprise.

L'année suivante, de nouveaux projets de descente furent discutés ; on s'arrêta à celui qu'avait proposé Lally-Tollendal, célèbre plus tard par sa mission dans l'Inde et par l'inique condamnation dont il fut frappé à son retour. Baron de Tollendal, en Irlande, il appartenait à une très-ancienne famille de ce pays qui avait porté jusqu'en 1541 le titre de *Cheftain*, et avait émigré à la suite des Stuarts. Né en janvier 1702 à Romans (Dauphiné), il avait, à l'âge de huit ans, assisté au siège de Girone aux côtés de son père qui commandait le régiment irlandais au service de la France. A douze ans, il montait, comme capitaine, sa première garde de tranchée devant Barcelone. On avait créé pour lui et sous son nom, en 1744, un nouveau régiment irlandais. En quatre mois, il l'avait si bien or-

ganisé qu'on lui avait dû la prise de Tournai. A Fontenoy, de l'aveu du maréchal de Saxe, la brigade irlandaise avait décidé la victoire en dispersant à la baïonnette la colonne anglaise qu'avaient ouverte l'artillerie du duc de Richelieu et la cavalerie de la maison du roi. Louis XV l'avait nommé brigadier sur le champ de bataille.

Le moment était on ne peut plus favorable au succès du plan de Lally ; l'Angleterre était dégarnie de troupes, mais à l'ardeur qui s'était d'abord manifestée en faveur du prétendant, avait bientôt succédé une opposition ingénieuse à trouver des obstacles au succès de l'entreprise. Impatient de ces retards, Charles-Edouard se décida à tenter l'aventure avec sept ou huit officiers irlandais ou écossais dévoués à sa cause. Persuadé que sa présence suffirait à rallier ses partisans, il n'emporta, pour moyens d'attaque, que 1,800 sabres, 1,200 fusils et une somme de 24,000 fr. Le prince, déguisé en prêtre irlandais, partit de Saint-Nazaire, avec ses compagnons, le 4 juillet, sur la frégate de trente-cinq canons, la *Dontelle*, mise à sa disposition par son armateur, M. Walsh, négociant irlandais, établi à Nantes. La *Dontelle*, dont M. Walsh prit lui-même le commandement, était escortée par le vaisseau de cinquante canons, l'*Elisabeth*, armé en course par un négociant de Dunkerque, frété par le même M. Walsh et commandé par M. Pierre Dehan, son armateur.

« C'était alors l'usage, dit Voltaire, que le ministère de la marine prêtât des vaisseaux de guerre aux armateurs et négociants qui payaient une somme au roi et qui entretenaient l'équipage à leurs dépens pendant le temps de la course. Le ministre de la marine et le roi lui-même ignoraient à quoi ce vaisseau devait servir. »

Les deux navires étaient dans la Manche lorsqu'ils rencontrèrent, le 20 juillet, une escadre de quatorze voiles

qui se trouvait à cinq lieues au vent à eux. Le vaisseau de soixante-quatorze canons le *Lion*, se détacha de cette escadre, et bientôt la lutte s'engagea entre lui et l'*Elisabeth*. Un boulet de canon emporta, dès la seconde bordée, le commandant du vaisseau français que remplaça son lieutenant Pierre-Jean Bart, neveu de l'illustre chef d'escadre, et qui dans cette journée, comme dans beaucoup d'autres, se montra digne de porter ce nom. Lorsque le nouveau capitaine monta sur le pont, le gréement du vaisseau était déjà haché, et il ne tarda pas à perdre son gouvernail. Il essaya néanmoins de se laisser porter sur son adversaire pour l'aborder, mais celui-ci ayant évité l'abordage, il fallut combattre bord à bord, l'*Elisabeth* usant pour se maintenir constamment par le travers de l'ennemi, des faibles moyens qui lui restaient. Le combat se continua ainsi, cinq heures durant, avec un égal acharnement de part et d'autre. Le *Lion* avait alors un de ses bas mâts coupé, son grand mât de hune, sa grande vergue et la plupart de ses agrès en lambeaux; il amena son pavillon et cessa le feu. Bart suspendit alors le sien. Comme il envoyait ses embarcations à bord du *Lion* pour l'amarrer, les deux vaisseaux firent à la fois un mouvement, l'un sur tribord, l'autre sur babord, mouvement qui les sépara. L'anglais ne tarda pas à en profiter; il rehissa subitement son pavillon, canonna les embarcations, força de voiles, et avant que l'*Elisabeth*, sans gréement, sans gouvernail, hors d'état par conséquent d'évoluer rapidement, eût pu se mettre en chasse, le *Lion* avait gagné un espace suffisant pour n'avoir plus rien à craindre; il se trouvait le lendemain à quatre lieues au vent. Ce fut le tour de l'*Elisabeth* de prendre chasse. Cent boulets en plein bois, douze à la flottaison, quarante dans les mâts, cinquante-cinq hommes tués et cent quatre-vingts hors de combat n'empêchèrent pas l'*Elisabeth* de rentrer à Dunkerque.

Le *Lion*, aussi maltraité, avait perdu tous ses officiers. La *Dontelle* n'était pas restée simple spectatrice du combat. A deux reprises, elle avait tenté de porter secours à l'*Elisabeth* ; mais, repoussée à chaque fois par les canons de retraite du *Lion*, elle continua sa route vers les Hébrides. A la première bordée du *Lion*, Charles-Édouard, oubliant l'habit qu'il portait, était accouru sur le pont et avait demandé une épée. Le capitaine Walsh, usant de son autorité, l'avait pris par le bras en lui disant : « M. l'abbé, votre place n'est pas ici, retournez dans la chambre des passagers. » Le prince, se faisant violence, avait obéi. On apercevait les côtes de l'Ecosse, lorsque de nouveaux ennemis furent signalés vers le sud de Long-Island. C'étaient trois vaisseaux de guerre qu'on évita en longeant, à l'ouest, l'île de Barra. De l'île d'Eriska, où il débarqua le 20 juillet 1745 (1), le prince, après quelques jours employés à se concerter avec les chefs des clans écossais, s'avança sur le sol de l'Ecosse.

A la nouvelle de ses premiers succès, Lally courut à Versailles et assiégea les ministres, ne leur laissant ni repos ni trêve qu'il n'en eût obtenu l'assurance que des secours lui seraient envoyés. Une flotte fut préparée à Calais et à Boulogne, une armée rassemblée et l'embarquement fixé au mois de janvier 1746. Le 20 décembre 1745, le duc de Richelieu fut nommé général en chef et Lally, maréchal général des logis de cette armée. Lally partit seul d'abord avec de faibles secours en hommes et en argent. De nouvelles lenteurs permirent à l'Angleterre

(1) Walter Scott (*Waverley*, chapitre XL), dit qu'il s'embarqua, pour l'Ecosse le 20 juin, débarqua à Loch Sunar, le 24 juillet, et fut reçu dans la maison de M. Macdonald de Kinloch-Moidart, comte d'Argyle. Il donne en outre les noms de ses principaux compagnons.

de bloquer Boulogne et Calais. Dunkerque et Ostende furent alors désignés comme point de départ. Malade ou plutôt mécontent de ces retards, Richelieu demanda son rappel.

Du 31 décembre 1745 au 3 janvier suivant, le temps fut on ne peut plus favorable au départ de l'expédition de Dunkerque, car pendant soixante-douze heures consécutives le vent souffla avec violence du S.-S.-O. Tout était prêt, tout était embarqué, l'ordre de partir était parvenu. On ne partit pas, parce que les chevaux de l'artillerie n'étaient pas arrivés. Comme si l'on n'avait pas pu se servir provisoirement des chevaux de la cavalerie, d'un emploi secondaire dans un pays où l'infanterie est presque seule appelée à agir ! Retard fatal ! Le succès de la descente était possible et même facile, comme le témoigne la lettre suivante, écrite, le 31 décembre 1745, à M. Norris, commandant du fort de Déal, aux Dunes, par l'amiral de Vernon, qui croisait alors dans la Manche :

« J'ai reçu hier de Dunkerque l'avis que les ennemis avaient fait partir par Calais un grand nombre de bateaux, dont plusieurs chargés de canons, affûts, poudre, boulets et autres munitions de guerre ; que le général Lowendhal et plusieurs officiers généraux étaient à Dunkerque avec un jeune homme qu'ils appelaient *prince*, que l'on disait être l'autre fils du prétendant (le cardinal duc d'Yorck). Comme je ne puis douter qu'ils ne se préparaient à faire une descente et que j'ai lieu de croire qu'ils ont dessein de la faire à Dungeness, où plusieurs vaisseaux sont actuellement en croisière, mon projet est de me mettre demain en mouvement avec une partie de ma flotte. Si le vent et le temps continuent d'être aussi favorables qu'ils le sont présentement pour la descente, *comme il me sera impossible alors de les empêcher de gagner*

la terre, j'ai cru qu'il était de mon devoir du service de Sa Majesté de vous en avertir. Je vous prie de communiquer cette lettre au maire de Deal et à ceux des villes voisines, afin qu'on se rassemble pour la cause commune. Veuillez également les instruire que mes signaux, pour dénoncer l'approche de l'ennemi, seront un pavillon rouge au haut de mon mât de hune, et un coup de canon tiré de demi-heure en demi-heure. »

Un mois après (28 janvier 1746) Charles Edouard remportait la victoire de Falkirck. « A l'arrière-garde, dit M. Amédée Pichot (*Histoire de Charles-Edouard*, édition de 1833, t. 2, p. 179), il reconnut avec plaisir les derniers soldats arrivés de France, et avec eux M. de Lally. » — « Eh bien ! Lally, lui dit-il, ces Anglais vous connaissent ; ils étaient à Fontenoy. » — Oui, mon prince, répondit Lally, mais pour renouveler connaissance, nous aimerions mieux, mes officiers et moi, être un peu plus près du premier feu. » Charles-Edouard ne pouvait enlever aux clans privilégiés l'honneur de la première attaque, mais pour profiter aussi de l'expérience des officiers français, il en désigna plusieurs pour faire le service d'officiers d'ordonnance et pria M. de Lally d'être un de ses aides-de-camp.

Il y avait une grande affinité entre le prince et l'aide-de-camp. Même bravoure, même témérité, l'on pourrait dire, chez l'un et l'autre : le dévouement de Lally était tel qu'on serait tenté de croire qu'il regardait comme sienne la cause de Charles-Edouard. Après avoir vaillamment combattu à ses côtés à Falkirck, Lally courut à Londres, en Espagne et en Irlande. Revenu à Londres, où sa tête était mise à prix, il fut averti à temps que des agents de la police anglaise s'approchaient de la maison où il était logé, il n'eut que le temps de s'habiller en matelot. Il se

dirigeait vers la mer, lorsqu'il fut rencontré par des contrebandiers qui, ayant besoin d'une recrue, l'enrôlèrent de force ; au bout de quelques pas, le nouveau matelot entendit l'un de ses compagnons leur proposer de chercher le brigadier Lally dont la capture, d'après une proclamation, serait bien payée. Lally, se mêlant à la conversation, leur fit croire qu'il n'était pas étranger à la fuite du proscrit, et que s'ils voulaient se fier à lui, il le leur livrerait sur les côtes de France, où il ne tenait qu'à eux de parvenir en quelques heures. Les contrebandiers se laissèrent persuader, et Lally, devenu leur pilote, les conduisit à Boulogne, où il les fit arrêter par les gardes-côtes français. Conduit ainsi que ses compagnons, sur sa demande, devant le marquis d'Avray et le marquis de Crillon, commandant l'un la province, l'autre la ville, il se fit reconnaître de ces deux officiers qui l'affranchirent gaîment de son étrange enrôlement. Peu après, la bataille de Culloden (16 avril 1746), mit à néant les espérances des Jacobites.

Au début de la guerre de Sept ans, un mémoire dont l'auteur est resté anonyme fut présenté au roi sous ce titre : *Idées d'un Français sur la nécessité, les moyens et les suites d'une descente dans la Grande-Bretagne, — Dresde, ce 1^{er} mars 1756.* — Ce mémoire, œuvre évidente d'un militaire instruit et judicieux, a dû être connu de Napoléon, car on y trouvait exposées des idées analogues à celles du système d'invasion qu'il projetait d'appliquer en 1803 sur une vaste échelle. Comme la France ne disposait en 1756 que de l'escadre de Brest, inférieure aux forces que les Anglais pouvaient rassembler dans la Manche, l'écrivain anonyme croyait compenser, dans une certaine mesure, cette infériorité en renforçant cette escadre « des navires de tous les armateurs des côtes de Bretagne et de Normandie,

depuis Saint-Malo jusqu'à Boulogne qui, successivement, la rallieraient à la hauteur des différents ports, » et que l'on arriverait ainsi, sinon à vaincre la flotte anglaise, du moins à lui dérober le passage. L'auteur s'était particulièrement attaché à résoudre les difficultés que pouvait rencontrer l'embarquement des soldats, de l'artillerie et surtout des chevaux qu'on aurait placés, au nombre de vingt-cinq, sur des galiotes écuries, semblables à celles qu'on essaya en 1803, mais auxquelles on renonça après en avoir construit une quinzaine, et qu'on remplaça par les bateaux canonniers contenant, au centre, une petite écurie pour deux chevaux seulement.

La victoire remportée par La Galissonnière sur l'infortuné Byng le 17 mai 1756 et la conquête par le duc de Richelieu, le mois suivant, de Port-Mahon et de l'île de Minorque portèrent à son comble l'irritation des Anglais qui voulurent se venger de ces pertes en attaquant Saint-Malo en juin 1758, Cherbourg au mois d'août suivant; enfin, en opérant une descente à Saint-Cast, le 11 septembre de la même année. Ils furent repoussés, mais une revanche de ces attaques était sollicitée par l'opinion publique. Cette revanche souriait à M. le maréchal de Belle-Isle, ministre de la guerre depuis le 3 mars 1758, l'un des plus ardents promoteurs d'une descente; il en poursuivait la réalisation avec une ardeur toute juvénile. Son plan était de concentrer le long de la côte, entre Boulogne et Ambleteuse, un nombre de bâtiments suffisant au transport de cinquante mille hommes qui, en attendant leur départ, seraient efficacement protégés contre toute attaque des Anglais par plus de cent bouches à feu qu'il avait déjà fait placer le long de cette côte, et par des *prames* et chaloupes pourvues d'artillerie.

Ce projet, combattu par plusieurs officiers généraux,

fut abandonné, mais on en étudia d'autres au nombre desquels était celui qui avait eu de si belles chances de succès quinze ans auparavant. Celui auquel on s'arrêta était excentrique, et par cela même susceptible de réussir. « Il s'agissait cette fois (*Revue contemporaine*, 2^e série, t. LV, p. 13), de tenter le passage, non plus dans la Manche, où l'Angleterre était sur ses gardes, mais par la mer du Nord. L'expédition devait partir d'Ostende, aborder sur la côte d'Essex, à douze ou treize milles en amont de la Tamise, à l'embouchure de la rivière Blackwater. On promettait là aux Français, dans les environs de Maldon, une vaste étendue de plage de l'accès le plus facile et totalement dégarnie de troupes. Ce plan déjouait toutes les prévisions des Anglais dont les plus grandes forces étaient employées à garder le littoral de la Manche sur une étendue de plus de cent lieues, de Plymouth à l'embouchure de la Tamise. Par la descente du côté de Maldon, on tournait cette ligne de défense. L'armée expéditionnaire se trouvait immédiatement portée à dix lieues de Londres dans un pays absolument ouvert. Dès la seconde marche, après avoir traversé la petite rivière de Lea, partout guéable, on pouvait occuper une position avantageuse, à trois lieues au nord de Londres, de Barnet à Enfield, sur des hauteurs qui dominant cette capitale, tandis que l'Anglais, pour faire face à cette attaque imprévue, était forcé de rappeler principalement ses forces éparses sur les côtes de la Manche, à des distances de vingt, trente et cinquante lieues. Ce plan offrait des avantages qui compensaient avec usure l'allongement de la traversée. Le vent d'E.-S.-E., favorable pour son exécution, repoussait les vaisseaux anglais dans la Manche. La bizarrerie même de l'entreprise était une de ses chances principales de succès. Toute l'attention des Anglais était portée dans ce temps-là vers les ports français de la Manche où l'on

avait rassemblé, où l'on fabriquait encore des bateaux plats, comme pour faire une tentative sur Douvres ou Plymouth ; on continuait avec éclat ces préparatifs qui auraient même pu aboutir véritablement à une diversion sur la côte méridionale, au milieu du désarroi causé par le débarquement sur un point principal. Enfin, ce projet sur Maldon offrait un moyen de convoyer la flotte de débarquement en donnant le change à l'ennemi sur la destination des vaisseaux qui, sortant de Brest, Lorient, Rochefort, sembleraient partir pour l'Amérique, mais qui, en réalité, feraient route par l'ouest de l'Irlande et de l'Ecosse, passeraient par les Orcades, dans la mer du Nord, pour se rabattre sur Ostende. »

Ou l'audacieux coup de main tenté, la même année, par l'intrépide corsaire Thurot faisait partie de ce plan, ou ce fut un ballon d'essai lancé pour qu'on se fit une idée de ce que l'on pourrait obtenir avec des forces suffisantes pour effectuer une descente sur une grande échelle. Déjà, en 1756, après une croisière dans la Manche, où dans l'espace de trois mois, il avait pris, coulé ou brûlé environ soixante navires anglais, Thurot était venu à Versailles pendant qu'on réparait à Saint-Malo sa corvette la *Friponne*, et avait offert d'incendier le port et les chantiers de Portsmouth. Cette offre n'avait pas alors été accueillie, mais, en 1759, il fut plus écouté. Laissons M. O. Troude (*Batailles navales de la France*, t. 1^{er}, p. 417-420), nous raconter les principales péripéties de l'expédition de Thurot (1).

(1) M. le marquis de Bragelongue, major des troupes embarquées, a publié le *Journal de la navigation d'une escadre française partie du port de Dunkerque aux ordres du capitaine Thurot, le 15 octobre 1759, avec plusieurs détachements des gardes françaises et suisses, et de différents autres corps*. Bruxelles et Paris, Vente, 1778, 156 p. in-12.

« Pendant qu'en Bretagne le maréchal de Belle-Isle et le maréchal de Conflans faisaient les préparatifs de l'expédition d'Irlande, on armait à Dunkerque une petite division destinée à faire diversion sur un autre point du Royaume-Uni. Le capitaine Thurot, corsaire célèbre de ce port et alors capitaine de flute, en avait le commandement. Douze cents hommes de troupes, sous les ordres du brigadier Flobert, furent embarqués sur cette division qui, grâce à un coup de vent du sud, put sortir et faire route le 15 octobre 1759. Elle était composée des frégates suivantes.

44 canons, <i>Maréchal-de-Belle-Isle</i> , capitaine Thurot.			
36	—	<i>Bégon</i> ,	— Grioux.
32	—	<i>Blonde</i> ,	— Larrégnny.
26	—	<i>Terpsichore</i> ,	— Desnaudais.
18 (1)	—	{ <i>Amarante</i> ,	» »
		{ <i>Faucod</i> ,	

Le passage suivant, emprunté à l'*Histoire d'Angleterre* de Smolett, montrera quelle était la réputation du chef de cette expédition : « Aussitôt que le ministère anglais eut connaissance de la sortie du capitaine Thurot, il expédia des courriers à tous les commandants des troupes de la partie septentrionale de la Grande-Bretagne ; ils eurent ordre de tenir les fortifications des côtes dans le meilleur état de défense et d'être prêts à repousser les Français partout où ils se présenteraient. Le plus grand éloge que l'on puisse faire de ce fameux corsaire, est de rapporter les alarmes que son petit armement causa en Angleterre. »

Après beaucoup de contrariétés et de mauvais temps,

(1) D'après M. de Bragelongue, ces deux découvertes n'auraient été armées que de huit canons chacune.

la division arriva le 30 janvier, en vue de Londonderry, à l'extrémité nord de l'Irlande, mais sans la frégate *Bégon*, qui avait été perdue de vue pendant le mauvais temps. La force du vent empêcha le débarquement, et, le 11 février, le capitaine de l'*Amaranthe* quitta la division sans autorisation. La longueur presque inexplicable de sa traversée et de petits sentiments de rivalité d'autant moins excusables que chacun avait accepté le rôle qui lui avait été fait, avaient aigri le caractère des capitaines des frégates françaises. Les officiers de troupes ne cherchaient pas à dissimuler leur mauvaise humeur, et la conduite de l'officier général qui les commandait, envers le capitaine Thurot, contribua à augmenter une animosité qui ne demandait que des occasions pour se faire jour. La division, réduite, comme je viens de le dire, mouilla le 21 mars devant le lac Belfast, dans le canal du Nord. Le jour même, six cents hommes furent mis à terre et firent capituler la ville Carrick-Fergus et son château. Mais les contrariétés sans nombre qui avaient retardé la division, et par suite, le commencement des opérations, et surtout le désastre du maréchal de Conflans (20 novembre 1759), rendaient inutiles les tentatives que pouvait faire cette poignée de Français. Les troupes furent rembarquées, et les frégates appareillèrent le 27 par une grande brise de N.-O. Elles avaient dépassé l'île de Man et faisaient route au sud lorsqu'elles aperçurent trois frégates anglaises. Ces frégates sorties de Kingsale depuis quelques jours pour se mettre à leur recherche, étaient :

36 canons	{	<i>Pallas</i> , capitaine Michel Clément.
		<i>Brillant</i> , — James Logie.
32 —		<i>Eolus</i> , — John Elliot.

Les frégates françaises prirent chasse sans ordre; bien-

tôt chaque capitaine gouverna à sa guise, et les signaux de ralliement ne purent empêcher celui de la *Terpsichore* et celui de la *Blonde* de s'éloigner. Restée seule en arrière, la frégate le *Maréchal-de-Belle-Isle* fut jointe et attaquée. Incapable de soutenir la lutte contre trois adversaires, le capitaine Thurot manœuvra pour aborder l'*Eolus* ; il ne put malheureusement pas choisir sa position, et il fut réduit à engager le beaupré de sa frégate dans les haubans de la frégate anglaise ; celle-ci, qui avait une grande vitesse, rompit le beaupré de son adversaire et se dégagea. Cet abordage acheva de hacher le grément du *Maréchal-de-Belle-Isle* ; ses mâts de hunes, son mât d'artimon ne tardèrent pas à s'abattre sur le pont. Le capitaine de la *Terpsichore* se décida alors à obéir au signal de ralliement qui flottait à bord de la frégate du commandant depuis le commencement du combat, c'est-à-dire depuis une heure. Il était trop tard ; le capitaine Thurot venait de perdre la vie, et son second amena le pavillon. Poursuivies et jointes par les frégates anglaises, la *Terpsichore* et la *Blonde* se rendirent après une faible résistance. Telle fut l'issue de cette expédition qui inquiéta un moment l'Angleterre, et quoique son importance fût devenue presque nulle depuis le désastre de Quiberon, on doit croire qu'elle eût causé bien des alarmes, sans la mésintelligence qui ne cessa d'exister entre l'officier expérimenté qui la dirigeait et le commandant des troupes. Cette mésintelligence paralysa entièrement, chez le premier, une ardeur énergique contre laquelle ne cessa de lutter la rivalité jalouse des officiers de la marine qui avaient consenti à servir sous ses ordres. »

Les revers multipliés que nous subissions sur toutes les mers, à cette époque, ajournèrent forcément toute tentative de descente. On n'y avait pourtant pas renoncé,

car, en 1762, un Anglais ou Ecossais, nommé Goold, réfugié jacobite et capitaine dans le régiment d'Ogilvie, fut chargé par Chevert, qui commandait alors à Dunkerque, d'aller recueillir de nouveaux renseignements sur le lieu le plus propice à un débarquement et sur l'esprit des populations. Le mémoire de cet officier contenait des détails fort curieux sur le parti Jacobite, alors assez refroidi à l'égard de la cause des Stuarts ; ses conclusions militaires étaient fort semblables à celles du maréchal de Belle-Isle. Il se prononçait de même pour la côte de Sussex, désignait, comme point de débarquement, les environs de Maldon, ou mieux encore, la pointe de Walton, située à quelques lieues plus au nord, un peu au-dessous d'Harwich. Il tenait d'un officier anglais que cette pointe était l'endroit des côtes d'Angleterre le plus commode pour un débarquement, et cet officier était étonné que les Français n'y eussent jamais songé. S'étant rendu lui-même sur les lieux, Goold avait trouvé cette appréciation fort exacte ; il avait remarqué de plus qu'il n'existait là aucun ouvrage de défense, et qu'on ne paraissait nullement redouter une attaque de ce côté.

La même année, Choiseul, ministre de la guerre depuis le 26 janvier 1761, fit faire par M. Bouchet, ingénieur de mérite, une étude technique de la manière d'opérer une descente sur une plage quelconque, en faisant débarquer les troupes sous la protection des feux croisés des bâtiments de transport et de ceux qui leur servaient d'escorte.

La paix de 1763 détermina Louis XVI et Choiseul, alors ministre de la guerre et de la marine, à rechercher avec plus d'ardeur que jamais, les moyens d'effacer, tôt ou tard, la honte du traité qu'ils avaient été contraints de subir. Avant tout, il fallait restaurer notre marine réduite à l'impuissance. Dès le lendemain du fatal traité de Paris,

Choiseul fit appel au dévouement du pays qui lui répondit en lui fournissant les fonds nécessaires à la construction de quinze vaisseaux de ligne. Trois ans après, la France possédait cinquante grosses frégates ou corvettes et soixante-quatre vaisseaux, indépendamment de ceux qui étaient sur les chantiers, et des approvisionnements qui assuraient la construction de dix ou douze de plus.

Le mouvement imprimé par Choiseul fut continué par son cousin Praslin, qui lui succéda, comme ministre de la marine, le 8 avril 1766. Tout en ne négligeant aucun moyen d'accroître notre matériel naval, le nouveau ministre prépara nos futurs succès par un choix judicieux du personnel appelé à diriger les opérations maritimes et par le développement qu'il assura aux sciences nautiques. Il ne fut pas donné aux deux ministres — Choiseul était alors aux affaires étrangères — de compléter leur œuvre ; ils furent sacrifiés, le 26 décembre 1770, à la Dubarry. L'abbé Terray, successeur de Praslin, remit au bout de trois mois le portefeuille de la marine à M. Bourgeois de Boynes, intendant de la Franche-Comté, qui continua, mais sur une bien moindre échelle, les errements de ses prédécesseurs. A l'avènement de Louis XVI, il fut remplacé, mais pendant deux mois seulement, par Turgot. Sartine, nommé le 24 août 1774, poursuivit aussi, pendant les six années de son administration, la reconstitution de la marine. Ancien lieutenant de police, il avait les qualités essentielles à l'administrateur, mais il ne possédait pas les connaissances spéciales qu'exige le métier de la mer. Il y suppléa en s'adjoignant M. de Fleurieu en faveur duquel Louis XVI créa, en 1776, la place de directeur général des ports et arsenaux. C'est à lui qu'on doit les instructions, modèles de sage prévision, qui furent remises aux officiers généraux investis de commandements pendant la guerre

de l'indépendance américaine. Sous l'administration de ces deux hommes qui se complétaient ainsi l'un par l'autre, les constructions furent poussées avec une vigueur dont on n'avait pas eu d'exemple depuis Colbert, et grâce à eux, la marine française ne tarda pas à prouver, dans maintes occasions, qu'elle s'était relevée de sa déchéance momentanée.

Dans l'intervalle, l'étude des projets de descentes éventuelles n'avait pas discontinué. Louis XV, durant tout son règne, eut l'habitude de faire de la politique en partie double. Il avait deux ministres des affaires étrangères, l'un officiel, l'autre occulte. Pendant les négociations relatives à la Pologne (1), M. de Broglie remplit ce rôle et le continua même après avoir été enveloppé dans la disgrâce de son frère le maréchal et avoir été exilé à Ruffec, où il se livrait à une exploitation de forges (2). Du 20 avril 1763 au 15 juin 1766, il adressa à Louis XV des rapports réunis plus tard dans le mémoire de cent quarante-quatre pages in-4°, dont nous parlerons plus loin :

Un des émissaires de M. de Broglie fut M. le marquis de la Rozière, que le roi chargea, en 1763, d'une

(1) *Louis XV* etc., par M. Boutaric.

(2) Il exploitait encore ces forges en 1776 comme le témoigne sa lettre du 15 mars de cette année, adressée à M. Bérard, négociant à Saint-Malo, lettre où nous lisons : « Je viens de recevoir, monsieur, la lettre que vous avez pris la peine de m'écrire du 10 de ce mois avec celle de change de 9,000 fr. sur messieurs Bauffé père et fils; j'y ay aussy trouvé tous les comptes relatifs aux différents intérêts que j'ay sur vos vaisseaux, relativement aux marchandises de ma forge de Ruffec, etc.

» Je suis, etc.

» Le C^e de BROGLIE. »

mission secrète en Angleterre avec un traitement de 1,000 fr. par mois. Il avait d'abord servi dans l'Inde, comme ingénieur, était devenu lieutenant-colonel de dragons, et se trouvait employé dans les bureaux de M. de Broglie qui l'avait précédemment chargé de lever la carte de la Hesse. Il séjourna plus d'un an en Angleterre. Sa mission porta les fruits qu'on en attendait. Louis XV conserva précieusement les rapports et les plans qu'il était parvenu à lever ou à se procurer. Plus tard, les ministres de Louis XVI, qui en prirent connaissance, n'hésitèrent pas à déclarer qu'on y pourrait trouver les plus utiles renseignements dans le cas où l'on voudrait faire une descente en Angleterre.

Les rapports de M. de la Rozière n'étaient pas plus tôt remis au roi, que Choiseul chargeait de travaux analogues un personnage que M. de Broglie n'avait pas voulu employer. C'était le baron Grant de Blanferdy, neveu de ce Georges Keith, si connu par la correspondance de J.-J. Rousseau sous le nom de Milord maréchal (d'Écosse). Emigré avec les Stuarts, il était devenu colonel d'un régiment de troupes légères au service de la France. Muni, le 11 avril 1769, des instructions de Choiseul, il partit pour l'Angleterre d'où il ne revint qu'en 1770, porteur d'un volumineux travail renfermant des détails très-minutieux sur la statistique et la topographie militaire des principales contrées susceptibles de devenir le théâtre d'une guerre d'invasion, le Kent, l'Essex, le Sussex, le Hampshire, le Surrey et une grande partie de l'Irlande; des renseignements sur les finances et la situation politique de l'Angleterre, enfin sur les ressources que pouvait encore offrir en ce temps-là le parti jacobite. S'inspirant des projets antérieurs qui lui avaient été communiqués, et frappé des avantages exceptionnels qu'offrait, à certains

égards, la rade d'Ambleteuse comme point de rassemblement, il posait, comme condition essentielle de l'expédition, le creusement à Ambleteuse d'un port du roy pouvant recevoir des vaisseaux de guerre « sans quoi l'entreprise deviendrait difficile et même impraticable. » Cette partie du travail de Blanferdy était la plus judicieuse; quant à celle qui se rapportait à la marche d'une armée d'invasion, un officier général qui fut chargé de l'examiner, représenta que l'auteur « exposait les troupes de débarquement à de terribles catastrophes, en les conduisant presque toujours à pas comptés, par un seul chemin, par grandes divisions, à la queue les unes des autres. »

Le projet d'attaquer les Anglais sur leur propre territoire ne faisait pas perdre de vue les moyens de déjouer leurs entreprises, si, de leur côté, ils en tentaient de nouvelles, et ce fut pour parer à cette éventualité que M. de la Rozière fut chargé, en 1766, de reconnaître, sous les rapports topographique et hydrographique, toutes les côtes et tous les ports de France, et qu'il présenta des projets pour la défense de Brest, de Rochefort, du pays d'Aunis et principalement de la Bretagne, que l'expérience avait démontré depuis plusieurs siècles être le point de mire des Anglais. Mais, de tous les points de la Bretagne, Brest était le plus exposé à être attaqué. Assurer sa défense était chose urgente. M. de la Rozière y vint à cet effet en 1768 et en 1771. La divergence d'opinions entre lui et M. Dajot (*Histoire de la ville et du port de Brest*, t. 2, p. 155 et suivantes), l'antagonisme qui en résulta, la passion qu'il souleva déterminèrent Louis XVI, à son avènement, à porter un œil scrutateur sur les causes de ces dissidences si nuisibles au service. Il envoya secrètement à Brest M. le marquis de Pezay, qui devait voyager avec les insignes d'aide-maréchal général des logis de l'armée, et

qu'il nomma ensuite inspecteur général des côtes. M. de Pézay devait rédiger deux mémoires qu'il remettrait à son retour, l'un au ministre de la guerre et l'autre au ministre de la marine. Le roi avait une confiance absolue dans son envoyé, de qui, pendant qu'il était dauphin, il avait reçu des leçons de tactique militaire (1), et il lui avait recommandé de ne taire la vérité ni sur les choses ni sur les personnes. Venu à Brest en 1775, M. de Pézay fit de sa mission l'objet de deux mémoires distincts, intitulés, le premier : *Mémoire militaire sur la Bretagne en général et sur Brest en particulier*; le second : *Mémoire local et militaire relatif à Brest*. Dans l'avant-propos du premier de ces mémoires, M. de Pézay s'exprimait ainsi : « Si les intérêts du roi exigent jamais que mes dénonciations soient communiquées par le ministre en mon nom, à ceux qu'elles interpellent, il est cependant un moyen convenable auquel je suis prêt à souscrire. C'est de me nommer, moi présent, à ceux que je blâme et de ne jamais faire mention de moi à ceux que je loue. Au reste, je signe tout ce que je dis. Cet écrit atteste donc l'intention de mon cœur. Trop heureux d'être l'observateur zélé du ministre que j'aime et du prince que je vénère, je ne suis ni ne peux être l'espion de personne. »

(1) La publication récente, sous le titre de *Journal de Louis XVI*, d'un écrit tiré des carnets personnels de ce prince, nous apprend que Necker et Maurepas, qui travaillaient à renverser Turgot, le chargèrent de rédiger la critique du dernier budget proposé par ce contrôleur général, critique qui fut mise sous les yeux du roi et qui accusait un déficit de plusieurs millions. Pézay reçut sur la cassette royale d'abondantes gratifications peu de temps avant et après le renversement de Turgot. Le jour même où le contrôleur général était congédié, Maurepas remettait à Pézay, au nom du roi, 12,000 francs.

Le travail de M. de Pezay démontre la sincérité de ses sentiments. Dans ses mémoires, où il signalait les déficiences des projets de M. de la Rozière, tout en en approuvant quelques parties, il concluait particulièrement à ce que l'on fortifiât au plus tôt le Porzic et le Mingant ; que l'on complétât par de fortes traverses la batterie royale, la batterie Vauban et la batterie basse de la pointe de Plougastel ; que l'on défendît la haute Penfeld par un ouvrage qui lui semblait indispensable ; que l'on fît un chemin circulaire partant du Porzic et allant à Saint-Marc intérieurement aux positions de Saint-Marc et de Lambézellec, après une reconnaissance opérée avec soin ; que l'on traçât divers rayons qui, de Brest, auraient abouti à différents points de ce chemin circulaire (1) ; que le port fût couvert par un simple rempart, et qu'un petit ouvrage fût construit au-dessus de la tonnellerie (2) ; que l'isthme de la presqu'île de Quélern fût réduit à un simple défilé qui pût être défendu par un seul front de fortifications, au lieu des trois alors tracés ; qu'on réparât les batteries de la rade, et qu'on rétablît, s'il était possible, la batterie de l'île Ronde (3). Il terminait en demandant

(1) Le chemin de ceinture stratégique au moyen duquel M. de Pezay proposait de relier entre eux les forts composant ce que l'on appelle assez improprement le camp retranché, avait antérieurement été proposé et adopté en principe.

(2) Ce mur de clôture fut établi en 1776 derrière la tonnellerie.

(3) M. de Pezay s'exprime ainsi au sujet du rétablissement de cette batterie : « A une encablure à peu près de l'extrémité de la pointe de Plougastel, se trouve un petit tertre isolé dans la rade et qui peut avoir une demi-encablure de diamètre. Ce petit tertre appelé l'île Ronde, offrait à notre avis, un emplacement unique pour établir une

l'établissement à St-Renan d'une place forte de premier, deuxième ou troisième ordre, établissement sur la nécessité duquel il s'étendait longuement, et qui lui semblait d'une telle importance qu'il opinait que, pour l'exécuter, on épargnât sur d'autres travaux.

Tout en exécutant les travaux dont nous venons de parler, on poursuivait l'étude des projets de descente et

batterie de mortiers. Le propre de toutes les îles est assurément avant tout d'avoir un excellent pourtour de retranchements naturels et qui par conséquent ne coûte rien à construire. La batterie de mortiers était donc là plus solidement établie que partout ailleurs, et les feux croisés essentiels à opérer, s'opéraient dans tous leurs buts.

» Au lieu de cela, on a fait de l'île Ronde une carrière d'où l'on a tiré les pierres nécessaires à la construction de l'ouvrage de Plou-gastel. On se permettra encore de condamner bien positivement cette disposition.

» Bien des marins instruits prétendent que si ces fouilles continuaient, il est possible qu'après avoir manqué l'emplacement le plus heureux pour établir la batterie, on finisse par faire de cet emplacement un écueil très-dangereux dans la rade. Il est en effet facile de concevoir que le mouvement d'une masse d'eau périodiquement soulevée et abaissée deux fois par toutes les vingt-quatre heures, peut à la longue achever la décomposition que les hommes auront commencée à coups de pioche et de mine.

» Nous ne nous permettrons pas d'ajouter foi à l'opinion des gens qui avancent, trop légèrement sans doute, que ce choix bizarre de la carrière n'a eu lieu que pour rendre, tout-à-fait impossible l'exécution du projet contraire à celui auquel on a voulu donner aujourd'hui la préférence. »

L'établissement d'une batterie n'étant plus possible, il fallait du moins prévenir les dangers signalés par M. de Pexay, ce qui eût lieu. Les excavations cessèrent.

celui qui s'en occupait avec le plus d'ardeur était toujours le comte de Broglie exilé, nous l'avons vu, à Ruffec, d'où il adressa à Louis XVI, en 1777, une œuvre fort supérieure aux précédentes. « Ce n'était rien moins (1) que le *plan de guerre contre l'Angleterre, rédigé par ordre du feu roy pendant les années 1763, 1764, 1765, 1766, par le comte de Broglie, refondu et adapté aux circonstances actuelles pour être mis sous les yeux de sa Majesté (Louis XVI) à qui il a été envoyé le 17 décembre 1777.* » Ce manuscrit autographe du comte ne formait pas moins de 144 pages in-4°. Remarquable par la forme autant que par le fond, il mériterait d'être imprimé *in-extenso*. On savait depuis longtemps que cet ouvrage existait, ou plutôt qu'il avait existé, car on avait quelques raisons de le croire perdu. En effet, parmi les pièces secrètes trouvées dans le cabinet de Louis XVI, le 10 août 1792, on remarque un mémoire du comte de Broglie (16 février 1775) commençant ainsi : « MM. du Muy et de Vergennes ont vu, dans la conférence du premier de ce mois, un travail fait par ordre du feu roi, dont l'objet était de se mettre au moins en mesure vis-à-vis de l'Angleterre. » Ségur l'aîné, qui publia plus tard une seconde édition de ce recueil avec des commentaires, et qui avait été, dans sa jeunesse, fort au courant de toute l'affaire de Broglie, ajoute à ce passage la note suivante : « Ce mémoire sur les moyens de réussir dans une descente en Angleterre ne se trouve pas dans le dépôt, et quand il s'y serait trouvé, nous ne l'aurions pas publié. Il est essentiel que les Anglais n'en aient pas connaissance (écrit en 1802). La première expédition de ce travail de M. de Broglie avait été perdue en effet, mais remplacée trois ans plus tard par celle que nous avons sous les yeux. »

(1) *Revue contemporaine*, 2^e série, tome 55, page 21.

A l'époque où il refit ce grand travail, M. de Broglie avait près de 60 ans. Pleinement justifié aux yeux de Louis XVI, il avait obtenu la permission de reparaitre à la cour, mais n'y jouissait pas de la considération due à son mérite et à ses services. Marie Antoinette ne pouvait voir de bon œil un personnage qui avait été l'un des plus constants adversaires de l'alliance franco-autrichienne, et le roi avait cru faire beaucoup en l'exonérant de toute recherche pour sa conduite passée (1).

L'inaction pesait lourdement sur cet homme, si actif, si heureusement doué pour la politique et pour la guerre, et qui néanmoins avait vu ses plus belles années perdues dans des situations subalternes ou équivoques. Il arrivait à cet âge critique de l'intelligence où les meilleurs esprits sentent plus vivement que d'autres l'approche du déclin. L'insurrection américaine lui rendit pour un moment toute l'ardeur de la jeunesse. Il entrevit là une occasion suprême d'obtenir enfin un rôle digne de lui. Sachant le roi vivement préoccupé des probabilités croissantes d'une lutte avec l'Angleterre, l'ancien ministre secret de Louis XV jugea

(1) A l'avènement de Louis XVI, M. de Broglie avait demandé à être relevé de son exil et à se justifier de l'accusation de trahison qui avait servi de prétexte à sa disgrâce. Après examen par MM. du Muy et de Vergennes de sa correspondance et des pièces à l'appui, le roi reconnut, par une lettre rendue publique, qu'il s'était toujours conduit en sujet fidèle et discret qui, plutôt que de divulguer son secret, avait subi plusieurs exils et s'était vu attaquer dans son honneur. Toutefois, Louis XVI avait ordonné de détruire la correspondance, mais sur les remontrances de M. de Broglie, il reconnut qu'il y avait intérêt à la conserver et il en prescrivit la remise aux dépôts des affaires étrangères. (*Revue contemporaine*, 2^e série, tome 45, pages 163-164.)

le moment favorable pour évoquer le souvenir de ses anciens services et mettre sa vieille expérience politique et militaire à la disposition du nouveau souverain. Des considérations légitimes d'amour-propre se joignaient d'ailleurs à celle du bien public pour lui dicter cette démarche. Il avait appris de source sûre que les deux exemplaires primitifs de son travail avaient été communiqués clandestinement à diverses personnes; qu'il en circulait des extraits plus ou moins fidèles, sous d'autres noms que le sien, et que les originaux avaient été égarés. La date d'envoi de ce projet est remarquable. Elle coïncidait avec la nouvelle qu'on venait de recevoir de la capitulation de Burgoyne, qui présageait le triomphe de l'Amérique et commandait au plus tôt l'intervention de la France, si elle voulait recueillir les avantages que lui offraient les circonstances.

Tout favorable qu'il s'était montré aux insurgents dès le début de la lutte, Louis XVI hésitait à y prendre une part ostensible. Ses scrupules avaient une double cause : son appréhension de faire la guerre à une nation qui ne lui avait donné aucune raison plausible de l'entreprendre, et celle de servir une cause dont le triomphe aurait pour conséquence de propager en France des idées d'émancipation politique. Depuis deux ans, M. de Vergennes, ministre des affaires étrangères, le pressait de prendre une part effective et directe à la guerre. « Si Sa Majesté, disait-il à Louis XVI, le 16 mars 1776, saisissant une occasion que les siècles ne reproduiront peut-être jamais, réussissait à porter à l'Angleterre un coup assez sensible pour abattre son orgueil et pour faire rentrer sa puissance dans de justes bornes, elle aurait la gloire de n'être pas seulement le bienfaiteur de son peuple, mais celui de toutes les nations. »

Ballotté entre Vergennes et Maurepas qui, lui, conseillait la temporisation, Louis XVI ne prenait aucun parti décisif et laissait faire. Dès le mois de mai 1776, il avait mis un million de livres tournois à la disposition des agents chargés par les Américains de leur procurer des armes et des munitions. Beaumarchais, qui semblait opérer pour son propre compte, achetait et expédiait ces approvisionnements. En 1777, deux millions de plus furent consacrés sous main à ce service. Les trois commissaires américains Franklin, Silas Deane et Arthur Lee avaient en outre été admis à traiter avec les fermiers généraux de France auxquels ils vendirent pour deux millions de ~~tabac~~ de Virginie et de Maryland. Leurs navires furent reçus dans les ports de France, et le gouvernement, s'il n'encourageait pas, ne faisait rien du moins pour empêcher le départ de La Fayette et des autres gentilshommes qui allaient combattre sous le drapeau des insurgents. Cette hostilité, dont l'Angleterre se plaignait à bon droit, ne pouvait tarder à se changer en guerre ouverte.

La capitulation de Burgoyne, à Saratoga, le 17 octobre 1777, mit un terme à l'indécision et aux scrupules de Louis XVI. Franklin se hâta de profiter de la pression qu'exerça sur l'esprit du roi, l'enthousiasme produit en France dans tous les rangs de la société, par cette nouvelle apportée officiellement à Nantes, le 2 décembre 1777, par le célèbre corsaire, Paul Jones, commandant la frégate de 18 canons le *Ranger*. Dès le 7 décembre, M. de Vergennes fit connaître aux commissaires américains que le roi, prenant confiance dans la solidité du gouvernement des Etats-Unis, n'était pas éloigné d'établir avec lui un *concours plus direct*. Saisissant cette ouverture, les commissaires américains entrèrent dès le lendemain en pour-

parlers, à Passy, avec M. Gérard de Rayneval, premier commis des affaires étrangères et secrétaire du conseil d'Etat, que le roi avait pris pour son plénipotentiaire. On convint promptement d'une étroite alliance et un secours additionnel de trois millions fut promis aux négociateurs pour le commencement de 1778. On aurait pu signer sur le champ ce grand accord, si la France n'avait pas voulu agir de concert avec l'Espagne. Afin d'avoir son concours, on expédia un courrier au cabinet de Madrid, toujours lent à se décider, et qui d'ailleurs avait trop à perdre à l'émancipation des colonies du Nouveau-Monde pour ne pas hésiter à seconder le premier exemple de leur affranchissement. Sourde, pour le moment, à l'invitation qui lui était adressée, elle n'y accéda que plus tard. En prévision de son adhésion, on lui réserva, par une clause secrète, une place dans le traité, en même temps que, par un autre traité, on provoquait à entrer dans l'alliance tous les Etats qui, ayant reçu de la Grande-Bretagne des dommages ou des injures, désireraient l'abaissement de sa puissance et l'humiliation de son orgueil. Il y avait ainsi deux traités : l'un de commerce et d'amitié, l'autre d'alliance dans lequel il était stipulé que, si l'Angleterre déclarait la guerre à la France, ou, si à l'occasion de la guerre, elle tentait d'empêcher son commerce avec les Etats-Unis, il y aurait cause commune entre les deux peuples alliés. Le marquis de Noailles, ambassadeur de France à Londres, ayant le 13 mars communiqué le premier des traités au cabinet britannique, le roi Georges III ordonna à lord Sturmont, son ambassadeur en France, de quitter immédiatement Versailles, sans prendre congé, et le 17 mars, il demanda au Parlement de nouveaux subsides.

Le ministère français, de son côté, ne restait pas inactif.

Dès le 23 février, M. de Sartine, ministre de la marine, avait fait savoir au commandant de la marine à Brest, que le prince de Montbarrey, chargé du portefeuille de la guerre, considérant le fort de Berthoume comme un point de défense fort essentiel, avait pris, de concert avec M. le marquis de Langeron, les mesures nécessaires pour le faire réparer et mettre en état de servir, et qu'il fallait, avant tout, s'occuper de rétablir le bateau va et vient qui servait de moyen de communication entre la terre ferme et l'îlot sur lequel ce fort est placé. Le 13 mars, le jour même où le marquis de Noailles notifiait à Londres le traité du 6 février, M. de Sartine ouvrait au port de Brest un crédit de 246,768^l 11^s 6^d, affecté à des travaux de réparation des ateliers et magasins de l'arsenal et celui de 178,793^l 1^s 4^d pour la mise en bon état des batteries des côtes nord et sud du goulet.

En attendant l'ouverture des hostilités, le traité du 6 février s'exécutait à Brest, qui devenait en quelque sorte le port d'attache de Paul Jones. Le 9 mars, le *Ranger* relâchait dans la baie de Camaret, d'où son capitaine envoyait demander à M. de la Prévalaye, commandant de la marine, un pilote qui pût l'entrer dans la Manche. Comme il n'y en avait pas de disponible en ce moment, il lui fut répondu qu'il pourrait suivre la première frégate qui serait envoyée dans cette direction. Quand les vents lui permirent de sortir de la baie de Camaret, il entra dans la rade, et, après avoir salué le vaisseau la *Bretagne*, sur lequel flottait le pavillon du lieutenant général d'Orvilliers, il monta à bord du vaisseau, où lui furent rendus les honneurs dus à un amiral. Ayant repris la mer, il ramena, le 22 avril, une prise de 300 tonneaux, qui fut reçue en dépôt et placée sous le séquestre dans le port en attendant les ordres du roi. Le 7 mai, au retour de son

expédition à White-Heaven et sur les côtes d'Ecosse, expédition dont il a consigné, pp. 31-42 de ses *Mémoires* (Paris, Louis, an vi 1798, petit in-8°), le récit dramatisé par F. Cooper dans son roman du *Pilote*, il rentrait à Brest avec la frégate anglaise de 30 canons *Deak*, qui avait été détachée de l'armée navale de Keppel pour le combattre, et environ 200 prisonniers que M. de la Prévalaye, objectant la neutralité encore existante, suivant lui, entre la France et l'Angleterre, proposait au ministre de faire garder en rade sans que Paul Jones pût en disposer. Ce dernier se détermina alors à conduire à Camaret sa prise et ses prisonniers, pour les diriger ensuite sur Boston, en vue d'en faire ultérieurement des objets d'échange. Trois jours après, néanmoins, la prise fut admise à se réparer dans le port, et les blessés, tant Anglais qu'Américains, furent envoyés dans les hôpitaux de la marine.

La situation, il faut en convenir, était anormale. Il y avait bien rupture des relations diplomatiques entre la France et l'Angleterre, mais la guerre n'était pas déclarée, et, de notre côté, on croyait observer la neutralité en ne provoquant aucune collision armée. C'était au point que, le 12 juin 1778, la frégate la *Concorde* et la corvette la *Perle*, ayant capturé et conduit à Brest un corsaire de Jersey, M. de la Prévalaye en remettait l'équipage, composé de trente hommes, aux officiers de l'amirauté et demandait au ministre, si en raison de notre situation précaire à l'égard de l'Angleterre, il pouvait accueillir la demande de plusieurs des prisonniers de passer au service de la France.

Les Anglais dénouèrent cette situation. Le 15 juin 1778, une division composée de la frégate de 30 canons la *Belle*-

Poule, capitaine Chadeau de la Clocheterie, *Licorne*, frégate de 26 canons, capitaine Belizal, *Coureur*, lougre de 18 canons, capitaine chevalier de Rosily, et l'*Hirondelle*, corvette, sortit de Brest pour aller remplacer une autre division commandée par M. de Kersaint et chargée d'observer les mouvements des Anglais à l'entrée de la Manche. Le surlendemain, la division française était attaquée, et la *Belle-Poule*, par sa glorieuse défense, électrisait la France, en même temps qu'elle inspirait à la marine une ardeur impatiente. Le 27 juillet suivant, les armées navales de France et d'Angleterre, commandées, la première par le lieutenant général d'Orvilliers, la seconde par l'amiral Keppel, se mesuraient à la hauteur d'Ouessant. Le résultat de la bataille fut assez indécis pour que des deux côtés on s'attribuât le succès. Les juges impartiaux reconnurent que si l'armée française n'avait pas remporté la victoire, elle n'avait pas non plus éprouvé le désavantage, et c'était assez pour honner à la nation la conscience de sa force maritime régénérée.

Il ne saurait entrer dans notre plan de raconter ici toutes les opérations maritimes de la guerre de 1778. Nous ne pouvons que renvoyer pour les connaître dans leurs moindres détails, au consciencieux ouvrage publié par M. O. Troude, sous le titre de *Batailles navales de la France*, ouvrage d'une fidélité historique irréprochable. Aussi ne lui ferons-nous que les emprunts strictement commandés par notre sujet.

Après la bataille d'Ouessant, on continua de guerroyer dans la Manche, où furent capturés du 18 août au 14 décembre 1778, vingt-cinq navires de diverses grandeurs. Mais ces engagements partiels n'étaient que des escarmouches, en comparaison des luttes qui avaient lieu sur d'autres mers, et l'on espérait qu'en 1779, la Manche serait

le théâtre de batailles plus décisives que celle du 27 juillet et que l'Espagne y jouerait sa partie.

Depuis huit mois, elle ne cessait de chercher à s'interposer comme médiatrice entre l'Angleterre, la France et les Etats-Unis, mais elle voyait repousser toutes ses propositions. Lasse enfin des insultes auxquelles son propre pavillon était en butte, elle se décida à prendre dans le traité du 6 février la place que la France lui avait réservée. Une alliance offensive et défensive fut conclue entre les deux puissances, et d'immenses préparatifs furent faits dans les ports de France et d'Espagne.

L'Angleterre faisait, de son côté, de grands armements, mais non sans difficultés, tant les corsaires enlevaient de matelots à la marine de l'Etat. Nous trouvons la preuve de ces difficultés dans les lettres du correspondant anglais dont il a été parlé au commencement de cette étude, et dans lesquelles cet espion — c'est le seul nom qu'il mérite et que nous lui donnerons désormais — tenait le gouvernement français, jour par jour, au courant de toutes les mesures d'attaque et de défense que prenait le cabinet britannique. Sa lettre du 14 mai 1779 nous apprend que les équipages des vaisseaux en armement se composaient en grande partie de malheureux provenant des prisons, qui avaient été transportés de force à bord des vaisseaux, à chacun desquels il manquait malgré tout, cent hommes d'équipage. Le 4 juin, il écrivait que les vaisseaux *Bretagne*, de 110 canons, *Formidable*, de 98 canons, *Résolution*, *Culloden*, de 64 canons, alors en réparation, étaient dépourvus d'équipages, et ne pourraient en recevoir qu'à la rentrée des flottes marchandes attendues dans le courant du mois. La lettre du 12 juin contient des détails d'une importance qui en commande la reproduction presque entière.

Il s'y exprimait ainsi :

« Je dois maintenant vous détailler les moyens forcés que nous avons employés pour mettre en mer une escadre qui, en fascinant les yeux de la nation, n'en laissait pas moins au gouvernement les plus vives inquiétudes sur les suites d'une action par la faiblesse de nos équipages et par la mauvaise qualité du grand tiers des hommes qui les composent. Chaque vaisseau de 1^{er} et 2^e rang a dix canons de plus que son échantillon ne comporte, au total 110 canons de plus sur toute l'escadre. Le total des équipages de l'escadre devrait être, selon le complet de l'année dernière, de 26,505 hommes et de 900 hommes de plus pour le service de 110 canons d'augmentation, au total 27,495 hommes. Nous n'avons sur notre escadre que 21,884 hommes; ainsi, il nous manque 5,611 hommes du complet de l'année dernière. Cette différence est occasionnée par des circonstances inévitables. Le Parlement a voté, à sa rentrée en novembre dernier, soixante-dix mille matelots, et les fonds en ont été faits. L'amirauté a mis tout en œuvre pour porter les équipages au complet, et elle a mis les vaisseaux en commission, dans l'espérance d'y parvenir, mais tous ses efforts ont été infructueux parce que toute la sagesse possible ne peut pas suppléer au défaut de population, et que, d'un autre côté, le parti de l'opposition a mis entrave sur entrave à nos opérations. Jamais le ministère n'a prétendu tolérer un nombre de corsaires si considérable par le nombre de matelots qu'ils enlèvent au service du roy; nous avons cru en diminuer le nombre en favorisant les lettres de marque par les difficultés qu'ils éprouveraient pour former leurs équipages. Nous avons été trompés dans notre attente; la plus grande partie des matelots s'est jetée sur les corsaires. Les armateurs,

profitant des privilèges de la nation, ont trouvé le moyen de cacher ces matelots, de ne les envoyer à bord qu'à propos, et de les soustraire à la presse, tant à la rentrée qu'à la sortie des corsaires. Ils ont poussé la chose au point, à prix d'argent, d'embaucher et de faire désertier les matelots enrôlés et embarqués sur les vaisseaux du roy.

» Au mois de novembre dernier, nous comptons sur vingt mille matelots et douze mille hommes de marine pour armer les quarante vaisseaux de ligne pour 1779, en sus des vingt-un que, depuis le mois de décembre, nous avons envoyés dans les différentes parties du monde. Aujourd'hui, 12 juin 1779, nous nous trouvons réduits à dix mille matelots dont un tiers n'a jamais vu la mer, est d'une profession opposée à l'homme de mer, ou a été tiré des prisons. Aussi, nous avons été obligés de réduire nos équipages au moindre nombre de matelots possible, et d'y suppléer par des soldats enrôlés volontairement, ou pressés, et par des compagnies tirées de différents régiments.

» Je ne suis entré dans tous ces détails que pour vous mettre en état de faire le parallèle de vos forces et de vos moyens avec les nôtres, et de balancer ensuite ce que vous aurez à faire ; c'est tout ce que je puis faire, ne pouvant vous porter sur le lieu de l'action, supposé qu'il y en ait une, car je suis sûr que nous ne la chercherons pas, et que, malgré la supériorité de deux ou trois vaisseaux, nous nous tiendrons à l'entrée de la Manche, et que nous louvoyons tout au plus à dix ou douze lieues au sud des Sorlingues.

» Ne croyez pas à l'impossibilité ou aux miracles si on veut vous en faire croire. Si en cas d'action vos équipages tiennent ferme, et que, sans trop de précipitation, ils fas-

sent un feu bien nourri, je vous réponds du succès. Je soumetts les effets du vent à la science et à la capacité de votre général pour qui vos équipages ont une confiance que les nôtres sont bien éloignés d'avoir pour le leur.

» L'Irlande doit, suivant son établissement militaire, avoir constamment 10,000 hommes de troupes réglées sur pied ; ce nombre se trouve aujourd'hui, par les détachements qui en ont été faits pour l'Amérique, réduit à 5,200 hommes suivant l'état qui m'en a été donné par un homme en place.

» Le 1^{er} de ce mois, une partie du travail concernant l'Irlande a été faite ; on y a envoyé ordre de porter avec toute la célérité possible les troupes réglées à dix mille hommes effectifs, et de lever et armer 14,000 hommes de milice, ce qui fera un corps, ou du moins le fond de 24,000 hommes que l'on compte être en état de camper le 15 du mois prochain. On a donné de même des ordres pour la partie des fortifications qui sont dans le plus mauvais état.

» Le chevalier John Irwin, commandant en chef les troupes d'Irlande, est parti, le 6 de ce mois, pour le port de Saint-Patrick, en Ecosse, et de là il passera à Denpahgade, à cent milles de Dublin, d'où il prolongera la côte pour donner les ordres nécessaires pour la défense.

» Par le travail fait avec le chevalier Heron, secrétaire et ministre du vice-roi d'Irlande, nous avons déchargé la liste de ce royaume des fonds nécessaires à la levée et à l'entretien d'un corps de 8,000 hommes, ainsi que de différents bills concernant l'importation et l'exportation de différentes marchandises.

» Il est vrai que l'esprit de révolte règne en Irlande, et c'est ce qui m'a engagé à vous mander, au mois de

novembre dernier, que quelques hommes de tête bien intentionnés pour vous, pourraient nous tailler de la besogne dans cette partie. Que cela ait été fait ou non, nous n'en sommes pas moins obligés de faire des sacrifices considérables et de nous charger d'un fonds de 8,000 hommes à entretenir, ce que nous trouvons bien lourd.

» Nous n'avons jamais été inquiétés des suites des révoltes en Irlande. Rien de si facile à soulever que le peuple et surtout celui de Dublin, où nous avons vu trois à quatre cents hommes se rassembler et se disperser à la vue de cinquante soldats. Ce peuple, soit par caractère, soit par pauvreté, est incapable de se porter à des excès qui puissent avoir des suites.

La Descente

» Nous voyons avec beaucoup de tranquillité filer une partie de vos troupes sur les côtes de Bretagne et de la Normandie. Nous ne craignons point de descente tant que vous n'aurez pas anéanti notre marine, et tant que nous conserverons ces citadelles flottantes, nous croirons nos côtes invulnérables. L'endroit qui m'a paru le plus propre à une descente est dans le pays de Pewensay. Nous avons actuellement 28,000 hommes de troupes bien disciplinées et 18 à 20,000 hommes de troupes réglées qui occuperont les mêmes camps que l'année dernière.

» Si vous avez besoin de la topographie des endroits importants, je vous l'enverrai. Ne craignez pas d'être trompé, je veux vous donner de moy l'idée que je mérite que vous ayez.

Le Parlement

» Il y a longtemps que je vous ai prié de ne point donner carrière à vos idées sur les déclamations qui se font dans notre Parlement ; tout ce qui s'y passe aurait, en tout autre pays, l'effet d'une cabale ; ce n'est qu'une forme nécessaire qui convient aux deux partys, et c'est toujours, selon mon ancien dire, la montagne qui accouche d'une souris. J'en excepte cependant les tracasseries que Sandwich (1) s'est attirées pour avoir servi la haine que le roy porte à Keppel. Le 18 de ce mois, le Parlement sera prorogé, et d'ici là nous ne serons occupés qu'à faire passer les bills nécessaires à nos vues. Les sacrifices que nous faisons pour acheter les voix nous assurent le succès de nos demandes ; nous ne craignons d'entraves que pour les sûretés des prêteurs.

Le Crédit

» Notre crédit ne souffre aucune altération sensible, parce que notre commerce n'a souffert aucun échec, et la baisse de nos fonds n'est occasionnée que par les spéculations de nos agioteurs. Cependant les gens sages ne voyent pas d'un œil indifférent le gouvernement se surcharger de dettes qu'aucune circonstance de paix ne peut éteindre.

» Nous ne croyons pas que l'Espagne soit à l'instant de se déclarer. Mon grand ami m'a dit ce soir que le courrier

(1) MONTAGU (Jean), quatrième comte de Sandwich, qui fut, à diverses reprises, premier lord de l'amirauté, l'était encore pendant la guerre de l'indépendance américaine et en exerça les fonctions jusqu'à la paix de 1783.

arrivé ce matin de Madrid nous donnait de la sécurité, et que, sous deux jours, il m'en donnerait la preuve; à vous parler franchement, je pense que si l'Espagne se déclare, elle mettra beaucoup d'entraves à l'exécution de votre plan, à moins que vous ne parveniez à la soumettre à vos projets (1).

» Je vais prendre des informations sur vos prisonniers, et je vous en rendray un compte fidèle. »

Deux nouvelles lettres de l'espion du 25 juin et du 6 juillet 1779, non moins importantes que celle qui précède, achèvent de nous renseigner sur les embarras de l'Angleterre en ce moment, et sur les difficultés dont son gouvernement avait à triompher. Voici ces deux lettres :

• Londres, le 25 juin 1779.

» Depuis mon courrier du 19 de ce mois, nous avons été sans cesse occupés. Les deux chambres ont tenu régulièrement depuis midy jusqu'à deux et trois heures du matin. Tout esprit d'opposition cède dans ce moment-cy à celui de vigueur pour sauver la nation. Lord North communique sa fermeté et ses ressources à chaque membre.

» Il résulte de nos longues séances :

» 1^o Qu'il a été voté pour le service de 1779 une somme de quatre millions de livres sterling en sus du million accordé pour affaires secrètes, somme que lord North a trouvé le moyen de se procurer en anticipant sur l'emprunt par un reversement des billets d'échiquier sur la

(1) On verra plus loin que l'espion se faisait une juste idée de la coopération de l'Espagne.

banque et de la banque sur le crédit public, agiotage peu onéreux cette année et très-connu ;

» 2° La levée de 30,000 hommes de milice en sus des 31,000 existants. Le bill en sera passé lundy pour que la levée en soit faite aussitôt ;

» 3° Une presse générale, sans aucune exemption, tant pour le service de terre que pour celui de mer, depuis l'âge de quatorze ans jusqu'à soixante ans, sans égard même pour les pères de famille connus pour être gens de mer ou de rivière ;

» 4° Tous prisonniers, hors les crimes au premier chef, seront à l'abri de toute poursuite en s'offrant de servir la patrie ;

» 5° Une amnistie générale publiée dans toute l'étendue des possessions britanniques.

» Ces bills seront passés dans les premiers jours de la semaine prochaine, et le Parlement ne sera prorogé que momentanément et sans époque fixe, afin que le roy puisse le convoquer selon les besoins de l'Etat.

» Les quatre millions de livres sterling seront payés sans difficulté. Les 30,000 hommes de milice ne pourront être levés, armés et équipés, avant le mois d'octobre prochain ; ainsy ils ne pourront pas camper cette année. Quant à la presse et autres moyens de se procurer des hommes, c'est un objet sur lequel il n'est pas possible d'établir un calcul juste.

» La compagnie des Indes a unanimement résolu d'offrir au roy trois vaisseaux de 74 pour le mois de janvier 1780. Cette même compagnie a fait afficher qu'outre les dix guinées d'engagement promises par le roy à chaque homme qui s'engagerait à son service, elle y ajouterait

trois livres sterling pour chacun des deux premiers mille hommes bons matelots; deux livres sterling aux deux autres mille hommes de la seconde classe; 30 schellings à chacun des troisièmes deux mille qui ne seront pas marins. Cette compagnie est une mère nourrice sur laquelle les deux tiers de nos emprunts sont hypothéqués; aussi lord North luy dit-il : « Vous êtes ma famille, » et elle luy fait oublier ses chagrins intérieurs.

Situation actuelle de l'Angleterre

• En exposant la situation présente de l'Angleterre, je n'entends pas entrer dans les détails de ce que nous avons envoyé en Amérique et partout ailleurs. Depuis six mois, je vous ai instruit de tous nos projets pour les contrées éloignées. Je ne puis pas toujours me répéter. Mettez mes dépêches par ordre de date, lisez-les, et vous aurez sur moy l'avantage d'avoir des pièces que le danger de ma position m'oblige à brûler. Notre situation présente en Angleterre, consiste en trente-deux vaisseaux de ligne formant l'escadre de l'amiral Hardy. Cette escadre, rapprochée depuis le 20 de ce mois du cap Lizard, a reçu l'ordre de ne point s'éloigner à plus de trente milles dudit cap, et de former de la baie de Torbay le point central de sa croisière jusqu'à ce qu'on lui ait envoyé des renforts et de nouveaux ordres. Le renfort que nous sommes sur le point d'envoyer à l'amiral Hardy consiste en cinq vaisseaux de ligne dont quatre de 74 et un de 64. Ainsy cet amiral aura certainement du 3 au 4 du mois prochain, trente-sept vaisseaux de ligne, sçavoir : trois de 110, six de 98, vingt-quatre de 74 et quatre de 64, formant quatre divisions, et il est décidé qu'alors elle cherchera à vous combattre. On veut me persuader que d'icy au 6 juillet elle

sera de 40 vaisseaux. Je n'y vois aucune vraisemblance par le défaut d'hommes et par les réparations à faire aux vaisseaux. Ainsy, en supposant que tout soit possible, nous ne pourrions avoir d'icy au mois de septembre que quarante vaisseaux de ligne et quatre vaisseaux de 60 canons. Nous espérons pouvoir armer les cinq vaisseaux que nous envoyons à l'amiral Hardy par les moyens extraordinaires que nous employons, et par le prix excessif que nous donnons d'engagement, car ces moyens nous ont procuré depuis six jours 1560 hommes.

• Lesdits cinq vaisseaux armés, nous procéderons à l'armement de neuf autres mis en commission, ce qui demandera quelques mois; mais pendant ces quelques mois, il peut arriver bien du changement. Outre cette escadre, nous avons mis en station dans le canal Saint-Georges : le *Lenox*, de 74, le *Romney* de 50 et cinq frégates de 32 à 28 dans l'est de l'Angleterre; cinq frégates de 20 à 24 à l'entrée de la Tamise, et aux Dunes le *Buffalo* et le *Dunkerque* de 60, trois frégates de 32 et 28, cinq flûtes et sept cutters.

• Nos forces de terre devraient être au complet de 14,000 hommes d'infanterie, de 6,000 hommes de cavalerie et de 31,000 hommes de milice; mais par l'envoy de 4,000 hommes d'infanterie en Amérique et par le déficit de 2,100 hommes aux hôpitaux ou hors d'état de servir, l'effectif n'est que de 44,900 hommes répartis ainsi qu'il suit :

En Écosse

Infanterie.	15,000 hommes.
Cavalerie.	400 —

En Angleterre

Pour la garde du roy :

Infanterie.....	5,000 hommes.
Cavalerie.....	1,000 —
Au camp de Suffolk...	11,000 —
Au camp de Warley...	9,000 —
Au camp de Coxeleath.	14,000 —
Au camp de Salisbury.	3,000 —
TOTAL.....	44,900 hommes.

• Nous nous occupons de porter ces forces à leur complet de 51,000 hommes, lesquels, joints à 8,000 Hano-vriens que nous attendons sous quinze ou vingt jours, nous donneront pour la fin de juillet 59,000, effectifs qui seront portés au mois d'octobre à 89,000 par la nouvelle levée de 30,000 hommes de milice.

• Par mon premier courrier, je vous enverray les moyens de communication d'un camp à l'autre, ainsi que la supputation du temps qu'il leur faut pour se secourir mutuellement. •

• Londres, le 6 juillet 1777.

• Depuis mon courrier du 25, nous avons été occupés à faire une presse générale en Angleterre et en Ecosse; elle nous a rendu d'abord 4,771 hommes, dont 1,500 ont été pris sur des bâtiments marchands, et sont des gens de mer. La plus grande partie de ces hommes ont été transportés à Portsmouth et mis à bord des cinq vaisseaux les plus en état de servir, que je nommeray-cy après, et le reste a été mis sur les pataches où ils sont gardés soigneuse-

ment. Comme cette presse continue avec plus de force que jamais, nous comptons doubler ce nombre dans quelques jours, et nous procurer par ces moyens violents une dizaine de mille hommes. Nous comptons aussi tirer 1,800 hommes de la flotte des Indes-Occidentales, arrivée dimanche dernier. Nous espérons que les encouragements donnés par le roy et la compagnie des Indes, ainsi que par les villes de Liverpool et de Bristol, nous produiront 5,000 hommes; de plus, 2,000 hommes par la rentrée des flottes de la Jamaïque, du Portugal, d'Opporto et des détroits, que nous attendons dans le courant de ce mois. Ainsy le produit de toutes nos espérances pour ce mois-ci et le mois prochain doit être de 18,000 hommes; comme il ne nous faut que 9,800 pour armer les quatorze vaisseaux mis en commission le 19 du mois dernier et les seuls qui puissent servir cette année, nous pourrons choisir les meilleurs marins, laisser aux autres le temps de se former, et ne nous en servir que dans un cas urgent.

Observations

• Il n'est pas possible au gouvernement de se procurer dans tout le cours de cette année les 18,000 hommes sur lesquels il compte, à moins que la bonne volonté ne s'empare de tous les individus.

• La presse a été générale dans tout le royaume le même jour. Partout elle est tombée à l'improviste sur tous les endroits habités; elle a duré onze jours et onze nuits, et elle n'a produit que 4,000 hommes.

• Les encouragements donnés par le roy, la compagnie des Indes et les villes de Bristol et de Liverpool n'ont, jusqu'à présent, produit que 500 hommes. La rentrée des

flottes occidentales des Indes, qui n'est que de soixante-dix vaisseaux, ne peut donner que 1,400 hommes. Les autres flottes que nous attendons ne sont pas arrivées, et personne n'est assez hardi d'y faire des assurances. Nous serons donc bien heureux si nous pouvons avoir 9,800 hommes pour armer quatorze vaisseaux qui doivent servir cette année. Mais comment remplacerons-nous les tués, blessés, malades et prisonniers, et comment fournirons-nous aux équipages des frégates, des cutters et la garde de nos ports ?

• Ce que nous avons de plus réel dans ce moment cy, c'est d'avoir pu armer les cinq vaisseaux savoir : *L'Océan* et le *Formidable*, de 90 ; le *Culloden*, la *Résolution* et le *Terrible*, de 74, que nous enverrons sous peu de jours joindre l'armée navale et que l'amiral Hardy attend à la hauteur des Sorlingues. Il s'était d'abord posté sous la latitude de Ouessant ; le 24, il s'est replié à l'entrée du canal et a louvoyé du cap Lizard à quinze lieues au sud des Sorlingues. Par cette manœuvre, il a favorisé la rentrée d'une flotte qui nous était précieuse. Avec le renfort que nous allons lui envoyer, il se portera en avant sur quatre divisions, et cherchera à combattre, s'il trouve de la possibilité. Quant aux neuf autres vaisseaux qui restent à armer, quelque activité que l'on mette à leur armement, ils ne peuvent être prêts avant six semaines.

Défense intérieure du royaume

• Notre dispositif pour la défense de nos côtes consiste dans l'établissement de quatre camps à Ypswich en Suffolk, à Warley-Common, à Corsheath et à Salisbury.

• Ces quatre camps contiennent 40,000 hommes et doi-

vent défendre une étendue de 160 mille (54 lieues) de la province de Suffolk, en Hampshire.

Camp d'Ypswich

• Le camp est de 8,000 hommes d'infanterie et de 800 chevaux, à 72 milles (24 lieues) de Londres, et presque au bord de la mer ; il peut se joindre à celui de Warley en huit heures de temps.

Camp de Warley-Common, en Écosse

• Il est de 2,000 hommes de cavalerie et de 10,000 hommes d'infanterie, à 40 milles de Londres et à 27 du camp de Coxheath qu'il peut joindre en dix heures de marche par Tilsburgforte. passant la rivière à Gravesend, où on a rassemblé des bateaux pour y contenir un pont, par Rochester et par Maidstone.

Camp de Coxheath, en Kent

• Il est de 15,000 hommes d'infanterie, et nous y plaçons cette année la plus grande partie de notre cavalerie. Sa distance de Londres est de 55 milles. Il est à 6 ou 7 lieues de la côte et à 84 lieues du camp de Salisbury sur lequel il ne peut se porter que par Tunbridge. Cette route est plus ou moins éloignée de la côte selon ses sinuosités, mais la moindre distance est de 30 milles (10 lieues).

Camp de Salisbury

• Ce camp n'est occupé que par 3,000 hommes et n'est établi intermédiairement entre Porstmouth et Plymouth, que pour se porter sur celle de ces deux places qui serait

attaquée, car il est beaucoup trop éloigné des autres camps pour pouvoir communiquer avec eux.

• Nous avons de plus différents régiments distribués le long de la côte méridionale, dans les châteaux de Douvres, Rye, Hastings, Pewensy, Eastborne, Lives, Sharaume, Winchester, Portsmouth et Plymouth.

• Les autres parties de l'est et de l'ouest sont absolument sans défense, et toutes les dispositions de défense et de signaux ne s'étendent pas au-delà de la pointe de Rye et de Serencliffs. Outre ces 40,000 hommes occupés à la défense de nos côtes, nous en avons 6,000 destinés à la défense de l'intérieur du royaume; à Londres et ailleurs nous avons effectivement sous les armes 31,000 hommes de milice et 15,000 hommes de troupes réglées; il nous manque encore 15,000 de ces dernières pour que notre armée soit portée au complet. Le bill pour le doublement de la milice n'a pu passer que sous la forme suivante :

• Il est dit que les magistrats des différentes provinces de l'Angleterre leveront 8,000 hommes, lesquels seront incorporés dans la milice actuelle.

• Que les seigneurs des différentes provinces leveront sur leurs domaines 22,000 hommes par compagnies de volontaires, dont la solde, l'habillement et l'entretien seront à la charge du gouvernement.

• Lord North, malgré sa prépondérance dans les deux chambres, n'a pu s'opposer à la forme de l'acte. Le moment était critique. Le roy et ses ministres craignaient que le tirage de la milice, joint à la violence de la presse, ne portât le peuple à un soulèvement. Il est à présumer que cette nouvelle levée de milices sera complétée dans deux ou trois mois, parce que les deux partys s'y porteront à

l'envy l'un de l'autre, et cette rivalité ne peut opérer que le bien de la chose.

• On doit s'attendre que les 30,000 hommes de nouvelle levée ne pourront pas servir cette année.

• Les ducs de Rutland, d'Ancaster et lord Harington lèvent chacun un régiment à leurs dépens. Les villes de Liverpool et de Bristol offrent 1,000 hommes au gouvernement et se chargent de la défense de leurs côtes. Le zèle pour la défense du pays en général est porté au plus haut point; mais les inquiétudes du gouvernement portent plus sur les événements de la mer et surtout sur le sort de Byron et de la Jamaïque que sur une invasion en Angleterre. Il est persuadé que si Hardy est battu, il n'y aura à craindre que pour l'Irlande qui n'est pas en état de défense. »

Maintenant que la situation de l'Angleterre est suffisamment connue, revenons sur le continent et voyons ce qui s'y passait.

Depuis huit mois l'Espagne ne cessait de chercher à s'interposer comme médiatrice entre les belligérants. Non-seulement toutes ses propositions étaient repoussées, mais son propre pavillon était en butte aux insultes journalières des officiers anglais qui fouillaient et pillaient ses navires. Convaincu enfin que l'intention du cabinet de Saint-James était de prolonger des négociations sans issue, le roi d'Espagne fit sortir l'escadre qu'il tenait rassemblée depuis un an dans la rade de Cadix, et ordonna en même temps à son ambassadeur à Londres de remettre le 16 juin, au roi Georges III, une déclaration où il exposait tous les griefs qui le forçaient de recourir aux armes. • Une alliance

offensive et défensive, dit M. O. Troude (t. 2, p. 31), fut conclue entre la France et l'Espagne et elles arrêterent un projet d'armée navale combinée qui pût les rendre maîtresses de la mer sur les côtes de l'Océan. D'immenses préparatifs furent faits dans les ports des deux puissances, et l'on compta bientôt trente vaisseaux et dix frégates dans la rade de Brest. Le lieutenant général comte d'Orvilliers fut désigné pour commander en chef l'armée combinée.

» Un double projet de descente en Angleterre et d'attaque contre Gibraltar était le but de ces armements ; 40,000 hommes furent échelonnés sur les côtes de Bretagne et de Normandie prêts à s'élancer de l'autre côté de la Manche au premier signal. Le lieutenant général d'Orvilliers devait combattre d'abord l'armée anglaise et convoier ensuite les transports sur lesquels les troupes seraient embarquées. »

Les opérations de l'armée navale avaient été combinées avec celles de ces troupes rassemblées dans les premiers jours de juin 1779. Le commandement supérieur de ces dernières était confié à un brave officier, le lieutenant général comte de Vaux, connu par de brillants services antérieurs pour prix desquels il reçut, le 14 juin 1783, le bâton de maréchal de France.

Voici quelle était la composition de l'armée expéditionnaire :

Le lieutenant général comte de Vaux, commandant en chef.

Les lieutenants généraux : marquis de Langéron, duc d'Harcourt et marquis de Lugeac.

Maréchaux de camp : les comtes de Rochambeaux de Caraman, de Melfort, le marquis de Crussol d'Amboise, le marquis de Vaubrecourt et le comte Wall.

Maréchal général des logis : le comte de Jancourt.

Maréchal général des logis adjoint : le marquis de Lambert.

Major général : le comte de Puységur.

Commandant de l'artillerie : de Villepaton.

Commandant le génie : de Fourcroy.

Munitionnaire général : de Lisle.

Aides-maréchaux des logis : de la Rozière, de Béville, de Soulage, marquis de la Fayette (1) et chevalier de Bufévant.

Aides-maréchaux des logis pour l'infanterie : de Zanthier, de Caborie et de Chamolle.

RÉGIMENTS.

COLONELS.

Normandie	Marquis de Hautefeuille.
Beauce.....	Vicomte de la Charce.
Flandre.....	Duc d'Havré.
Lorraine.....	Duc de Mortemart.
Austrasie	Vicomte du Hautoy.
Soissonnais	Marquis de Saint-Mesme.
Royal.....	Marquis de Nesle.
Conti	Comte de Caulan.
La Couronne.....	Marquis d'Avaray.
Royal-des-Deux-Ponts .	Duc des Deux-Ponts.
Touraine.....	Marquis de Saint-Simon.
Barrois.....	Marquis de Chabillant.
Orléans.....	Marquis de Barbançon.
Marne	Comte de Clarac.
Savoie.....	Prince de Carignan Villefranche.

(1) La Fayette partit une première fois pour l'Amérique, le 26 février 1777, en revint au mois de février 1779, et y retourna au commencement de 1780.

Limousin. Comte de Damas.
Saintonge. Vicomte de Beranger.

TOTAL..... 17 Régiments.

Un bataillon de Toul, artillerie.

Le régiment de Paris — de Saint-Laurent.

Pour le service de l'artillerie, 150 dragons de Noailles et 150 de la Rochefoucauld.

Les ordres avaient été donnés pour que l'armée fût portée à 40,000 hommes effectifs qui partiraient en deux convois du Havre et de Saint-Malo, où 300 bâtiments auraient été prêts à les recevoir, à la fin de juin. Le premier convoi devait transporter 1200 chevaux pour les hussards, une partie des dragons, l'artillerie et l'état-major, le reste des chevaux ferait l'objet d'un second convoi.

Le gouvernement français, qui comptait sur la coopération efficace de l'Espagne et regardait comme infaillible le succès de l'expédition, avait prescrit au lieutenant-général d'Orvilliers de se concerter avec le lieutenant-général de Vaux sur les moyens les plus propres à assurer le succès, et il leur avait adressé, le 29 mai et le 19 juin, des instructions détaillées complétées par celles du 21 juin, où nous lisons :

« Dans la supposition où la partie de Gosport (comté de Southampton), serait inattaquable, M. le comte de Vaux se bornerait à l'attaque de l'île de Wight et à s'y établir avec les troupes de Sa Majesté, de manière qu'il n'en puisse être chassé, et que le voisinage de cette île, ainsi que les troupes qu'elle contiendra, puissent assez occuper l'ennemi sur les côtes du continent anglais pour qu'ils y emploient un assez grand nombre de troupes

pour qu'ils soient obligés de dégarnir les côtes de la circonférence.

» Quand les troupes du roi auront fait les fortifications et retranchements suffisants pour que l'île de Wight puisse être conservée par dix mille hommes contre toutes les forces de l'ennemi, M. le comte de Vaux est autorisé à aller tenter un autre débarquement, sous la protection de l'armée navale du roi, où ils trouveront possible l'un et l'autre de débarquer, même jusqu'à Bristol. Mais, dans le cas où l'on ne pourrait s'assurer d'avoir d'heureux succès, on se contentera, jusqu'à ce que l'on ait reçu de nouveaux ordres de Sa Majesté, de faire quelques entreprises dans le continent le plus voisin de l'île de Wight, et qu'ils jugeront le plus favorable. »

La confiance que le gouvernement français avait eue dans le succès était déjà bien ébranlée lorsque le 6 août, il adressa aux deux commandants en chef les instructions suivantes :

« La saison s'avance et le retard indispensable qu'à éprouvé la jonction des armées navales de France et d'Espagne, a décidé le roi à ordonner qu'au lieu des premiers plans contenus dans la première instruction que Sa Majesté a fait expédier à M. le comte de Vaux, et qu'elle lui a fait remettre le 18 juin 1779, il s'occupât essentiellement des moyens d'exécution des ordres ci-après :

» L'intention de Sa Majesté est que M. le comte de Vaux, dès que les succès des armées navales combinées auront rendu le canal de la Manche libre, et que les troupes qui doivent s'embarquer à Saint-Malo et au Havre, pourront sortir de ces ports, on les fasse embarquer pour opérer selon le plan ci-après.

• Au lieu de se porter sur l'île de Wight, Gosport, l'île de Portsea et Portsmouth, ainsi que le portait la première instruction, M. le comte de Vaux, de concert avec M. le comte d'Orvilliers, se portera à la côte de Cornouaille, et cherchera à débarquer au port de Falmouth, dont les plans et les renseignements sont ci-joints. Il choisira pour lieu de débarquement, ou le port de Falmouth même, qui n'est défendu que par deux vieux châteaux, ou la rade d'Helford, à deux lieues, et qui est ouverte.

• L'on n'a rien à prescrire à M. le comte de Vaux sur la forme et le lieu de son débarquement. Il suffit de lui indiquer les deux points ; son intelligence et ses talents militaires reconnus lui suffiront pour se déterminer dès qu'il sera instruit des intentions du roi.

• Sa Majesté désire que l'armée française s'occupe essentiellement de la conquête de la province de Cornouaille, et que, dès que le débarquement aura eu lieu aux endroits indiqués, M. le comte de Vaux, après les précautions militaires prises pour assurer le lieu du débarquement, cherche à former un premier établissement dans le pays, afin d'y faire un poste capable de servir de dépôt à toute son artillerie et ses munitions.

• D'après les renseignements que l'on a du pays, l'on croit pouvoir indiquer le bourg de Dodonin ou environ pour le lieu de ce premier dépôt, qui doit être mis à l'abry de toute insulte. Dodonin paraît propre à remplir l'objet indiqué, parce que l'ouvert du pays dans cette partie ne présente pas plus de deux lieues, que la rivière de Fowey, qui verse dans la Manche, pourrait en protéger la droite et celle de Allen, qui verse dans le canal de Saint-Georges, à Padstow, couvrirait la gauche. Cette indication ne doit servir que de renseignement. Le roy laisse M. le

comte de Vaux maître du choix du poste qui pourra remplir le mieux les vues de Sa Majesté, et assurer la sûreté de ses troupes. On croit que Dodonin est à quatre lieues de Falmouth.

» Ce premier établissement choisi et pendant que le général y fera travailler, l'intention du roy est qu'après avoir pourvu à la défense de ce poste, l'armée française s'avance sur le Tames, rivière qui traverse tout le pays, et qui sépare la province de Cornouaille de celle de Devon. Cette rivière tombe dans le dock de Plymouth et de là à la Manche.

» Sa Majesté désire que M. le comte de Vaux prenne sur le Tames une position susceptible d'assurer la conquête de la province de Cornouaille, et même de faire de cette rivière la tête de ses quartiers d'hiver, en rendant la position la plus redoutable possible. Le roy s'en remet pour cet objet aux talents de M. le comte de Vaux. La distance du canal de la Manche au canal de Saint-Georges n'est que de dix lieues. La volonté du roy est de conserver cette province jusqu'à la campagne prochaine. Le nombre et la qualité des troupes qui pourront être à Plymouth décideront le général sur ce qu'il tentera sur cette place importante, et dont la possession deviendrait du plus grand intérêt pour le roy, etc. »

Maintenant que nous connaissons le plan des opérations assignées à l'armée de débarquement et d'occupation, voyons le rôle que joua l'armée navale franco-espagnole :

« L'armée navale de France, continue M. O. Troude (p 31), mit à la voile, le 3 juin, et se dirigea sur les côtes d'Espagne, où elle devait trouver les vaisseaux espagnols, mais elle croisa pendant un mois sans en voir apparaître un seul. Les officiers généraux espagnols avaient, en effet,

montré beaucoup de répugnance à se ranger sous les ordres d'un officier étranger, et, le 2 juillet seulement, huit vaisseaux et deux frégates, sortis de la Corogne avec le lieutenant-général Don Antonio Darce, rallièrent l'armée française. Vingt jours après, vingt-huit autres vaisseaux, deux frégates, deux corvettes et cinq brûlots, partis de Cadix sous le commandement du lieutenant-général Don Luis de Cordova, rallièrent aussi ; l'armée combinée se trouva alors forte de soixante-six vaisseaux et quatorze frégates ; toutefois, il n'y eut que vingt vaisseaux espagnols qui se rangèrent sous les ordres du lieutenant-général d'Orvilliers, les autres formèrent une armée indépendante, dite d'observation, dont le lieutenant général de Cordova prit le commandement (1).

» Après avoir pris connaissance de l'île d'Ouessant, l'armée combinée qui manquait déjà d'eau et de vivres, et qui avait un grand nombre de malades (2), se dirigea sur les côtes d'Angleterre. L'intention du commandant en chef

(1) Cette armée combinée, la plus forte qu'on eût vue depuis près d'un siècle, se composait ainsi : Pour la France, de 30 vaisseaux, dont 1 de 110 canons, 1 de 100, 1 de 82, 3 de 80, 15 de 74, 8 de 64 et 1 de 60. Le contingent de l'Espagne était de 19 vaisseaux, dont 1 de 80, 1 de 76, 14 de 70, 1 de 64, 2 de 60 et 1 de 52, 7 frégates et 5 corvettes. L'escadre d'observation, entièrement composée de bâtiments espagnols, comptait 16 vaisseaux, dont 1 de 110, 1 de 80, 14 de 70 et 2 frégates.

(2) L'état de situation du 11 juillet portait à 1,035 le nombre des malades et à 174 celui des convalescents. Les vaisseaux français avaient déjà perdu 48 hommes et 412 avaient été envoyés aux hôpitaux du Ferrol et de la Corogne, pendant que l'armée croisait sur les côtes d'Espagne.

était d'aller mouiller dans la baie de Torbay, d'y faire une répartition égale des vivres qui se trouvaient encore à bord des vaisseaux et d'y attendre ceux qu'il avait fait demander à Brest; mais, lorsque, le 17 août, l'armée arriva à la hauteur de cette baie, les vents passèrent à l'est grand frais, et elle fut obligée de louvoyer pour chercher à l'atteindre. Le temps fut mauvais pendant plusieurs jours. Le 25, le lieutenant général d'Orvilliers ayant eu des renseignements précis sur l'armée anglaise, fit assembler les officiers généraux en conseil pour délibérer sur le parti qu'il convenait de prendre. Il fut exposé que quelques vaisseaux avaient jusqu'à 300 malades et n'avaient ni chirurgiens ni médicaments; que d'autres manquaient d'eau à ce point qu'ils étaient obligés d'en demander chaque jour à leurs voisins; que plusieurs, et notamment la *Bretagne*, n'avaient de vivres que jusqu'au 23 septembre. Le conseil décida d'une voix unanime que, dans un tel état de choses, il serait imprudent de s'engager dans la Manche; qu'il fallait aller chercher l'armée anglaise aux Sorlingues, où l'y attendre. Le conseil décida en outre qu'on abandonnerait la croisière le 8 septembre, et que, conformément aux ordres que l'amiral espagnol avait reçus de son gouvernement, les deux armées se sépareraient dès qu'elles pourraient le faire sans inconvénients. L'armée combinée se dirigea donc sur les Sorlingues.

» Le 31, les frégates signalèrent quarante-trois vaisseaux anglais. Le vent était alors au nord. L'amiral sir Charles Hardy était sorti de Spithead le 16 juin, pour croiser à l'entrée de la Manche, et il avait été poussé au large par les grands vents d'est qui avaient régné. L'armée anglaise fut chassée dès qu'elle fut aperçue; mais le vent reprit à l'est, et le lendemain, elle était à 18 ou 20 milles au vent, en position d'entrer à Plymouth. L'armée combinée cessa

alors sa poursuite et laissa arriver pour aller reconnaître un grand nombre de voiles que les vaisseaux de l'arrière-garde venaient de signaler dans l'ouest. A trois heures de l'après-midi, on reconnut en elles un convoi hollandais venant de Surinam.

• L'armée combinée continua sa croisière jusqu'à l'époque où il avait été décidé qu'elle effectuerait son retour ; elle se dirigea alors sur Ouessant. Le commandant en chef y reçut l'ordre de rentrer à Brest ; il mouilla sur cette rade le 14 septembre. Les vaisseaux espagnols l'y suivirent.

• La jonction tardive des vaisseaux espagnols rendit cet immense armement complètement infructueux. L'apparition de l'armée combinée jeta sur les côtes d'Angleterre une terreur telle, qu'on n'en avait jamais éprouvée de semblable. On craignait une invasion, et les mesures prises par le gouvernement ne contribuèrent pas peu à entretenir cette idée. La panique fut encore augmentée par une proclamation royale qui invitait les habitants de la côte à envoyer dans l'intérieur, leurs chevaux, leurs bestiaux et toutes leurs provisions. »

Rien de plus réel que la panique dont parle M. O. Troude.

Elle nous est attestée par la proclamation de Georges III, du 9 juillet, ordonnant de doubler les milices de son royaume, et enjoignant à tous les officiers civils et militaires, dans le cas où les Français effectueraient leur projet d'invasion, d'éloigner des côtes, à leur première approche, tous les chevaux et bestiaux à l'exception de ceux qui seraient réservés pour son service ou pour la défense du pays. En même temps ses gardes du corps se tenaient prêts à monter à cheval, à la première alerte, et plusieurs régiments de milice, campés sur les côtes du sud, attendaient sous les armes l'ordre de marcher vers les endroits qui seraient attaqués.

Les lettres suivantes de l'espion renferment des détails qui ne laissent aucun doute sur l'intensité de la frayeur qu'on éprouvait en Angleterre.

« Falmouth, le 17 août 1779.

» Le 15, sur les deux heures après midy, nous avons été dans les plus vives alarmes par l'apparition d'une grande flotte. A son approche, nous avons reconnu les escadres combinées de France et d'Espagne, composées de 62 vaisseaux de ligne et d'environ 40 de moindre force. Elles sont restées icy jusqu'aujourd'huy 16, à trois heures de l'après-midy, et ensuite elles ont fait route à l'est. A leur approche, la plupart des habitants se sont retirés avec leurs familles et leurs effets. Nous avons environ huit compagnies de milice et beaucoup de mineurs qui ont monté la garde toute la nuit et tout le jour dans la ville et les faubourgs. Cette place est dans le plus grand désordre, et toutes les affaires y sont suspendues. Nous avons illuminé toutes nos fenêtres, et personne ne s'est couché de la nuit. Dès que les escadres ont été hors de vue, nous avons détaché 16 galiotes à rames pour chercher le chevalier Hardy qui a été aperçu samedi dernier à 14 ou 20 lieues des Sorlingues, et nous avons promis cent guinées de récompense à chacun des hommes qui le trouveraient. »

« Torbay, le 17 août 1779.

» Un brigantin ou vaisseau côtier a été chassé ce matin dans notre baye par une grosse frégate française. On a su depuis qu'elle appartenait à l'armée combinée de France et d'Espagne qui est actuellement à la hauteur de Plymouth, et qui consiste en plus de 60 vaisseaux de ligne, sans compter les frégates, au nombre de plus de 50. On dit que sur les vaisseaux il y a 10,000 hommes de troupes

de débarquement, sans compter celles de la marine. L'amirauté vient d'expédier plus de vingt courriers aux différents ports du royaume sur la côte de l'ouest. Il en est parti à des heures différentes ; deux pour Portsmouth et deux pour Plymouth. Suivant les nouvelles du 16, de Falmouth, les forces de l'ennemy qui étaient devant Ramhead consistaient en plus de cent vaisseaux à trois mâts. Il s'en est peu fallu que l'*Ixis* ne tombât entre les mains de l'ennemi en faisant route pour rejoindre la flotte de Hardy. »

« Plymouth, 17 août 1779.

» Je n'entreprendrai point de vous peindre le trouble qui régna parmi les habitants de cette place au moment où les ennemis ont paru devant le port. On ne se serait jamais imaginé que les Français osassent venir nous braver jusque dans la Manche, mais l'événement nous a convaincu de la possibilité de la chose. Tout le monde icy ne cesse de s'écrier : « Où est le ministre ? où sont nos généraux ? où sont nos amiraux ? où sont les amis du roy et du peuple ? » Tout paraît perdu, et chacun se prépare à abandonner la ville avec précipitation, et à laisser les maisons à la mercy de l'ennemy. Notre ami XXX., qui jouit icy de beaucoup de considération, s'est adressé à la multitude. Il l'a assurée que tous les ministres du roy avaient déclaré que Sa Majesté était actuellement son propre ministre, et qu'il avait dit hautement que si l'ennemy débarquait, elle serait son propre général, et qu'à la première nouvelle, elle serait prête à se mettre à la tête de ses troupes de Cœshead. La consternation a cessé, le peuple a paru satisfait ; mais, quelques personnes ont tourné les yeux du côté des vaisseaux ennemis, et ont dit : « Plût à Dieu que le roy fût aussi son amiral ! »

» Le chevalier Hardy a une attaque de goutte, et le commandement de trente-sept vaisseaux de ligne contre soixante-sept, exige un homme qui jouisse d'une parfaite santé et d'une vigoureuse activité, comme de toute sa raison. Les habitants se sont retirés avec leurs effets à Truro. »

« Riverton, le 18 août 1779.

» Tout est icy dans la plus grande confusion d'après les nouvelles apportées de Plymouth. Une femme est arrivée hier au soir et a apporté avec elle ses effets les plus précieux. Elle dit que 300 voiles françaises ou espagnoles, tant vaisseaux de guerre que bâtiments de transports, sont devant Plymouth; que le gouverneur a rassemblé toutes les forces de la garnison (1), et que le pavillon, *sans-quartier*, est arboré à la tour. Elle ajoute que la banque et toutes les boutiques sont fermées, et que les principaux habitants se sauvent de la ville en toute diligence avec ce qu'ils ont de plus précieux. Hier, depuis cinq heures du matin jusqu'à deux heures de l'après-midy, on a entendu un feu continuel de coups de canon sur la hauteur du Furdon.

» Les vaisseaux de guerre le *Hind* et le *Garla* ont fait voile pour la rade d'Yarmouth avec un grand nombre de bâtiments de transport. On prétend que ces derniers doivent être coulés bas pour fermer ce passage dans le cas

(1) Dans une lettre du 15 août, l'espion faisait connaître que les forts de Plymouth et les camps établis dans ses environs étaient pourvus de 70 à 80 pièces de canons, mais que pour servir et défendre tous ces ouvrages il n'y avait que cinq régiments à moitié complets et qu'en cas de débarquement le seul salut de la place était dans la côte, *rocher à pic*.

où quelque division de l'armée ennemy voudrait entrer dans ce port.

• Selon les dernières nouvelles de Plymouth, l'armée combinée des Français et des Espagnols était dans cette ville depuis le 16 au matin, mais on n'avait aucune nouvelle du chevalier Hardy.

• Le 17, le vaisseau de guerre l'*Ardent* de 64 canons, après avoir conduit sans accident jusqu'à la hauteur de ce port une grande flotte de bâtiments vivriers et autres, est tombé presque aussitôt dans l'armée navale de l'ennemy qu'il avait pris pour la nôtre. En conséquence, il a été obligé de se rendre après s'être vaillamment battu pendant plusieurs heures. On assure que son grand mât avait été abattu avant qu'il amenât (1).

(1) On lit au sujet de la capture de ce vaisseau, la note suivante, page 460, du tome II de *l'Histoire maritime de France*, par Léon Guérin, Paris, Didier, 1844, 2 volumes in-12. « Une curieuse et fort chevaleresque discussion s'engagea, au sujet de la prise de l'*Ardent*, entre les quatre commandants des frégates françaises. Chacun d'eux prétendit plus particulièrement que les autres à l'honneur de la victoire. L'arbitrage en fut remis à d'Orvilliers qui le renvoya devant La Touche-Tréville. Cet officier général, qui avait été spectateur du combat, déclara que tous les quatre s'étaient montrés animés du désir de bien faire, avaient manœuvré également bien, et que l'*Ardent* s'étant rendu au milieu des quatre frégates, personne n'avait le droit de s'attribuer plus particulièrement la victoire (cela résulte d'une pièce que nous avons eue sous les yeux aux *Archives de la marine*). »

M. Léon Guérin (*ibid*) raconte ainsi les circonstances de la lutte : « L'escadre légère, aux ordres de La Touche-Tréville, qui allait en avant, découvrit, le 17 août sur la pointe de Good-Start, deux bâti-

» On dit que le chevalier Hardy est à la hauteur de Lands'End et qu'un vent de N.-E. l'empêche d'entrer dans la Manche. Suivant d'autres, il est allé croiser aux Sorlingues, et il a manqué l'ennemy qui en conséquence est entré dans la Manche. Ces funestes nouvelles s'accréditent de plus en plus. Elles ont répandu la consternation parmi les marchands de Londres. Elles sont arrivées à l'heure de la Bourse, où l'on était partagé sur le vrai objet du commandant français, mais on est bien convaincu qu'il doit en résulter un combat général. »

Nous croyons superflu de reproduire d'autres lettres de l'espion. Toutes celles qui précèdent suffisent pour démontrer l'impuissance où eût été l'Angleterre de repousser l'invasion si l'armée navale d'Espagne n'avait pas tardé à se joindre à la nôtre. Qu'on se reporte aux lettres de l'espion, à celles surtout du 28 juin et du 6 juillet, ainsi qu'à la proclamation de Georges III, et l'on sera convaincu que si la jonction — et c'était très-facile — s'était opérée un mois plus tôt, une descente ne pouvait manquer de réus-

ments dont l'un donnait la chasse à l'autre et le visitait après l'avoir atteint. On reconnut que le bâtiment visité était Danois, et que le visiteur était un vaisseau de ligne anglais. Aussitôt La Touche-Tréville fit signal à son escadre de forcer de voiles. La frégate la *Junon*, commandant Bernard de Marigny, parvint la première à se mettre dans les eaux de l'ennemi, qui chercha vainement à lui échapper en essayant différentes allures. La *Gentille*, commandant Miegau de la Haye ; la *Bellone*, commandant Le Gonidec, et la *Gloire*, commandant de Bovres, suivirent de près la *Junon* et vinrent pour partager son triomphe. Le vaisseau anglais, qui avait nom *Ardent*, et était de 64 canons, amena pavillon après une courte défense, et le capitaine Boteler, qui le montait, remit son épée au commandant de la *Gentille*.

sir, surtout si le débarquement des troupes embarquées sur les vaisseaux avait été combiné avec celui des forces militaires échelonnées sur les côtes de Bretagne et de Normandie. Le retard apporté à cette jonction eût pour conséquence la consommation prématurée des moyens de subsistance des équipages. Le défaut d'eau, de rafraîchissements, de médicaments, de chirurgiens même fit naître et développa une épidémie telle qu'à la rentrée de l'armée combinée à Brest, le 14 septembre, après cent quatre jours de mer, le nombre des malades qui s'entassèrent dans les hôpitaux de la marine à Brest et dans les hôpitaux supplémentaires de Pontanézen, Lesneven, Landerneau et Quimper était si considérable, qu'au 1^{er} janvier 1780 il en restait 2,724 dont 662 Espagnols, et qu'au 4 février suivant, l'épidémie avait peu perdu de son intensité puisqu'on comptait encore 2,050 Français et 524 Espagnols.

Les reproches que l'opinion publique ne ménagea pas au lieutenant général d'Orvilliers portèrent principalement sur ce que l'armée combinée n'avait pas intercepté le convoi anglais des Antilles qui était arrivé en Angleterre le 8 août. Les épigrammes, les chansons dans lesquelles on faisait peser sur ce malheureux officier général l'insuccès de la campagne, ajoutèrent à la douleur que lui causait la perte récente de son fils unique, mort dans ses bras sur le vaisseau-amiral la *Bretagne*, le 1^{er} août 1779. Le lendemain, il avait écrit au ministre de la marine, la lettre suivante, aussi noble que touchante : « Le Seigneur m'a ôté tout ce que j'avais dans ce monde, mais il m'a laissé la force de terminer cette campagne et le plus grand désir que ce soit à votre satisfaction. »

Le roi compatit à la douleur du père, et ce fut vraisemblablement ce qui le détermina à faire atténuer son mé-

contentement dans la lettre que M. de Sartine lui écrivit le 17 septembre 1779, et qui est ainsi conçue :

« J'ai reçu, Monsieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, le 11 de ce mois, timbrée : *Opérations de l'armée navale*. J'ai mis cette lettre sous les yeux du roi. Sa Majesté a lu le résumé de toutes les dépêches que vous m'avez successivement adressées pendant le cours de la campagne. Elle a vu avec peine que toutes les opérations se réduisent, ainsi que vous l'observez, à avoir pris ou détruit 21 bâtiments ennemis dans le nombre desquels se trouve un vaisseau de guerre de 64 canons, et avoir fait 1,100 prisonniers, et après avoir jeté l'alarme sur la côte méridionale d'Angleterre depuis le port de Falmouth jusqu'au Sond (1) de Plymouth, chassé et poursuivi pendant vingt-quatre heures l'armée du roi d'Angleterre, fuyant devant les pavillons de France et d'Espagne.

• Sa Majesté, en regrettant infiniment que le plan d'opérations qu'elle avait concerté, avec le roi catholique, son oncle, n'ait pu avoir son exécution, n'en rend pas moins justice au zèle et à la persévérance que vous avez montrés dans cette campagne. Elle est persuadée, et Sa Majesté catholique le sera sans doute que, si le temps et les circonstances eussent secondé l'habileté du général à qui les deux monarques avaient confié le commandement de leur armée, vous eussiez procuré à leurs armes et à leurs

(1) Le Sond, ou plus exactement le Sound de Plymouth, est un espèce de golfe à l'entrée duquel se trouve la petite baie de Causand. C'est dans cette baie qu'appareillent les vaisseaux sortant du port de Plymouth.

pavillons le succès et la gloire qu'ils pouvaient attendre de la réunion de leurs forces navales.

« J'ai l'honneur d'être, etc. »

D'Orvilliers comprit que les consolations par lesquelles se terminait cette lettre s'adressaient plutôt au père qu'au général; abreuvé d'amertume et de chagrin, il ne tarda pas à quitter le service. Devenu veuf en 1780, il se retira au séminaire de Saint-Magloire, à Paris, abandonnant sa fortune à ses héritiers, et ne réservant que la pension de 24,000 francs qui lui avait été accordée à sa retraite. En 1791, l'âge et l'infirmité ayant affaibli ses facultés physiques et morales, il fut recueilli à Moulins, où il était né en 1708, chez son neveu, M. de Giory, ancien capitaine de vaisseau, et mourut le 15 août 1792.

Nous nous arrêtons ici. Il n'entre pas dans notre sujet de raconter les projets préparés par le directoire et l'empereur, projets sur lesquels l'histoire contemporaine est d'ailleurs entrée dans des détails auxquels nous n'aurions rien à ajouter.

P. LEVOT.

NOTE

SUR

LE CUIRASSÉ DE 1^{er} RANG LE COLBERT

Le cuirassé de 1^{er} rang le *Colbert* est, jusqu'à ce jour (décembre 1877), le plus grand navire qui soit sorti des chantiers de l'arsenal de Brest. D'après la répartition des constructions neuves pour l'année 1878, aucun bâtiment de cette importance ne sera commencé sur les cales des rives de la Penfeld, dans le courant de cette année.

La liste des cuirassés, dits bâtiments de combat armés, en armement ou en achèvement dans nos arsenaux, comprend :

Cuirassés de premier rang, à flot.....	21	}	24
En chantier.....	3		
Cuirassés de deuxième rang, à flot.....	10	}	13
En chantier.....	3		
			59

Les distinctions entre ces deux catégories, sont les suivantes :

	CUIRASSÉS de PREMIER RANG.	CUIRASSÉS de DEUXIÈME RANG.
Puissance de la machine en chevaux nominaux (1).	de 800 chev. à 1,500.	de 450 chev. à 800.
Puissance en chevaux indiqués ou effectifs....	de 3,200 chev. à 6,000.	de 1,800 chev. à 3,200.
Artillerie.....	de 15 à 20 canons du ca- libre de 22 à 27 ^c / _m .	de 6 à 14 canons du ca- libre de 22 à 27 ^c / _m .
Effectifs de l'équipage.	de 500 à 800 hommes.	de 300 à 450 hommes.

Parmi les cuirassés de 1^{er} rang, le type *Redoutable* forme la 1^{re} catégorie qui comprend :

Le *Redoutable*, en achèvement d'armement à Lorient ;
L'*Amiral-Duperré* et le *Foudroyant*, en chantier à Toulon ;
La *Dévastation*, en chantier à Lorient.

(1) La puissance nominale sert au classement des bâtiments par rapport à la force de leur machine ; elle est calculée comme si la pression de la vapeur par unité de surface était la même pour toutes les machines et seulement égale à 492 grammes par centimètre carré des pistons, tandis qu'en réalité elle varie de 800 grammes à 1 kilog. 500 gram. La puissance indiquée est celle que l'on calcule d'après les diagrammes fournis par les indicateurs dynamométriques placés sur la machine en fonction ; elle est en moyenne quatre fois la puissance nominale.

Chacun d'eux aura un appareil moteur de 6,000 chevaux effectifs, une artillerie de 16 canons de 32 centimètres, une épaisseur de cuirasse de 38 centimètres, un équipage de 800 hommes. Leur vitesse prévue est de 16 nœuds, soit 30 kilomètres par heure en nombre rond.

La 2^e catégorie comprend deux types et trois bâtiments :

Le type *Richelieu*, à deux hélices, construit à Toulon et naviguant en escadre en ce moment ;

Le type *Colbert*, à une seule hélice, construit à Brest et naviguant en escadre en ce moment ;

Le *Trident*, du type *Colbert*, en achèvement d'armement à Toulon.

Chacun d'eux est muni d'un appareil moteur de 4,000 chevaux effectifs, d'une artillerie de 15 canons, dont 8 de 27 centimètres ; l'épaisseur de cuirasse est de 26 centimètres, et l'équipage comprend 710 hommes. La vitesse prévue, et réalisée à très-peu près, a été de 14 nœuds, soit 26 kilomètres par heure en nombre rond.

Les résultats donnés par le *Colbert* touchent un peu à l'amour-propre des ingénieurs, des maîtres, des ouvriers, des marins du port de Brest, qui ont concouru à sa construction ou à son armement. La bonne et la mauvaise réussite d'une construction navale qui, en fin de compte, ne se solde pas à moins de 10 millions de francs, intéresse le pays et particulièrement les citoyens de la ville où cette construction a été faite. C'est uniquement à ces derniers que s'adresse la note sur le *Colbert*, qui ne saurait avoir de publicité en dehors de la Société académique.

Il n'est peut-être pas hors de propos de rappeler, qu'on sort de l'exacte vérité en attribuant exclusivement le suc-

cès ou l'insuccès d'une construction navale aux ingénieurs qui l'ont proposée ou qui l'ont dirigée. C'est là une des nombreuses erreurs de ce maître aussi redouté qu'insaisissable qui a nom l'Opinion publique. Le Conseil des travaux de la marine adopte ou rejette les plans proposés, impose des modifications dans l'ensemble ou dans les détails. Or, le Conseil, composé de dix-sept membres, comprend :

Six officiers de vaisseau ;

Cinq officiers d'artillerie ;

Quatre ingénieurs des constructions navales ;

Deux ingénieurs des ponts et chaussées.

Donc, la responsabilité de ses propositions au ministre ne saurait peser sur une seule des catégories d'officiers qui le composent.

Les bâtiments dont était formée notre première escadre de cuirassés, touchent à l'extrême limite de leur valeur au service de la mer et ne sont plus, actuellement, des navires de combat dans la vraie acception des termes. Cette escadre de 1860 avait succédé à l'admirable flotte non cuirassée qui avait placé la marine française au premier rang, à côté de la marine anglaise ; elle avait commencé avec le type *Gloire*, construit en 1858 ; elle a fini avec le type *Flandre* en 1867.

Avec l'*Océan*, construit à Brest de 1867 à 1869, commence une nouvelle période de progrès caractérisée par les points essentiels suivants :

1^o Augmentation du cuirassement pour la résistance à la pénétration du projectile du canon de 24 centimètres. Le canon de 16 centimètres perçait les plaques des premiers cuirassés ;

2^e Continuation de l'emploi de la tôle de fer dans la construction des extrémités non protégées par la cuirasse, mais continuation des parties basses de la coque en bois ;

3^e Application de l'éperon pénétrant, dont l'efficacité, dans le combat de bâtiment à bâtiment, avait été reconnue préférable à l'effet du choc par une étrave aiguë et verticale.

Au type *Océan* succède le type *Friedland*, totalement en fer, avec plus de longueur, un plus grand déplacement, une artillerie de 8 canons de 27 centimètres et 8 canons de 14 centimètres.

Au type *Friedland* succède le type *Richelieu*, mis en chantier à Toulon en 1868 et caractérisé par deux hélices, une de chaque côté, à l'arrière ; système dont nous avons vu une application au port de Brest au cuirassé de 2^e rang le *Lagalissonnière*. La très-grande facilité d'évolution que donnent deux propulseurs hélicoïdaux indépendants à un bâtiment de combat, avait fait adopter l'arrangement du *Richelieu*. Cette raison paraissait devoir persister avec l'emploi de l'éperon qui avait décidé du succès de la bataille de Lissa. Mais, à la pratique de la navigation d'escadre, on reconnut bientôt que les inconvénients de la propulsion, au moyen de deux hélices, n'équilibraient pas ses avantages, et que la faculté giratoire du bâtiment était beaucoup plus simplement et tout aussi bien assurée, en manœuvrant le gouvernail à l'aide d'un moteur à vapeur spécial dit *Servo moteur* de Farcot. Ce mécanisme, fort peu compliqué, permet à un seul homme, agissant sur une petite roue à main, de porter la barre de la position milieu à 35° des deux bords, en moins de 10 secondes de temps.

Le *Colbert*, mis en chantier en 1869 et entré au service d'escadre en 1877, diffère essentiellement du *Richelieu* par le propulseur unique. C'est en 1871, alors que sa cons-

truction était très-peu avancée, quo le conseil des travaux, après avoir examiné les opinions dominantes et les propositions de nouveaux plans, crut devoir subordonner, à l'avenir, la construction des cuirassés à des principes généraux dont il arrêta le programme en prenant pour base :

1° La construction des carènes en fer ;

2° Le doublage des ponts avec une tôle de 5 à 10 centimètres d'épaisseur ;

3° La suppression de la cuirasse des tourelles.

La substitution du fer au bois n'a pas été une nécessité imposée par la pénurie des bois spéciaux aux grandes constructions, ainsi qu'on le croit généralement; elle était indiquée depuis longtemps par des faits d'expérience. Comparé au bâtiment en bois, celui en fer a beaucoup plus de rigidité, ce qui permet de lui donner de très-grandes longueurs sans compromettre sa résistance à la pratique de la mer et de la grosse artillerie tirée à bord; le poids de coque est plus léger de un cinquième environ; le tirant d'eau peut être diminué sensiblement par la suppression, sans inconvénient, de la hauteur de quille; l'établissement des cloisons, parfaitement étanches, qui divisent la coque en plusieurs compartiments séparés, en cas de voie d'eau, est très-facile, alors qu'il est impossible dans une coque en bois. Ses désavantages comparatifs consistent dans une moins grande vitesse de marche toutes choses égales par ailleurs; dans le peu de durée de la propreté de la carène où s'attachent et pullulent les végétations sous-marines, les coquillages adhérents au métal. Ces deux considérations sont importantes, sans doute, parce qu'elles touchent, en fin de compte, à une plus grande dépense de combustible pour une même vitesse que la dépense faite par un bâtiment en bois; mais elles ne feront pas renoncer aux constructions en fer,

parce que le revêtement extérieur en bois sur le fer, comme on le pratique sur toute la surface de la cuirasse des coques en bois, résout la question d'une manière satisfaisante.

Le *Colbert* est en bois, avec membrures et baux en fer.

Voici les principales données numériques qui concernent sa construction :

Déplacement (le jours des essais), 8,475 tonneaux, ce qui représente le poids absolu du bâtiment et de son armement complet. Ce poids, exprimé en tonneaux, est ainsi divisé :

Artillerie.....	555 413
Mâture, agrès, appareils et rechange.....	287 896
Embarcation et leur armement.....	19 983
Chantiers et bois d'arrimage.....	6 500
Machines, chaudières et outillage.....	803 403
Eau des chaudières	114 912
Combustibles pour les chaudières	618 702
Équipage, effets, hamacs, provisions pour état-major et pour 730 hommes.....	90 000
Eau potable	60 000
Caisses et pièces à eau.....	12 889
Vivres pour 730 hommes et pour 20 jours avec le contenant.....	18 000
Vin, eau-de-vie et contenant.....	74 000
Appareils à vapeur auxiliaires pour la ma- nœuvre du gouvernail et des pompes.....	48 586
Objets divers et approvisionnements	35 000
Lest d'expérience	30 000
Poids de la cuirasse sans l'éperon.....	1,499 000
Poids de l'éperon	26 000
Poids de la coque, y compris les objets d'at- tache	4,250 000
TOTAL.....	<u>8,599 000</u>

Soit 8 millions et demi de kilogrammes.

Longueur à la flottaison, de la rablure de l'étrave à l'axe du gouvernail, 95 mètres.

Longueur entre le bout de l'éperon et l'arrière, 102 mètres.

Largeur au maître couple, en dehors de la cuirasse et à la flottaison, 17 mètres 82.

Creux sur quille, au milieu de la ligne droite des baux du premier pont, 10 mètres 76.

Hauteur des seuillets de sabord de la batterie, 54 cent.

Hauteur de la batterie, au milieu, 3 mètres 955.

Tirant d'eau moyen, 8 mètres 014.

Surface immergée du maître couple, 120 mètres carrés 14, ce qui représente une surface de 11 mètres de côté.

L'artillerie comprend en tout 16 pièces rayées, frettées en acier, se chargeant par la culasse :

Une pièce de 27 centimètres dans chacune des deux demi-tourelles du pont qui ne sont pas cuirassées. Ces deux pièces sont sur pivot et peuvent tirer dans toutes les directions jusqu'à la parallèle à la quille du bâtiment.

Six pièces dans la batterie, ou le réduit, qui est protégé sur les côtés par la cuirasse extérieure, et à l'intérieur, sur l'avant et sur l'arrière, par un blindage de 20 centimètres.

Le poids de chacune des pièces de 27 centimètres est de 23,064 kilogr. ; celui de l'affût, 10,450 kilogr. Ensemble : 33,514 kilogr. Le projectile pèse 216 kilogr. et la charge de poudre 42 kilogr.

La distance à laquelle le projectile est lancé, avec une vitesse d'arrivée encore suffisante pour produire de grands dégâts, est de 10,000 mètres, l'angle de tir étant de 33°.

Une pièce de 24 centimètres sous la teugue pour la

chasse; deux pièces de 18 sur l'arrière et 4 pièces de 14 en batterie de gaillard.

La mâture est formée de trois mâts pour voiles carrées et d'un beaupré. La voilure mesure 2,120 mètres carrés de surface; elle est dans le rapport avec la surface du maître couple immergée de $\frac{2120}{120} = 18$.

L'appareil moteur à vapeur est une machine de 1,000 chevaux nominaux qui a réalisé 4,600 chevaux effectifs; il actionne une hélice à six ailes de 7 mètres 15 de pas et de 6 mètres 12 de diamètre.

La vitesse prévue pour le *Colbert* avait été de 14 nœuds, soit 14 fois 1,852 mètres par heure ou 26 kilomètres, en nombre rond, ou bien encore 7 lieues de poste par heure; ce qui correspond aux petites vitesses de nos chemins de fer.

Les résultats des essais ont dépassé les prévisions; on a pu atteindre 14 nœuds 5 en développant 4,650 chevaux effectifs et en donnant 66 tours d'hélice par minute au lieu de 63 prévus. A ce point de vue, le *Colbert* est supérieur à tous les cuirassés de la marine de l'Etat, y compris le *Richelieu*.

Ce dernier n'a pas atteint 14 nœuds. La réalisation de cette vitesse coûte, en combustible, 1 kilogr. 300 gr. par cheval et par heure, soit 1 fois 3 dixièmes de fois 4,650 = 604 kilogr. par heure, ou bien 145 tonneaux par jour. En comptant le prix moyen de la houille à 30 francs le tonneau, il s'ensuit que le vaisseau le *Colbert* dépense par 24 heures, à grande vitesse, 4,350 francs de combustible, et parcourt, pendant ce temps, un espace de 168 lieues.

Son approvisionnement étant de 700 tonneaux, au grand complet, il peut donc courir pendant cinq jours la grande vitesse et faire ainsi 840 lieues.

Parmi ces résultats, celui de la dépense de combustible est effrayant, pourrait-on dire ; mais il faut se rappeler qu'elle diminue beaucoup avec la vitesse. En effet, en vertu de la loi sur la résistance des fluides au mouvement des corps qui se meuvent dans ces fluides, l'opposition que rencontre le bâtiment à se mouvoir dans l'eau, diminue comme le cube des vitesses. Soit comme exemple la vitesse de 10 nœuds à donner au *Colbert* : la puissance de la machine capable de produire cette vitesse, sera dans le même rapport avec la puissance qui a produit 14 nœuds 5 comme 10 élevés au cube est à 14,5 élevés au cube ; soit $\frac{1000}{3048} = 0,3$; les 0,3 de 4600 chevaux = 1350 chevaux, force qui suffira à la vitesse de 10 nœuds.

La diminution de dépense de charbon sera proportionnelle à la diminution de la vitesse, et par conséquent on ne consommera plus que 40 tonneaux de charbon par 24 heures pour faire 111 lieues dans ce même temps, au lieu d'en consommer 123 tonneaux pour faire 168 lieues.

L'appareil évaporatoire du *Colbert* se compose de 8 corps de chaudières à 4 foyers chacun, du type haut réglementaire, renforcé pour fonctionner à la pression effective de 2 kilogr. 250 gr. par centimètre carré de surface, soit 165 centimètres de mercure au manomètre.

La machine est à 3 cylindres de mêmes dimensions, placés côte à côte ; l'admission de la vapeur se fait directement des chaudières au cylindre milieu ; la détente a lieu dans les deux autres cylindres ; c'est, en un mot, le système Woolf à 3 cylindres, préconisé par le savant ingénieur Dupuy de Lôme, combattu avec persistance et conviction, mais sans la démonstration des faits irrécusables, par le

regretté et éminent amiral Labrousse (1). Elle a été construite à l'usine nationale d'Indret, sur les plans de M. Sabbattier, directeur du matériel, le successeur hautement apprécié de M. Dupuy de Lôme, à la direction du matériel.

Les résultats des essais officiels faits dans le courant du mois d'avril 1877, sont résumés dans le tableau ci-après :

	SUR 32 FOYERS		
	16 FOYERS ALLUMÉS.	24 FOYERS ALLUMÉS.	32 FOYERS ALLUMÉS.
Pression effective moyenne aux chaudières	2 ^k 200	2 ^k 270	2 ^k 310
Puissance développée sur les pistons.....	2205 ^{ch.}	3590 ^{ch.}	4652 ^{ch.}
Nombre moyen de tours d'hélice par minute	53,6	61,8	65,9
Surface immergée du maître couple.....	121 ^{m²}	121 ^{m²}	120 ^{m²} 64
Vitesse du bâtiment en nœuds ...	11,95	13,61	14,47
Consommation de houille par heure et par force de cheval	1 ^k 39	1 ^k 27	1 ^k 30
Consommation correspondant à 24 heures de marche, en tonneaux....	76 ^{ix} 561	109 ^{ix} 423	145 ^{ix} 142
Coefficient d'utilisation M (2).....	4,48	4,40	4,28

(1) M. de Fréminville, directeur des constructions navales, a démontré, en s'appuyant sur les faits acquis depuis dix ans, que le système Woolf, à admission au cylindre central, était celui qui, en somme, avait donné et devait donner les meilleurs résultats. A son mémoire qui a pour titre : les *Machines Compound*, l'Institut a décerné le prix Plumey.

(2) Le coefficient d'utilisation provient de la formule théorique qui donne la vitesse V d'un bâtiment en nœuds, connaissant F la

En résumé, les résultats des essais du *Colbert*, au point de vue de la vitesse, de l'utilisation de l'hélice, placent ce navire au premier rang des cuirassés du même genre. Le développement considérable de puissance tient à l'activité de la combustion, car la machine n'est pas très-économique, la consommation de houille par heure étant de 1 kilogr. 300 au lieu de 1 kilogr à laquelle descendent les nouveaux moteurs du même système que celui du *Colbert*.

La vitesse réalisée (14 nœuds 47) a été remarquablement élevée et le coefficient d'utilisation M prouve à la fois en faveur de l'hélice, de son installation et des formes du bâtiment.

En présence des tâtonnements, des affirmations contradictoires, des prévisions aussi souvent justifiées que ruinées par les faits, en considérant la succession rapide des projets adoptés dans des ordres d'idées divergentes et même antagonistes, on peut se demander si une étude consciencieuse et éclairée a présidé à la confection et à l'examen des types de bâtiments de combat qui composent notre flotte actuelle. Mais il suffit d'examiner, même superficiellement, les questions complexes qui touchent

puissance développée par la machine sur les pistons, B^2 la surface immergée du maître couple, M un nombre qui varie de 3 à 4,5, suivant que l'utilisation de la puissance de l'appareil à la marche du bâtiment est plus ou moins bonne. Pour calculer la vitesse prévue, on donne à M la valeur qui convient au type de bâtiment auquel appartient celui dont il s'agit, valeur donnée par les essais de ce type.

$$\text{On a } V = M \sqrt[3]{\frac{F'}{B^2}} \quad \text{d'où } M = \frac{V}{\sqrt[3]{\frac{F'}{B^2}}}$$

au matériel naval, pour reconnaître qu'il n'y a rien d'étonnant à ce qu'aucun principe ait pu, jusqu'à ce jour, s'imposer définitivement à la construction et à la tactique navale, soit au point de vue des combats d'escadre, soit à celui de la défense et de l'attaque de bâtiment à bâtiment.

Les courants d'idées qui ont guidé les esprits sagaces, les ingénieurs habiles et les marins praticiens dans la recherche des meilleures solutions, viennent de directions fatalement antagonistes et sont, pour ainsi dire, irrésistibles au moment où ils se produisent. A la plus grande force de pénétration du projectile, il faut opposer une plus grande résistance du cuirassement; le poids de celui-ci est limité au maximum de déplacement qu'on peut donner à un bâtiment capable de tenir la mer et de se rapprocher suffisamment des côtes. L'éperon n'est une arme offensive, et même défensive qu'à la condition que l'agresseur pourra et marcher et se mouvoir plus vite que l'ennemi; de là résulte forcément l'emploi des moteurs d'une puissance extraordinairement élevée qui, en ce moment, va jusqu'à 8 et 10,000 chevaux effectifs.

L'Angleterre n'a pas suivi d'autre voie que celle des tâtonnements, et ses escadres n'ont de supériorité que le nombre comparées à celles de notre pays.

A. ORTOLAN.

LISTE GÉNÉRALE

DES

MEMBRES COMPOSANT LA SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE DE BREST

AU 1^{er} JANVIER 1878

(Les noms des Membres fondateurs sont précédés d'un astérisque.)

BUREAU :

Président : M. *LEVOT (P.), *, O. I., Conservateur de la bibliothèque du port de Brest, Correspondant du ministère de l'instruction publique pour les travaux historiques.

Premier Vice-Président : M. O. PRADÈRE, Agent-Comptable de la marine.

Deuxième Vice-Président : M. COUTANCE, *, O. A., Pharmacien professeur de la marine.

Secrétaires : M. ORTOLAN (J.-A.), O. *, O. I., Mécanicien en chef de la marine.

M. DAURIAC (L.), Professeur de philosophie au Lycée.

Bibliothécaire-Archiviste : M. MAURIÈS, Bibliothécaire de la Ville.

Trésorier : M. Huet (L.), Négociant.

COMITÉ DE PUBLICATION :

MM.

Les Membres du Bureau.

BORIUS, *, Médecin de 1^{re} classe de la marine.

DAUDY, Professeur d'histoire et de littérature au
Lycée de Brest.

DUPUY, Professeur d'histoire au Lycée de Brest.

JOUBERT, Avoué-Licencié, Juge suppléant.

RIOU, *, Médecin de la marine, en retraite.

TURIAULT, *, Commissaire-Adjoint de la marine.

VILMER (A.), Peintre.

MEMBRES RÉSIDANTS :

MM.

*ALLAIN, Docteur-Médecin, à Lambézellec.

*ALLANIC, *, O. I., Professeur honoraire de philosophie.

ALLARY, Chimiste.

*ANTOINE, O. *, Ingénieur de 1^{re} classe de la marine.

ARNOULT, Professeur au Lycée de Brest.

BACHELOT, Surveillant général au Lycée de Brest.

BAILLY, Professeur d'anglais au Lycée de Brest.

*BARILLÉ, Architecte, Adjoint-Maire.

*BELLAMY, Notaire, Adjoint-Maire.

10. — BERGER, ex-Médecin de la marine.

BORIUS, *, Médecin de 1^{re} classe de la marine.

BRÉMAUD, Architecte.

BRICHET, ex-Commissaire-Priseur.

BRONDEL, *, Inspecteur des enfants assistés.

CAMESCASSE, O. A., Avocat, Préfet du Pas-de-Calais.

CARADEC, Peintre.

CAROF, ✱, O. A., Docteur-Médecin.

CHABAL, Architecte.

CHASSANIOL, O. ✱, Médecin en chef de la marine, en retraite.

20. — CHASTANET, Rentier.

CHIC, ✱, Chef de musique des Équipages de la flotte.

CONSTANTIN, ✱, Pharmacien.

CORRE, Courtier interprète.

COUTANCE, ✱, O. A., Pharmacien professeur de la marine.

CUZENT, ✱, O. A., Pharmacien de la marine, en retraite.

DAUDY, Professeur au Lycée de Brest.

DAURIAC (L.), Professeur de Philosophie au Lycée.

DE LA BARRE DU PARC, O. ✱, Colonel du Génie.

DELAGARDE (G.), Négociant.

30. — DELAPORTE, Avocat.

DELISLE, O. ✱, Chef de bataillon en retraite.

DENOUEL, Clerc de Notaire.

DESPINOY, ancien Négociant.

DUCHATEAU aîné, Architecte.

DUPUY, Professeur d'histoire au Lycée de Brest.

DUVAL, C. ✱, Directeur du service de santé de la marine, en retraite.

EICHOFF, Tailleur, Auteur d'ouvrages de controverses religieuses.

ÉTARD-LAMI, Médecin Dentiste.

FLAGELLE, Géomètre-Arpeur, à Landerneau.

40. — FROGÉ, Professeur à l'École navale.

GADREAU, Imprimeur-Éditeur.

GARNAULT (E.), *, O. A., Professeur de Physique à l'École navale.

GHILINO, Négociant.

GODEBERT, Sous-Agent comptable.

GUÉRANDEL, Négociant.

GUICHET, Docteur-Médecin.

HALÉGOUET, Homme de lettres.

HÉTET, O. *, O. I., Pharmacien en chef de la marine.

HOMBRON, Conservateur du Musée.

50. — *HUET père, Administrateur de la succursale de la Banque de France.

HUET (Albert), Négociant.

HUET (Léon), Négociant.

JARDIN, O. A., Professeur de Mathématiques.

JOUBERT, Avoué-Licencié, Juge suppléant.

JOUVEAU-DUBREUIL, *, négociant, Président de la Chambre de Commerce.

KERSAUSON DE PENNENDREFF, Notaire.

LABREVOIR, Directeur de la succursale de la Banque de France.

LANGERON, Professeur au Lycée.

LAVISE, Aide-Commissaire de la marine.

60. — LÉCUREUX, Professeur de Musique.

LEFOURNIER (L.), Libraire-Éditeur.

LEFOURNIER (A.), Libraire-Éditeur, Membre de la Chambre de Commerce.

LE GROS, Lieutenant de vaisseau.

LE GUEN, *, Chef d'escadron d'Artillerie en retraite.

LE LOUP DE VARENNES, ancien Négociant.

LEMONNIER (Ed.), Censeur de la succursale de la Banque de France.

LE NÉE, ancien Notaire.

LE TERSEC, O. ✱, Docteur-Médecin, Médecin principal de la marine, en retraite.

LEVOT (P.). ✱, O. I., Conservateur de la Bibliothèque du Port.

70. — LEVOT-BÉCOT, Propriétaire à Tréz-Hir.

LOPEZ, ✱, Capitaine de frégate.

LOYER, Professeur au Lycée de Brest.

MAGE, Professeur de dessin de la Marine.

MAGE, Photographe.

MARCHARD, Avocat.

*MAURIÈS, Bibliothécaire de la Ville.

MAZÉ-LAUNAY, Fabricant de produits chimiques.

*MER, Architecte.

MÉVEL, Propriétaire.

80. — MICHEL-MORAND, Propriétaire.

MIRIEL, Professeur de Dessin à l'École navale.

*MONJARET DE KERJÉGU, (L.), O. ✱, Député, Président de la Société d'Agriculture.

MONJARET DE KERJÉGU (F.), ✱, Sénateur.

ORTOLAN (J.-A.), O. ✱, O. I, Mécanicien en chef de la marine

*PENQUER, ✱, O. I., Docteur-Médecin, Maire de Brest, Conseiller général, Président de la Société médicale.

PELLIEUX, Fabricant de produits chimiques.

PRADÈRE (O.), Agent comptable de la marine.

RAILLARD, Notaire.

RIOU, ✱, Médecin de la marine, en retraite.

90. — RIOU, Juge de paix.

ROBERT (J.), Libraire.

ROSSI (DE), Avocat.

ROSUEL, Négociant.

ROUGET (P.), Directeur de la Compagnie du Gaz.

ROUGET (E.), Sous-Directeur de la Compagnie du Gaz.

SAILLET, Bibliothécaire-Adjoint de la Ville.

SOUZA.

THIVEAUX, ancien Secrétaire du Conseil des Prud'-hommes.

TISSIER, Fabricant de Produits chimiques.

100. — TRITSCHLER, Propriétaire.

TRITSCHLER, Architecte.

TRONQUET, Négociant.

TURIAULT, *, Commissaire-Adjoint de la marine.

WEBSTER, Agent du Câble transatlantique.

VILLIERS, *, Député.

VILMER, (ALEXIS), Peintre.

VITASSE, *, O. A., Professeur de mathématiques au Lycée de Brest.

MEMBRES CORRESPONDANTS :

ARNAUD, *, ancien Payeur général du Finistère, à Saint-Pierre-Quilbignon.

BÉCHARD, ancien Sous-Préfet de Brest.

BESNOU, *, Pharmacien de la marine en retraite, à Avranches.

BLAIN, Inspecteur d'Académie, à Quimper.

BONNEL, Professeur de Mathématiques au Lycée de Lyon.

BLÉAS, O. I., Directeur de l'Ecole normale d'instituteurs, à Rennes.

BOURDAIS, *, Ingénieur civil, à Paris.

CARBONIER, O. I., Pisciculteur, à Paris.

CARCARADEC (DE), *, Ingénieur en chef des Ponts et Chaussées, à Nantes.

10. — CLOSQUINET, Instituteur à Guimaec, près Morlaix.

COURBEBAISSE, O. ✱. Ingénieur de la marine, à Rochefort.

COMBETTE, O. A., Professeur de mathématiques au Lycée Saint-Louis, à Paris.

COURCY (POL E), Archéologue, à Saint-Pol-de-Léon.

DALEMIER, O. A., Proviseur à Bourg.

D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, ancien élève de l'Ecole des Chartes, Archiviste de l'Aube, à Troyes.

D'AURIAC (JULES-EUGÈNE), Avocat, à Paris.

D'AURIAC (EUGÈNE), à la Bibliothèque nationale, à Paris.

DE FROIDEVILLE, Chimiste, à Paris.

DENNIÈRE (AUGUSTE), Archéologue, à Paris.

20. — DU CHATELLIER (A.), Correspondant de l'Institut, à Pont-l'Abbé.

DU TEMPLE (L.), Capitaine de frégate en retraite, à Tréfléz.

FALLOY, Commissaire de l'Inscription maritime, à Royan.

FIERVILLE, O. A., Proviseur du Lycée de St-Brieuc.

GADOT, Pharmacien à Saint-Pierre et Miquelon (Terre-Neuve).

GAUTHIER (L.), Docteur-médecin, à Magny.

GAUTIER, O. A, Directeur de l'Ecole normale primaire, à Bourges.

GÉRARD, Botaniste, Receveur de l'Enregistrement à Neuilly-Saint-Front (Aisne).

GUICHON DE GRANDPONT, C. ✱, O. I., Commissaire général de la marine, en retraite, à Keroualin, près Landerneau.

GUILLEBERT, Membre de la Société académique de l'Aveyron, à Saint-Cloud.

30. — GRENOT, Juge de paix, à Pleyben.

HÉLIÈS, Sous-Agent administratif, à Alger.

HENRY, Ingénieur en chef des Ponts et Chaussées, à Orléans.

JARDIN (Ed.), *, Inspecteur-Adjoint de la marine, à Indret (Loire-Inférieure).

JARRY, O. I., Recteur de l'Académie, à Rennes.

JOUAN (H.), O. *, O. I, Capitaine de vaisseau, à Cherbourg.

JOUVIN, O. *, Pharmacien en chef de la marine, en retraite, à Rochefort.

KERVILLER, Ingénieur des Ponts et Chaussées, à Saint-Nazaire.

KOCH, O. A., Professeur d'allemand au lycée St-Louis, à Paris.

LE CHANTEUR DE PONTAUMONT, *, Inspecteur-Adjoint de la marine, en retraite, à Cherbourg.

40. — LE CHANTEUR DE PONTAUMONT Fils, avocat à Cherbourg.

LAFAYE (DE), O. A., Sous-Commissaire de la marine, à Paris.

LECLERT, O. *, ingénieur de la marine, à Paris.

LE MESL DE PORZOU, ancien directeur des contributions indirectes, à La Noë-Verte, près Paimpol.

LE MEN, Archiviste du Finistère, à Quimper.

LEMIÈRE, Membre de la Société Archéologique des Côtes-du-Nord, à Saint-Brieuc.

LE PLÉ (A.), *, Docteur-Médecin, ancien Président de la Société libre d'Emulation, à Rouen.

LÉPISSE, Astronome Calculateur à l'Observatoire de Paris.

LESPINASSE (G.), ancien agent de change, à Bordeaux.

LE JEUNE, Pharmacien.

50. — LE TELLIER, Membre de Sociétés savantes, à Caen,

- LIEBAER, Directeur de Sucrerie, à Magny (Seine-et-Oise).
LOUDUN (E.), Sous-Bibliothécaire honoraire de la Bibliothèque de l'Arsenal, à Paris.
LUZEL, O. A., Littérateur, à Plouaret (Côtes-du-Nord).
MOREL, Directeur de la Compagnie des bateaux à vapeur à hélice, à Dunkerque.
MENIÈRE, Pharmacien, à Angers.
MILLIEN, Architecte, lauréat de l'Académie française, à Beaumont-Laferrière (Nièvre).
MITRÉCÉ, C. ✱, Général de brigade d'artillerie du cadre de réserve, à Paris.
MONTIFAULT (DE), ancien sous-préfet, à Quimper.
NICOLAI, O. A., Chef d'Institution, à Paris
60. — ORTOLAN (C.), Lieutenant de vaisseau, à Toulon.
PARMENTIER, Docteur-Médecin, à Belle-Ile-en-Mer.
PESLOCHE, Architecte, à Montauban.
PIET (J.), ancien Notaire, à Noirmoutiers.
PIEDAGNEL (ALEX.), homme de lettres, à Paris.
POL, ancien Secrétaire d'Inspection d'Académie, à Quimper.
PRUGNAUD, O. ✱, Commissaire de la marine, en retraite, à Rochefort.
RASLIER (DE), ERNEST, homme de lettres, à Bordeaux.
REYNALD, ✱, O. I., élève de l'Ecole normale et de l'Ecole d'Athènes, Professeur de Littérature française à la Faculté d'Aix.
RICHARD (Baron), ✱, O. A., ancien Préfet du Finistère, à Quimper.
70. — ROBERT (EUG.), Docteur-Médecin, Géologue et Archéologue, à Belle-Vue (Seine-et-Oise).
*ROCHARD, C. ✱, O. I., Inspecteur général du Service de Santé de la marine.
SAULNIER, Président du Tribunal civil de Dieppe.

MEMBRES HONORAIRES

M. LEVOT (P.), *, O. I., Président honoraire.

M^{me} A^u PENQUER, auteur des *Chants du Foyer*, des *Ré-
vélations poétiques*, de *Velléda*.

Nota. — MM. les Membres résidants et correspondants sont priés de vouloir bien faire connaître au Bureau les erreurs qui auraient pu se glisser dans les listes ci-dessus.

LISTE DES SOCIÉTÉS SAVANTES

AVEC LESQUELLES

LA SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE DE BREST

EST EN CORRESPONDANCE

FRANCE

Société d'émulation, agriculture, sciences, lettres et arts
de l'Ain, à Bourg.

Société d'émulation, agriculture, sciences et arts de
Nantua.

Société académique de Laon.

Société académique des sciences, arts et belles-lettres,
agriculture et industrie de Saint-Quentin.

Société archéologique, historique et scientifique de
Soissons.

Société historique et archéologique de Château-Thierry.

Société d'émulation de l'Allier, à Moulins.

Société des sciences médicales de Gannat.

Académie flosalpine, à Embrun.

Société centrale d'agriculture et d'acclimatation des
Alpes-Maritimes.

- Société des sciences naturelles et historiques de l'Ardèche,
à Privas.
- Société académique d'agriculture, des sciences, arts et
belles-lettres de l'Aube, à Troyes.
- Société médicale de l'Aube.
- Société des arts et sciences de Carcassonne.
- Commission archéologique et littéraire de l'arrondisse-
ment de Narbonne.
- Société des lettres, sciences et arts de l'Aveyron, à
Rodez.
- Académie des sciences, belles-lettres et arts de Marseille.
- Société de statistique de Marseille.
- Comité médical des Bouches-du-Rhône, à Marseille.
- Société libre d'émulation de la Provence, à Marseille.
- Académie des sciences, agriculture, arts et belles-lettres
d'Aix.
- Commission archéologique d'Arles.
- Athénée populaire de Marseille.
- Académie des sciences, arts et belles-lettres de Caen.
- Société d'agriculture et de commerce de Caen.
- Société des antiquaires de Normandie, à Caen.
- Société linéenne de Normandie, à Caen.
- Association normande pour les progrès de l'agriculture,
de l'industrie et des arts à Caen.
- Société de médecine de Caen.
- Société française pour la conservation et la description
des monuments historiques de Caen.
- Société des beaux-arts de Caen.
- Société d'agriculture, industrie et arts de Falaise.
- Société d'agriculture, sciences et belles-lettres de Bayeux.
- Société d'agriculture, des arts, sciences et belles-lettres
de l'arrondissement de Pont-Lévêque.
- Commission des monuments historiques du Cantal.

Société d'agriculture, sciences, arts et commerce de la Charente, à Angoulême.

Société archéologique et historique de la Charente, à Angoulême.

Académie des belles-lettres, sciences et arts de la Rochelle.

Société d'agriculture et belles-lettres, sciences et arts de Rochefort.

Commission des arts et monuments de la Charente-Inférieure, à Saintes.

Société historique et scientifique de Saint-Jean-d'Angély.

Société historique du Cher, à Bourges.

Académie des sciences, arts et belles-lettres de Dijon.

Commission départementale des antiquités de la Côte-d'Or.

Société d'histoire, d'archéologie et de littérature de Beaune.

Société des sciences historiques et naturelles de Saumur.

Association médicale de l'arrondissement de Saumur.

Société archéologique du département des Côtes-du-Nord, à Saint-Brieuc.

Société d'émulation des Côtes-du-Nord, à Saint-Brieuc.

Société des sciences naturelles et archéologiques de la Creuse.

Société d'agriculture, sciences et arts de la Dordogne, à Périgueux.

Académie des sciences, belles-lettres et arts de Besançon.

Société d'émulation du Doubs, Besançon.

Société d'émulation de Montbéliard.

Société de médecine de Besançon.

Commission archéologique de Besançon.

Société d'archéologie et de statistique de la Drôme, à Valence.

Société libre d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres du département de l'Eure, à Evreux.

Société archéologique d'Eure-et-Loir à Chartres.

Académie du Gard, à Nîmes.

Académie des Jeux floraux, à Toulouse.

Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres de Toulouse.

Académie de législation de Toulouse.

Société de médecine de Toulouse.

Société d'archéologie du Midi de la France, à Toulouse.

Comité d'histoire et d'archéologie de la province ecclésiastique d'Auch.

Académie des sciences, belles-lettres et arts de Bordeaux.

Société linéenne de Bordeaux.

Société philomatique de Bordeaux.

Société des sciences physiques et naturelles de Bordeaux.

Commission des monuments et documents historiques, à Bordeaux.

Académie des sciences et belles-lettres de Montpellier.

Société archéologique de Montpellier.

Société archéologique, scientifique et littéraire de Béziers.

Société archéologique du département d'Ille-et-Vilaine, à Rennes.

Société d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres du département d'Indre-et-Loire, à Tours.

Société archéologique de Touraine, à Tours.

Société médicale d'Indre-et-Loire, à Tours.

Académie delphinale, à Grenoble.

Société de statistique, des sciences naturelles et des arts industriels de l'Isère, à Grenoble.

Société zoologique des Alpes, à Grenoble.

Société académique du département de la Loire-Inférieure, à Nantes.

Société d'archéologie de Nantes.

Société académique de Maine-et-Loire, à Angers.

Société d'agriculture, sciences et arts d'Angers.

Société industrielle et agricole d'Angers.

Société linéenne de Maine-et-Loire, à Angers.

Société académique de Cherbourg.

Société d'archéologie, de littérature, sciences et arts d'Avranches.

Société académique du Cotentin, à Coutances.

Société polymatique du Morbihan, à Vannes.

Commission historique du Nord, à Lille.

Société des sciences, de l'agriculture et des arts de Lille.

Société d'émulation de Cambrai.

Société dunkerquoise pour l'encouragement des sciences, des lettres et des arts, à Dunkerque.

Société d'agriculture, sciences et arts de Valenciennes.

Société académique d'archéologie, sciences et arts du département de l'Oise, à Beauvais.

Académie des sciences, lettres et arts d'Arras.

Société des antiquaires de la Morinie, à Saint-Omer.

Société académique de Boulogne-sur-Mer.

Académie des sciences, belles-lettres et arts de Clermont-Ferrand.

Société académique des Hautes-Pyrénées, à Tarbes.

Société agricole, scientifique et littéraire des Pyrénées-Orientales, à Perpignan.

Académie des sciences, belles-lettres et arts de Lyon.

Académie des sciences, arts et belles-lettres de Mâcon.

Société d'histoire et d'archéologie de Châlon-sur-Saône.

Société éduenne, à Autun.

Société des sciences naturelles de Saône-et-Loire, à Châlon-sur-Saône.

Société d'agriculture, sciences et arts de la Sarthe, au Mans.

Académie des sciences, belles-lettres et arts de la Savoie, à Chambéry.

Société savoissienne d'histoire et d'archéologie, à Chambéry.

Société d'histoire et d'archéologie de la Maurienne, à Saint-Jean-de-Maurienne.

Association florimontane d'Annecy.

Association scientifique de France, à Paris.

Institut des provinces, à Toulouse.

Société d'encouragement pour l'histoire naturelle, à Paris.

Société aérostatique et météorologique de France.

Société française pour la conservation des monuments historiques, à Paris.

Société de médecine, à Paris.

Société de philomatique, à Paris.

Comités du ministère de l'instruction publique et des beaux-arts, à Paris.

Académie des sciences, belles-lettres et arts de Rouen.

Société libre d'émulation du commerce et de l'industrie, à Rouen.

Société havraise d'études diverses, au Havre.

Société d'archéologie, sciences, lettres et arts de Seine-et-Marne, à Melun.

Société d'agriculture, sciences et arts de l'arrondissement de Meaux.

Société des sciences morales, des lettres et des arts, à Versailles.

Société des sciences, à Versailles.

Société archéologique de Rambouillet.

Société de statistique, sciences, belles-lettres et arts du département des Deux-Sèvres, à Niort.

Académie des sciences, belles-lettres et arts d'Amiens.

Société des antiquaires de Picardie, à Amiens.

Société d'émulation d'Abbeville.

Société littéraire et scientifique de Castres.

Société des sciences, belles-lettres et arts de Tarn-et-Garonne, à Montauban.

Société d'études scientifiques et archéologiques de Dranguignan.

Société académique du Var, à Toulon.

Société d'émulation de la Vendée, à la Roche-sur-Yon.

Société des antiquaires de l'Ouest, à Poitiers.

Société d'agriculture, belles-lettres, sciences et arts de Poitiers.

Société d'agriculture, sciences et arts de la Haute-Vienne, à Limoges.

Société archéologique et historique du Limousin.

Société d'émulation des Vosges, à Épinal.

Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne, à Auxerre.

Société d'études d'Avallon.

Société archéologique de Sens.

ALGÉRIE

Société historique algérienne, à Alger.

Société de climatologie, à Alger.

Société archéologique de Chercheil.

Société archéologique du département de Constantine, à Constantine.

COLONIES

Société des sciences et arts de Saint-Denis (Ile de la Réunion).

ÉTRANGER

Université royale de Norwége, à Christiania.

Université de Lund (Suède).

Smithsonian Institution, à Washington (Etats-Unis).

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
Compte-rendu des travaux de l'année, par M. Dauriac.....	i
Discours prononcé sur la tombe de M. Levot, par M. Penquer...	x
Discours prononcé sur la tombe de M. Levot, par M. O. Pradère..	xii

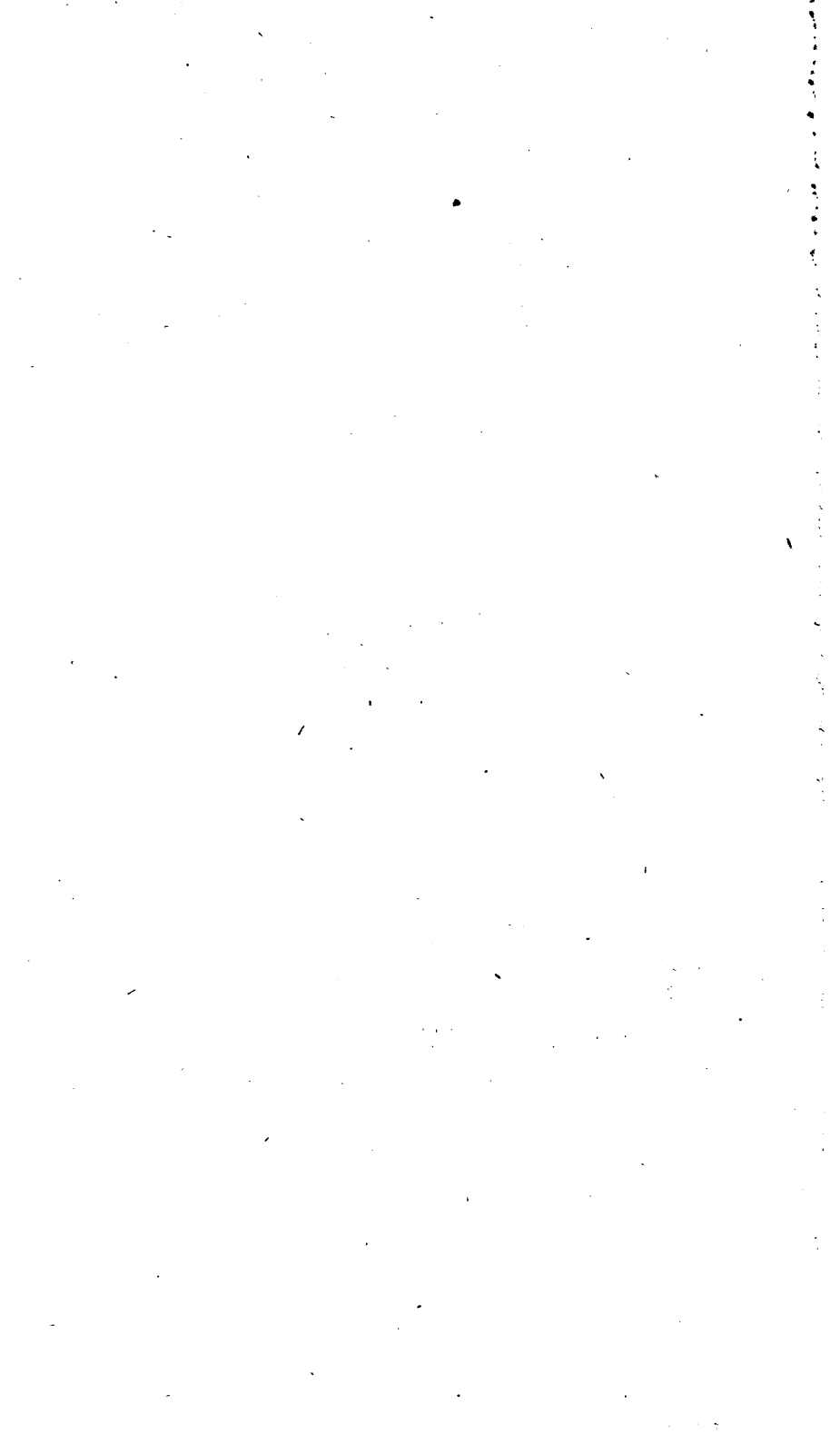
Notes archéologiques sur le département du Finistère, par M. Flagelle.....	1
---	---

Études sur quelques poètes étrangers et traductions de
quelques-unes de leurs œuvres, par M. O. Pradère :

I. — Geijer, Erick-Gustave (Suédois.).....	91
II. — Freiligrath (Allemand.).....	96
III. — Andersen (Danois.)....	103
IV. — Richter, Jean-Paul (Allemand.).....	115
V. — Longfellow (Américain).....	125
VI. — Keats, John (Anglais.).....	131
VII. — Hood, Thomas (Anglais.).....	142

Un mot sur la géologie comparée, par M. A. Riou.....	149
Principaux incendies dans le Port de Brest, par M. P. Levot...	177
Tendances végétales, par M. A. Coutance.....	209
Edeuard Corbière. — Notice biographique, par M. P. Levot..	220
Pleyber-Christ et Saint-Thégonnec, par M. A. Riou.....	235

	Pages.
Le climat de Brest, par M. A. Borius :	
I. — La Température.....	248
II. — La Pluie.....	314
Les rochers de Plougastel, légende bretonne, par M. F. Halégouët.	353
Les aventuriers grecs à Rome, par M. Dupuy (2 ^e partie.).....	263
Les trois filles de la veuve, ballade, par M. F.-M. Luzel.....	379
Objets d'art existant dans l'arrondissement de Brest. —	
Rapport de MM. P. Le Guen, Vilmer et H. Hombron.....	385
Lebras (Auguste). — Note rectificative au sujet de l'époque de sa naissance, par M. F. Saulnier.....	399
Projets de descentes en Angleterre, sous Louis XV et Louis XVI, par M. P. Levot.....	401
Note sur le cuirassé de 1 ^{er} rang le <i>Colbert</i> , par M. A. Ortolan..	465
Liste des Membres qui composent la Société académique de Brest.....	478
Liste des Sociétés savantes en relation avec la Société acade- mique de Brest.....	488



















4 100 905 041

